

Le Sillon de Bretagne

*Red e Trezek ar wirionez
Kerzei gant an ine a-bez*

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

A nos Amis

Voici encore une année qui passe, nous faisant, comme toutes les autres, son contingent de joies et peines, et, nous la laissons partir en demandant à Dieu de nous faire plus propice et plus belle la jeune année qui vient et que nous espérons comme toujours — parce que l'homme vit surtout d'espérance — plus gaie et moins morose que ses sœurs disparues. Que sera 1905 ? Nous n'en savons rien : c'est l'avenir ; or, l'avenir, dit le poète, n'appartient à personne, l'avenir est à Dieu. Il ne faut point se leurrer d'espérances vaines ; nous n'aurons pas moins de fatigues et moins de souffrances ; mais ne devons nous pas nous souvenir sans cesse que *c'est ceux seulement qui sèment dans les larmes qui récoltent dans la joie ?*

Et voilà pourquoi, au matin du premier janvier de l'année qui vient, nous dirons joyeusement au Père que nous bénis-

sons, parce que nous n'avons pas le droit nous autres, de nous laisser aller à la désespérance, que nous reprendrons notre tâche sans nous plaindre ; plus gaiement, nous accomplirons notre labeur journalier, car nous savons qu'il n'est pas un effort qui soit perdu et qu'une souffrance ignorée, mais toujours connue de Dieu, ne saurait être inutile à la cause pour laquelle elle fut offerte.

Nous accomplirons plus courageusement aussi ce dur travail de réforme intérieure qui doit être le premier de tous ; nous ne pouvons pas être des apôtres, si Dieu ne nous met au cœur assez d'amour pour cela. Au reste, comment pourrait-il apprendre à vivre aux autres, celui qui ne sait pas vivre lui-même ? Oh ! je sais bien que ce travail si nécessaire est blâmé par beaucoup ; je sais que d'aucuns par lent avec dédain de cet *idéisme béat* dans lequel, disent-ils, se complait le *Sillon*. Peu nous importe ce qu'ils disent. Le *Sillon* est une œuvre de conquête, c'est vrai, mais c'est avec de la foi plein notre âme et de l'amour plein notre cœur que nous voulons combattre ; travaillons donc à nous conquérir nous mêmes pour conquérir les autres, et, suivons le Maître en portant courageusement notre Croix, restons indifférents à ce que peut dire celui qui passe et nous jette, dédaigneux, une parole de mépris. S'il n'a rien compris à l'amour, qu'il n'empêche pas les autres au moins d'y croire et qu'il nous laisse nous éprendre nous aussi de la folie de la Croix.

Et puis, notre activité, il faudra encore qu'elle se déploie dans le travail aride des cercles d'études, humbles sanctuaires où s'élabore péniblement l'élite destinée à la formation de la démocratie future, levain qui fera lever la pâte populaire. Pourtant, il ne faut pas aller trop vite ; il faut reprendre le travail par la base ; beaucoup des nôtres, fascinés par ce

qu'ils voient à Paris voudraient établir tout de suite dans la moindre petite ville, des I. P. et J. G., des coopératives, des mutualités ; ils voudraient se lancer, même dans les conférences contradictoires. Qu'ils réfléchissent un instant, ils verront que cela n'est pas possible, qu'il faut y être préparé, et, on ne peut l'être qu'après un travail pénible, un travail long parfois de quelques années. Il nous faut, nous autres en province, refaire ce que nos camarades ont fait avant nous, et cela courageusement sans défaillance.

Je le répète, laissons dire, laissons faire ; ayons toujours devant les yeux notre devise : *Allons au vrai avec toute notre âme*, et nous serons plus tard accueillis et bénis par Celui qui nous dira à nous aussi : *Viens, bon et fidèle serviteur*.

Surtout ce qu'il faut éviter, c'est le découragement, c'est la solitude ; l'Ecclesiaste dit quelque part : *Malheur à l'homme seul, car s'il tombe, qui le relèvera ?* En effet, il faut nous serrer les uns contre les autres, confirmer au mouvement son homogénéité. Le *Sillon* est une grande famille ; nous sommes tous frères dans le Christ, et il ne faut pas, sous quelque prétexte que ce soit, éparpiller les efforts et créer chez nous des coteries. Alors nous serons une force irrésistible ; alors nous serons véritablement des ouvriers bien préparés à tout restaurer dans le Christ et le *Sillon* sera de plus en plus connu, se répandra chaque jour davantage dans notre vieille terre bénie. Nous allons donc la regarder pleine d'espérance, cette jeune année qui vient ; nous allons demander à Dieu et à l'Immaculée qu'elle soit des plus fécondes pour notre cher *Sillon*, qu'elle soit en un mot l'aube d'une ère nouvelle, le réveil de la France pour Dieu et pour la République. *Démocratique*

Michel EVEN.

A L'IMMACULÉE

Discours prononcé par MARC SANGNIER à l'Assemblée générale du Congrès Martial Mondial, à Rome, le vendredi 2. décembre 1904.

EMINENCES, (1)

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

L'Évangile nous rapporte que la Sainte Vierge, dès qu'elle eut mis au monde le Sauveur attendu depuis tant de siècles, vit accourir de pieux adorateurs empressés à rendre hommage au Messie et à saluer le Fils de Dieu. Mais nous savons aussi qu'avant que les Mages eussent incliné leurs têtes couronnées devant cette divine humilité à laquelle les avait conduits l'étoile mystérieuse et qu'ils jugeaient plus puissante et meilleure que toute leur gloire humaine, les anges eux-mêmes avaient tenu tout d'abord à avertir de pauvres bergers, comme si les premiers adorateurs de Jésus eussent dû être tout naturellement choisis parmi les plus petits d'entre les hommes.

Je ne m'étonne donc plus du surprenant honneur qui m'est fait, et je devine pourquoi l'on a tenu à me réserver une des premières places dans cette illustre assemblée. Ce n'est pas en vain que le christianisme est venu briser l'ordre ancien des orgueilleuses présences, et que le Sauveur du monde, au grand scandale des Juifs qui rêvaient d'un Messie guerrier, et des païens qui s'effrayaient de tant

(1) Ce discours a été prononcé devant : Leurs Eminences les cardinaux Vivès et Respighi et Nos Seigneurs Schœpfer, évêque de Tarbes ; de Bonfils, évêque du Mans ; Ricard, évêque d'Angoulême ; Clancy, évêque d'Elphin (Irlande) ; Bruchesi, archevêque de Montréal ; Jean Barua, évêque grec de Rivea ; de Nittis, évêque de Castellana. de Mac Donald, évêque de Charlottetown (Canada) ; Padula, évêque de Bovino ; Symon, archevêque d'Attalia ; Joulan, évêque de Jaffuensis (Ceylan) ; Doe-bing évêque de Nepi et Sutri ; Kubian, évêque d'Amasée ; Breynat évêque d'Adramyte, Amigo, évêque de Sonthiaoro ; Montes de Oca, évêque de Saint-Louis de Potosi (Mexique) l'archevêque de Létaste et l'évêque de Ralan de Para.

de bassesse, a tenu à s'entourer de simples et d'ignorants, de pauvres de corps et d'esprit auxquels il a donné la sublime mission de vaincre le monde.

Sans doute, l'Immaculée dont nous célébrons l'admirable privilège que l'Eglise, il y a cinquante ans, définissait solennellement avec l'infailible autorité que lui a donnée son divin fondateur, accueillera-t-elle favorablement les louanges des jeunes démocrates qui apportent à son Fils non les riches présents des Mages, mais l'offrande entière de leur bonne volonté ; eux aussi, tandis que dans la plaine, ils travaillaient tout courbés sur les rudes labeurs qui font vivre les corps, ils ont entendu de célestes harmonies, ils ont compris que les peuples avaient besoin d'un idéal pour les éclairer et les soulever : ils ont suivi la voix intérieure qui les poussait et se sont agenouillés les mains jointes, non devant un arrogant sauveur armé d'un glaive et entouré de guerriers, mais devant le doux salut que les bras bienfaisants d'une Vierge tendaient à leur cœur assoiffé d'amour et de fraternité, tandis que les anges chantaient : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Le monde est méchant. La force est maîtresse, et c'est en vain que naissent dans l'âme des hommes de saints désirs, fleurs fragiles que dessèche le vent des discordes. Le pied pesant des rudes destinées écrase tant de vies humaines, que l'on veut faire des lois pour que la justice règne, que l'homme ne soit plus esclave de la machine ou de la terre ; mais les lois tombent impuissantes si les cœurs d'abord ne sont atteints. Les socialistes prétendent imposer à tous une solidarité qu'ils décrètent, mais dont ils ne peuvent faire sentir l'utile et profonde beauté. Réclamant la justice, ils tuent la liberté. Ils n'ont pas découvert ce qui unit les hommes, et que, si les intérêts matériels immédiats et égoïstes les divisent, ce qui les rapproche c'est la communauté des biens moraux, richesses immatérielles qui s'accroissent en se donnant, se multiplient en se partageant.

Quand Dieu décida de sauver le monde, il résolut d'envoyer sur la terre son fils unique pour en faire le sauveur des hommes ; mais il voulut d'abord que l'humanité marchât comme au-devant de cette divine sainteté qui allait descendre du ciel. Il lui prépara le corps d'une Vierge immaculée d'où devait sortir le corps même du Christ et il demanda à Marie, cette partie la plus auguste et comme ce sommet de perfection de l'humanité entière, si elle acceptait le privilège glorieux mais surhumainement douloureux aussi de la maternité divine. Et Marie répondit : *Je suis la servante du Seigneur qu'il me soit fait selon votre parole.*

C'est le *fiat* de l'humanité fournissant à Dieu de quoi se faire un corps semblable au nôtre pour le salut du monde. Au jardin de Gethsémani quand le Christ accepta le calice et dit au Père : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*, ce fut le *fiat* de l'Homme Dieu sauvant le monde.

Et le Père voulut que l'œuvre de la Rédemption fût ainsi consentie deux fois et par la Vierge Marie et par son divin Fils.

De même aujourd'hui, il ne veut pas non plus nous sauver malgré nous. Il réclame que nous soyons ses coopérateurs. Peuples comme individus, nous devons *préparer les voies au Seigneur* si nous voulons que celui-ci *fasse pleuvoir le Juste*.

Que les nations qui souffrent des crises morales et sociales les plus cruelles sachent bien qu'il y a autre chose au fond des maux qui les désolent qu'une question d'économie politique, qu'un conflit d'intérêts, qu'il y a un problème religieux qu'elles peuvent bien parfois essayer d'oublier, mais qui n'en demeure pas moins angoissant, inéluctable. Il faut qu'elles cessent d'avoir *des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre*.

C'est en s'élevant toujours plus haut, en exerçant leur élite aux nobles devoirs de la conscience et de la responsabilité civiques qu'elles s'apercevront un jour qu'à elles seules les forces humaines sont impuissances à réaliser le rêve démocratique. Alors dans leur sublime ascension, elles rencontrent le saint rayonnement de Jésus Rédempteur, et il faudra qu'elles retombent pesamment dans les ténèbres de la mort ou qu'elles s'abandonnent aux divins embrassements de leur Christ retrouvé en criant le *Fiat* libérateur. Et si le Christ devient l'âme vivante de la démocratie, et c'est Lui qui non seulement fait plier les genoux à l'égoïsme personnel devant le bien commun, mais identifie en Lui-même le bien de chacun et le bien de tous, étant à la fois l'expression la plus haute et la plus large de l'intérêt général, la plus étroite et la plus précise de l'intérêt particulier pour chacun de nous, comment ne pas voir que, du même coup, ce qui était utopie malfaisante chez les socialistes devient aussitôt, grâce à l'idéal chrétien et à la discipline morale du catholicisme, sublime et féconde réalité ?

Et nous, pauvres enfants, qui avons conçu, au seuil du siècle qui commence, la sainte ambition non de briser les ailes aux espérances même de ceux qui traînent leurs efforts dans les vallées enténébrées du doute et de l'erreur et qui luttons contre nos adversaires, non pour les exterminer, mais pour les délivrer du mal et leur faire partager bientôt la joie de nos pacifiques victoires, nous croyons, ô Marie, que

vous regarderez avec affection notre confiance et que vous voudrez bien que nous portions partout, même parmi les plus pervers ou les plus égarés, l'amour de votre fils et son nom, et la force sociale que nous met au cœur sa charité divine, puisque vous n'avez pas craint vous-même de le laisser aller parmi les pièges des Sadducéens, les hypocrisies des pharisiens et les foutes méchantes qui l'ont pris à votre tendresse et ne l'ont acclamé un instant, tandis qu'il les traversait, monté sur l'ânesse docile, au pacifique triomphe des Rameaux, que pour le crucifier ensuite ignominieusement entre deux voleurs !

... Et vous avez trouvé, Vierge royale, oublieuse des anciens privilèges de votre race, tandis que votre âme était magnifiée par la vision égalitaire de l'universelle rédemption, les paroles sublimes qui à tout jamais feront tressaillir l'humanité régénérée et dont la hardiesse effrayera les plus audacieux : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. Esurientes implecit bonis et ditiles dimisit inanes*.

O Vierge forte, Vierge prudente, que d'autres se scandalisent des mots qui sont tombées de vos lèvres inspirées ! Nous les répéterons avec amour et nous les redirons aux pauvres ignorants de vos leçons divines qui s'essayaient à balbutier devant les foutes trompées des phrases mortes qu'ils ont dérobées à l'Evangile de votre Fils alors qu'ils ont renié sa foi, mauvais bergers, indignes pasteurs de peuples qui veulent que les moissons germent sans les semences, que la démocratie naisse sans le Christ, qui ne jettent que des paroles vaines, car ils ne sont pas les disciples de Celui qui a dit : *C'est moi qui suis le chemin, la vérité et la vie*.

Tout le peuple chrétien est en joie. On fête un dogme auguste qui, d'en haut, fait tomber de la pureté et de la lumière sur notre terre que tant de sombres hontes déshonorent. Les hommes sont enclins au mal, souillés dans leur chair, corrompus dans leur cœur ; les plus saints eux mêmes portent en eux le mauvais désir de la concupiscence infâme !... Courage et relevons la tête : Marie, notre mère, est immaculée ! Le mensonge, l'âpre désir du gain, la richesse avare et sordide ont tendu partout leurs filets et leurs pièges ; on raille les naïfs qui croient encore à la loyauté, à la simplicité candide et blanche... Que ces pauvres d'esprit relèvent la tête : Marie est notre mère ; elle est immaculée.

Plus qu'aucune autre, la vieille terre de France est meurtrie d'impiété, flagellée de haine... C'est pourtant votre terre aimée, ô Notre Dame de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Fourvières et de tant de bonnes villes qui, si longtemps, furent fidèles et pieuses ;

c'est pourtant votre jardin choisi de grâces et de miracles, ô Vierge de la Salette et de Lourdes !

... Puisqu'on voulait qu'une voix jeune et humble, s'élevant de la foule de ceux qui vous aiment, vint réparer les outrages en chantant vos louanges, on a bien fait, n'est ce pas, de choisir une voix de France ?

L'hiver est rude, la tempête menace les riches moissons d'amour que Marie fit germer sur notre sol, mais dans le sillon ouvert les graines neuves sont déjà tombées. Ayez confiance, ô Sainte Vierge, votre sourire fécondera les gerbes nouvelles pour les récoltes futures. Voyez ! Déjà la rude écorce craque sous une ardente poussée de vie : c'est la jeune France qui monte !

L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE ⁽¹⁾

Pour connaître le « Sillon ». — Un livre nécessaire

Nos amis disaient :

— On nous répète à tout instant que, dans nos Cercles d'Etudes, nous ne devons point chercher à nous vêtir d'un léger et brillant manteau de science que le moindre effort peut déchirer lamentablement en loque... On nous répète que ce n'est point une compétence d'érudit que nous devons nous efforcer d'acquérir sur une question, mais qu'il importe surtout de nous former un jugement, de nous imprégner d'un esprit, de nous faire une *âme commune*. Qu'on nous aide donc dans ce travail à l'accomplissement duquel la seule bonne volonté ne saurait suffire ! Il est facile, certes, de traiter des Habitations ouvrières ou des Syndicats : les documents se trouvent partout et ne manquent pas. Mais l'esprit du *Sillon*, l'esprit démocratique..., ce qu'il est, pourquoi nous avons confiance en sa force..., nous le sentons bien confusément, avec sûreté même, mais nous voudrions le pénétrer, nous l'assimiler davantage encore, afin qu'il devienne comme le moteur de toute notre action et l'inspirateur de toute notre vie. Ah ! si nous avions un tract, une brochure, un livre où trouver cette nourriture que notre intelligence réclame avec avidité !

(1) En vente à la Librairie Perrin, 35, Quai des Grands-Augustins ou au Sillon, 34, Boulevard Raspail. PRIX : 3 fr. 50.

Quant aux adversaires ou indifférents, ils ne se laissaient pas de répéter sur un ton de doux reproche, où l'on devinait moins de compassion vraie, que de défi :

« De quoi vous plaignez-vous ? On vous attaque et vous objectez qu'on ne vous connaît pas. A qui la faute ? Lorsqu'on vous demande ce qu'est le *Sillon*, vous vous contentez de répondre : le *Sillon* est une amitié, le *Sillon* est une vie, c'est vraiment insuffisant. »

Et de fait, les uns et les autres n'avaient peut-être pas tout à fait tort... Nous l'avouons d'autant plus volontiers que la lacune que l'on nous signalait est comblée, que le livre que l'on réclamait existe maintenant. C'est un fort volume de 300 pages, que Marc Sangnier vient de publier à la librairie académique Perrin sous ce titre : *L'Esprit démocratique*. Tous en seront satisfaits car c'est à la fois une puissante œuvre de formation et un véritable organe de conquête.

*
* *

Le *Sillon* a été enfanté dans l'amour. C'est *fraternellement* que nos premiers camarades assistèrent à son éclosion spontanée dans les âmes. Scandalisés par la lassitude, le découragement morbide qui s'emparaient des milieux catholiques, résignés aux continuelles défaites, ils eurent cette audace de crier pourquoi nous voulions espérer. Cette vie facile de vaincus par habitude dans laquelle ils voyaient, autour d'eux, s'étioler toutes les énergies, les exaspérait : ils n'acceptèrent point de se plier, eux aussi, à une situation contre laquelle cependant plusieurs générations n'avaient pas songé à se révolter ; ils affirmèrent qu'ils avaient le devoir de vivre.

Et pendant que beaucoup s'étonnaient et se scandalisaient de cette ardeur juvénile, que d'autres — surtout dans les « classes élevées » de la société — s'appliquaient à en rire, nos amis eurent la joie douce et reconfortante de sentir que c'était dans les milieux populaires où, malgré tout, la vraie tradition catholique et française est encore vivante, que l'on comprenait vraiment leur enthousiasme ; étudiants ou ouvriers, riches ou pauvres dont l'âme était prise par un même amour, se connurent bientôt sans qu'il leur vint jamais à la pensée d'établir entre eux quelque différence de fortune ou de situation. N'était-ce pas devant Dieu qu'ils s'étaient rencontrés ?

Dès ce moment le *Sillon* fut une vie. Et nos amis sentirent que cette vie collective du *Sillon* devait être, en même temps, la vie intime et particulière de chacun d'eux, et que ces deux vies n'en devaient plus faire qu'une : et ils sentirent aussi que ce n'était pas

seulement leur misérable individualité qu'ils devaient sacrifier à la Cause, et que tout ce qui les touchait, de près ou de loin, tout — même la famille — serait discipliné en puissance de l'idéal qui pénétrait leur existence, jusque-là pauvre et mutilée, pour l'exalter et l'immortaliser... Mères, sœurs et épouses furent souvent nos meilleurs auxiliaires.

Mais il fallait agir, agir positivement. La vie qui bouillonnait en eux était assez intense, assez riche pour que nos amis n'eussent point la ridicule prétention de lui imposer arbitrairement son cours ; au contraire, ils voulurent qu'elle leur dicta elle-même sa méthode. Et à mesure que la vie montait, la méthode devenait plus sûre, plus expérimentale.

Ainsi, loin du terrain politique où les esprits s'agitaient alors dans cette « fièvre française » dont a parlé Barrès, les camarades du *Sillon* se préparaient à commencer le lent et profond travail de régénération morale de la Société. Cette première étape de notre mouvement correspond au premier chapitre de l'*Esprit démocratique*.

*
* *

Le *Sillon* avait confiance dans le catholicisme comme religion sociale. Il croyait que le Christ n'était pas seulement venu sur la terre pour racheter les hommes, mais aussi pour sauver les peuples.

Dans son immortelle encyclique *Graves de Communi*, Léon XIII venait de le rappeler solennellement, et tandis que le grand Pape, parlant au monde catholique, donnait des enseignements généraux dont il laissait évidemment les applications particulières à la libre initiative de chaque nation, nos amis, s'efforçant de pénétrer les aspirations secrètes de l'âme contemporaine égarée, torturée par ce rêve démocratique qu'elle aimait avec effroi et dans la réalisation duquel on eut dit qu'elle pressentait l'avenir sans oser l'affronter, découvraient que le Christ était la seule force capable de rendre possible la démocratie républicaine.

Et petit à petit, leur conception s'animait et se fortifiait. Ils l'aimaient déjà avec toute leur âme, cette démocratie, tant ils la sentaient gonflée par tout l'effort traditionnel des siècles passés dont elle se présentait comme l'épanouissement logique dans notre société actuelle. Tout ce que les régimes passés avaient revêtu de beauté et d'harmonie, tout ce qu'ils avaient incarné de force et de sûreté, se retrouvait en elle : hiérarchie puissante, unité de gouvernement, coordination naturelle des organismes sociaux...

Au dehors, les sectaires continuaient leur œuvre de haine et d'impunité. De temps en temps, on pouvait croire que quelques résistances — vite aplanies d'ailleurs — allaient leur barrer la route. Hélas ! il y avait longtemps que cette bataille était perdue. C'était la débâcle avec toutes ses conséquences terribles ! Vaincu à l'extérieur, il semblait qu'une sorte de guerre civile allait éclater au sein même du catholicisme. N'avait-il pas ses ennemis intérieurs ? tous ceux principalement qui, loin de servir la religion du Christ, prétendaient s'en servir en l'inféodant à une secte politique, en l'accaparant au profit d'une tactique indigne de lui...

Et les chapelles se fermaient, et les moines reprenaient le chemin de l'exil... Mais plutôt que d'imiter les timides qui geignaient lamentablement sur ces malheurs pour se consoler aussitôt après, avec ce qu'il leur restait de liberté, nos amis, confiants dans l'indestructible vie du catholicisme, se réjouissaient, malgré tout, de ce qu'enfin la lutte, placée sur son véritable terrain, pût être définitivement gagnée dans un corps-à-corps des doctrines. On leur refusait une liberté franche et complète : ils exigeaient qu'on leur donna au moins la logique : ils y avaient droit.

Depuis, leurs efforts ont été récompensés. Le Pape a reconnu la légitimité de leur action ; il les a encouragés. — Toutes les amertumes dont certains les avaient abreuvés ont disparu ; toutes les critiques injustes, toutes les méchantes accusations dont ils furent victimes se sont lamentablement effritées... Et c'est avec quiétude qu'ils suivent la libre route dans laquelle ils se sont engagés tout enivrés des souvenirs d'hier, tout enthousiastes des espérances de demain.

*
* *

En analysant brièvement chacun des trois chapitres de ce livre, nous avons essayé de donner à tous nos camarades une idée de ce que sont ces pages fraîches encore et toutes palpitantes de vie... tracées fébrilement alors que la plume ne pouvait courir assez vite pour manifester toutes les émotions et les sentiments dont était remplie l'âme de celui qui n'a fait que les écrire... Car ce livre n'est point seulement l'œuvre de notre ami Marc ; il est l'œuvre de tous, il appartient à chacun dans la mesure même où il a été vécu par chacun.

En le lisant, beaucoup de ceux qui ne sont point de notre famille et qui nous regardent vivre de l'extérieur se diront sans doute : — « Ces jeunes gens ont de l'enthousiasme ; de plus, leur système — un de ceux qui nous ont le plus critiqué, nous l'avouait récemment

— est raisonnable ; il tient debout ». Ils n'ajouteront rien de plus, bien décidés à ne pas mêler leurs efforts aux nôtres.

Quant à nos amis, qu'ils disent plutôt : — « C'est à cette Cause que nous avons donné notre vie. C'est elle que nous aimons et voilà pourquoi surtout nous avons confiance » et que, n'épargnant ni le temps ni la peine, ils distribuent tout autour d'eux — en propageant le livre de Mare — les simples, naïves et bonnes idées du *Sillon* comme une manne d'Amour !

Georges Hoog.

SURSUM CORDA

A Michel EVEN et aux Camarades
du « Sillon Rennais. »

Oui, certes, cher camarade, je suis des vôtres et de tout mon cœur ; je ne saurai rester indifférent à un mouvement comme celui du Sillon, puisque les sillonnistes ont ma devise :

POUR LA FOI !

POUR LE PEUPLE !

POUR LA PATRIE !

Année prospère, donc, au Sillon ; année féconde, en particulier, au Sillon d'Arvor. Ma main dans les vôtres, jeunes et vaillants amis, bien loyalement : A la Bretonne !

I

On dit : « J'aime bien ma patrie »
Hé quoi ! vous l'aimez, seulement !
Quoi ! de ses fils, cette maman
Ne pourrait être que chérie ?

— Il faut l'aimer avec outrance ;
Clamer cet amour avec feu :
Moi, j'adore la France.
Comme j'adore Dieu !

II

On dit : « La France marche au gouffre :
Résignons-nous ! » enfants ingrats !
Lâches, qui vous croisez les bras
Quand votre mère pleure et souffre !
— Il faut apaiser sa souffrance ;
L'en guérir tous les jours un peu :
Moi je crois en la France !
Comme je crois en Dieu !

III

On dit encore : « A quoi bon croire ?
Qu'espérer d'une nation
Qui, manquant à sa mission,
A renié sa propre histoire ? »
Sursum Corda ! Désespérance
N'est pas un mot français, morbleu !
Moi, j'espère en la France
Comme j'espère en Dieu !

1^{er} janvier 1905

Théodore BOTREL.



LES ENNEMIS DE LA COOPÉRATION

Le développement que la coopération a pris pendant ces quinze dernières années est un fait social d'une trop grande importance pour ne pas soulever des polémiques et des attaques de la part de ceux qui voient en tout progrès un danger et dans toute transformation économique la menace d'un péril social.

La coopération a donc ses ennemis, elle aussi, qui, sous une forme ou sous une autre, veulent anéantir cette force d'émancipation sociale et d'organisation démocratique.

Le principal adversaire de la coopération de consommation est le grand commerce, qui a pris, depuis quelque trente ans, une extension dont l'importance ne peut échapper à personne. Ce phénomène n'est pas aussi extraordinaire et aussi anormal que certains croient. Il est le résultat logique et inévitable de l'anarchie économique provoquée par les idées libérales du XVIII^e siècle et créée par la Révolution. Le petit commerce n'étant plus protégé par des mesures tutélaires, les forces économiques avaient libre jeu pour agir à leur guise et pour produire aveuglément toutes sortes de ravages.

C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que la multiplication désordonnée du nombre des magasins augmentant inutilement le prix de revient de toutes les marchandises (puisque ces frais généraux sont d'autant plus importants que, pour un même chiffre d'affaires, les maisons de vente sont plus nombreuses), la concurrence illimitée devait fatalement aboutir à l'écrasement des moindres de ces forces économiques par les grandes entreprises. Celles-ci disposent de capitaux considérables, possèdent un personnel d'élite, réalisent des affaires très importantes, elles peuvent donc acheter des marchandises à des prix plus avantageux, offrir à leur clientèle un plus grand choix, ruiner au besoin une concurrence gênante et, tout en retirant des bénéfices inouis, acquérir progressivement une situation absolument prépondérante.

Cette concentration du commerce entre les mains d'organisations capitalistes constitue un danger permanent pour une démocratie, car elle aboutit presque forcément à la création de ces redoutables associations patronales que sont les trusts et les cartels.

Ceux-ci disposent du marché comme bon leur semble et règlent les cours suivant leur bon plaisir, quelque exorbitant qu'il puisse être sans tenir compte en aucune façon des exigences de la vie nationale.

Le véritable adversaire de la coopération, le seul contre lequel il soit indispensable de lutter avec énergie est donc le grand commerce envahisseur. Cependant ce n'est pas de ce côté que les attaques, dont la coopération est l'objet, sont ni les plus nombreuses ni les plus injustes. Par une inconséquence vraiment bizarre, c'est le petit commerce, qui, bien loin de s'en prendre à son redoutable rival qui le tue se retourne contre la coopération et la poursuit furieusement au lieu de s'associer à elle pour lutter contre l'ennemi commun.

La valeur des arguments dont il se sert est loin d'être dangereuse. Un de leurs principaux griefs consiste à reprocher à la coopération de vendre au-dessous du prix de revient. S'il en était ainsi en réalité, on pourrait se demander comment la coopération peut vivre encore. Mais, au fond, toute la querelle repose sur la question de savoir ce qu'il faut entendre par le prix de revient. Il semble pourtant que la question est claire, et que du moment que l'on a rémunéré normalement le producteur et les différents intermédiaires indispensables, le prix de revient est normal. Les *Wholesale societies* qui ont des plantations de thé à Java, et qui font venir ce thé sur des navires leur appartenant, pour le vendre directement à leurs sociétaires, établissent leurs prix de vente sur un coût de revient normal, puisque le capital employé ainsi que tous les travailleurs ont reçu largement la part qui leur revenait.

Nous considérons, au contraire, comme un prix de revient anormal celui dans lequel on fait rentrer la rémunération d'une foule d'intermédiaires dont on peut fort bien se passer, ainsi que le prouve l'expérience des grands magasins et des coopératives bien organisées. Le consommateur ne doit payer que les services effectifs et indispensables qu'on lui a rendus et rien de plus.

Il arrive parfois que nos adversaires, abandonnant la question de leurs intérêts propres, semblent vouloir prendre en main ceux de l'agriculteur. Ils déclarent notamment que, si le petit commerce venait à disparaître, les propriétaires ruraux seraient ruinés par les prix que leur imposeraient les grandes entreprises commerciales ou coopératives. La prospérité de l'agriculture serait donc intimement liée à l'augmentation du nombre des petits commerçants. Si l'on en croyait les partisans de ce système, les pays producteurs de vins ordinaires vendus couramment par les débitants dont on connaît l'incroyable multiplication dans toute la France, devraient donc être

singulièrement prospère. Or, il n'en est rien, en réalité, et l'on sait que la crise viticole a pris dans ces régions une tournure de plus en plus grave. Par contre, nous avons eu précédemment l'occasion de signaler la prospérité très grande qu'avait ramenée en Hollande, en Danemark, aussi bien que dans certaines provinces de l'Ouest de la France, la création d'importantes fédérations de laiteries coopératives.

Mais quels que soient les arguments dont on se serve contre la coopération, quelle que soit leur valeur ou leur portée, il n'en demeure pas moins qu'on veut à tout prix la faire disparaître, et voici quelques-uns des moyens proposés pour y arriver :

Certains, voulant conserver quelque apparence de vague équité, se contenteraient, à la rigueur, d'imposer une patente aux coopératives. Personne n'ignore que la patente est un impôt prélevé sur les *benefices professionnels*, et précisément les coopératives ne réalisent pas de *benefices*, puisqu'elles rendent aux sociétaires les sommes trop perçues sur leurs achats, et ces bénéfices, fussent-ils réalisés, ne seraient en aucune façon professionnels, car la coopération n'est pas plus une profession que la mutualité. Au surplus, on ne voit pas bien comment il serait possible de découvrir le caractère d'un acte de commerce dans le fait que deux ou trois familles s'entendent pour faire venir de la campagne les denrées dont elles peuvent avoir besoin, et ce n'est pas la répétition d'un acte qui peut en changer la nature. Quoi qu'il en soit, passons condamnation sur la question de la patente, si injuste que cet impôt puisse être pour les coopératives ; il ferait d'ailleurs plus de tort à ceux qui le réclament qu'à ceux qui auraient à le subir.

Aussi, craignant qu'une patente normale ne soit pas suffisante pour tuer la coopération, on a imaginé une arme nouvelle et plus perfectionnée destinée à faire périr simultanément et le grand commerce et la coopération. Il s'agirait d'instaurer une patente par chaque spécialité vendue dans un magasin. Sans vouloir entrer ici dans l'examen détaillé d'une semblable mesure, qu'on nous permette de constater que si un grand magasin était imposé proportionnellement au nombre de ces rayons, il serait tout aussi logique pour donner satisfaction aux éleveurs, de taxer une automobile de 20 chevaux vingt fois plus qu'un cheval ordinaire, de façon à faire disparaître cette industrie de l'automobilisme qui tout en étant très avantageuse pour la France, n'est pas sans causer quelque préjudice à un certain nombre de personnes.

Enfin, il faut remarquer que ces prétendues mesures protectrices

seraient inefficaces pour remédier au développement des grandes entreprises, car les commerces les plus centralisés, comme celui de la raffinerie du sucre et du pétrole ne seraient pas plus atteints que les vastes boulangeries coopératives du Nord et de l'Ouest de la France.

Nous assistons à une évolution économique contre la puissance de laquelle les mesures réactionnaires viendront forcément échouer, car le petit commerce ne peut opposer une résistance victorieuse aux organisations capitalistes dont nous avons signalé les dangers.

Il est donc nécessaire que la démocratie ait recours à toute l'énergie dont elle se sent capable, pour se soustraire au nouveau joug dont elle est menacée.

Elle doit montrer qu'elle est assez consciente de ses intérêts et assez forte pour subvenir par elle-même à ses propres besoins, et, puisque l'évolution économique entraîne les sociétés vers des concentrations de plus en plus vastes, nous devons les organiser de telle sorte qu'elles soient profitables non à un petit nombre de privilégiés de la fortune mais au prolétariat tout entier.

Marcel LECOQ,

de l'office social du « Sillon »



La Vie du Sillon en Bretagne

Comment étudier la question sociale.

« Il y a un abîme entre les problèmes scientifiques et ce que je pourrais appeler les problèmes humains. Les premiers sont dominés par des lois invariables et sont la conséquence de tel ou tel théorème bien connu. Les seconds sont surtout des problèmes vivants, et la vie est chose mystérieuse; nous en constatons les effets, mais la cause initiale nous échappe, aucune loi mathématique ne saurait la régir; la liberté humaine, privilège tour à tour funeste ou salutaire, déjoue les calculs les plus savants.

« Pour étudier et connaître réellement la question sociale, il faut la vivre. » (1)

Comment connaître le Sillon.

Il en est de même du *Sillon*... Pour savoir réellement ce qu'il est, il faut en être, participer à sa vie, s'y donner tout entier. Cela se conçoit : si l'on veut qu'une vérité soit féconde, il faut d'abord se l'assimiler, en faire une autre partie de soi-même, la vivre, en un mot, sans quoi on ne peut dire qu'on la connaît. C'est pourquoi il en est peu qui peuvent se dire réellement du *Sillon*; beaucoup voudraient bien en être cependant; ils apportent à la Cause une somme d'efforts assez grande, ce dont on ne peut que les louer, mais toute cette dépense d'énergie, utile il est vrai, est stérile pour eux-mêmes et ne donne pas tous les résultats qu'on en pourrait attendre, parce qu'ils n'ont pas compris encore que le don de soi-même devait être sans réserves et qu'il devait s'étendre à la vie tout entière.

De sorte qu'on pourrait dire à ceux qui loyalement désirent entrer chez nous ces austères paroles qui accueilleraient le futur chevalier des temps passés :

(1) Emmanuel Rivière.

« Si vous voulez entrer dans notre Ordre pour vivre tranquille et honoré, retirez-vous, car celui qui veut défendre le droit doit s'attendre à souffrir beaucoup ».

Ce langage peut sembler dur, mais à côté du renoncement à tout ce qui constitue le charme apparent de la vie, que de joies pour faire oublier les souffrances endurées.

Le désintéressement, les efforts de nos camarades seront souvent méconnus, c'est vrai, mais tout au moins ils seront, à l'exemple du Christ, passés sur cette terre en aimant les faibles et les déshérités, et cet amour sera comme la fleur de leur vie.

C'est parce que nos camarades ont compris ces choses que nous voyons à travers tous nos Cercles de Bretagne un tel débordement de vie, que beaucoup de gens qui, jusqu'alors ignoraient le *Sillon*, se sentent attirés vers nous par une force irrésistible qui les pousse en avant et les entraîne vers l'avenir.

C'est tout d'abord une grande joie pour nous de voir se terminer l'année 1904 par la fondation d'un cercle du *Sillon* à Fougères.

A Fougères.
Au Cercle N.-D.
des Marais

Il y a deux ans environ, après un meeting où Marc Sangnier prononça un long discours que personne n'osa contredire, un groupe de jeunes gens se constitua en cercle d'études. Depuis, nos jeunes n'ont cessé de travailler en silence jusqu'au moment où se sentant capables de se rendre vraiment utiles à la cause ils firent venir Michel Even qui fut les entretenir de la grande tâche à laquelle ils allaient se consacrer désormais.

Au lendemain de cette réunion qui fut une véritable révélation pour nos camarades, l'un d'eux, Magloire Breton, reconduisait Even à la gare.

« Nous causâmes encore un peu, nous écrit-il, mais le temps nous manquait aussi bien à l'un qu'à l'autre. Pour Michel Even, sa mission l'appelait ailleurs; pour moi, il me fallait reprendre mes outils et continuer d'aller montrer le bon exemple dans le milieu où mon travail m'oblige à vivre. Mais, du moins, réconforté par les bonnes paroles de Michel, je me sentais moins seul et n'aurai plus peur de répondre désormais à ceux qui voudront rire de moi : Eh bien oui! je suis du *Sillon* ».

Un beau
langage

Voilà, n'est-il pas vrai, de fières et nobles paroles, dignes d'un Silloniste et d'un Breton. Nous ne doutons pas qu'à l'occasion notre camarade fasse comme il le dit et qu'il n'arrive, avec tous nos amis fougerais, à imposer à nos adversaires le respect des convictions d'autrui.

A Plouguernevel. Série de conférences. Une méthode de travail.

A Plouguernevel, nos camarades s'arment aussi pour la lutte, ils multiplient les conférences de façon à acquérir une somme de connaissances suffisantes pour être en mesure de répondre aux attaques qu'on pourrait leur faire. Écoutons plutôt le rapport mensuel du camarade Collet, secrétaire du groupe :

« Nous avons traité différentes questions : soit des questions religieuses, comme celles-ci : la science suffit ; il y a des honnêtes gens qui n'ont pas de religion ; il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion ; les congrégations religieuses en France, leur utilité ; le pouvoir qu'a l'Eglise de faire des commandements ; puis des questions pratiques : le socialisme, les prêtres et la politique ; le devoir et le rôle des catholiques à l'heure présente, l'organisation catholique, les mutualités, les coopératives, la distribution de la richesse. Nous avons même traité un sujet qui nous a fait remonter un peu loin : le déluge ; car il faut bien être à même de boucler les individus qui viennent vous jeter à la figure des vieux clichés du genre de celui-là.

Nos réunions s'ouvrent par la récitation du *Veni sancte*. On procède ensuite au choix du président et le rapporteur lit le compte-rendu de la séance précédente. Les orateurs, qui sont ordinairement au nombre de quatre : un philosophe et trois rhétoriciens, parlent alors à tour de rôle, et la séance est levée après la récitation du *Maria, mater*.

Nous nous efforçons, dans ces réunions, d'apporter le plus de vie possible, d'aiguiser la discussion tout en conservant le calme et le sang-froid qui conviennent à des Sillonistes : nous ne sommes pas des apaches ni... des députés. »

A Guingamp. Veillée d'armes.

Les camarades du « Sillon Guingampais » ont tenu à implorer les bénédictions de Dieu sur leur travail, C'est pourquoi le 8 décembre dernier ils se réunissaient tous dans la Basilique de N.-D. de Bon Secours pour passer quelques heures aux pieds du T. S. Sacrement. Prosternés devant celui qui est tout Amour, ils le supplièrent de bénir le *Sillon* et de leur donner le courage nécessaire pour rester toujours fidèles à leur foi. Enfin la bénédiction de T. S. Sacrement termina à minuit cette adoration trop courte, et ils se séparèrent

pieusement recueillis après avoir eu le bonheur de s'entretenir avec Jésus auquel ils venaient de promettre de nouveau le sacrifice de leur vie.

Le 29 décembre dernier, nos camarades se trouvaient encore réunis dans la vaste salle du Patronage Charles de Blois pour assister à un punch donné à l'occasion du nouvel-An.

Voici ce que nous dit à ce sujet le camarade Livinec :

M. l'abbé Le Goff, notre dévoué pasteur, préside et sa figure souriante domine tous les camarades entre lesquels règne la plus parfaite gaieté et la plus grande camaraderie.

Après quelques instants, quand la conversation commença à se ralentir, notre camarade Menguy se leva et but à la santé du *Sillon de Bretagne*. Livinec prit ensuite la parole et commença par nous donner lecture d'un télégramme du camarade Even. Des acclamations enthousiastes retentissent de toute parts. Le calme rétabli, Livinec nous parla avec tout son cœur du devoir que nous avons d'être des apôtres ; puis il leva son verre à Marc Sangnier au milieu de vigoureux applaudissements. De nombreux toasts furent ensuite portés par nos camarades Allain, Corvaisier, Nicol, Garnier qui but à notre dévoué conseiller M. l'abbé Gouasdoué, Guilloson, Geoffroy, Stéphan qui mit le *Sillon* sous la protection de N.-D. de Bon Secours, Thomas, Besnard. Enfin notre jeune président Guidon se leva et en notre nom à tous, présenta à Monsieur le Curé nos meilleurs vœux de bonheur. En quelques mots fort bien sentis, il renouvela à notre pasteur notre attachement à la Cause du Christ, et lui promit, en notre nom à tous, qu'il pourrait compter sur notre dévouement. Ce toast fut souligné par de longues acclamations.

Une gerbe d'épis a été présentée en ce moment à Monsieur le Curé. Il est visiblement ému et certes son cœur de père a dû tressaillir en entendant les jeunes de Guingamp lui exprimer d'une façon si ingénue et si cordiale leur vœu du nouvel An. Aussi a-t-il trouvé des paroles chaudes et pleines d'espérances pour répondre à ce nombreux souhaits tout en insistant sur ce qui avait été la note caractéristique de l'assemblée : des vœux à savoir que les « *Sillonistes* » doivent avant tout se pénétrer des maximes de l'Évangile, en nourrir leurs âmes, car c'est là la base indispensable pour pouvoir faire du bien autour de soi... Puis afin de refuter toutes les infamies lancées contre l'Eglise, les questions historiques doivent avoir une large part dans nos réunions du Cercle d'Etudes. Enfin, nous devons travailler à améliorer le sort des ouvriers, et par là même étudier les questions sociales...

L'enthousiasme soulevé par ces délicates et admirables paroles, est indescriptible. Lorsque les applaudissements ont cessé, Guidon remercie de tout son cœur notre vénéré archi-

Au Patronage Charles de Blois Une fête de famille

prêtre et propose d'adresser à Marc Sangnier la dépêche suivante :

« Les camarades guingampais réunis à l'occasion du nouvel an, envoient à Marc Sanguier leur fraternel salut et leurs meilleurs vœux de bonheur ».

Il fallut enfin se séparer, à regret il est vrai, mais le cœur plein de joie et décidés plus que jamais à se sacrifier entièrement pour Dieu.

A Rennes et
à Brest.
Organisation
d'une « Jeune
Garde. »

Le 25 décembre les Sillonistes de Rennes eurent la joie de posséder parmi eux le camarade Percherin, sergent à la Jeune Garde de Paris. Dans quelques mois en effet la Bretagne aura comme les autres *Sillons* de province quelques escouades de Jeunes Gardes dont le rôle comme on le sait, est de travailler à la propagande du *Sillon* ainsi qu'à la défense de la liberté de parole dans les réunions publiques.

Le 26, Percherin était à Brest, où nos amis du cercle Saint Louis leur présentaient les Jeunes Gardes. Le soir un banquet intime réunissait tous nos amis Brestois. A l'issue du repas, des toasts ont été portés.

Le camarade Auguste Rouyer a rappelé à tous le pèlerinage du *Sillon* à Rome où pour la première fois il rencontra Percherin. Rappelant à ses amis les bons moments passés au milieu de l'enthousiasme du pèlerinage en compagnie du Jeune Garde, il parle de la belle amitié du *Sillon*, de cette amitié qui unit tous dans un même et qui aide à souffrir. Il lève son verre au Pape qui a dit : « Voyez en moi un ami », au *Sillon* à Marc, à tous, aux adversaires. Le camarade Bécambait aux Sillonistes de Bretagne qui sont à Paris, à Colas, le barde du *Sillon*. Il boit aussi aux camarades du *Sillon de Bretagne*.

Ollivier Perrot boit à Marc, au *Sillon*, aux futurs Jeunes Gardes Brestois. Lepage à la démocratie, Bellec à l'amitié.

Tous firent leur toast. En somme très bonne journée et le soir lorsqu'il fallut quitter le bon Percherin, une émotion facile à comprendre, étreignait le cœur des Brestois. Ils conduisirent à la gare leur ami qui s'en allait en souhaitant bon courage aux Sillonistes.

Le jeudi 15 décembre nos camarades de Rennes ouvraient au public les portes de l'Institut populaire et M. Jordan, chargé de cours à la Faculté des lettres, inaugurerait cette œuvre nouvelle par une première conférence sur l'Inquisition. Un public fort nombreux se pressait dans la salle et le succès a dépassé les plus légitimes espérances. Le conférencier a su traiter avec une documentation remarquable et une parfaite clarté un sujet si confusément présenté d'ordinaire.

Le 22 décembre avait lieu une nouvelle conférence de M. l'abbé Delahaye professeur à l'Institution Saint Vincent et dans laquelle il fut traité d'une façon magistrale, de la Réforme, ses origines, ses caractères. Enfin le 27 du même mois M. l'abbé Lecoiffier ancien aumônier militaire, clôturait l'année par une conférence sur le repos hebdomadaire et remportait le plus légitime succès.

Lundi, 26 décembre, le cercle d'études de Saint-Malo inaugurerait son nouveau local. Le soir à 8 h. 1/2, les camarades malouins et servannais, et près de cent de leurs amis, se pressaient dans la nouvelle salle où dans une réunion toute intime, ils ont vécu ces bonnes heures empreintes de la franche camaraderie que connaissent bien les amis du *Sillon*. On lit une dépêche de Sangnier, où l'ami Marc dit aux Sillonistes de chez nous, combien il est avec eux de cœur dans l'amitié du *Sillon*, puis successivement, prennent la parole M. l'abbé Populaire, du cercle de Saint Servan; les camarades Huet, du *Sillon* de Rennes; Cochet de Saint Malo, dont les congressistes du 14 août dernier n'ont pas oublié l'initiative et le dévouement, MM. de Lesquen et Havard, le camarade Mainsard du *Sillon Nantais*, M. l'abbé Verdier, M. Labbé, un vieux qui vient aux jeunes apporter ses encouragements.

D'autres encore parlent mais l'heure s'avance, le camarade Bérest se lève, il regrette que le Président du Cercle, le camarade Saint-Mleux, malade, ne puisse occuper la place qu'il méritait et en son nom au nom des Malouins du *Sillon*, remercie leurs nombreux amis présents et absents, des marques de sympathie prodiguées pendant l'année dernière dans des

A Rennes.
Un Institut
populaire.

A Saint-Malo
Inauguration du
nouveau local.

circonstances particulièrement difficiles. Puis, longuement il parle du *Sillon*, de l'amitié qu'on y trouve, des bonnes heures que l'on y vit, de ses peines aussi, de ses travaux, de ses succès, de ses espérances, et, aux applaudissements de ses camarades, termine en disant qu'au *Sillon* on travaille pour la Cause, non seulement pour ceux qui l'aiment, mais aussi, mais surtout pour ceux qui en rient, pour ceux qui veulent en être les adversaires, les ennemis et que, fidèles à ses devises le *Sillon* aimera quand même !

Ainsi de toutes parts, sous les efforts de nos camarades, nous voyons peu à peu se réaliser et prendre corps cette œuvre si difficile de l'éducation sociale. Aussi bien, nous ne désespérons pas de l'avenir ; les expériences du passé et du présent ne nous découragent pas. Nous savons que le salut n'est pas en dehors de nous, mais en nous-mêmes. « Nous ferons, si nous le voulons, la République démocratique en France, mais il faut pour cela une génération nouvelle, non pas résignée à la République et à la démocratie, mais passionnée pour elles » (1). Carenfin c'est là que d'espérer soutenir les colonnes d'un édifice qui s'écroule sans entrer dans l'édifice lui-même. Nous savons que cette génération est déjà née et qu'elle est en mesure de résister aux attaques de ceux qui voudraient l'étouffer. C'est pourquoi nous avons, non pas seulement le droit mais encore le devoir d'espérer.

Albert COUDRON.

(1) Marc Sangnier.

AVIS

A l'occasion du nouvel an et voulant offrir à nos lecteurs un numéro tout spécial nous avons remis au 15 février la suite de nos intéressantes publications : Les Jeunes de 1830 et Un Sillonneur de la Vieille Bretagne. Nous remercions du fond du cœur tous nos camarades qui ont bien voulu nous adresser des vœux de bonne année et les prions à leur tour de vouloir bien accepter les nôtres ainsi que l'assurance de notre dévouement à la cause du Christ et à la Démocratie.

A. C.

Imp. Bretonne, 4, rue de La Chalotais, Rennes

Le Gérant : P. DUBOIS

Paul Luge

VINS & SPIRITUEUX EN GROS
DISTILLERIE

12, Rue du Mont-d'Orge, 12
RENNES

VINS DE TABLE

Rouges et Blancs

DEPUIS 30 FR. LA BARRIQUE NUE

PANIER VINS

Prix assortis à partir de 1 fr. 50 la Bouteille

Champagnisés à 1 25

Champagne à 2 50

— 0 — POUR RECEPTIONS ET SOIREES — 0 —

PUBLICATIONS
de l'Office Social du « Sillon »

Vient de paraître

Les Accidents du travail, par MAURICE BEAUFRETON, avocat.

Prix : 0 fr. 40 ; 0 fr. 50 *franco*

Petite Bibliographie à l'usage des Cercles d'Etudes

Religion et Morale. — Education populaire. — Economie sociale. — Socialisme. — Le Travail. — Syndicats professionnels. — Syndicats agricoles et questions rurales. — Coopération. — Mutualité, etc.

8 pages, 0 fr. 05 ; 0 fr. 10 *franco*.

TRACTS DE 4 PAGES

Prix : 0 fr. 05 ; 0 fr. 10 *franco*.

I. — Série de sujets d'études.

GEMHLING. Le Travail.

II. — Tracts — Plans (*ancienne série*)

Le Concordat de 1801.

L'Eglise et l'Individu.

Le Mouvement syndical et l'Organisation corporative.

Les Sujets historiques dans les petits cercles.

La législation des cabarets.

III. — Tracts — Plans (*nouvelle série*)

JEAN BRETON. La Mutualité. — A. CORNUDET. Le Repos hebdomadaire.

Pour paraître prochainement

DUPRÉ-LATOUR. L'Alcoolisme.

G. MENY. Les Bureaux de Placement.

DUBOURG. Ce qu'on peut tirer du droit d'association.

TAILLEFER. Les revendications socialistes.

GEMHLING. Le Travail en Chambre.

Abbé BRISSET. Les Syndicats agricoles.

GAUCHERON. Les logements insalubres.

Les Retraites Ouvrières, par Maurice DUBOURG, docteur en droit. (Nouvelle édition considérablement augmentée).

Prix : 0 fr. 40 ; 0 fr. 50 *franco*.

2^e Année.

N° 2.

15 Février 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gant an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

UNE DOCTRINE ET UN PROGRAMME

Notre société souffre d'une crise intellectuelle, morale et sociale. Il y a cruel antagonisme entre ses rêves et la réalité. La démocratie, cette organisation sociale qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civiques de chacun, ce terme de l'évolution traditionnelle, généreux idéal pour tous, est un but pour les uns, mais ne serait, suivant les autres, qu'un mirage trompeur. En fait, nous vivons dans un état inorganique, presque anarchique.

Pour que la démocratie soit possible, il faut que l'intérêt général soit défendu par une élite, *majorité dynamique* dans la nation, et pour cela il faut trouver une force capable d'affranchir ceux qui formeront cette élite du joug des intérêts particuliers ou, plus exactement, qui puisse identifier ces deux intérêts.

Cette force nécessaire, c'est pour nous la force sociale du catholicisme. Le Christ est à la fois l'expression la plus haute et la plus large de l'intérêt général, la plus personnelle et la plus étroite de l'intérêt particulier, puisque nous ne nous rapprocherons de Lui qui est la justice, la bonté et la beauté universelles et absolues, et nous ne le posséderons dans l'éternité que dans la mesure même où nous aurons travaillé pour le bien de tous et où nous l'aurons aimé dans chacun de nos frères.

Quant au catholicisme, nous croyons que c'est le *christianisme intégral*, fait non seulement pour perfectionner les âmes individuelles, mais pour unir les hommes, pour préciser, discipliner et réaliser les aspirations démocratiques des peuples : c'est le *christianisme social*.

Dès lors, ce que nous voulons au *Sillon*, c'est :

Mettre au service de la démocratie française les forces sociales que nous trouvons dans le catholicisme.

Le catholicisme est, — nous le croyons, — une religion divine. L'Eglise infaillible a mission d'enseigner ses dogmes et de garder sa morale. Nous acceptons docilement les dogmes et la morale. Il y a dans l'Eglise une autorité, une hiérarchie. Nous nous y soumettons avec respect et amour.

Mais si l'Eglise est éternelle et parce qu'elle est éternelle, il faut qu'elle ait la souplesse nécessaire pour s'adapter à toutes les civilisations qui passent ; bien plus, que chacune de celles-ci puisse trouver dans l'Eglise la force intérieure qui lui permettra de prendre conscience d'elle-même et de réaliser ses plus hautes destinées,

Dieu réclame donc la collaboration de l'homme ; l'Eglise, la collaboration des peuples. C'est donc dans notre pleine in-

dépendance civique que nous avons conçu le dessein de réaliser dans notre patrie la république démocratique.

Nous croyons qu'à cet effet, il ne suffit pas d'une bonne législation, mais qu'il faut de bonnes mœurs publiques. Aussi bien ce qui importe d'abord, c'est la vie. « La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ».

Le *Sillon* s'efforce donc d'être une vie. Son organisation même n'a pas été créée de toutes pièces et *a priori*, mais elle est sortie comme d'elle-même des nécessités et des besoins.

Le *Sillon* est une Amitié. On est du *Sillon* dans la mesure même où l'on se dévoue à la Cause, c'est-à-dire non pas dans la mesure où l'on donne du temps ou de l'argent à celle-ci, mais bien dans celle où l'on fait passer la Cause avant tout le reste.

Par ses *Cercles d'études*, le *Sillon* tâche de préparer cette élite démocratique que réclame l'avenir ; par ses *Réunions publiques*, ses *Instituts populaires*, il veut que cette élite rayonne et pénètre la masse. Par ses *Œuvres économiques*, il enracine son effort dans les milieux populaires, fait la preuve de l'efficacité sociale du catholicisme et commence à organiser autour de lui la société future.

Cet effort et ce travail de conquête exigent évidemment la parfaite *homogénéité* du *Sillon*. Le *Sillon* est essentiellement un mouvement *unitif*. Les *Sillons de province* ne sont autre chose que le *Sillon* travaillant dans telle ou telle province.

De même, le *Sillon* doit être *autonome*. Le Pape Pie X qui reçut, il y a quelques mois, nos amis avec tant d'affection qu'il tint à leur dire que chacun d'eux devait désormais « ne plus le considérer seulement comme un père mais comme un mai », reconnu avec force cette autonomie du *Sillon* : «... Ne

vous laissez pas décourager si tous ceux qui professent les mêmes principes catholiques ne s'unissent pas toujours avec vous... Restez fidèles à votre bannière et la promesse de l'Évangile s'accomplira en vous et vous régnerez... »

Nous voulons, d'ailleurs, pratiquer le grand devoir d'unité. Pour l'œuvre de défense qui s'impose aujourd'hui à tous les honnêtes gens et plus impérieusement aux catholiques que l'on persécute davantage, nous ne refusons jamais de nous unir même avec ceux qui se trouvent les plus séparés de nous.

Nous ne faisons pas de politique militante, mais nous n'avons pas peur d'étudier les doctrines politiques, ni d'affirmer notre sentiment, et nous ne cachons nullement que nous sommes animés de l'esprit républicain. Mais nous croyons que la politique actuelle qui s'impose pour l'action de défense serait nuisible à l'œuvre de préparation et écraserait sous son poids l'action sociale d'où sortira un jour l'élaboration d'un programme précis de réformes législatives et, par voie de conséquence, une politique renouvelée, véritable expression de la vie nationale.

Nous ne demandons pas à tous de venir grossir nos rangs, mais à ceux-là seulement qui pensent comme nous et qui espèrent avec nous. Nous ne sommes pas exclusifs, puisque nous ne réclamons aucun monopole et ne demandons qu'à avoir avec tous, même avec les adversaires de bonne foi, les relations les meilleures et les plus cordiales. Mais nous avons l'horreur des équivoques et nous craignons l'influence funeste des hommes qui ont peur de penser. L'unité ne se fait jamais que parce qu'un courant plus fort est capable d'absorber tous les autres. C'est ainsi que les rois ont fait la vieille France

monarchique, c'est ainsi seulement que se fera la République démocratique.

Quoi qu'il en soit et sans nous soucier des menaces des uns, des railleries des autres, des craintes pusillanimes de certains, des mesquines tracasseries de plusieurs, nous suivrons courageusement notre route, nous efforçant « d'aller au Vrai avec toute notre âme » et trouvant, dans le don complet de nous-mêmes à la Cause, de la joie même dans l'âpre mêlée, de la consolation dans toutes les amertumes de la lutte et la meilleure raison de vivre.

MARC SANGNIER,
Président du SILLON.



Les Jeunes de 1830

I. — La crise religieuse

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS (1). — En 1830, comme aujourd'hui, la question religieuse prime tout. Au Parlement et au Palais, dans les ateliers et les salons, dans les journaux et la littérature, partout s'étale l'impiété et la haine antireligieuse.

Et la grande cause de cette haine se retrouve encore aujourd'hui chez un grand nombre de catholiques : c'est l'union indissoluble qu'on fait trop souvent de ces deux mots : catholiques et royalistes. La droite, en effet, était composée de royalistes catholiques qui, à leurs actes politiques, mêlaient invariablement la religion, ne voyant pas que la haine qui allait bientôt emporter le trône risquait d'ébranler aussi l'autel.

C'est ce qui arriva : la révolution de 1830 se fit autant contre le Christ que contre les Bourbons. Aussi quand Louis-Philippe fut au pouvoir, la persécution religieuse sévit dans toute sa rigueur : les prêtres furent traqués, les religieux persécutés, les processions poursuivies à coups de pierres, les églises et les évêchés mis au pillage ; et les apôtres de l'anticléricalisme crurent pouvoir s'écrier enfin : « Le Christ a vécu. »

Non, le Christ n'était pas mort, et une phalange de jeunes, à la tête desquels se trouvaient Lacordaire et Montalembert, allait le prouver bientôt.

II. — Lacordaire et Montalembert

Lacordaire, né en Bourgogne, fut élevé dans la foi catholique ; mais au lycée de Dijon il perdit cette foi, et sa première communion fut sa dernière joie religieuse.

A sa sortie du collège, il se fit inscrire à la Faculté de droit, et y rencontra des jeunes gens sérieux avec lesquels il forma une sorte de cercle d'études. C'est là qu'il obtint ses premiers succès d'orateur. Puis il se rendit à Paris et se consacra au barreau. Mais bientôt les tortures du doute, les longues heures d'ennui, les désespérantes illusions et par dessus tout l'attrait et l'admiration que lui inspirait l'Evangile amenaient ce jeune homme qui, malgré tout, avait su garder la pureté du cœur, à s'agenouiller à la table sainte...

Du jour où Lacordaire fut redevenu chrétien, il fut prêtre.

Il entra au Séminaire en 1824. Là, dans la solitude d'Issy, son âme se retrempe ; en même temps son esprit sérieux et triste était transformé ; il retrouva sa gaieté depuis longtemps perdue. Il y noua

de bonnes et saintes amitiés dont son âme avait tant besoin. Le sentiment de paix et de contentement qu'il éprouvait se traduisait dans ses lettres par de charmantes effusions. « Je sens de plus en plus, répétait-il, que je suis à ma place et que Dieu me voulait là : j'espère avec son secours, faire un jour un bon prêtre et travailler au salut des âmes avec succès ». Ses espérances ne seront pas déçues ; il sera un « bon prêtre », et, ayant vécu la vie de son siècle, en ayant parlé le langage, il saura un jour trouver des accents capables d'aller jusqu'au cœur de ses contemporains pour y remuer les fibres les plus profondes.

Le 22 septembre 1827, l'archevêque de Paris, M^{sr} de Quélen, l'ordonnait prêtre dans sa chapelle particulière. Quelque temps après Lacordaire refusa un poste qui l'eût mené aux dignités ecclésiastiques. Il accepta au contraire d'être nommé chapelain d'un couvent de Visitandines ; dans cette fonction modeste, il se révéla déjà un maître ; et longtemps après on aimait à se transmettre de génération en génération les résumés de ses instructions ou de ses sermons. Plus tard il fut aumônier adjoint du lycée Henri IV ; et c'est en cette qualité qu'il fut choisi pour rédiger un mémoire, qui devait passer sous les yeux du Ministre, sur l'état moral et religieux des collèges royaux. Son rapport est navrant de tristesse ; il constatait partout un esprit d'irréligion dominant, et l'impuissance des aumôniers à y remédier.

Ces fonctions successives ne suffisaient pas à la flamme de zèle apostolique qui brûlait Lacordaire. D'ailleurs, il se sentait isolé parmi ses confrères du sacerdoce. En devenant catholique et prêtre, il était resté libéral ; par là il était séparé du clergé de son temps, qui avait associé sa cause à celle des Bourbons. « Un prêtre qui n'était pas sous ce drapeau semblait une énigme aux plus modérés, une sorte de traître aux plus ardents. » Le clergé d'alors, pieux et respectable à tous égards, se reposait avec sécurité sur l'alliance du trône et semblait se désintéresser du grand mouvement d'idées où s'élaborait un monde nouveau. Lacordaire voyait le danger et en souffrait. Il n'avait aussi que peu de sympathie pour les manifestations dont les missions étaient l'occasion. Bref, il était tourmenté du besoin de se dépenser et ne trouvait aucun terrain où il put employer les dons de sa riche nature.

Dans cette crise morale, il tourna une nouvelle fois ses regards vers la libre Amérique et prit résolument le parti de s'expatrier. La Révolution du Juillet survint sans le faire ajourner ses projets. Mais au mois d'octobre suivant il recevait une lettre de son ami, l'abbé Gerbet, qui le pressait de le seconder dans la fondation d'un nouveau journal,

(1) Voir l'Ajone, année 1904, numéros 6 et 7.

l'Avenir, dont le programme serait l'affranchissement de la religion, la réconciliation des esprits, et par là une rénovation de la société. Rien ne pouvait mieux répondre aux aspirations de Lacordaire ; son parti fut vite pris, il resta en France. Sa destinée était fixée.

* *

Charles de Montalembert était d'une vieille famille de l'Angoumois. Une longue série de glorieux ancêtres avaient illustré son nom, en versant leur sang pour la patrie sur de nombreux champs de batailles.

Lors de la Révolution, la famille de Montalembert avait été obligée de se réfugier en Angleterre. Le père de Charles s'y maria ; et c'est à Londres que celui-ci naquit en 1810. Il devait un jour porter dans la vie, comme on l'a fait remarquer, les qualités des deux races : l'ardeur, le dévouement chevaleresque du Français, avec l'amour passionné de la liberté qui distingue le caractère britannique.

Son grand-père maternel, M. Forbes, se chargea de sa première éducation avec un zèle inlassable et une tendre sollicitude. C'était un savant, auteur de curieux ouvrages, qui avait longtemps parcouru le monde en philosophe et en artiste. Il était protestant, mais d'une remarquable droiture de conscience et d'une grande intégrité de vie.

L'affection dont il entoura son petit-fils est touchante. A mesure que s'éveillait à la vie l'intelligence précoce de l'enfant, le vieillard se plaisait à y déposer les germes de la science et à le faire profiter de ses connaissances variées. Le jeune Charles prenait ses récréations dans la bibliothèque de son grand-père ; ses premiers jouets furent des livres, ses premiers amis d'enfance, les orateurs et les poètes anglais. Le bon vieillard, oubliant que le sang des croisés coulait dans les veines de son petit-fils, rêvait de le voir continuer sa vie d'études et de science.

Mais, avant tout, c'est le cœur de l'enfant que M. Forbes s'appliquait à former. « Qu'une juste ambition, lui disait-il, fasse battre votre cœur ; mais que ce cœur sache toujours battre aussi au récit des souffrances d'autrui. Que le lait de la bonté n'y tariesse jamais ; que la voix de l'humble pauvreté ne vous trouve jamais insensible. » Et une autre fois : « Le plaisir, mon enfant bien-aimé, n'est que secondaire. Avant toutes choses, un homme raisonnable, responsable doit s'acquitter des grands devoirs que Dieu et sa situation lui imposent. Remplir bien son devoir, c'est le comble du bonheur humain. »

Quel singulier rapprochement et quel mystérieux dessein de la Providence que ce vieillard, protestant décidé, se penchant avec tant

de sollicitude, pour la façonner sur l'âme de celui qui devait être un des plus fermes champions du catholicisme au XIX^e siècle.

Cette pensée de la religion future de son petit-fils revenait souvent à l'esprit de M. Forbes. Il avait obtenu de M. de Montalembert la promesse qu'il laisserait son fils, quand il aurait dix-huit ans, choisir en toute liberté la confession religieuse qu'il préférerait. Mais Charles n'attendit pas cet âge pour se décider. Il n'avait pas douze ans, qu'il était déjà apôtre et qu'il fut associé à la conversion de sa mère. Il avait pris part aux conférences et aux discussions qui eurent lieu à cet effet, et sa foi en sortit plus affermie. « Je me rappelle très bien, disait-il plus tard, que ce fut en écoutant et en transcrivant de main d'enfant les éclaircissements réclamés par ma mère, que je fus porté à réfléchir pour la première fois aux preuves historiques de la religion et à prendre goût pour ce genre d'études. »

Ce fut vers cette époque aussi qu'il fit avec foi et piété sa première communion ; et le soir de ce grand jour il écrivait dans son *Journal* ce mot admirable chez un enfant de douze ans : « Pour la première fois, j'ai compris qu'il pouvait être doux de mourir. »

Après la mort de M. Forbes, Charles de Montalembert avait continué ses études un peu à l'anglaise, sans beaucoup de régularité, mais non toutefois sans profit. Bientôt sous la direction d'un maître éminent, il se montra passionné pour le travail et progressa rapidement. En 1827, il avait dix-sept ans, lorsque son père, nommé ministre plénipotentiaire à Stockholm, décida qu'il resterait à Paris, à l'institution Sainte-Barbe, pour achever ses études. C'est là qu'il va révéler déjà ce qu'il sera un jour.

On était alors en pleine effervescence politique, et le gouvernement de Charles X était violemment attaqué par ceux qu'on appelait les *libéraux*. Le collège Sainte-Barbe n'était pas à l'abri de ces discussions ; et, comme presque toute la jeunesse d'alors, les élèves étaient libéraux. Les journaux de l'opposition pénétraient en secret et étaient avidement lus et commentés dans les groupes ; les noms de Lafayette, de Béranger ou du général Foy étaient salués avec enthousiasme. Montalembert se fit bientôt remarquer parmi ces jeunes orateurs. Il était aussi passionnément libéral que pas un ; de plus sa connaissance du régime parlementaire anglais et le souvenir des plus beaux discours de Fox et de Burke qu'il savait par cœur, lui donnaient une supériorité incontestée. Les cours de récréation de Sainte-Barbe connurent ses premiers succès oratoires.

Ces triomphes ne furent pas de longue durée. Plus encore que son libéralisme, Montalembert avait à cœur sa foi chrétienne, et il eut

regarde comme une lâcheté d'en rougir. Quand ils connurent ses convictions religieuses, ses camarades qui naguère l'applaudissaient le poursuivirent de leurs railleries et de leurs attaques. Il tint bravement tête à l'orage, en cherchant un refuge et une protection dans le travail et la prière.

Cependant sa nature délicate et sensible souffrait cruellement d'un tel état de choses. « Dans la conversation des jeunes gens que je fréquente, écrivait-il, et qui sont ce qu'il y a de mieux, il y a une impiété et une impureté qui m'effrayent. . . Seul chrétien, seul sentimental, je n'entends autour de moi que de fades et grossières plaisanteries. Je me détourne avec dégoût et ennui de cette gaieté factice. »

Comme Lacordaire, il avait une âme tendrement affectueuse dont un des premiers besoins était de trouver des amis et de se donner. Parmi les élèves de Sainte-Barbe, il y avait en philosophie un jeune homme qui portait en son cœur les mêmes nobles aspirations que Montalembert, qui avait les mêmes croyances et avait eu à soutenir les mêmes combats. Il s'appelait Léon Cornudet. Du jour où ils se connurent, ils furent vite amis. Ce fut entre eux une chaude et fortifiante amitié dont le charme captivant se dégage encore aujourd'hui, comme un parfum printannier, des *Lettres à un ami de collège* qui nous en ont conservé le souvenir. Ce fut une de ces saines amitiés de jeunes gens qui veulent s'aider mutuellement, se soutenir et s'encourager à marcher dans le chemin du devoir et de la vertu. « J'exige de toi, disait Montalembert à son ami, que tu sois inexorable sur tout ce que tu verras de répréhensible en moi et que tu m'avertisses sans ménagements sur le champ. »

Ils sentent le prix de leur jeunesse et veulent la bien employer ; car de nobles causes, Dieu et son Eglise, la France et la Liberté, excitent leur juvénile ardeur : c'est à se dévouer, à se sacrifier pour elles qu'ils veulent consacrer leur vie. « Nous montrerons au monde, dit Montalembert, qu'on peut être chrétien sans être rétrograde, et servir Dieu avec la noble humilité d'hommes libres. » De son côté, Cornudet lui écrit : « Qu'il serait beau de mettre la religion à la tête de cette belle révolution qui s'opère sans trouble et par la seule force des choses dans tous les esprits. Qu'il serait beau de montrer que la religion est la mère de la liberté ! . . . Sa base est assez large pour qu'elle puisse suivre les progrès de l'esprit humain, et moi je voudrais qu'elle ne les suivît pas, mais qu'elle les guidât ! »

Montalembert applaudit à ces sentiments ; mais comme il prévoit que les libéraux d'alors peuvent devenir des persécuteurs, qu'un jour viendra peut-être où il lui faudra se séparer de ceux avec qui il aura

combattu jusqu'alors et se confondre avec ceux dont il réproche les principes politiques, il en prend décidément son parti. « Je me range du côté des défenseurs de la religion, quels qu'ils soient. La Vérité est encore plus pour moi que la Liberté ; et mon ardeur et mon dévouement croîtront, s'il est possible avec l'importance de la cause qui les réclamera . . . Je tâcherai de mourir pour ma foi. » Il avait dix-sept ans. Sa vie n'a pas démenti de si belles promesses.

Quand Cornudet eut terminé ses études et qu'il allait quitter Sainte-Barbe, les deux amis, après avoir communie ensemble, rédigèrent un engagement solennel et comme le testament de leur amitié de collège. Dans ces lignes admirables que l'on voudrait citer tout entières, ils remercient Dieu de tous les bienfaits dont il les a comblés, et, en retour, lui consacrent leur vie. Ils terminent ainsi : « Aujourd'hui nous avons confirmé cette consécration à Dieu et à la patrie, ce pacte d'amitié, par l'acte le plus auguste de notre religion. Nous l'offrons à Dieu dans toute la pureté de nos âmes, et nous espérons qu'Il ne rejettera pas cet élan de deux jeunes cœurs vers la vertu, la liberté et l'amitié. »

De pareilles pages devraient se lire à genoux, comme une prière ! L'amitié de Montalembert et de Cornudet devait demeurer après le collège ; et bientôt d'autres amis vinrent ensoleiller sa jeunesse et satisfaire son besoin d'affection ; parmi tous les autres le touchant Gustave Lemarcis que des morts successives avaient isolé dans la vie et qui devait trop tôt lui-même disparaître. Montalembert se donne tout entier à ces jeunes gens dont l'idéal de vie répond au sien ; il rêve de fonder « une espèce de congrégation libérale, formée par tous ceux qui regardent la religion comme nécessaire à la liberté et la liberté comme nécessaire à la religion. »

Au mois d'août 1828, Montalembert achevait ses études. Avant de quitter Sainte-Barbe, il se met à genoux dans sa cellule d'écuyer, où si souvent il a travaillé, souffert et prié ; et lui, en présence de Dieu et de sa conscience, il regarde l'avenir plein de menaces. — De nouveau il est perplexe, partagé entre ses convictions politiques et sa foi religieuse ; mais de nouveau aussi il promet à Dieu de s'attacher à lui par dessus tout.

C'est à cette époque que son père l'appelle près de lui en Suède. La perspective d'un grand voyage, quand on a dix-huit ans et que l'on est fils de plénipotentiaire, est de nature à plaire. Il n'en fut pas ainsi de Montalembert. — Il avait hâte de compléter ses études, d'entrer dans la vie active ; et cette décision venait troubler tous ses plans. « Je voudrais pour ma part, écrivait-il à Lemarcis, que la

Scandinavie et la Sarmatie fussent encore au pouvoir des Goths et des Huns inhospitaliers ; on ne pourrait pas alors aller y perdre sa jeunesse. »

Il demeura un an en Suède, sans prendre goût aux réunions brillantes, aux fêtes et soirées qui vinrent l'y solliciter. En revanche il profita de son voyage pour visiter le pays et recueillir en artiste et en penseur une ample provision d'impressions et de souvenirs. Il fut reçu à la cour et n'en rapporta que du mépris pour le roi Bernadotte, cet ancien jacobin couronné, dont la morgue et l'absolutisme le révoltent. Mais les institutions politiques de la Suède l'intéressent ; il étudie l'organisation et le fonctionnement des Etats-Généraux. Plus encore l'état social du pays retient son attention. Il descend au fond des galeries de Sala et de Falhun afin d'étudier de près la vie des mineurs dont les ancêtres défendirent si héroïquement leur foi catholique contre Gustave Wasa. Au-dessous du protestantisme officiel et dominant, il cherche avec émotion si la religion catholique n'a pas laissé quelques traces ; et quand il a trouvé une poignée de Suédois, fidèles au culte des ancêtres, mais pauvres et maltraités, c'est avec bonheur qu'il va se mêler à eux, pour prier avec eux dans leur église en planches. Deux ans plus tard, dans l'*Avenir*, il écrira à leur sujet une page émue et éloquente qui raconte leurs misères et leurs vertus.

L'année 1830 trouva Montalembert étudiant à Paris. Les événements politiques se précipitaient ; les partis plus ardents que jamais se faisaient une guerre sans trêve. Montalembert et ses amis étaient inquiets ; ceux qu'ils suivaient volontiers en politique étaient pour la plupart incroyants ou même hostiles à l'idée religieuse et leur prétendu libéralisme n'était souvent que piège et hypocrisie. A l'un de ces amis que cette situation décourageait, Montalembert plus jeune et plus confiant écrivait ces lignes qu'on dirait datées d'hier : « N'allez pas désespérer de la cause que vous avez embrassée et renoncer à des principes sacrés, parce qu'une génération sans croyances et sans élan semble les déshonorer... Dites-moi, mon cher ami, est-ce en reculant vers le passé que vous pouvez remédier à ce triste état de choses ? Ne devez vous pas plutôt chercher à vous mettre à la tête du mouvement actuel, à le maîtriser, à le diriger dans la bonne voie, à montrer que la foi religieuse n'est point une puissance retardataire ?... Pour moi, j'ai eu aussi des moments de désespoir et de découragement ; mais j'ai su vaincre mes craintes. Mon âme demeure inébranlablement attachée aux espérances qu'elle a conçues sur l'amélioration graduelle de la société, sur la régénération de l'Eglise. Pour que le

catholicisme triomphe, il faut qu'il ait pour alliée, pour tributaire, la liberté. Je suis persuadé qu'un jour viendra où cette grande œuvre sera accomplie ; nous ne verrons pas ce jour, mais du moins ne le retardons pas. »

Cependant les premiers mois de 1830 furent pénibles pour Montalembert. Il s'était fait de bonne heure de la destinée humaine une très haute idée, et il sent que son bel idéal est difficile à atteindre. Il touche à ses vingt ans et éprouve une grande tristesse de l'inutilité de sa vie. « Me voilà homme et rien ! Qu'ai-je fait de ma vie ? répète-t-il sans cesse. Comme elle est vide, terne et décolorée ! » Il se sent trop imparfait ; sa vertu est chancelante et son intelligence stationnaire. Alors, dans cette crise morale, les rêves les plus contradictoires viennent hanter sa pensée et exciter son désir. Tantôt le sacerdoce l'attire et surtout les missions lointaines ; tantôt c'est l'amour de la guerre, et il demande à son père de le laisser partir pour l'armée qui s'en va à la conquête d'Alger.

Mais ces luttes intérieures n'abattent point son courage. Sa piété le soutient et l'idée du devoir l'anime. Il se met au travail avec une ardeur nouvelle ; il suit les cours des professeurs célèbres et se passionne pour le mouvement romantique. Entre temps, il écrit dans *Le Correspondant*, qui venait de se fonder, pour travailler à la réconciliation du catholicisme et des idées modernes. C'est alors que survient la Révolution de Juillet, qui va changer sa vie.

(A suivre.)

C. DUTEMPLE.

De Saint-Brieuc.



Eun "Ervenner" a Vreiz koz

AN ÔTRO SANT ERVOAN

Un "Sillonneur" de la Vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT YVES

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — L'auteur, par des extraits d'un livre du vicomte du Bois de la Villerabel (Légende merveilleuse de Saint-Yves) nous montre comment Saint-Yves consacra sa vie à creuser « le Sillon » qui le mena à la sainteté et cela en prêchant à tous la vérité chrétienne en pratiquant la charité et la justice, il abandonna son œuvre quand Dieu lui enleva son outil.

Yves, né à Minihy, se fit remarquer dès sa plus tendre enfance par sa piété. Aussi ses parents l'offrirent-ils momentanément au chapitre de Tréguier ». En la cathédrale Yves se tenait toujours dévotement et révéremment...

Légende merveilleuse de Mgr Saint-Yves (suite)

III. — Saint Yves à l'école.

Cependant, en preud'homme et femme saige, sire Haëlori et dame Azou n'avoient mesgarde de l'esperit en mesme temps que du corps de leur cher Yves. A doncques firent venir de la proche paroësse de Pleubihan ung ieune Clerc, noble de naissance et bien appointé ès rudimens françoys et latin, maistre Jehan de Kerhoz, disciple du sieur Recteur dudict Pleubihan, docte et honneste personaige, qui l'avoit bien et deubment educué.

Notre Yves se porta de grande affection vers la science, tout comme avoit faict pour la piété

Bue burzudus an Otro sant Ervoan (kendalc'h)

III. — Sant Ervoan er skol

Koulskoude, o vean ma oant tud fur, an ôtro Helouri hag an itron Azou a dôle plê da speret kouls ha da gorf o Erwan ker. Ober a rejont eta dont euz eur barrouz tost, euz Pleuvihan, eur c'hloarek yaouank, d'ean kerent nobl hag eun diskamant vraz war ar gallek hag al latin, Yan a Gergoz, bet hen e-unan er skol gant ôtro Person Pleuvihan : he-man a oa eun den a skiant hag a zoare, an evoa savet anean mad ha reiz.

Hon Erwan en em dougas gant harante vraz d'ar skiant, vel m'hen devoa grêt d'an devotion ha d'ar furnez, hag hen ober

et oraison, tellement que bien tost passa maistre ès grammaires et bonnes lettres; souventes fois fust mesme mon dict Kerhoz obligé mener son aduizé escolier près du vieil Recteur, en son bénéfice de Pleubihan, pour y quérir confort et lumières nouvelles, aiant comme épuicé son propre fondz. Or, nous dict la Traditive, au fin matin descampoient nos deux Clercs, le baston et rudiment en la main, pour aller de Kermartin au dict Pleubihan, passant en barque la ripuère de Jauldy. Chemin faisant, glosioient sur le dict rudiment, n'interrompant que pour bailler bonnes paroles ou aulmosnes aux laboureaux et mendiants, car avoient l'ung et l'autre amor de charité et poreté en leur cœur. à l'encontre des étournaux et adlaisiz escoliers qui mussent en se pourmenant. Et arrivéz en la chambre du Bonhomme, tost après avoir seruy la Sainte Messe faisoient à deux genouilz inuocation au diuin Paraclet pour qu'il mit sa lumière et intellect en eulx et vitement de se mettre à la besogne.

C'estoit merueille de voir mœurs si graues en si tendre jeunesse, et au menu corps de notre Yves ung esperit vieillard, meur et rassis, tousiours mémoratif du dicton de Madame sa Mère, à sçavoir qu'il besoignast par'espécial pour devenir un Saint.

D'après A. du BOISDE
LA VILLERABEL.

a reas kement ha ken bihan ma teuas abred da dremen mestr war ar grammadek hag al lizera-dur.

Meur a wech zoken e tieas kas e skolaer speredek daved ar Person koz, d'e brespital Pleuvihan, da gerc'hat sikour ha sklêrijen neve : hen oa peurdispigniet gantan, kouls laret, pezh an evoa a zanve. Neuze, herve ma larer, e tiskampe beure mad hon daou gloarek, o baz hag o leor en o dorn, evit mont euz a Gervarzin da Bleuvihan : tremen a rent en bagik ster ar Jodi. War an hent etivizent diwarbenn o c'hentel, ha hep paouez, nemet evit lare eur gomz vad bennag d'al labou-rierien pe evit rei an aluzen d'ar bevien : rak an eil bag egile o devoa en o c'halon karante evit ar paour, elec'h ar skolaerien all, d'e penno skanv ha diboeil, a goll o amzer n'eur vale. Erru e kampr ar person koz, prestgoude bean servijet an Oferen, e taoulient hag epedent ar Spered Santel da skuill en o c'hreis skelerijen hag intentamant, ha dioustu da grigi gant al labour.

Eur burzud a oa gwelet kement a boell en doareo eur bugel ken yaouank, hag en korf munut hon Erwan spered eun den koz, eur spered dare ha diaze, sonj d'ean dalc'hmad euz lavar e vamm, da laret e an evoa dreist-holl da labourat evit bean eur zant.

KLOAREK AR WERN
eus Gwengamp.

La Véritable Amitié

La réelle amitié ne se commande pas comme une corvée. Elle ne s'impose pas du dehors. Elle ne se provoque par aucun artifice. Elle naît des profondeurs intimes de l'âme.

La beauté du visage, les charmes du maintien, les agréments de la conversation peuvent bien engendrer une aimable camaraderie, assez tenace peut-être, mais toute de surface. puérile et parfois, ayons le courage de nous le dire entre nous, quelque peu périlleuse.

Des liens plus solides parviennent à se former entre des âmes que rapproche une communauté banale d'intérêts matériels, de plaisirs intellectuels ou esthétiques, de passions ambitieuses, de haines insouviées, d'efforts ou de travaux pénibles.

Mais là comme ici, dans la camaraderie comme dans les relations entre individus d'une même coopération, d'un même parti, d'une même secte, les âmes restent, séparées, étrangères les unes aux autres dans leurs profondeurs intimes ; elles ne font que vibrer à l'unisson comme des instruments qui, par le hasard des circonstances, se trouvent être d'accord. Elles ne sont pas unifiées.

C'est un privilège réservé à l'amitié de réaliser mieux qu'un simple rapprochement des âmes de réussir à les fondre, à les identifier en quelque façon.

Écoutez comment parle de l'amitié cet homme qui la vécut si bien notre Montaigne :

« Ce que vous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité. En l'amitié, de quoi je parle, les âmes se mêlent et se confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes... ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange qui ayant saisi toutes les volontés l'amena se plonger et se perdre en la mienne, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne d'une faim d'une concurrence pareille : je dis perdre à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût sien ou mien. » (1)

(1). Essais. I. 27.

L'amitié est chose sérieuse.

Tout d'abord, elle suppose un choix : avant donc de se lier, il faut se connaître, et comment se connaître, si l'on ne se fréquente ?

Et ce ne sont pas les corps qui doivent se fréquenter, mais bien les âmes, les intelligences, les cœurs, les volontés.

De cette fréquentation résultera nécessairement une fusion, une identification des idées. Des idées unifiées jailliront des aspirations communes, lesquelles, insensiblement, se transformeront en efforts généreux et persévérants.

Et alors sera possible la réalisation d'un double idéal : la sanctification mutuelle et l'extention du règne de Jésus.

Deux âmes qui s'aiment auront pour première ambition de se faire monter l'une l'autre jusqu'aux sommets de la perfection, s'interdisant toute action, toute parole, tout désir qui n'aurait d'autre but qu'une satisfaction égoïste : dociles aux exigences d'une conscience affinée par la pureté, la prière et l'amour généreux du Maître adoré, elles s'aideront à réaliser plus de pureté, plus de pitié, plus d'ardente générosité. Elles sauront, s'il le faut, se laisser souffrir et même se faire souffrir pour cela.

Mais il ne leur sera pas supportable de garder pour elles seules les trésors nés de leur sainte émulation. Elles voudront se répandre, faire connaître et faire aimer Celui duquel elles vivent, Jésus.

Jésus est le véritable ciment de toute amitié véritable mais Il ne se donne pas aux âmes comme un bien puisque pour leur jouissance, Il se donne pour être donné.

N'est-ce pas ce qui arrive nécessairement ?

Quand deux âmes se connaissent et s'aiment, quand elles s'aident l'une l'autre à se mieux connaître et à se mieux aimer, le moment n'est pas loin où toutes les deux, d'un commun effort, éprouveront le besoin d'épancher au dehors leur science de Jésus et leur affection pour Lui : ce sont deux âmes d'apôtres.

On a dit de l'amitié qu'elle était l'oiseau bleu d'un Paradis qui n'est plus.

Et vous savez, chers camarades, que le *Sillon* doit être, qu'il est déjà le Paradis nouveau de cette amitié neuve, virile, conquérante, seule capable de former les apôtres de la Démocratie de demain.

Pierre URVAL.



PENSÉES LIBRES

Croyants et Incroyants

Il y a entre les croyants et les incroyants une ressemblance et une différence.

La ressemblance consiste en ceci qu'ils croient les uns et les autres à quelque chose; ils jettent avec confiance les yeux sur un avenir meilleur que le présent. On n'a pas encore, en effet, découvert l'heureux mortel qui se soit déclaré satisfait de la vie humaine telle qu'on la vit depuis des siècles.

Voici la différence.

Les croyants affirment l'existence d'une vie future où il sera donné à leur âme, s'ils le veulent bien, de s'épanouir dans le plus parfait bonheur. L'objet de leur croyance dépasse le domaine de l'expérience et de la science, mais il ne contredit ni l'expérience ni la science, étant d'un ordre différent.

Les incroyants, eux, soutiennent la réalisation possible ici-bas d'un bonheur sans mélange. Ils prétendent ne pas vouloir sortir du domaine de l'expérience et de la science. Or la science et l'expérience proclament bien haut l'impossibilité du bonheur qu'ils rêvent.

L'acte de foi des croyants est un acte normal et sensé: la science, comme telle, n'y peut rien reprendre.

L'acte de foi des incroyants est antiscientifique au sens le plus rigoureux et le plus moderne du mot: il trahit la science en faisant fi de ses conclusions les mieux fondées.

T. E.

La Vie du Sillon en Bretagne

Le réveil démocratique

Le mouvement démocratique pénètre de plus en plus en Bretagne. La ténacité de nos amis commence enfin à triompher de l'individualisme et de la routine. Autour du *Sillon* et déjà tout pénétrés de son esprit et de sa méthode, les camarades se groupent de plus en plus nombreux; ils apportent dans l'étude et dans l'action, la vigueur intellectuelle et la confiante générosité de leur âge, ils sont désormais comme un ferment de vie tombé dans la masse.

Partout, nous les voyons apporter à la grande œuvre de régénération sociale, l'efficace concours de leurs intelligences et de leurs ardeurs, partout nous les voyons travailler au bonheur de la démocratie française, avec toutes les énergies qui sont en eux, et en particulier avec la plus inlassable de toutes, celle que la foi du Christ a déposé dans leurs cœurs.

Et, cette affirmation n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple idée émise là pour le besoin de la cause, mais bien un fait réel que nous constatons avec bonheur.

A TRAVERS LES CERCLES

A Morlaix. Conférences sur les Jardins Ouvriers.

Le dimanche 29 et le mardi 31 janvier, l'abbé Vicaire, fondateur d'une œuvre de *Jardins ouvriers* à Morlaix, a fait, sous les auspices du Cercle d'études dont il est le président, deux conférences publiques, des plus intéressantes, sur les *Jardins ouvriers*.

Après avoir fait l'historique général des *Jardins*, l'abbé Vicaire raconte comment il fut amené à fonder une œuvre semblable à Morlaix.

Il loua un terrain, vers octobre 1903, et y plaça seize familles. Chacune avait un lot de trois ou quatre ares. A l'heure actuelle, quarante lots sont distribués. Les

avantages moraux, matériels et hygiéniques de cette œuvre sont considérables, M. Vicaire les détaille : il donne lecture de son règlement, l'obligation de travailler son terrain et celle de ne pas travailler le dimanche en sont les articles principaux. Il termine en faisant appel à la générosité des auditeurs et à leur sympathie.

Cette conférence a été très applaudie. Plusieurs socialistes et anticléricaux assistaient à ces réunions, qui étaient publiques et n'ont pu rien objecter contre l'œuvre des *Jardins ouvrier*s, ni contre leur directeur. C'est donc là un véritable succès pour l'abbé Vicaire et pour nos camarades de Morlaix.

A Guingamp, l'activité de nos camarades ne fait pas non plus défaut. Qu'on en juge par le fait suivant. Ils ont imaginé d'aller le dimanche à la campagne faire des conférences avec projections, conférences telles qu'ont coutume d'en faire les sociétés d'Instruction populaire et, au cours de ces réunions, nos camarades vendent les tracts et brochures du *Sillon*.

C'est ainsi qu'en l'espace d'un mois ils ont écoulé plus de 500 almanachs. Voilà, n'est-il pas vrai, un moyen de propagande très ingénieux et sur lequel nous attirons l'attention de nos amis.

Bien que jeune encore, le Cercle de Dinan déploie de son côté une activité inlassable. Quelques jours avant le Congrès du 22 janvier, qui réunissait nos camarades de la Région malouine et dinannaise, notre ami Houeix, président du Cercle, accompagné de 4 camarades dinannais, se rendait à Calorguen, où, devant une vingtaine de jeunes gens, il faisait une causerie très applaudie sur le *Sillon*.

A la suite de cette réunion, la fondation d'un Cercle d'études a été décidée.

« Nous voulons, nous écrit un de nos nouveaux amis, marcher désormais sur vos traces et mettre en pratique cette parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres.* »

Vers la fin de janvier, Michel Even est allé rendre visite à nos camarades de Plouguernevel et de Saint-

A Guingamp.
Une active propagande.

A Calorguen.
Un nouveau cercle.

De chics types.

Brieuc et nous est revenu à Rennes avec une foi plus grande en l'avenir et de la joie plein le cœur.

Il avait vu les ouvriers à l'œuvre, et l'obstiné labeur de ces humbles l'avait particulièrement rendu heureux. Aussi, comme je le questionnais, voulant savoir les motifs de sa joie, il me répondit simplement et tout pénétré encore des émotions ressenties là-bas :

— Que veux-tu que je te dise ? — Et il ajouta, après un long silence, ces mots, qui en disent long pour nous et nous dispensent de commentaires :

— Ce sont de bien chics types.

L'AMITIÉ DU « SILLON »

L'amitié du *Sillon* est une bonne et douce chose. C'est à la fois la source de nos joies, le remède à nos misères. Elle fait vibrer nos cœurs et rend plus vives nos espérances. Elle ne ressemble en rien à ces amitiés frivoles qui passent pour ne plus revenir, c'est une amitié solide et durable, car son essence est divine et sa source est Jésus-Christ.

Intimités.

Et, quand les circonstances de la vie nous éloignent momentanément de nos camarades, leurs voix résonnent à chaque instant dans notre cœur par l'harmonie vivante du souvenir. Il est, en effet, entre les âmes une autre présence que la présence extérieure et corporelle ; il y a, si je puis m'exprimer ainsi, une présence d'âme à âme sans intermédiaire et sans témoin. Cette présence intime, spirituelle, sublime, cette communication par la pensée entre les âmes qui semble réservée au ciel, un certain nombre de nos camarades l'ont ressentie bien souvent ; ils ont vu qu'à travers l'espace, malgré la distance et malgré le temps, les âmes peuvent se rapprocher, peuvent se réunir dans l'intimité de l'affection et du souvenir.

Ces quelques lignes feront comprendre ce passage d'une lettre qu'un de nos camarades de Rennes, Camille H..., capitaine marin, nous écrit au cours d'une traversée de Port Saïd en Indo-Chine :

Une lettre.

En mer, 2 janvier 1905.

J'ai reçu l'Ajonc, je l'ai lu avidement et je vous envoie mes cordiales félicitations et mes cœurs pleins d'espérance pour

1905. Tu sais combien j'aimais le Sillon, à Rennes, et vos bonnes réunions du soir et vos adorations nocturnes. Je t'assure que je n'oublierai de longtemps cette nuit délicieuse que j'ai passée avec vous dans la chapelle de Notre-Dame. Elle m'a laissé un souvenir d'intimité, de douceur et de joie tranquille dont je goûterai longtemps encore le parfum. Je regrette bien de ne pouvoir en profiter plus souvent et je ne désire qu'une chose : passer encore une nuit semblable la première fois que je reverrai Rennes et ma Bretagne.

LE CONGRÈS DE DINAN

Le 22 janvier, les cercles d'études de la région malouine et dinannaise donnaient une nouvelle preuve de leur vitalité ; et organisant à Dinan un congrès auquel prirent part environ quatre-vingts de nos camarades.

Après avoir assisté à une messe dite à l'église Saint-Sauveur et écouté une remarquable allocution de M. le chanoine Daniel, curé de Saint-Sauveur, nos camarades se sont rendus au lieu désigné pour les séances d'études. Le programme du congrès, éminemment pratique, portait tout entier sur les questions d'organisation de cercles d'études, sur l'esprit qui doit les animer et sur la recherche des moyens les plus propres à faire aboutir l'œuvre d'éducation populaire entreprise.

Trois rapports furent présentés en ce sens. Dans le premier, notre camarade Houeix de Dinan traitait des cercles d'études et de leurs rapports entre eux. Puis, notre camarade Aumonier du cercle de Saint-Servan, présente à son tour un travail très documenté sur les congrès et les voyages d'études, il termine en montrant la nécessité pour nos camarades de lire le *Sillon* et son supplément régional l'*Ajonc*.

Enfin, notre camarade Bérest de Saint Malo envisage dans un troisième rapport entièrement basé sur l'expérience, les différentes manières de former un cercle d'études, il invite nos camarades à faire une active propagande en faveur de nos cercles par nos brochures et nos revues.

A la suite de la discussion très animée à laquelle donna lieu la lecture de ces rapports, différents vœux ont été émis.

Dans la Région
Malouine
et Dinannaise.

Les rapports

Les vœux.

Nous citerons les principaux :

Le Congrès émet le vœu que, dans chaque région, tous les groupes du *Sillon* se réunissent en Congrès trimestriels pour voir l'œuvre accomplie et étudier une question sociale en rapport avec les besoins de la région.

Le Congrès émet le vœu que chaque camarade fasse œuvre de pénétration et de propagande individuelle en propagant le *Sillon*, l'*Ajonc* et les tracts publiés par le *Sillon*.

Le Congrès émet le vœu que chaque cercle participe le plus possible à la vie de l'*Ajonc* en lui envoyant des articles et en lui fournissant tous les renseignements sur sa vie intime, ses conférences et les œuvres entreprises.

Au cours des séances de travail, nos camarades ont reçu, en réponse à des télégrammes envoyés par eux, les dépêches suivantes :

Dépêche de Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc :

Bénis de tout cœur les jeunes gens du *Sillon* et les remercie vivement de leur affectueuse adresse.

† PIERRE-MARIE.

Dépêche de Théodore Botrel :

Fraternel salut ! Camarades Sillonnistes en avant ! Pour le Christ, pour le peuple, pour la patrie.

BOTREL.

A l'issue des séances de travail, nos camarades assistèrent à une causerie sur le *Sillon*, faite par le camarade Jacques Ruello, du *Sillon rennais*, et à laquelle assistaient environ 150 personnes.

Le camarade Saint-Mleux préside et présente notre ami.

Le *Sillon*, dit-il, ne vous convie point à une œuvre électorale, il veut faire œuvre plus profonde et plus durable ; il veut transformer l'âme populaire elle-même ; en un mot, il veut réaliser une démocratie organique et vivante, c'est-à-dire un état social où chaque citoyen sera conscient de ses devoirs sociaux et de sa responsabilité civique. Mais pour cela, il faut susciter chez tous ce dévouement et cette abnégation qui constituent l'esprit démocratique ; or, nous ne saurions ainsi sortir de nous-mêmes si nous n'y étions aidés puissamment par cette force merveilleuse qu'est le catholicisme.

C'est pour cela que, dans nos Cercles d'études, nous nous efforçons de prendre conscience de notre catholicisme et d'apprendre à le vivre..... car on ne donne que ce que l'on a, et on ne peut prêcher le sacrifice ni parler d'amour si déjà par avance on n'en a rempli son cœur.

Bénédictiou
et
encouragements

Conférence
du camarade
Ruello.

L'œuvre
du *Sillon*.

En terminant, le camarade Ruello insiste sur l'unité qui doit régner au *Sillon*.

Il faut, dit-il, que nous nous souvenions qu'il n'y a qu'un *Sillon*, et que chaque *Sillon* local engage par ses actes le *Sillon* tout entier.

De chaleureux applaudissements accueillirent les paroles de notre camarade. Quelques instants après, un banquet réunissait à nouveau nos amis, puis l'on se sépara, se promettant de se revoir bientôt.

LE CONGRÈS NATIONAL

Encore quelques jours nous séparent du quatrième Congrès national des Cercles d'études et Instituts populaires. Encore une fois, le mouvement d'éducation populaire auquel le *Sillon* a depuis quelques années donné une si vive impulsion, va affirmer sa vitalité, son développement considérable et ses méthodes de conquête. Il faut que nos camarades aillent nombreux à ce Congrès qui sera une page glorieuse ajoutée à tant d'autres dans l'histoire du *Sillon*.

« Que nos amis se rendent compte de la portée du Congrès de Février ! Ni les manifestations bruyantes, ni les foules enthousiastes qui répondront à notre appel ni le succès extérieur des réunions publiques n'auront aucune signification si tout cela ne sert à illustrer nos méthodes et à faire éclater devant tous de quel esprit nous sommes. »

Il faut qu'on sache ce que nous voulons. Il faut d'abord que nous le sachions bien nous-mêmes. Rien ne saurait dispenser nos camarades d'un nécessaire labeur personnel sur leur esprit et sur leur cœur.

S'il est vrai que la Démocratie est faite de conscience et de responsabilité, ils ne feront la démocratie qu'en commençant d'abord par être eux-mêmes conscients et responsables. »

Albert COUDRON.

Il n'y a qu'un
Sillon.

La vie
démocratique.

Paul Pagès.

VINS & SPIRITUEUX EN GROS
DISTILLERIE

12, Rue du Mail-d'Onge, 12

RENNES

VINS DE TABLE

Rouges et Blancs

DEPUIS 80 FR. LA BARRIQUE NUE

PANIER VINS

Prix assortis à partir de 1 fr. 50 la Bouteille

Champagnisés à 1 25

Champagne à 2 50

-0- POUR RÉCEPTIONS ET SOIRÉES -0-



Viennent de paraître :

Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat

du I^{er} au XX^e siècle

PAR ÉMILE CHÉNON

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Cette brochure, que les projets de Séparation de l'Eglise et de l'Etat rendent d'une saisissante actualité, contient les sept conférences *in-extenso* faites au *Sillon de Paris* par l'éminent professeur, en novembre-décembre 1904.

Voici la liste des six sujets de ces conférences :

- L'Eglise et l'Empire Romain ;
- L'Eglise et l'Empire Frank ;
- L'Eglise et la Féodalité ;
- L'Eglise et la Monarchie absolue ;
- L'Eglise et la Révolution ;
- L'Eglise et l'Etat au XIX^e siècle.

Nos camarades des Cercles d'études et tous ceux qui s'intéressent tant aux questions historiques qu'aux débats parlementaires actuels sur la politique religieuse, trouveront dans cette brochure des éléments incomparables de documentation.

Le prix de la brochure est de 1 fr. franco.

Chaque sujet de conférence est vendu séparément (comme tous nos tracts rouges) au prix de 0 fr. 15 dans nos bureaux et 0 fr. 20 *franco*.

Par quantités, nous pouvons consentir à nos camarades les prix suivants, *franco-gare* :

Pour 10 exemplaires 9 fr. 30 Pour 25 exemplaires 23 fr. 80
Pour 50 exemplaires 44 fr. 50 Pour 100 exemplaires 86 fr.

Du même auteur

L'EGLISE ET L'ETAT, 0 fr. 15, franco 0 fr. 20.

Education et démocratie

PAR JOSEPH BRUNHES

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE DIJON

Compte-rendu complet de la conférence faite par J. Brunhes, à Dijon le 16 décembre 1904.

Prise dans nos bureaux : 0 fr. 20. Franco : 0 fr. 25

Réduction par quantité pour nos camarades des Cercles d'études et des I. P.

Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement, à l'Administrateur du Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII^e

2^e Année.

N^o 3.

15 Mars 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gant an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

AU RETOUR DU CONGRÈS NATIONAL

C'est dans une terre de granit que nous avons à creuser notre *Sillon de Bretagne*, et nous n'y réussirons qu'en faisant appel aux ressources particulières du tempérament même de notre province. Il faut donc la vraie foi bretonne à nos camarades ; il leur faut l'obstination invinciblement têtue de « chez nous ». Trop de dangers menacent ce *Sillon*, trop de difficultés l'entravent, qui risqueraient de l'étouffer dans sa croissance apparemment prématurée, sans l'appoint providentiel d'énergies que saura nous transmettre le passé d'une race qui a toujours su vouloir et grâce auquel seul nous parviendrons à réaliser ce long et laborieux enfantement.

Nous savons le peu que nous sommes. Inconnus, très inexpérimentés et trop jeunes, notre unique avantage a été de ne pas l'oublier, mais de sentir dans nos cœurs si faibles le

Sillon si fort que nous n'avons pu reculer devant la tâche immense que nous nous voyions échoir. Et nous nous sommes mis à l'œuvre, sans prétexter l'orgueilleuse excuse de notre impuissance. N'aurait-ce pas été un manque de foi dans le Christ qui peut tout ? C'est d'ailleurs ce qui nous a donné le courage de commencer, c'est ce qui nous donne la force de persévérer. Nous sentons si bien comme l'attraction de notre cause déborde la pauvre efficacité humaine de notre propagande, que nous ne pouvons pas ne pas avoir confiance éperdument en elle et trouver dans notre propre faiblesse le secret même de nos succès. Combien de camarades insoupçonnés sont venus spontanément à notre aide, non pas parce que nous leur inculquions nos idées, mais parce que nous prenions les premiers conscience de celles qui nous possédaient tous intérieurement ! Combien plus nous viendront encore de même sorte et qui sont déjà des nôtres sans s'en douter !

Pourtant, à l'heure présente, devant le débordement de vie qui se manifeste dans les autres *Sillons*, nous éprouvons parfois un découragement douloureux. L'aube du *Sillon* se lève à peine sur notre Bretagne et les premiers semeurs, très solitaires, cessent parfois d'entendre à travers les rumeurs du monde indifférent la moisson frémir confusément dans le vieux sol. Ils prêtent en vain l'oreille et perdent cœur. Notre champ resterait-il stérile alors que les premiers épis commencent à blondir un peu partout en France ?

Ces défaillances ne nous sont pas permises : choisis pour être les ouvriers de la première heure, nous n'en mériterons pas un plus fort salaire et nous aurons à porter le poids du jour, mais nous aurons la joie de voir l'œuvre de Dieu s'accomplir autour de nous et nous ne pourrions assez remercier

la Providence de nous avoir appelés à en être les très humbles mais très privilégiés instruments.

C'est un peu toutes ces choses que nous nous disions l'autre soir, au Congrès National de Paris, entre camarades bretons. Et tandis que nos frères de l'Est ou de Limoges évoquaient le Christ solennellement confessé devant les foules frémissantes de leurs réunions publiques, nous autres, nous revoyions, dans tels recoins ignorés de la région nantaise ou brestoise, les quelques camarades isolés qui s'assemblent le soir chez l'un d'eux, presque en cachette, pour y lire son Evangile et s'entretenir de sa Cause...

Mais il n'y a qu'un même Christ réellement présent dans toutes les âmes et il n'y a réellement qu'un même *Sillon* dans tous nos cœurs, et lorsqu'un seul d'entre nous, complètement perdu dans un milieu railleur ou hostile, veut quotidiennement vivre de l'âme commune, eh bien ! tout le *Sillon* est avec lui, en esprit et en vérité !...

C'est ce que nous avons compris et voilà pourquoi nous revenons plus forts de là-bas, plus passionnément épris de la fraternelle besogne entreprise. Nous avons vu ce que nous avions à faire et vraiment oui, nous le ferons.

Que nous importe les obstacles ? Ce qu'ils pourraient avoir de particulièrement résistant, nous trouverons des qualités particulières d'endurance pour les vaincre. Quel beau terrain s'offre à nos aspirations de rayonnement et de conquête ! Combien déjà d'adversaires à libérer dans nos villes les plus traditionnellement chrétiennes !

Sans doute, dans quelques régions la lutte ne semblerait pas s'imposer aussi impérieusement que partout ailleurs, et nombre de nos paroisses ont encore conservé la foi avec les antiques coutumes. Mais la Charité du Christ n'est-elle pas

un aiguillon suffisant pour nous presser de travailler pour nos frères ? Est-il donc nécessaire d'attendre pour réveiller l'ardeur agissante de notre foi, l'angoisse des détresses sociales ou le gémissement des consciences qu'opprime la haine ? Et puisque la nation française a su concevoir l'idéal généreux d'une vie plus fraternelle, d'une république faite de conscience et de responsabilité civiques grandissantes, qui donc oserait prétendre qu'une préalable contamination anticléricale est indispensable dans une province pour que les catholiques s'y sentent le devoir de collaborer à la tâche démocratique commune ?

Dans tous les cas, nous voulons travailler pour le Christ et pour la Démocratie. Celle-ci n'est pas pour nous un fait que nous sommes forcés de subir, quelque chose comme le nécessaire pis-aller politique d'un pays gangrené d'utopies indéracinables. Nous y voyons un idéal vers lequel doit tendre notre action positive, comme vers l'organisation sociale supérieure qui saura réaliser dans le sens des plus profondes traditions nationales les aspirations confuses qui tourmentent la conscience moderne. Nous nous réjouissons donc de renforcer les loyales déclarations du *Sillon* à ce sujet de tout ce que notre attitude semblerait avoir, dans certaines localités réactionnaires, de malhabile et d'inopportun.

Et maintenant continuons notre labeur très humble. Il est bon parfois de nous remettre sous les yeux, quelque lointain et indécis qu'il s'annonce dans l'avenir, le but final que nous poursuivons avec toute notre âme. Cela précise l'effort de nos intelligences et rassérène l'espoir de nos cœurs. Nos congrès qui sont un peu comme nos examens de conscience collectifs, nous en fournissent l'occasion toute naturelle : pour beaucoup de nos amis le dernier Congrès National a fourni matière à

cette sorte de retrempe intellectuelle. Mais, en attendant Saint-Brieuc, n'oublions pas la formation journalière ; c'est de la monotonie féconde de nos efforts sans cesse recommencés que surgira la génération neuve, joyeuse et forte, qui saura vivre le *Sillon* de demain.

Bernard CHANCERELLE

du *Sillon Nantais*

La représentation proportionnelle ⁽¹⁾

Ce n'est aujourd'hui un mystère pour personne, que la question d'une réforme électorale est en ce moment à l'ordre du jour.

Les journaux les plus divers *le Temps* aussi bien que *la Lanterne* en parlent sans cesse et l'on ressent cette impression généralement répandue que l'état de chose actuel ne saurait durer longtemps. C'est même un spectacle assez remarquable, de voir la quasi-unanimité des partis, en cette matière.

Seules quelques personnalités politiques confortablement installées en leurs circonscriptions « Comme le rat de la fable au milieu de son fromage » tendraient à la conservation du *statu quo*.

Il est vrai qu'il y a une difficulté, une grosse, et vous l'avez deviné, c'est le choix du remède.

En tous les cas, il est sous notre régime de suffrage universel, un principe qui ne saurait faire aucun doute, c'est que : le nombre des députés doit être exactement proportionnel à celui des électeurs. Or, il est facile de démontrer que notre représentation proportionnelle est à l'heure actuelle entièrement faussée. Beaucoup d'arrondissements ne comptent que 10.000 à 15.000 électeurs — il en est même qui n'atteignent pas 10.000, mais en revanche, il est dans les grandes

1. Dans cette étude très courte, nous envisageons la question à un point de vue très général, nous préoccupant uniquement de savoir si le principe de la représentation proportionnelle permet de nous rapprocher ou non de notre idéal démocratique, laissant de côté les applications pratiques et les autres questions accessoires, telles que : scrutin de liste, scrutin uninominal, secret de vote, etc...

villes des circonscriptions où l'on trouve facilement 20.000 à 30.000 inscrits. — C'est ainsi qu'aux élections législatives de 1902, l'arrondissement de Barcelonnette comptait exactement 3.414 électeurs inscrits et la troisième circonscription de Nantes en comptait 35.789. Si l'on consulte les statistiques de la même année, on trouve dans les Alpes une demi-douzaine d'arrondissements qui n'ont pas 7.000 inscrits et trois autres qui n'en ont pas 10.000.

Il y a donc en France des volontés individuelles qui, suivant le point du territoire où elles se manifestent, peuvent avoir dans la formation de la volonté générale une valeur jusqu'à dix fois plus grande que d'autres.

C'est le privilège de la pluralité du vote dans ce qu'il a de plus absurde, car on ne peut même pas invoquer ici toutes les mauvaises raisons tirées du paiement des impôts, de la propriété, de la paternité ou de l'instruction supérieure.

Les politiciens dont le grand art jusqu'à présent est d'amuser le pays par l'étalage d'une activité bruyante et platonique n'hésitent pas à se déclarer pour le scrutin de liste pur et simple. Mais on conçoit clairement qu'avec ce mode de votation il n'y a rien ou à peu près rien de changé tout au moins durant un nombre plus ou moins grand de législatures. Chaque arrondissement imposera son candidat local pour des raisons exclusivement locales, de sorte que les questions de personnes et d'intérêts personnels continueront à primer les questions de doctrine et de programmes, beaucoup plus élevées et d'une portée tout autre, aucun mouvement d'opinion n'aura sérieusement moyen de s'affirmer, et la loi du nombre, plus brutalement peut-être encore que par le passé, continuera à dominer notre vie nationale.

Et, pour preuve de ce que j'avance, il me suffira de rappeler un fait cité dans le *Sillon* du 25 septembre 1904, fait qui fera voir comment, avec le système actuel et en raison des nécessités de la vie, les intérêts particuliers font oublier les intérêts généraux et conduisent à l'incohérence et à l'irresponsabilité complètes.

« On vient d'enterrer dans notre commune, écrit un de nos amis, un vieux fermier, le père S... qui avait été conseiller municipal pendant quarante ans et maire pendant quinze ou vingt ans. C'était un époux, un père, un citoyen modèle un chrétien fervent. Cependant, aux dernières élections législatives et sénatoriales, il vota pour des radicaux. Pourquoi ? Parce que, vu notre organisation administrative, un maire qui est en mauvais terme avec son sous-préfet, son conseiller général, son député, son sénateur, risque de compromettre les intérêts de sa commune, de la voir grevée de charges nouvelles etc. Parce que fermier, il a besoin, d'obtenir une subvention, si un orage dévaste son champ, si une épidémie détruit son bétail. Parce que chef d'une nom-

breuse famille il doit avoir recours à des influences politiques pour obtenir un congé pour son fils militaire, une bourse pour son fils collégien, etc. Et aussi parce que le député, le sénateur — pauvres gens, peut-être comme lui soumis aux nécessités de la vie — l'ont trompé et ne lui ont pas dévoilé le secret de leur politique. Si le père S... avait été appelé à se prononcer sur les lois qui ont été votées par ses mandataires il est sur qu'il aurait constamment voté contre eux. »

Or, si la démocratie est réellement et je le crois *l'organisation sociale qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civique de chacun* nous devons convenir que nous sommes loin ici de cet idéal.

Mais il y a plus, nous sommes aussi soumis à la loi du plus fort ; et c'est la raison pour laquelle on a donné à notre système actuel le nom de système majoritaire. Prenons en effet un arrondissement de 30 000 électeurs élisant un député et supposons trois partis en présence. Après dépouillement du scrutin, on constate que le candidat du parti A a obtenu 15 002 voix, celui du parti B. 10 000, celui du parti C, 4 998. Le candidat du parti A, celui qui constitue la majorité, sera donc élu (1). Quand aux citoyens qui ont voté pour les deux autres candidats c'est absolument comme s'ils n'existaient pas ; leurs voix sont perdues et ils n'ont droit à aucun représentant bien que si nous faisons le total des suffrages obtenus par eux nous trouvons $10.000 + 4.998 = 14.998$ voix, c'est à-dire un nombre de voix sensiblement égal à celui obtenu par le candidat du parti A. qui est le seul élu.

Ainsi dans l'espèce il y aura 15.000 citoyens, c'est-à-dire la moitié des électeurs de l'arrondissement qui imposeront leur suffrage à 15.000 autres citoyens qui ne seront pas représentés au Parlement.

La possibilité d'un semblable résultat montre bien, n'est-il pas vrai, l'injustice de notre système électoral, injustice tellement grande qu'elle ne saurait durer et que l'on s'étonne même de la voir subsister encore dans un pays où la République est en si grand honneur.

Est-ce à dire dès lors qu'il n'y a rien à faire et que rien ne soit à essayer ? Non certes, et pour commencer il importe de remarquer que le suffrage universel n'exige pas du tout la territorialité des sections de vote. Mais alors quel système adopter ? Le sectionnement d'après la fortune répugne à notre démocratie égalitaire, quand au sectionnement par l'âge n'offre aucun avantage, et présente par contre l'inconvénient de priver les électeurs les plus jeunes des

(1) On sait que pour être élu au premier tour, il faut obtenir la majorité absolue (la moitié plus un) des votants et un nombre de voix égal au quart des électeurs inscrits.

conseils et de l'expérience de leurs aînés. Il y a bien le groupement par profession que l'on présente comme donnant de grands avantages sur tous les systèmes précités, mais ce genre de sectionnement lui-même ne correspond-il pas à la représentation de certains intérêts, les intérêts professionnels communs, par exclusion des intérêts locaux de même que le sectionnement territorial correspond à la représentation des intérêts locaux par exclusion des intérêts professionnels ? Que conclure en présence de ces faits ?

Avant de proposer une solution, il convient tout d'abord de savoir quel est le rôle des membres d'une assemblée législative. Ce rôle consiste me semble-t-il, à définir ce qui est juste, ce qui est nécessaire à l'existence du pays, et ce qui est le plus conforme à ses intérêts généraux. Nos représentants doivent donc se dégager autant que possible de tous *les intérêts particuliers* qui sont un conflit perpétuels aussi bien avec *le droit de chacun* qu'avec *l'intérêt du plus grand nombre*. C'est pourquoi le meilleur sectionnement est celui que l'on établira sur la base la plus large et qui groupera le moins possible des intérêts qui ne sont que particuliers.

La représentation proportionnelle semble répondre à ce besoin, qu'on en juge plutôt par ces observations échangées il y a quelques jours entre René Goblet, ancien président du Conseil et le journal *Le Temps*, à propos d'un article de M. René Goblet paru récemment dans le *Revue politique et Parlementaire* au sujet de la réforme électorale.

Vous vous étonnez, écrit M. Goblet, que je n'aie pas parlé de la représentation proportionnelle. Je ne la repousse pas absolument, mais je ne la réclame pas, parce qu'on ne peut en attendre ce qui me paraît indispensable : une majorité de gouvernement. La représentation proportionnelle, en faisant à chaque opinion sa part, ne peut donner qu'une collection de minorités.

Le *Temps* répondit très justement :

La représentation proportionnelle aura l'avantage, en assurant à chaque parti le nombre d'élus auquel ses forces numériques lui donnent droit, de détourner ces partis des coalitions à la mode boulangiste. Quant à la critique que formule M. Goblet, il vous semble, à parler franc, qu'elle constitue une véritable pétition de principe. Notre éminent contradicteur pose *à priori* cet axiome qu'il faut que les élections donnent une majorité de gouvernement, s'accordant non seulement sur les réformes à accomplir, mais sur les principales conditions dans lesquelles elles doivent être réalisées. Or, la représentation proportionnelle risque, dit-il, de ne donner qu'une « collection de minorités avec laquelle il serait impossible de gouverner dans le vrai sens du mot et de faire une besogne législative utile. »

Pardon ! L'objet des élections n'est de fournir ni une majorité telle que vous la concevez, ni une satisfaction à vos désirs ou à vos théories : c'est de révéler l'état réel de l'opinion publique, qui seule importe et qui seule doit

déterminer l'orientation politique sous un régime républicain. La représentation proportionnelle ne produira-t-elle qu'une collection de minorités ? On n'en sait rien, mais admettons que cela soit. On en devra donc conclure que le peuple français ne se compose lui-même que d'une collection de minorités. Il n'y aura pas de majorité de gouvernement et de réformes à la Chambre ! Ce sera donc la preuve qu'il n'y en avait pas dans le pays lui-même et que les électeurs français ne désirent pas être gouvernés dans le sens où vous l'entendez. Il restera à obéir à leur volonté, c'est à dire à se contenter d'un gouvernement faisant moins de politique pure que d'administration, bornant ses ambitions à bien gérer les intérêts publics à l'intérieur et à l'extérieur.

L'avènement de ce gouvernement, dont parle le *Temps*, me paraît, je l'avoue, très désirable. Est-ce à dire que le système de la représentation proportionnelle, qui fonctionne déjà en Belgique, soit le remède à tous les maux ? Non. Nous savons très bien que la véritable démocratie n'existera en fait qu'au jour où les intérêts particuliers et les intérêts généraux cesseront d'être dissociés et que le Christianisme seul nous donnera la force nécessaire pour les réunir et même les identifier. Mais il faut bien reconnaître que le système de la représentation proportionnelle offrirait tout au moins l'incontestable avantage de modifier l'axe de l'action électorale de notre pays et d'atténuer le conflit entre l'intérêt général et l'intérêt particulier qui est, ne l'oublions pas, le gros obstacle à la réalisation de notre démocratie.

Quoi qu'il en soit, puisque tout le monde ou à peu près est d'accord aujourd'hui qu'une réforme électorale s'impose, nous estimons que le *Sillon* ne saurait rester indifférent à l'étude des moyens par lesquels le pays peut exercer efficacement son action gouvernementale, prendre conscience de lui-même affirmer ses opinions et défendre ses libertés.

ALBERT COUDRON.

L'AJONC

Ces vers ont été écrits par l'un de nos amis dans cette Cornouaille lointaine, remplie de poésie et de sainteté où les jeunes apôtres du *Sillon* ont toujours été si bien reçus. Que celui qui, de Plougenével, envoie à nos camarades ce souvenir affectueux et délicat soit remercié ; surtout qu'il sache qu'il est au cœur de celui qui a reçu cette poésie et l'a transmise à l'*Ajonc*, une particulière gratitude pour le poète, et l'ami qui est toujours présent dans la tristesse des mauvais jours.

M. E.

I

Bet eo metulet an dero glaz,
An avalen hag ar fao bras,
An dillen goz e pen an ti,
Ar ghistinen he froes gant-hi,
Ar sperrén wenn an tinnen,
Ar bruck'ruz, ar banel melen ;
— Nag al Lan, perlesen ar oro,
Piou hen meulo ?

II

M'am bye-me te'en Marsin,
Me a ganje war ma daoulin
En enor d'ar blantennik aour,
Tra ar pinvik tra tra ar paour,
En enor do lan Breiz-Izel,
Nag euz tomm nag euz ien na zell,
Hag a doll bleun e pep mare
Pep tu d'Arre.

III

Al lan zo migno d'ar Breizad ;
La zèo ar reo glazur ar prad,
Lan eee krennet ha blonset,
Gant-han ve maghet ar ronset,
Gant lan eee gorret ar forn,
Hag ekreiz ar goano, pa ra skorn,
An tieghez en-dro d'an tan
A domm gant lan.

IV

Bet oc'h da oël-lan war ar ros ?
Nag a dantad ekreiz an nos !...
Lan berniet ken utrel ha tour
A zouy da Sant Ian-Vadesour
Ken lios a flammijen gaer
Vel a stereden zo en aer ;
Keanuis hon gherjer o pedi...
Pebez ducti !

V

Al lan zo devot ha zantel ;
El lan e hircoud an avel
Vel eur beden pe eur c'hlemaon.
Perag, kristen, na rit-hu van
Pa bik ho torn euz hen kempenn ?
— Digas a ra sonj euz ar Penn
Bet kurunet gant sperrén noasus :
Euz Penn Jezus.

I

On a chanté le chêne rigoureux,
Le pommier, le grand hêtre,
Le vieil orme ombrageant la maison,
Le châtaignier avec son fruit,
L'aubépine blanche et l'if touffu,
La bruyère empourprée et le blond ge-
— Mais l'Ajone, la perle du pays, [nét
Qui le chantera ?

II

Si j'avais la harpe de Merlin,
C'est à genoux que je chanterais
En l'honneur de la plante d'or,
Propriété du pauvre comme du riche,
En l'honneur de l'Ajone de Bretagne,
Qui, sans craindre ni chaud ni froid,
Verdit et fleurit en toute saison
De chaque côté d'Arre.

III

L'Ajone est l'ami du Breton,
Quand la gelée brûle nos prairies,
Avec de l'Ajone coupé et broyé
Se nourrissent encore nos coursiers.
Le four se chauffe avec de l'Ajone,
Et l'hiver, quand il glace dur,
C'est autour d'un bon feu d'Ajone
Que se réunit la maisonnée.

VI

Avez-vous, à la St-Jean, parcouru nos
[collines ?
Que de grands feux au milieu de la
[nuit !
De l'Ajone amoncelé, haut comme une
Envoie à Saint-Jean-Baptiste [tour,
Autant d'étoiles lumineuses
Qu'il y a d'étoiles au firmament ;
L'ornement de nos talus en prière...
Quelle fête !

V

L'Ajone est pieux et sacré ;
Dans l'Ajone gémit le vent
Comme une prière ou comme une
[plainte
Pourquoi, chrétien, demeures-tu in-
[sensible
Quand ta main se blesse en travail-
[lant l'Ajone ?
— C'est qu'il fait penser à la tête
[divine
Qui fut couronnée d'épines meurtrières
A la Tête de Jésus.

VI

Aboue zo gharreg lez ar mor
A zo lan war douar Arvor.
Pa ziskennaz hon ebessel
Euz a Vreiz-Meur e Breiz-Izel,
Kaer oa gwellet tostik d'an od
Eun oter zavet war ar gheod
Ha lan melen da cokejou
Tro d'hon Otrou.

VII

Dre'r menciou, er c'hoajou don,
E cije klecet o histon
Mouez Tual, Gweltas hag Herce,
Labourerien ar park neve ;
Mes, dre ma stement an ero,
Da ciret an had tro-war dro
Lan a zace, lan plomm ha stard
Vel eur zoudard.

VIII

Here ar zent a siwannaz,
Pell-amzer hon bro hen medas.
Mes stetu deùt amprevénet
Ha preoced ens fern ganet
Hag a skuill ha binim flierius
War iret hon zent gloriuz !...
Mirit c'hoaz ed an Aziel,
Lan Breiz-Izel !

LOIZ PORZ-IKEL,
de Plouguernevel.

VI

Depuis qu'il y a des rochers au bord
[de la mer.
Il eut de l'Ajone sur la terre d'Armor
Quand vinrent nos premiers apôtres
De la Grande Bretagne dans la Petite,
Ce fut un beau spectacle de voir près
[du rûlage
Un autel dressé sur le gazon ;
L'Ajone doré fournit les fleurs
Qui honorèrent la présence du Seigneur

VII

Par les montagnes et les forêts pro-
Retentissant avec éclat [fondes
La voix de Tugdual, de Gildas et
[d'Herce,
Les travailleurs du champ nouveau,
Mais, à mesure qu'ils traçaient leur
[Sillon.
De tous côtés, pour garder la semence
L'Ajone se dressait haut et ferme
Comme un soldat.

VIII

Les semences de nos Saints ger-
[mèrent et grandirent,
Longtemps le pays les moissonna
Mais coula que de hideux reptiles
Et de vilains insectes éclos dans les enfers,
Se mettent à répandre leur odieux
[venin
Sur les sillons de nos glorieux apôtres
Faites-vous encore le gardien de la
[maison de l'Ecangile,
Ajone de Basse-Bretagne !
LOIZ PORZ-IZEL,
de Plouguernevel.

Les Jeunes de 1830

III. — « L'Avenir »

Au lendemain de la Révolution de 1830, lorsque la religion sem-
blait vaincue en même temps que la royauté des Bourbons, un phé-
nomène étrange se manifesta dans la société. Les vainqueurs eux-
mêmes furent comme effrayés du vide douloureux qui venait de se

produire dans les âmes et cherchèrent avec inquiétude à le combler par une doctrine, un culte, une foi quelconque. « Le sentiment religieux, écrivait un publiciste, semble aujourd'hui errer dans la société comme un exilé qui va frapper à toutes les portes ; » et A. de Musset se demandait dans *Rolla* qui allait devenir un Dieu. L'humanité se sentait mal : et c'est ce qui explique les essais nombreux de religion nouvelle, tous les systèmes et les plans de réforme qui virent le jour alors et qui tous promettaient un remède aux maux dont souffrait la société. Mais c'est en vain que la raison humaine dévoyée s'efforçait de remplacer la vieille religion ; après quelques jours d'enthousiasme et de succès, les systèmes tombèrent l'un après l'autre.

Pendant ce temps les catholiques désorientés, timides et abattus, « comme des moutons en présence du boucher, » n'osaient ni paraître ni agir.

Les évêques eux mêmes, découragés par une secousse si soudaine recommandaient de courber la tête sous l'orage et d'attendre, dans le silence et l'obscurité, des jours meilleurs.

C'est alors qu'une phalange de jeunes chrétiens résolut de secouer cette torpeur et de montrer l'erreur des vainqueurs trop pressés qui croyaient avoir enseveli l'Eglise sous les ruines d'un trône abattu. Ils seules, au nom des principes que la Révolution prétend avoir appris au monde, revendiquer leur part de liberté, et déployer fièrement le drapeau de leur foi sans demander pour elle une faveur et des privilèges qu'elle a trop chèrement payés par le passé.

Pour cela, il leur faut un organe, un journal libéral quotidien. Il s'appellera l'*Avenir*, pour que ce nom seul soit comme un symbole. Lamennais en fut le directeur. Il était alors dans tout l'éclat de sa gloire et le personnage le plus illustre du clergé français. Lui seul pouvait donner à une entreprise si osée, le prestige dont elle avait besoin ; malheureusement aussi, son tempérament âpre et violent devait en compromettre le succès et laisser dans certains esprits un souvenir défavorable pour un si généreux dessein. Lacordaire allait partir pour l'Amérique lorsque Lamennais lui fit proposer de devenir son collaborateur dans la grande œuvre d'affranchissement de l'Eglise. Le jeune prêtre n'hésita pas, heureux de trouver enfin un noble champ d'action pour dépenser l'activité inassouvie de son ardente nature. Autour d'eux se rangèrent quelques jeunes apôtres moins célèbres : l'abbé Gerbet, qu'on a appelé « un ange mystique, » l'abbé Rohrbacher, historien de l'Eglise, M. de Coudré dont les idées économiques et sociales étaient si neuves et si attachantes, M. Harel du Tancred et quelques autres.

Montalembert était en Irlande, où il était allé voir à l'œuvre le grand émancipateur des catholiques, O'Connell, lorsqu'il apprit la fondation du journal. Tout de suite le programme le ravit : « Enfin de belles destinées s'ouvrent maintenant pour le catholicisme... Si l'on veut de moi à l'*Avenir*, j'abandonne tout. » Et quelques jours après il écrivait à Lamennais : « Tout ce que je sais, tout ce que je peux, je le mets à vos pieds. » Lamennais accueillit ses avances, et un témoin nous a raconté comment le grand écrivain fut charmé et séduit quand, au mois de novembre 1830, il vit venir à lui ce bel adolescent aux longs cheveux blonds, aux regards brillants d'enthousiasme et de pureté.

Avec de tels rédacteurs, l'*Avenir* allait bientôt prendre une place brillante dans la presse. Lacordaire, Montalembert et de Coudré furent particulièrement sur la brèche ; on peut dire qu'à eux seuls ils étaient l'*Avenir*. Lamennais de loin se contentait de diriger ses jeunes amis — sans aller leur conseiller la modération — et parfois d'écrire un article à sensation, trop souvent violent et irrité.

Dieu et la liberté ! Telle fut la devise de l'*Avenir* : et comme son programme. Au milieu du déchaînement d'impiété qui suivit la Révolution de 1830, revendiquer ainsi hautement les droits de Dieu et relever fièrement un drapeau outragé ne manquait ni de hardiesse ni de générosité. Mais les jeunes de l'*Avenir* ne connaissent ni la peur ni le respect humain. Plus leur foi est attaquée et plus ils se plaisent à la manifester ; plus l'Eglise est abaissée et plus ils se font gloire de lui appartenir. Et ils écrivent ces lignes qui, malgré la distance, nous émeuvent toujours : « Si il nous eut été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait couronné d'épines et tombant de fatigue vers le calvaire ; de même nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où la sainte religion est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions la chérir dans notre humilité afin que nous puissions lui sacrifier plus complètement notre existence, l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus près. »

Au lendemain du sac de Saint-Germain l'Auxerrois, quand une populace en délire a renversé et profané les croix, Montalembert s'écrie : « Nous ramassons avec amour les débris de la croix, pour lui jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples ; nous la mettrons dans le sanctuaire de nos cœurs ; et là nous ne l'oublierons jamais. De la terre où on l'a détruite, nous la replaçons dans le ciel ; et là, nous lisons encore une fois autour d'elle la parole divine : *In hoc signo vinces.* »

Après Dieu les jeunes de l'*Avenir* avaient voué un véritable culte à la liberté ; ils y croient de toute l'ardeur de leur foi. — Instruits par l'expérience du passé, douloureusement émus des ruines qui s'étalent sous leurs yeux, ils comprennent que ce n'est pas de la protection d'un pouvoir quelconque qu'ils peuvent attendre la restauration de la religion. « Catholiques, disent-ils, comprenons le bien, nous avons à sauver notre foi, et nous la sauverons par la liberté... Il n'y a de vie désormais que dans la liberté, dans la liberté entière pour tous, égale pour tous. » Ils veulent se faire entendre et comprendre des hommes de leur siècle ; ils en parlent le langage. La liberté ! « ce mot est éloquent sur toutes les lyres » dit Lacordaire, et il se rit de la frayeur de ceux qui redoutent la liberté, par crainte de ses excès.

« Les jours ne tuent pas les siècles et la liberté, ne tuent pas Dieu. » Il engage les catholiques à marcher résolument sur ce terrain, tout droit devant eux, sous la garde de Dieu qui créa l'homme libre.

Dieu et la liberté ! Jusqu'au dernier moment les jeunes de l'*Avenir* furent fidèles à leur devise. Au milieu des luttes et des attaques qu'ils eurent à affronter, c'est elle qui soutenait leur courage et inspirait leurs espérances. « Dans un temps, disait Montalembert, où nul ne sait que faire de sa vie, où nulle cause ne mérite ni ne réclame ce dévouement qui retombait naguère comme un poids écrasant sur nos cœurs vides, nous avons enfin trouvé une cause qui ne vit que de dévouement et de foi. » Et dans l'enthousiasme de sa juvénile ardeur et avec des accents émouvants de sincérité il saluait à l'avance un avenir meilleur où l'humanité reconnaissante contemplerait cette œuvre sublime. « Le monde régénéré par la liberté, et la liberté régénérée par Dieu. ».

Les Idées de « l'Avenir »

Il serait singulièrement suggestif de reprendre une à une les idées de l'*Avenir* et de les rapprocher des grands débats qui nous passionnent aujourd'hui. On constaterait, non sans quelque étonnement, que très souvent les jeunes catholiques de 1830 furent des voyants, et que, devinant l'avenir, ils ont abordé bon nombre de questions religieuses et sociales qui sollicitent l'activité des jeunes venus après eux. Rappelons-en quelques unes.

L'*Avenir* a compris que, dans les conflits dont la société est bouleversée, une ère nouvelle se prépare pour la France et pour le monde. « Tout renaît, tout change, tout se transforme, et les brises de l'ave-

nir apportent aux peuples comme les parfums d'une terre nouvelle... Une grande époque approche, ou plutôt elle commence déjà. La Révolution française a jeté dans le monde des germes d'espérances sans les réaliser ; en définitive, elle a échoué, parce qu'elle n'était pas chrétienne, et seule la bourgeoisie a profité de son œuvre. De grandes injustices sociales demeurent toujours. Le peuple demande plus de liberté et plus d'égalité ; il réclame l'amélioration des masses souffrantes, des lois de protection du travail, une plus équitable répartition de la richesse commune. Le pauvre demande « que les biens destinés par le Père céleste à tous ses enfants lui deviennent accessibles ; que la fraternité humaine cesse d'être un mot dérisoire et vide de sens. »

L'Eglise restera-t-elle étrangère à cette transformation de la société qui s'élabore ? Elle ne le peut, répond l'*Avenir*. Elle seule, au contraire, est capable de fonder et de consolider le nouvel ordre social. Aussi bien cette aspiration vers plus de justice et plus d'amour n'est-ce pas du pur christianisme ? Dès lors, l'*Avenir* veut que l'Eglise se mêle au courant démocratique qui entraîne les peuples, non pas pour l'arrêter — sa poussée est irrésistible — mais plutôt pour le régulariser, le diriger, le christianiser. Il tourne les regards vers Rome, « la cité reine », et salue, plein de confiance, le vicaire du Christ, digne successeur des grands papes du moyen âge, qui de nouveau va conduire les nations vers leurs nouvelles destinées.

On ne peut s'empêcher, en lisant ces lignes, de se rappeler qu'alors, à Rome, il y avait un jeune étudiant en théologie qui avait vingt ans comme Montalembert et qui, un jour devenu Léon XIII, publiera la célèbre encyclique *sur la Condition des Ouvriers*, « ce baiser de Christ à ses pauvres », où beaucoup des idées de l'*Avenir* sont reprises.

L'Eglise a donc une belle mission à remplir. Mais pour accomplir dignement sa tâche et diriger le mouvement qui entraîne les peuples, il lui faut commencer par faire disparaître ce qui est pour elle cause de discrédit dans l'esprit de la société. Il lui faut tout d'abord reprendre le sceptre intellectuel, qui fut longtemps une de ses gloires. En conséquence, l'*Avenir* recommande la réforme de l'enseignement de la théologie, l'initiation du jeune clergé aux sciences modernes afin d'augmenter son action. « Tout a changé autour de nous, dit-il, les idées ont pris et continuent de prendre incessamment des directions nouvelles... Rien ne ressemble à ce que virent nos pères. » Il faut donc que change aussi la direction des études dans le clergé, afin qu'il retrouve son autorité perdue.

Mais avant tout, le premier besoin de l'Eglise, c'est de sortir de l'espèce de servitude où elle était vis-à-vis du pouvoir. Pourquoi le peuple se défie-t-il du clergé et pourquoi s'éloigne-t-il de la religion ? C'est, répond l'*Avenir*, qu'il voit dans le prêtre un agent du pouvoir et une sorte de « gendarme de la royauté ». Si donc le clergé veut reprendre une influence nécessaire, il faut qu'il rompe avec les partis, qu'il renonce à tout espoir de restauration et qu'il place la religion bien haut au dessus des rivalités de la politique. C'est un sacrifice nécessaire, mais qui n'a rien de déshonorant, parce qu'il ne défend pas le souvenir des services rendus ni la sympathie pour de nobles infortunes.

L'*Avenir*, pour son propre compte, donne l'exemple. Il accepte la Révolution de juillet; il se rallie franchement au nouveau pouvoir, pourvu qu'il maintienne l'ordre et respecte les droits de tous. « Nous ne lui demanderons aucun privilège; nous lui demanderons la liberté, offrant notre force en échange. Mais qu'on le sache bien, si, dans l'entraînement d'une passion aveugle, qui que ce soit osait tenter de nous imposer des fers, nous avons juré de les briser sur sa tête. »

Et comme il parlait, l'*Avenir* agissait. Plusieurs fois, lorsque le gouvernement de Louis-Philippe commit des abus de pouvoir et attenta à la liberté des catholiques, il vit se dresser en face de lui Lacordaire et Montalembert dans des accents et des actes singulièrement énergiques et qui ne furent pas sans conséquences.

Il ne suffit pas que l'Eglise ne soit plus rivée à un parti quelconque, il faut de plus qu'elle soit complètement indépendante de l'Etat. Dès lors, il faut résilier le Concordat et refuser le maigre budget au nom duquel tous les gouvernements qui se succèdent prétendent asservir l'Eglise. « Le morceau de pain qu'on jette au clergé est le titre de son oppression. »

A toutes les réclamations de l'Eglise, les ministres ne savent que faire une réponse : « Vous êtes payés ! » — « Ils n'ont pas besoin d'être justes, disait l'*Avenir*, vous êtes payés ! Ils n'ont point de comptes à vous rendre, vous êtes payés ! »

Nous touchons ici à une des questions les plus délicates soulevées par l'*Avenir*, un des sujets fréquemment traités et qui causaient le plus d'émotion et de scandale, dans lequel les témérités les plus hardies furent commises. A côté d'excès regrettables, on trouvait dans ces articles des lignes de foi admirable et une grande part de vérité. Ils n'ont rien perdu aujourd'hui de leur actualité ni de leur saveur; mais les jeunes de l'*Avenir* devançaient leur temps et la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat fut l'écueil où leur œuvre vint se briser.

C. DUTEMPLE, de Saint-Brieuc.

Eun "Ervenner" a Vreiz koz

AN OTRO SANT ERVOAN

Un "Sillonneur" de la Vieille Bretagne

MONSIEUR SAINT YUES

*Légende merveilleuse de Mgr
Saint Yves.*

III. — Saint Yves à l'école (Suite).

Aussy le sçauant Ecolastre reconnoissant nature si ploïable et apte à récepuoir empreintes des vertus et sciences en cest enfant désia destaché des esbats, ieux, deuis et légèretéz de ceulx de son age, se mist grandement en souley de le dresser ès grandes Escholes, veï qu'il marchoit sur ses quatorze ans. Mesme on raconte que souuentes fois, quittant sa chaese pour aller dire ses Heures, le Bonhomme y fist bouter notre Yves, pour doctriner les autres escholiers, car tout petiot, le saint Enfant, par faconde natine semblait présager qu'un iour seroit grand prescheur de la parole divine, oracle de sapience et-vérité.

Et ce, en toute simplesse, sans rien se prefférer à ses condisciples, ny s'en glorifier, en faczon

*Bue burzudus an Otro sant
Ervoan*

III. Sant Ervoant er skol (Kendalc'h)

Setu perak ar Mestr-skol gwi-
ziek, o welet na oa er bugel-ze
nemet plegio mad a douge, nean
da vean fur ha da ziski, hag e
oa distag dija euzan ebato ar
c'hoario, an divizo hagan holl
dreo skanv ac'h eo ken troet gante
re e oad, a bleas meurbed da
stumman 'nean evit ar Skolio
braz : rak e oa o vont war e be-
varzek vlâ. Kontan a rêv zoken-
penôz, liez a wec'h ar belek koz,
kwitaet gantan e gador 'vit mont
da laret e Heurio, a lakez d'azean
enni hon Erwan, evit skolieta ar
skolaerien all, rag ar bugel san-
tel, hag hen bihan bihan, a ouïe
komz ken reiz ken ma roe da
c'houte vije eur mestr da brezek
lezen an Otro Doulgouest da gomz
hervé ar furnez ha gar wirione.
Ha ze didro, hep kemer
an trec'h war e gendiskibled,

quelconque, d'autant que, plus la science lui aduenoit, plus Dieu luy touchoit le cœur, iétant en son âme un généreux mespris des choses caducques et périssables, comme aussy grande dilection pour les célestielles. D'ailleurs, après leçons et cours d'Humanitez, le vertueux et preudent Pédagogue de Pleubihan n'aurait garde d'oblir de rabattre orgueil et caquet auxdicts escholiers, si tentez auoient esté : « O pécheur misérable. disait-il, « pourquoy ne t'amendes-tu ? « La mort est près, qui de iour « et de nuyt court après toy « pour t'abattre. La diable est « près de toi, tout prêt de toy « recepuoir. O pour abusée cré- « ature, tu quiers et espères « trouver, parmi les vanitez de ce « monde, gloire, souldas, richesses « infinies, et ils n'y sont pas ! « Mais si tu veulx trouver gloire, « thrésor et félicité perpétuelle- « ment, labore d'acquérir le « royaume céleste. »

Après la vesprée, s'en retour- noient nos deux Clercs déoute- ment et joyeusement pour retrou- ver les bons parens, et chantoient comme roussignoletz loz à Dieu et à sa benoiste Mère, madame Marie, ains à tous nos Saints du pais, en desuallant les rabines de Kermartin.

D'après A. du Bois de la Vil- lerabel.

(A suivre).

ha hep an disteran lore'h, rak, seulvui e kreske ennan ar skiant, seulvui Doue a c'honee e galon, 'n eur dougen aneanda zisprizan treo bresk ha dibad ar bed-man ha da garout treo ar bed-all. Ahendall, goude ar c'hentelio diwarbenn al lizeradur, Skolier.

Pleuvihan a oa re devot ha re fur evit ankouât dic'hwean penne balc'h e skolaerien ha skou- lman d'ê ozeod : « O pec'her « fallakr, eme-an, perak na « deues ket da wellaat ? Eman « ar maro 'n es kichen, ha hi « noz de o redek war da lerc'h « evit as tiskar. En es kichen, « an diasul hag hèn prest d'as- « tigemer. O paour kêz krouadun « touellet, klask a res ha kredi « ares e kavi e touez paouranteo « ar bed-man, sked, frealz ha « pinvidigez dreist enn, hap « n'emaint ket ennan.

« Mes mar teus c'hoant da « gavout sked, tensorio hagevu- « rusted vit biken, labour da « c'honit rouantelez an Envo. »

D'an abarde e tistroe hon daou gloarek, devot ha joiaus da di o zud vad, hag evel estigo e kanent meulodi da Zoue, d'e Vamm bin- niget, an Itron Varia, ha d'holl zent hon bro, 'n eur disken gant aleo Kervarzin.

KLOAREK AR WERN,
eus Gwengamp.

(A suivre).

La Vie du Sillon en Bretagne

Après le
congrès national

Retenu à Rennes par le devoir professionnel il ne nous a pas été donné d'assister à l'éclatante manifestation de la vie du *Sillon* que fut le Congrès national tenu à Paris les 24 et 26 février dernier, mais au re- tour de ce Congrès nous avons pu voir un certain nombre de nos camarades de Bretagne et à l'enthousiasme et à l'exubérance des uns, à la sérénité et à la joie tranquille des autres nous avons reconnu de suite que ces journées mémorables avaient été un triomphe pour la cause et cela nous a suffi.

Au reste, de quoi aurions-nous pu nous plaindre, pendant que nos camarades se trouvaient à Paris, étudiant la question si captivante de la coopération, n'avions-nous pas le plaisir d'apprendre la naissance de nouveaux cercles. Et, l'apparition de ces nouveaux épis venant s'ajouter à tant d'autres nous faisait songer à ces lignes que Sangnier écrivait le 10 juin 1904 dans notre modeste revue. « La Bretagne est une vieille terre de foi, un pays de jeune espérance, car l'Eglise de Dieu ne disparaît jamais, endormie dans les lointains évanouis d'un horizon qui fuit, mais elle est toujours la force attirante qui précise les ardeurs en- gourdies et stimule les énergies dont l'avenir a besoin pour naître ».

Le 8 janvier à la suite de la visite de nos camara- des Perrot, Rouyer, Kerlidou et Bellec du Cercle de Brest, au patronage de Lannilis, il fut décidé de fonder un cercle d'études. Le vendredi suivant nos nouveaux camarades prenaient part à la réunion trimestrielle des cercles d'études de Brest.

Durant les semaines qui ont précédé le Congrès national, nos amis de Saint-Brieuc ont semé le bon grain dans les campagnes environnantes, notamment

A Lannilis

Nouveaux
cercles.

à Plérin et à Trégueux. Pleins d'ardeur pour une Cause qui a su les prendre tout entiers plusieurs jeunes gens se sont donnés au *Sillon* sentant bien qu'il réalisait l'idéal de tout catholique ayant à cœur l'avènement d'une démocratie en conformité avec les principes de l'Evangile et de l'église de Dieu. Ajoutons que ceux de Plérin n'ont pas craint de venir un dimanche matin sous une pluie battante voir le fonctionnement du cercle d'études briochin. C'est là un bel exemple de dévouement qu'il faut applaudir et qui réjouira certainement le cœur de tous nos camarades.

C'est encore à l'esprit d'apostolat et de conquête des Briochins que nous devons la fondation d'un autre cercle de Lanrodec. Ecoutons plutôt ces quelques lignes que nous adresse le président de ce nouveau cercle.

Mon cher camarade,

« Le dimanche 2 février, nous étions huit jeunes gens et hommes, réunis dans une petite salle pour entendre un membre du Cercle de Saint-Brieuc que notre vicaire, M. Leroux, avait fait venir pour nous entretenir sur le *Sillon*. Je ne suis qu'un cultivateur, peu lettré, mais tout de même j'ai compris et surtout j'ai senti la grandeur de la mission qui nous incombait à nous autres jeunes gens. Les autres, tout comme moi, sont désormais gagnés à la cause. Aussi avons-nous résolu de fonder ici un cercle d'études afin de nous pénétrer sous la direction de notre digne vicaire de l'esprit évangélique, et d'étudier en commun les questions agricoles et en général tout ce qui peut contribuer à nous rendre meilleurs et à fortifier nos convictions.

Notre petit cercle prend le nom de cercle Saint-Joseph. — Puissions-nous à l'exemple du Père nourricier de Jésus, travailler obscurément mais d'une manière efficace, pour la plus grande gloire de son divin Fils.

Jean MÉTAYER,
Cultivateur.

Le 19 février, les Cercles d'études de Morlaix et de Brest se réunissaient au patronage Saint-Martin où ils avaient organisé une fête au profit du Cercle d'études de Morlaix et à laquelle assistèrent près de 1200 personnes. Devant ce magnifique auditoire notre camarade Daniel Le Hire prit la parole et exposa avec beaucoup d'éloquence les idées du *Sillon*, son histoire, ses conquêtes.

Lettre d'un
travailleur des
champs.

A Morlaix.
Conférence de
Daniel Le Hire

Immédiatement après, un drame en trois actes, *Amour et sacrifice*, œuvre d'un camarade brestois, et brillamment interprété par nos amis, a obtenu le plus légitime succès. Au début de sa conférence notre camarade Daniel Le Hire avait exposé devant ses auditeurs le sujet de la pièce et le but poursuivi par l'auteur :

...Aujourd'hui ayant à cœur de répondre par une attitude digne de nous à la sympathique curiosité ou bien à la sollicitude un peu anxieuse de nos amis qui voudraient bien se renseigner sur ce que nous sommes et ce que nous voulons, nos jeunes camarades de Morlaix et de Brest ont eu l'idée de faire un effort plus grand encore de sincérité en vivant en quelque sorte devant vous leur vie journalière d'apostolat chrétien et social. Quelle est la préoccupation constante d'un sillonniste à l'atelier, quels sont ses rapports avec ses camarades de travail, quels sont ses procédés pour aller à la pacifique conquête des âmes et les gagner de haute lutte à la Cause : voilà, ce que l'on essaiera de vous faire comprendre au moyen d'un petit drame vécu que je ne vous donne pas comme un modèle achevé de l'art dramatique, mais qui a quelque chose de la grâce naïve d'un primitif et que je trouve pour moi infiniment touchant dans la confiante sérénité de son idéalisme...

L'auteur de cette pièce qui charme et qui attendrit par l'enthousiasme intrépide de son idéalisme chrétien, interprétait lui-même un des bons rôles, L'émotion et les larmes de l'immense auditoire, ses applaudissements chaleureux auront prouvé au jeune auteur que son œuvre était aimée et comprise.

Des chants du *Sillon* et des monologues ont agréablement rempli les entr'actes et l'auditoire captivé s'est retiré en commentant le succès de cette belle réunion tandis que la fanfare de Saint-Martin exécutait dans la cour du patronage un brillant pas redoublé.

Cette réunion a permis d'envoyer officiellement deux délégués pour représenter Morlaix au Congrès national du *Sillon* qui vient de se tenir à Paris le dimanche 26 février.

A Guingamp, nos camarades préparent pour le 2 avril un petit congrès qui groupera tous les cercles de la région Guingampaise et Trécoroise. Le programme d'études est le même que celui du Congrès

Initiative
intéressante.

A Guingamp.

des cercles de la région malouine et dinannaise tenu à Dinan le 22 janvier dernier.

A Fougères
et à Nantes.

Le groupe de N.-D. des Marais de Fougères est en bonne voie. Le 9 février, l'abbé Populaire du cercle Saint-Louis de Saint Servan allait voir nos amis et les entretenait longuement du *Sillon*. A Nantes nos camarades du *Sillon Nantais* consacrent à la formation intérieure le meilleur de leur temps.

Un
encouragement.

Nous avons déjà parlé des camarades briochins et de l'ardeur infatigable qu'ils mettent à provoquer la création de nombreux Cercles. A cette occasion de nombreux témoignages de sympathie leur ont été adressés, et il en est un que nous ne saurions passer sous silence, parce qu'il s'adresse au *Sillon* tout entier, et, ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il émane d'un saint prêtre, curé doyen de G... (C.-du N.) très au courant de toutes les récentes initiatives d'ordre social.

« Je vous remercie, écrivait-il, d'avoir pensé à nous. J'aurais bien voulu faire entrer G... dans le mouvement providentiel du *Sillon* ; car la vie chrétienne nous manque complètement... Or, selon moi, le *Sillon* a compris seul peut-être, en quoi consiste la vie chrétienne, et comment on la crée dans les âmes. Nous ne savions plus cela, nous autres prêtres ; pour la plupart nous l'ignorons encore... Continuez votre généreux apostolat. Nous avons besoin d'hommes comme vous et vos amis. »

A Rennes
Un cercle rural.

Le Cercle d'études tel qu'il existe actuellement, ne pouvant, étant donné la diversité de ses membres et le but qu'il poursuit, être un cours où l'on vient pour approfondir certains sujets, un certain nombre de camarades du *Sillon rennais*, destinés à vivre à la campagne, se réunissent depuis quelques semaines chez l'un d'eux, pour étudier les questions rurales.

Dans les deux premières séances de travail ils ont étudié les statuts, le fonctionnement, d'une Caisse régionale de Crédit agricole mutuel du département d'Ille-et-Vilaine.

Au cours de sa dernière réunion, le groupe a examiné la question rurale en général. Ses membres ont passé en revue les causes de la crise agricole et les

remèdes qu'on propose ordinairement. Ils sont arrivés à cette conclusion, que tous ces remèdes sont insuffisants, parce que superficiels.

Que sert de créer des syndicats agricoles, des mutualités, si leurs membres n'acquièrent pas l'esprit syndicaliste et mutualiste ; et si en y entrant ils apportent avec eux l'esprit égoïste de la vieille société. Ces institutions qui sont appelées à devenir les organes de la société future, dans laquelle il y aura plus de justice et plus d'amour et aussi plus de préoccupations de l'intérêt général, ne rempliront effectivement leur rôle que si leurs membres ont un esprit vraiment nouveau.

Aussi les camarades qui ont l'intention de s'occuper des questions rurales doivent-ils s'efforcer d'acquiescer puis de répandre autour d'eux cet esprit démocratique et chrétien qui doit revivifier la société.

Le 12 mars, le camarade P. Dubois, du *Sillon Rennais*, devant un auditoire de cultivateurs mutualistes, est allé à Melesse faire une conférence sur : « la Réassurance et la Mutualité contre la mortalité de la race chevaline. » Les meilleurs cultivateurs de la commune étaient venus entendre notre ami, qui a, pour la première fois, affronté la réunion publique, et l'a fait avec une assurance et une maîtrise parfaites. Il compte bien, encouragé par le succès, continuer ces conférences éminemment pratiques, dans la plupart des communes avoisinant Rennes.

A Melesse
Une Conférence
mutualiste

Il y a un an, à cette époque, que le *Sillon Rennais* a commencé sa vie vraiment active, et les camarades, le cœur rempli encore des souvenirs de cette année si vite écoulée, et si féconde pour la Cause, sentaient le besoin de se retrouver un instant ensemble, et de revivre ces heures si douces, ou sous la chaude parole de Meyer, les cœurs avaient, le 13 Mars 1904, pour la première fois battu d'amour pour le *Sillon*.

Nous nous retrouvions donc dimanche soir au *Sillon rennais* une trentaine environ, les anciens et les jeunes, heureux de fêter ensemble cet anniversaire de notre naissance. Et la série des toasts commence : les vieux amis « les vieux poteaux du *Sillon*, » comme les

L'anniversaire
du *Sillon*
Rennais.

appelle spirituellement Michel Even, sont là au complet et laissent parler leur cœur ; ce sont des toasts gais ou touchants, faits de souvenirs ou remplis d'espérance, que disent nos amis Salmon, Desgrées du Loû, l'abbé Huet, l'abbé Laizé, Even, Hodebert, Frogé, Vourc'h, Deniard etc., etc...

Hélas les beaux jours s'écoulent comme les autres, il est déjà minuit et bien que personne ne sente la fatigue et que les cœurs se serrent à la pensée de la séparation, il faut bien se dire : Adieu, et aller prendre le repos qui nous permettra de continuer notre travail quotidien, et toujours de répandre autour de nous, avec une recrudescence d'ardeur, la bonne parole du *Sillon*.

Le prochain
Congrès
régional.

Et maintenant, que nos camarades se mettent tous courageusement à l'œuvre pour la préparation du troisième Congrès régional du *Sillon de Bretagne* qui se tiendra à Saint-Brieuc les dimanche soir, lundi et mardi de Pâques sous la présidence d'honneur de Mgr Fallières évêque de Saint-Brieuc et Tréguier qui sera représenté par M. le chanoine Du Bois de la Villerabel vicaire général honoraire et sous la présidence effective de notre cher camarade Sangnier.

Il importe que nous ne donnions pas un démenti par nos actes à ce qu'écrivait récemment dans un grand quotidien de notre région M. Henry Morane au retour du Congrès national.

« Le Sillon est, à mon sens, le mouvement social et religieux le plus gros de conséquence. Il dépasse de beaucoup les associations politiques ; il étonnera ceux qui ne savent pas que les plus grandes choses ont toujours germé dans le cœur des hommes avant de s'épanouir. Mais déjà le Sillon s'épanouit... »

A. C.



Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté. Rennes

Le Gérant : P. DUBOIS.

TRACTS ROUGES

L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier (20^e mille)
Une méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier
Cercles d'études et d'instituts Populaires (2^e mille)
Action coopérative, par Marcel Lecoq, Nouvelle édit. (5^e mille)
L'Existence de Dieu, par J. Desgranges
L'Eglise et l'Etat, par M. Chenon (3^e mille)
L'Esprit du « Sillon », par GEORGES MENY (0^e mille).

Prix : l'exemplaire 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco

PRIX DE PROPAGANDE

50 exempl. au lieu de 7 fr. 50 = 5 fr. 60 — 30 franco gare
100 exempl. au lieu de 15 fr. 00 = 10 fr. 50 — 11 fr. 00 franco gare
500 exempl. au lieu de 75 fr. 00 = 49 fr. 00 — 51 fr. 00 franco gare
Ces prix sont faits sur les quantités prises en une seule fois et portant soit sur le même tract, soit sur différents tracts de la même série.

LIVRES ET BROCHURES

L'Esprit démocratique, par MARC SANGNIER 3 fr. 50
Catechisme d'économie sociale et politique du Sillon, par L. COUSIN. Prix 2 fr. 75 franco
Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat du I^{er} au XX^e siècle, par EMILE CHENON 1 fr.
Education sociale du Peuple, par MARC SANGNIER (3^e mille) 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco
La Vie démocratique, par MARC SANGNIER et M. F. BUISSON. Prix 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco
Le « Sillon » à Rome, par GEORGES HOOG. Compte rendu illustré du Pèlerinage de Rome. Prix 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco
L'Almanach du « Sillon », 1905-1906 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco

Chansons du « Sillon »

L'Epi } Paroles et musique
Chanson du Semeur }
Chant de la Jeune Garde }
Dans ton jardinet }
La Mort du Jeune Garde } Pierre et Henri CARTHAME
Veillée d'armes } poésies de H. COLAS
Parlons du Christ }

Prix : l'exempl. 0 fr. 15, les 50, 6 fr. 50, le 100, 12 fr. 50.

Aux Sillons ! chanson composée spécialement pour le Sillon par Théodore BOTREL. L'exemplaire : 0 fr. 20, franco, 0 fr. 25.

Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement, à l'ADMINISTRATEUR du Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII.



TRACTS ROUGES

L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier. (26^e mille).
 Une méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier.
 Cercles d'études et lectures populaires. (2^e mille).
 Action coopérative, par Marcel Lecoq. Nouvelle édition. (5^e mille).
 L'Existence de Dieu, par J. Desgranges.
 Qu'est-ce que le Sillon? par J. Desgranges.
 L'Eglise et l'Etat, par M. Chénou. (3^e mille).
 L'Esprit du « Sillon », par GEORGES MENY. (6^e mille).

Prix: l'exemplaire, 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

LIVRES ET BROCHURES

L'Esprit démocratique, par MARC SANGNIER. 3 fr. 50
 Catechisme d'économie sociale et politique du Sillon, par
 L. COUSIN. Prix. 2 fr. 75 franco.
 Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat du I^{er} au XX^e siècle,
 par EMILE CHÉNOU. 1 fr.
 Education sociale du Peuple, par MARC SANGNIER. (3^e mille).
 Prix. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.
 La Vie démocratique, par MARC SANGNIER et M. F. BUISSON.
 Prix. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.
 Le « Sillon » à Rome, par GEORGES HOOGE. Compte-rendu illustré
 du Pèlerinage de Rome. Prix. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.
 L'Almanach du « Sillon », 1905. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

Brochures de Propagande

Nous pouvons céder à nos camarades des Cercles d'études et des L. P. à des
 prix spéciaux pour la propagande des anciens numéros de 1903 et de 1904
 (à notre choix) de notre Revue : *Le Sillon*.

Un colis postal de : 3 kgs (20 à 35 numéros) : 1 fr. 60 franco-gare.
 — 5 kgs (35 à 60 —) : 3 fr. —
 — 10 kgs (60 à 120 —) : 5 fr. 25 —

Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement,
 à l'ADMINISTRATEUR du Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

La durée de validité est de 2 jours pour la 1^{re} zone jusqu'à 50 kilom. de
 3 jours pour la 2^e zone de 51 à 100 kilom. Elle est ensuite augmentée d'un
 jour par 100 kilom. jusqu'à la 13^e zone de 1101 à 1200 kilom. pour laquelle
 cette durée est de 14 jours. Lorsque le délai de validité d'un billet d'aller et
 retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de
 24 heures; il est augmenté de 48 heures lorsque le jour où il expire est un
 dimanche suivi d'un jour de fête légale, ou un jour de fête légale suivi d'un
 dimanche.

2^e Année.

N^o 4.

15 Avril 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red é Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

La Bretagne Démocratique

A l'encontre de certains esprits qui, appliquant aux
 choses les cadres de leur entendement étroit, ne veulent
 point reconnaître ce qui est devenu l'évidence même, nous
 constatons que le fait démocratique est entré dans les mœurs
 bretonnes; et que depuis quelques années la Bretagne évolue,
 lentement il est vrai, mais sûrement vers la démocratie.

Sans doute nous n'avons point dans notre province — à
 l'exception des ports militaires — de grandes agglomérations
 ouvrières comme dans le Nord où le centre de la France.
 Mais on avouera que si dans nos villes, où les petites indus-
 tries sont diverses et nombreuses, les ouvriers arrivent quand
 même à s'organiser malgré leur éparpillement, cela prouve
 un sentiment démocratique très réel. Et lorsqu'on parcourt

ces villes, qu'on voit partout l'admirable éclosion des œuvres syndicales, coopératives, ou de mutualité, on ne peut qu'avouer que l'on se trouve là en présence de manifestations véritables de l'esprit démocratique.

Malheureusement la plupart de ces tentatives démocratiques sont en quelque sorte absorbées dans le mouvement socialiste qui s'étend et fait la tâche d'huile sur notre Bretagne. Sans citer Brest — où pourtant les ouvriers du port ne sont pas des étrangers à la contrée — je pourrais nommer plusieurs autres villes bretonnes où le socialisme s'est installé en maître. La campagne ne reste pas indemne. Tout récemment les échos d'un chef-lieu de canton de la région la plus conservatrice du Finistère ont retenti du chant de l'*Internationale* hurlé par les bouches de grévistes mi-campagnards et mi-ouvriers, qui hier encore chantaient le *Credo* à la Messe. Et cela à la profonde stupéfaction des patrons et des bourgeois du lieu qui n'en pouvaient croire leurs oreilles.

Aussi si l'on n'y prend garde, des surprises violentes sont réservées à ceux qui vivent sous la foi de vieilles légendes et considèrent le breton comme définitivement enraciné dans le passé. *Notre race plus que tout autre est une race d'avenir.* Et si elle s'est attardée plus que de raison, au culte des formes éteintes, elle n'entend pas pour cela rester en arrière sur le grand chemin qui conduit les peuples à la démocratie.

Pour que notre action ne soit point vaine, il est donc nécessaire que nous nous affirmions carrément démocrates. Les socialistes, eux sont radicalement impuissants à établir une véritable démocratie. Leurs promesses ont beau s'étaler impudemment sur les murs, leur incapacité saute aux yeux. Lorsqu'ils ont le pouvoir ils ne s'en servent que pour opprimer ceux qui ne pensent pas comme eux.

Et que l'on ne nous dise pas qu'en agissant ainsi, nous ne trouverons point d'écho dans les cœurs populaires. Plus que quiconque nous connaissons l'âme du peuple, puisque la même âme vit en nous ; nous n'avons pas à aller à lui, nous en sommes.

Notre action étant réellement démocratique se manifestera par de multiples œuvres sociales. Nous serons mutualistes, coopérateurs, syndicalistes, non point, comme on nous l'a reproché, dans le mauvais dessein de nous accaparer des œuvres afin d'en faire des instruments de domination personnelle, mais parce que nous avons conscience de travailler ainsi à l'avènement d'une plus grande justice, au régime qui portera au plus haut degré la conscience et la responsabilité de chacun.

L'ouvrier incrédule et socialiste finira par trouver que la raison de notre action, que notre force nous la puissions dans Jésus-Christ, dans notre religion catholique, qui est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour faire sortir l'homme de son égoïsme étroit et particulier afin de le mieux faire servir l'intérêt de tous. Et quelquefois même les adversaires nous rendront publiquement hommage, comme ce socialiste de Morlaix qui avouait au cours d'une récente polémique avec un sillonniste « *être au point de vue des réformes sociales plus près de lui, que des bourgeois anticléricaux avec lesquels il faisait momentanément alliance.* » (1)

Nous n'aurons point alors à faire de ces douloureuses constatations, comme lors d'une récente grève finistérienne où nous vîmes les ouvriers, catholiques pratiquants, se mettre à la remorque des socialistes, et cela parce que seuls les socia-

(1) *Breton socialiste*, de Morlaix, du 10 décembre 1904.

listes étaient venus à leur aide. Et comme je demandais à un ouvrier pourquoi il suivait ces meneurs « que voulez-vous ? Seuls ces gens-là nous défendent comme nous l'entendons l'être. »

Nous plaçant courageusement sur le terrain des faits, nous nous apercevons que l'évolution démocratique se fait jour partout dans notre province. De toutes parts on demande que la dignité humaine soit plus respectée ; l'ouvrier, l'homme du peuple se sent apte à diriger lui-même ses affaires. Jusqu'ici il a cru trouver dans le socialisme l'aide et le soutien indispensables à son affranchissement ; mais il a été déçu.

C'est que l'âme bretonne est une grande affamée d'idéal. Et ce ne seront pas les creuses et décevantes théories du socialisme collectiviste qui la satisfairont jamais entièrement. Elle veut plus, et elle veut mieux. Elle rêve d'un état social meilleur où les petits et les humbles trouveront place, où la place, où la Justice et la Fraternité seront sauvegardées. Elle a des appétits d'infini, et cette âme que tourmente inconsciemment les idées de l'au-delà, ne sera jamais qu'une proie bien peu sûre pour les doutes où les négations désespérantes.

Aussi sa foi dans le catholicisme a-t-elle été longtemps bien grande. Et si, de nos jours, plusieurs se sont détachés de leur vieille religion, c'est parce qu'ils croyaient impossible de concilier leur croyance en cette religion avec leurs idées démocratiques.

Il faut leur prouver qu'ils se sont trompés, que notre religion est la démocratie par excellence, et que le mot démocratie n'a été compris des hommes que du jour où Jésus-Christ se sacrifia pour l'humanité sur le Golgotha.

Notre devoir apparaît alors plus pressant d'orienter décidément notre action sur le terrain démocratique. Sans doute

tous les camarades des cercles d'études ne peuvent pas fonder des œuvres sociales, *mais tous peuvent prendre parti*, soit par la parole ou par la plume. Et ce congrès de Saint-Brieuc, qui a mis à l'étude une des questions dont la solution tourmente le plus, le monde du travail, celle du logement, devra être le signal d'une orientation énergique dans ce sens...

Ainsi par notre labeur désintéressé et notre dévouement fraternel aux intérêts de tous, nous hâterons l'éclosion de la véritable démocratie, nous ferons une Bretagne démocratique !

Jean MARZIN.

De Morlaix.

LA RUCHE OUVRIÈRE RENNAISE

La *Ruche ouvrière rennais*e, société anonyme coopérative de construction d'habitation à bon marché, à capital variable, a été fondée le 10 avril 1902.

Son capital social a été porté à 200.000 francs dans l'Assemblée générale du 17 avril 1902. Il est divisé en actions de 100 francs, payables à raison de 10 francs au moins lors de la souscription, et le reste à raison de 0 fr. 25 par mois et par action, avec faculté de libération anticipée. (1)

D'après les statuts primitifs, le dividende maximum était fixé, conformément à la loi, à 4 0/0. L'assemblée générale du 1^{er} février 1904 a réduit ce chiffre à 3 0/0, afin de pouvoir accorder une réduction sur les loyers aux sociétaires locataires.

(1) Il nous sera permis de faire remarquer que tant par la modicité de leur prix que par les facilités de paiement accordées, les actions de la *Ruche Ouvrière Rennaise* sont accessibles même aux bourses modestes ; d'autant qu'il s'agit non d'une aumône, mais d'un placement. Parmi les personnes qui font profession de s'intéresser aux œuvres sociales, il en est peu qui puissent réellement invoquer le manque de ressources pour s'excuser de collaborer à celle-ci.

Soit pour l'exercice 1902-1903, soit pour l'exercice 1904, la société a distribué le dividende statutaire maximum.

Le Conseil d'administration de la société est actuellement composé de la manière suivante :

Président ; M. MARCILLE, avocat.

Vice-président : M. HAMONO, imprimeur.

Secrétaire : M. JORDAN, chargé de cours à la faculté des lettres.

Tresorier : M. LEREBOURS-PIGEONNIÈRE, agrégé à la Faculté de Droit.

Membres : MM. BELLIER, ajusteur à l'arsenal.

BERTIN-BOUVET, négociant.

CASSIN, ouvrier serrurier.

LEBATTEUX, ouvrier à la gare.

ROGER, ancien magistrat.

Aux termes de ses statuts, la société peut faire toutes les opérations ayant pour objet l'amélioration du logement populaire.

Elle a notamment pratiqué trois types principaux d'action :

1° *La construction de maisons pour des sociétaires locataires*. L'ouvrier qui veut recourir à ce procédé souscrit des actions pour un chiffre total représentant la valeur de sa maison ; par exemple quarante actions pour une maison de 4.000 francs. Il les libère, selon les statuts, un dixième au moins en souscrivant, et le reste par versements successifs. Tant qu'il n'a pas libéré ses actions, il est *locataire* de la société, et lui paie un loyer calculé, à raison de 5 0/0 du prix de revient de la maison (depuis la modification aux statuts, votée le 1^{er} février 1904 on lui rembourse en fin d'exercice, si la situation le permet, 20 0/0 des loyers payés). Mais en même temps, il est *actionnaire* et a droit aux dividendes, au prorata des versements qu'il a faits sur ses actions. Ce jour où les dites actions sont libérées, on dresse un acte par lequel on lui *attribue* la propriété de sa maison en échange de ses actions qui sont réunies à la société et annulées.

La *Ruche Ouvrière Rennaise* a construit dans ces conditions sept maisons d'une valeur totale de 31.629 fr. 50, quatre ont déjà pu être attribuées.

2° *Les prêts hypothécaires*. Inutile d'empirer le mécanisme bien connu de cette opération. La Société, au 1^{er} avril 1905, a consenti

quatre ouvertures de crédit, pour quatre maisons représentant une somme globale de 19.000 francs aux conditions suivantes ; 3 fr. 75 d'intérêt, remboursement en vingt annuités, avec faculté de remboursement anticipé par acompte d'au moins 100 fr. Une de ces maisons est achevée, trois autres en construction.

3° *Les Constructions de maisons donnant lieu à de simples locations*. Il y a là une tâche très utile à entreprendre ; on ne doit pas oublier que, pour des raisons diverses, beaucoup d'ouvriers ne peuvent songer à devenir propriétaires. La société a actuellement en chantiers quatre maisons, qui seront mises en location pour le 24 juin ; l'une d'elles est déjà louée. Chaque maison comprend caves, deux pièces à feu au rez-de-chaussée, une mansarde à feu et un grenier, avec un jardin d'environ 100 mètres. Le prix de location sera de 187 francs, plus le droit de chute à l'égout et l'abonnement à l'eau soit en tout, 210 francs.

Il convient d'ajouter qu'aux opérations résumées ci-dessus ne se bornent pas les services que la société a rendus à la cave du logement populaire. Acquéreur d'un vaste terrain dit des Saigeries, au coin des boulevards de Metz et de Sévigné, elle en a utilisé une partie pour ses propres constructions ; elle a allotté le reste, et sur les parcelles vendues ou attribuées par elle plusieurs acquéreurs ou attributaires se sont par leurs propres ressources élevé des maisons.

Le nombre des maisons achevées ou entreprises dont la société a indirectement facilité la construction s'élève à sept.

Enfin, soucieuse de l'hygiène, la *Ruche Ouvrière Rennaise* a, en souscrivant un certain nombre de polices d'abonnements à l'eau, rendu possible l'établissement d'une canalisation publique sous le boulevard de Metz, amélioration dont profite le quartier tout entier. Et elle a, sur son propre terrain, établi un vaste système de canalisation d'eau et d'égout, sur lequel peuvent se brancher, sans avoir rien à rembourser des frais d'établissement, ses acquéreurs ou attributaires.

Il n'est que juste, en terminant, de rappeler que le concours rencontré auprès de la Caisse d'Epargne de Rennes a seul permis à la Société d'effectuer en trois ans des opérations aussi importantes. La Caisse d'Epargne lui a successivement consenti deux prêts de 12.000 et 20.000 francs à des conditions très douces (2 0/0 d'intérêt et 2 0/0 d'amortissement par an).

A titre de renseignement nous donnons ci-dessous le bilan de la Société au 31 décembre 1904 :

ACTIF

Sommes restant dues sur les actions.....	17.561 05
Valeur des maisons et terrains loués à des Sociétaires-locataires..	24.464 40
Terrains non loués (prix du revient).....	8.168 15
Prêts hypothécaires effectués (y compris les intérêts acquis).....	7.308 85
Débiteurs divers.....	31 60
Lovers échus.....	131 20
Sommes disponibles.....	61 45
en caisse.....	4.338 75
en compte courant.....	4.400 20

62.065 45

PASSIF

Capital social souscrit.....	47.000 »»
Emprunt à la Caisse d'Epargne (y compris les intérêts acquis)....	11.360 10
Réserves.....	608 »»
statutaire.....	1.996 35
extraordinaire.....	1.388 35
Dividendes 1902-1903 non réclamés.....	352 35
Créanciers divers.....	10 »»
	60.718 30
Boni net de l'exercice.....	1.346 65
	62.065 45

COMPTE, PERTES ET PROFITS

DOIT

Balance du compte, frais généraux.....	378 15
Intérêts de l'emprunt à la Caisse d'Epargne.....	335 90
Honoraires d'architecte.....	121 60
Continuation de la canalisation d'égouts du champ des Saigeries..	434 60
Abonnements d'eau.....	162 50
Réparations diverses.....	552 15
Régularisations pour ordre.....	11 75
Impositions pour le champ des Saigeries.....	9 »»
	2.005 65
Solde du compte, pertes et profits.....	1.346 65
	3.352 30

AVOIR

Dons divers.....	212 »»
Vente de livrets.....	4 40
Vente des pommes du champ des Saigeries.....	3 »»
Loyers dûs et encaissés.....	1.067 55
Intérêts du compte-courant.....	271 35
Intérêts acquis des prêts hypothécaires.....	119 50
Boni brut sur les terrains.....	1.674 50
	3.352 30

JORDAN,

Chargé de cours à la Faculté des Lettres
de Rennes.

Les Jeunes de 1830

(Suite et fin)

III. — L'Avenir

Ce n'était pas assez pour l'*Avenir* que l'Eglise fût libre de toute attache avec les anciens partis et qu'elle eût rompu le lien qui l'emprisonnait à l'Etat, il voulait de plus qu'elle eût un rôle actif dans le mouvement social et démocratique qui entraînait les peuples, qu'elle pénétrât dans les masses ouvrières pour les arracher aux influences mauvaises et prendre en mains leur cause.

Les idées sociales de l'*Avenir* sont neuves pour leur temps et on peut y voir l'origine de ce qu'on a nommé depuis le mouvement social chrétien. Les jeunes de l'*Avenir* veulent que les catholiques se passionnent pour la cause des déshérités et des travailleurs; ils leur demandent de porter à ceux qui souffrent non seulement la résignation et l'espérance, non seulement l'aumône matérielle, mais encore le don de soi; plus que cela encore, il faut que l'Eglise travaille à établir sur la terre le règne de la justice sociale.

On trouve dans les colonnes du journal, des pages vibrantes de l'amour du peuple que signeraient volontiers aujourd'hui nos plus ardents démocrates chrétiens.

L'*Avenir* s'attaque aux économistes philosophes dont les fausses théories ne semblent avoir d'autre but que de s'occuper de la richesse et des moyens de production, sans tenir compte de l'homme. Il montre les merveilleux progrès des sciences et les mille industries nouvelles qu'ils ont enfantées. Mais cette profonde évolution dans le monde du travail n'a servi qu'à accentuer davantage l'inégalité des conditions, en concentrant les richesses en quelques mains et en augmentant la détresse des travailleurs. La misère des masses s'est accrue avec les progrès de la science; et l'on voit, au grand détriment de la race et contrairement à toute justice, l'ouvrier travailler quinze ou dix sept heures par jour, pour satisfaire l'égoïsme cupide des capitalistes.

L'Eglise seule, qui a jadis émancipé l'esclave antique et le serf du moyen âge, peut affranchir le prolétariat du XIX^e siècle. C'est à cette grande œuvre que l'*Avenir* convie tous les catholiques, en même temps qu'il revendique pour les ouvriers le droit de s'associer pour défendre leurs intérêts et de ressusciter sur des bases nouvelles les anciennes corporations.

En même temps que des réformes sociales, l'*Avenir* réclame des réformes politiques. Le niveau révolutionnaire a émietté la France, et la société moderne n'est plus qu'une « collection d'individualités » c'est à-dire l'égoïsme humain s'exprimant sous des formes multipliées. Le despotisme brutal de Bonaparte a enserré la nation dans un réseau de mailles dont le pouvoir central tient tous les fils. Pour remédier au morcellement, l'*Avenir* réclame la liberté d'associations et contre la centralisation à outrance, il revendique des libertés communales et provinciales.

La liberté du reste, il la veut sous toutes ses formes. Il l'a inscrite dans sa devise ; il la veut entière et pour tous. Persuadés que « la liberté ne tue pas Dieu » et confiants dans la force de leur foi chrétienne, les jeunes de l'*Avenir* poussent jusqu'aux plus extrêmes conséquences cet amour de la liberté.

Et quand ils parlent de liberté, ils ne songent pas seulement à la France. Par de là les frontières, ils regardent les peuples que la Révolution de 1830 a réveillés et qui veulent être libres ; et toute leur sympathie s'en va vers eux : vers l'Irlande qu'O'Connell a comme ressuscitée et qui continue la lutte pour l'émancipation ; vers la Pologne surtout, la « chère et sainte Pologne » qui se débat sous le talon des cosaques, et pour laquelle Montalembert, avec son âme de vingt ans, écrit des articles d'une si pénétrante émotion.

Tout cela était beau, et grand et généreux ; mais cela ne suffisait pas. Pour mener à bien la grande œuvre qu'ils ont entreprise, les jeunes de l'*Avenir* savent qu'il ne suffit pas de parler, il faut agir et réaliser ses idées. Et pour agir avec quelque chance de succès, il faut s'unir. Ils organisent donc légalement une vaste confédération qui a le dessein d'embrasser la France entière, une immense ligue qui réunira tous les catholiques qui savent et veulent agir. Ce fut l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. Elle avait son siège à Paris, mais des comités locaux en prolongeaient l'influence dans les départements ; bien plus, elle avait des ramifications à travers l'Europe et jusqu'aux Etats-Unis.

Pour organiser les associations locales ou régionales, Montalembert, Lacordaire et de Coux se multiplient, et vont aux quatre coins de la

France porter la bonne parole et stimuler le zèle. A leur appel enflammé, partout les catholiques se réveillent ; eux, naguère si timides et si désorientés, aujourd'hui osent se montrer et s'affirmer. Prêtres et laïques rivalisent d'enthousiasme pour répondre aux vainqueurs trop pressés de prétendre que le catholicisme est mort. Le mouvement grandit comme par enchantement ; les associations régionales se constituent et fondent des journaux pour porter plus loin les échos de l'*Avenir*.

L'âme vaillante des jeunes catholiques de 1830, inspirateurs de ce mouvement, s'enthousiasmait à ces nobles combats pour « Dieu et la liberté ». Le souvenir en resta toujours gravé dans leur âme. Près de mourir, Lacordaire parlait avec un mélancolique bonheur « de ces jours comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie ». Et, à la même époque, Montalembert écrivait : « Quelle vie dans les âmes ! Quelle ardeur dans les intelligences ! Quel culte désintéressé de son drapeau, de sa cause ! Que de sillons profonds et féconds creusés dans les jeunes cœurs d'alors par une idée, par un dévouement, par un grand exemple, par un acte de foi ou de courage !... Pour savoir ce qu'il éclata alors d'enthousiasme pur et désintéressé dans les presbytères du jeune clergé et dans certains groupes de francs et nobles jeunes gens, il faut avoir vécu dans ce temps, lu dans leurs yeux, écouté leurs confidences, serré leurs mains frémissantes, contracté dans la chaleur du combat des liens que la mort seule a pu briser. »

L'*Agence* n'était pas inactive. Un des premiers articles de son programme était la résistance légale et judiciaire à toute mesure oppressive de la liberté. Elle soutint plusieurs procès, dont quelques-uns, comme celui des Trappistes de la Meilleraye, furent retentissants. Lacordaire, se souvenant qu'il avait été avocat, revêtit plusieurs fois la robe et plaida jusqu'à ce qu'il en fut empêché par une décision du conseil de discipline. Ce fut dans l'une de ces occasions qu'il remporta le vif succès si souvent raconté. L'avocat du roi ayant osé dire que les prêtres étaient les ministres d'un pouvoir étranger, Lacordaire répliqua vivement : « Nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu ! » Et l'auditoire, pourtant peu religieux, enthousiasmé par cette belle réplique, l'applaudit en criant : « Mon père, mon curé, comment vous nommez-vous ? Vous êtes un brave homme ! »

Tous ces procès, dont quelques-uns furent des triomphes, mirent en relief les jeunes de l'*Avenir* et donnèrent de l'éclat aux idées qu'ils défendaient. Le plus fameux de tous fut celui de l'Ecole libre. La

Charte avait promis la liberté de l'enseignement, mais le gouvernement ne se pressait pas de l'accorder. « La liberté ne se donne pas, elle se prend », avait dit l'*Avenir* ; en conséquence, Lacordaire, Montalembert et de Cux ouvrirent une école pour des enfants pauvres. De là, un procès qui se déroula devant la Chambre des pairs, dont faisait partie Montalembert, depuis la mort récente de son père. La loi était formelle et les prévenus furent condamnés, mais au minimum de la peine. Devant l'opinion, c'était une victoire. La vibrante improvisation de Lacordaire et surtout l'admirable plaidoyer de Montalembert avaient troublé et ému la Chambre haute ; les tribunes avaient applaudi ; tout le monde avait compris qu'un orateur venait de se révéler qui ferait un jour honneur à la France et à l'Eglise. Désormais, la cause de la liberté de l'enseignement était gagnée dans l'opinion et allait passionner les esprits ; quelques années plus tard, Montalembert la reprendra en mains devant le Parlement pour la faire enfin aboutir en 1850.

*
* *

On sait comment finit l'*Avenir*.

Des fautes avaient été commises ; les âmes jeunes, ardentes et généreuses qui le dirigeaient s'étaient laissé emporter parfois jusqu'à de regrettables excès. Lamennais, qui aurait dû les diriger, les excita plutôt par son tempérament violent et irrité. Il eut de plus le grave tort de dédaigner, parfois même de maltraiter l'autorité des évêques, et de ne pas comprendre que, sans eux, on ne peut, dans l'ordre religieux, fonder rien de sérieux et de durable.

La cause de l'*Avenir* fut portée à Rome. Le pape d'alors n'était pas un Léon XIII ; mais s'il n'approuvait pas tout ce qu'il y avait de nouveau, de hardi et parfois d'excessif dans l'entreprise, il savait que les jeunes qui la dirigeaient étaient généreux, vaillants et dévoués à l'Eglise et n'avait jamais voulu jusque-là se prononcer contre eux. Il pensait que l'expérience corrigerait d'elle-même ce qu'il y avait d'outré et d'erroné dans leurs idées, et qu'il fallait laisser « le temps couvrir de ses plis leurs personnes et leurs actes. »

L'insistance hautaine de Lamennais força Grégoire XVI à se prononcer. Sans nommer aucun écrivain ni désigner aucun écrit, il condamna les exagérations de l'*Avenir* et le caractère trop absolu de certaines de ses thèses.

Le journal cessa de paraître, et ce mouvement si plein d'espérance fut interrompu ; mais l'énergie et l'heureuse influence de son action ne devaient pas être perdues. Et pour résumer l'œuvre des

Jeunes de 1830, nous pouvons emprunter l'opinion de l'historien de Montalembert : « Bien qu'il n'ait guère vécu plus d'une année, l'*Avenir* a tracé dans l'Eglise de France un long et profond sillon. Ce n'est pas seulement par le génie et l'éloquence de ses rédacteurs qu'il est remarquable ; il l'est bien davantage par le nombre et la valeur des idées qu'il a semées, idées généreuses et hardies, idées justes et lumineuses dont leur ensemble, téméraires et erronées sur quelques points, idées dont certaines ont l'éclosion lente et demanderont peut-être un siècle pour arriver à maturité. ... En dépit de la malheureuse défection de Lamennais, nous souhaitons à l'Eglise de France, dans les temps troublés qu'elle traverse, des défenseurs aussi intrépides, aussi désintéressés, aussi dévoués, possédant au même degré les dons de l'esprit et du cœur. Nous souhaitons à notre jeunesse contemporaine des chefs comme Lacordaire et Montalembert qui la dirigent et l'entraînent aux nobles combats de la vérité et de la foi. »

C. DUTEMPLE.

Le Congrès de Guingamp

Les faits, une fois de plus, viennent de montrer à quel point notre mouvement répond à des aspirations réelles et profondes qui n'attendent, pour se transformer en forces conquérantes, que d'être précisées, orientées.

Les cercles d'études de Guingamp comptent à peine cinq mois d'existence, et déjà ils ont senti le besoin de propager la vie qui monte en eux, débordante. Le 15 mars dernier, sur l'initiative du camarade Guidon, l'infatigable président du cercle *Charles de Blois*, les groupes de Guingamp invitaient leurs jeunes catholiques d'une cinquantaine de paroisses environnantes à venir prendre contact avec leurs camarades du *Sillon* dans une réunion préparatoire au prochain Congrès de St Briec. Le succès de cet appel, grâce au dévouement éclairé des vicaires de la région guingampaise, a dépassé les espérances les plus optimistes : la petite réunion projetée fut un vrai Congrès.

La Messe

L'Oratoire St François d'Assises — chapelle de l'ancienne Poste — où M. l'abbé Gouasdoué, conseiller du cercle *Charles de Blois*, cé-

lèbre la messe, se trouve bien étroit pour contenir les 250 congressistes. Loin d'en souffrir, le recueillement de l'assemblée où, littéralement, le prêtre coudoie le laïque, l'employé le cultivateur et l'étudiant l'ouvrier, n'en est que plus profond, plus intime.

A l'évangile, M. le Chanoine Le Goff, curé archiprêtre prononce une belle allocution.

Pourquoi êtes-vous venus, jeunes gens, nous dit-il, vous qui êtes du *Sillon* ou qui en serez bientôt ? Vous êtes venus retremper vos énergies... Il en est qui ne savent que gémir et pleurer. Pleurez, si vous le voulez, sur votre patrie ! pleurer est doux quelquefois. Pleurez ! mais que vos larmes trempent vos volontés comme l'eau trempe le fer pour le transformer en acier. Vous serez forts si vous êtes avec Dieu car Dieu ne recule pas.

Première séance de travail

La messe est terminée, Par petits paquets, dans le plus grand calme, un calme qui semble bien surprendre la population guingampaise et restera pour elle comme la caractéristique de cette belle journée, les congressistes se sont rendus à la grande salle du Patronage.

A dix heures un quart, le camarade Even, président du *Sillon de Bretagne* et président du Congrès, déclare ouverte la première séance de travail. Puis, une fois que le président a expliqué bien clairement la méthode à suivre dans la discussion, le camarade Stéphan du cercle *Charles de Blois* commence la lecture de son rapport sur les cercles d'études. Il précise le but des cercles d'études, œuvre de formation et de pénétration, bien distincte de celle des patronages, œuvre de simple préservation, et expose les méthodes de travail usitées dans nos cercles, en insistant sur le travail fondamental : se pénétrer de l'esprit du *Sillon*. La question du recrutement est aussi de première importance, « ne pas accepter indistinctement tous les catholiques, dit le rapporteur, mais seulement les âmes fortement trempées, les mortifiés, les purs. »

Ce premier rapport est l'objet d'une discussion mouvementée à laquelle prennent part surtout les représentants des cercles ruraux. — L'abbé Savidan de Langoat, pour répondre à une question du camarade Bérest, de Saint-Malo, explique comment il s'y est pris pour former un cercle à la campagne. — L'abbé Chareton, de Saint-Brieuc, et l'abbé Le Roux, de Lanrodec, donnent des indications très pratiques sur le choix des sujets d'études dans les cercles ruraux. A leur avis, avant de se lancer dans les questions économiques et sociales, il importe d'étudier l'agriculture. Les membres des cercles d'études ne pourront exercer autour d'eux une réelle influence que le

jour où ils seront devenus des cultivateurs expérimentés et instruits. — Sur le recrutement des cercles dans les collèges, l'abbé Kergus, de Guingamp ; l'abbé Rannau, de Plouguernevel ; l'abbé Salliou et le camarade Auffret, de Tréguier, échangent d'intéressantes observations d'où semble se dégager cette conclusion : En règle générale, aucun élève, même de Philosophie, ne sera inscrit d'office au cercle d'études.

Au camarade Gaignoux, de Saint-Brieuc, de lire son rapport sur les « Relations entre les groupes d'une même région ». Ces relations sont nécessaires pour créer une atmosphère favorable à la diffusion de nos idées et de notre esprit, nécessaires aussi pour mettre les groupes à l'abri des dangers de l'isolement ou de l'absorption. Comment les assurer ? Par les congrès trimestriels, les voyages d'études où voisinent les groupes, par les congrès locaux, comme celui qui nous réunit aujourd'hui, par les congrès régionaux, comme celui qui va se tenir à Saint-Brieuc, par les congrès nationaux et surtout, moyen toujours applicable et facile, par la lecture assidue et attentive du *Sillon* et de l'*Ajonc*. Cet intéressant rapport est suivi d'une assez longue discussion. Le camarade Bérest déplore que les camarades ne fréquentent pas davantage la revue le *Sillon*, où sont expliqués les articles fondamentaux de notre doctrine, et voudrait qu'on prit l'habitude de la lire en commun dans tous les cercles. Le camarade des Cognets demande une fidélité plus grande à répondre à la correspondance trimestrielle. Michel Even insiste sur la nécessité de lire l'*Ajonc*, organe spécial des intérêts du *Sillon de Bretagne*. Cette Revue ne fait nullement double emploi avec le *Sillon*, c'est un complément qui tâche de se mettre à la portée de tous.

Le Banquet

La discussion se prolonge. Il va être midi. Le président résume les débats et nous convie à nous diriger vers la salle du banquet, rue des Salles, où nous trouvons dressée une table de 210 couverts. Quoi qu'en dise la rumeur publique, qui prétend qu'à un banquet du *Sillon* on joue beaucoup de la langue et très peu de la mâchoire, le menu est fort bien rempli, ce qui ne nous empêche pas d'attendre avec impatience l'heure des toasts. Enfin le dessert arrive. Au milieu des applaudissements, Michel Even nous communique ces télégrammes :

Camarades Rennais, retenus pendant Congrès envoient aux sillonnistes de Basse-Bretagne leurs amitiés dans la Cause. »

Sillon Rennais.

Camarades morlaisiens font vœu succès Congrès et sont de cœur avec vous.

Je bénis les jeunes du *Sillon*, avec la sainte Vierge pour patronne, leurs prêtres pour appui, leurs évêques pour guides, ils sont sûrement dans la voie providentielle.

FALLIÈRES.

évêque de Saint-Brieuc et Tréguier

Plus tard, dans l'après-midi, arrivera la dépêche de Marc Sangnier :

Suis de cœur avec tous ; organisez Congrès vraiment digne de Bretagne et du *Sillon*, très fraternellement vôtre.

MARC.

Alors s'ouvre la série des toasts.

M. le CURÉ-ARCHIPRÊTRE DE GUINGAMP, trouve que Marc Sangnier, pour s'être consciencieusement pénétré de l'Evangile est l'homme qui a le mieux compris les besoins de notre temps ; aussi est ce au *Sillon*, entre tous les mouvements de Jeunes que vont ses préférences.

M. L'ABBÉ GOVASDOUÉ, pour exprimer ses sentiments emploie la vieille langue d'Arvor et le rythme poétique : « Vous êtes venus, dit-il aux sillonnistes, pour apprendre à combattre, à combattre en aimant. »

L'ABBÉ KERBUS, pris à l'improviste, crie à la trahison et se venge du président en l'accablant d'éloges mérités d'ailleurs et confirmés par les applaudissements de l'assistance.

GUIDON, fidèle jusqu'au bout à ses devoirs d'organisateur, nous avons la reconnaissance pour toutes les bonnes volontés qui ont contribué à donner tant d'éclat à ce Congrès dont nous sommes si fiers.

DES COGNERS boit à l'amitié du *Sillon*, à l'espoir du *Sillon* dans l'avenir... Cet espoir qui a son appui dans le Christ ne sera pas confondu.

M. LOUIS NEUMAGER boit au *Sillon*.

EMMANUEL HUET, de Saint-Brieuc, dit le bien que lui a fait ce Congrès : il lui semble que depuis ce jour, il est encore plus du *Sillon*.

ÉTIENNE NICOL, de l'Institution Notre-Dame, boit « à nos rêves d'aujourd'hui, à la démocratie de demain. »

BÉRÉST, de Saint-Malo, boit à la famille, cette cellule de la démocratie future et de la race nouvelle que le *Sillon* ambitionne de former.

L'ABBÉ CHARETON exhorte les assistants à répandre autour d'eux, chacun dans son milieu, les saines et grandes idées qu'ils ont entendu exposer aujourd'hui.

L'ABBÉ SALLIQU « sillonniste d'aujourd'hui ou tout au plus d'hier », a retrouvé dans Jean des Cognets un camarade de collège, un frère, que dès le premier abord il a aimé.

D'autres toasts sont encore portés par Lecoq de Plouvara, l'abbé Le Roux de Lanrodec et l'abbé Rannou, au nom de Rostrenen et de Plouguernével. Michel Even se lève alors, il dit son émotion et sa reconnaissance à la vue de tout ce qui s'est fait en si peu de temps dans ce coin de la Bretagne. Six mois auront suffi pour faire connaître et aimer le *Sillon* dans la plupart des communes de cette région. — Dieu soit loué !

Deuxième séance de travail

Deux heures un quart. Nous voici réunis de nouveau dans la salle du Patronage, pour écouter le rapport du camarade Bourdin, de Saint-Malo, sur « la propagande en faveur de l'extension des cercles d'études ». Quelles brochures répandre ? Evidemment les nôtres, d'abord tous les tracts en faveur du *Sillon*. Mais le rapporteur a surtout foi dans la propagande individuelle, l'action personnelle du « sillonniste » sur ses amis pour leur faire comprendre le but que le *Sillon* se propose, les méthodes qu'il emploie pour les amener à s'enthousiasmer à bon escient pour la Cause. En terminant, le rapporteur fait observer que l'*Ajone*, spécialement destiné aux cercles de Bretagne, doit être rédigé par eux.

La discussion est ouverte. Le camarade Guillou, de Tréguier, voudrait savoir comment, lui, collégien, pourra faire de l'action individuelle. Bourdin lui répond très justement : « Vous avez, dans les condisciples qui vous entourent, un champ d'action tout indiqué. Et pendant les vacances, quatre grands mois de vacances, ajoutez un congressiste, votre propagande deviendra plus étendue et plus féconde encore.

Le cercle d'études, interroge l'abbé Chareton, peut-il s'ouvrir aux non catholiques ?

Michel Even, des Cognets, Bérést, montrent, par des preuves diverses, qu'accepter des anticléricaux dans un cercle confessionnel est chose dangereuse. Mieux vaut, s'ils sont loyaux, les voir en dehors des réunions officielles. D'ailleurs, fait remarquer des Cognets, les catholiques reçus par surprise au cercle, par là même qu'ils n'en prennent pas l'esprit ne tardent pas à s'éliminer d'eux-mêmes.

Michel Even recommande aux camarades une grande régularité dans l'envoi du rapport mensuel et les conjure de ne pas craindre de proposer à l'*Ajone* des articles, et des monographies. Enfin l'abbé Bos-

cher, de Lannion, demande comment dissiper les préjugés qui s'élèvent contre le *Sillon*, à cause de son attitude politique et religieuse. « Faites moi crédit d'un quart d'heure, lui répond des Cognets : j'espère vous donner satisfaction. »

La Conférence

Et la séance est levée pour permettre aux invités de prendre place pour la causerie de Jean des Cognets sur le *Sillon*. Nous ne tenterons pas de décrire l'effet produit sur l'auditoire par la parole de l'orateur qui, par moments, s'élève jusqu'aux sommets de l'éloquence la plus vraie. Sa voix est d'une sonorité remarquable, son argumentation serrée et tous sentent que c'est son cœur, sa conviction inébranlable qu'il veut faire passer dans le cœur de ceux qui l'écoutent. Des salves prolongées d'applaudissements hachent à tout instant son beau discours dont nous ne pouvons qu'indiquer ici — et bien imparfaitement — les grandes lignes.

Le *Sillon* répond merveilleusement aux nécessités actuelles. Ses ennemis le sentent bien. Ils le sentaient bien, ceux qui, dernièrement à Limoges, conspuaient tout ce qui est respectable; pour synthétiser toutes leurs haines ils n'avaient pas trouvé de cri plus expressif que celui-ci « A bas le Sillon. » Si encore il n'était méconnu que par les mauvais. Ceux qui devraient être ses amis ou du moins ses alliés lui reprochent son attitude politique et son attitude religieuse. Avec quelle vigueur des Cognets fait justice du premier de ces griefs, et avec quelle fierté il rejette le second.

Qu'est-ce donc que le Sillon? Un mouvement catholique, démocratique et républicain qui se propose de refaire la France par l'éducation morale et civique du peuple. La tâche sera longue peut-être, mais elle aboutira. Où la haine des adversaires a échoué nous triompherons, nous, les humbles, les petits, les prétendus ennemis du progrès; nous ferons la démocratie nouvelle, car nous nous appuyons sur l'Eglise, sur le Christ, sur l'Amour.

Bien des larmes coulèrent pendant cette triomphante apologie des idées et de l'esprit du *Sillon*.

Cette consolante journée touchait à sa fin. Ouverte par la prière, elle se termina par la prière. Ce fut à la basilique que les « Sillonnistes » se rendirent pour le Salut du Saint-Sacrement, pour le renouvellement de plus en plus réfléchi du pacte par lequel ils se sont donnés, corps et âme, au Christ, pour toujours...

UN CONGRESSISTE.

VAINCRE OU MOURIR

Aux Jeunes Gens de Bretagne venus à Guingamp
le 2 Avril 1905.

Mignoned a Vreiz-Izel,
Deut a dost ha deut a bel
Da doman o kalono
Neur gër brudet pell'zo !

Brudet gant he fardon braz,
Gant he gizio muoc'h c'hoaz :
« *Ar fun trineud* » a lare
« Penoz an oll 'n'em glêwe.

En Gwengamp evel brebdeur,
Paour ha pinvik, er gër-veur
Dimeuz ar c'hoing-man a Vreiz
Doa met eur galon 'n'o c'hreiz.

Kalon gristen ha leal
'Wit ober brezel d'ar fall,
Karout Doue hag o bro
Kordan, daoust d'ar gwaleurio !

Tremenet int !... En envo
Herie, 'trid o c'halono
O welet, en douar Breiz,
Tud iaouank boudet aleiz.

Wit ober 'rpez o deuz gret,
Wit 'nem intent, 'nem glewet
Ha krigi d'ober trezel
Betek trec'hi pe verwel !

Ober brezel 'n'eur garout
Netra gant e 'wit galloud
Met karante, ... karante
'N nesan... karante Doue.

O ma mignoned, m'o ped
Gouveet penez ar bed
'Zo bet troet pen-da-ben
Gant eun dra :... dousder gristen.

Camarades de la Bretagne,
Venus de près et venus de loin
Pour réchauffer vos cœurs
Dans une ville depuis longtemps célèbre.

Célèbre par son grand pardon,
Par ses vieilles coutumes encore plus
« *Le triple cordon* » (1) disait :
« Que tous s'entendaient,

A Guingamp, comme des frères.
Pauvres et riches, dans la capitale
De ce coin de Bretagne
N'avaient qu'un cœur,

Cœur chrétien et loyal,
Pour faire la guerre au mal,
Aimer Dieu et leur pays,
S'entendre, malgré les malheurs.

Ils sont trépassés !... Au ciel,
Aujourd'hui leur cœur tressaille
En voyant, sur la terre bretonne,
Des jeunes gens assemblés nombreux

Pour faire ce qu'ils ont fait,
Pour se concerter, s'entendre
Et entreprendre le bon combat
Jusqu'à vaincre ou mourir !

Combattre en aimant,
N'ayant avec eux d'autre force
Que l'amour, l'amour
Du prochain et l'amour de Dieu.

O mes camarades, en grâce,
Sachez que le monde
A été totalement transformé
Par une seule chose : la douce charité
chrétienne.

(1) Devise de Guingamp : « *Le triple lien est difficile à rompre.* » Cette devise rappelle l'union des trois ordres : le clergé, la noblesse et le peuple.

Dousder ewit kuzuilli,
Nerz ewit ober kredi ;
Ia, dousder ha nerz dalc'hmad
Ha gant e bepred skouer-vad.
Ward douar Breiz, tud iaouank,
Ar mammo kristen 'zo stank
'Weler en dro d'e boudet
Bugale leun a iec'hed.

Tad ha mamm a renk c'houezan
Ewit gallout o magan ;
Met karante 'deu a-ben
Da bourchas d'e bara-gwen.
Ar garante gant ar fe
'Ro nerz da boanial bemde
Da voutan war an alar
'Cha he zouc'h don en douar.

Hag an douar, distrempet
Gant c'houezen an tal, ro ed ;
Ed 'ro bara ; ar bara
'Vag an tiegez ar brasa.

Nec'het ha naon d'e, me wel
Bugale à Vreiz-Izel
Krog en broz o Mamm a ra
Eur vouz'houerz e n'eur wela !

Me glew mouez ar Vam a lar :
« Kroget en lost an alar
« Gret hoc'h erw... Doue, c'hado
« Ha hon bro a c'hadvevo ! »

Ia, c'hadvewan 'rei Breiz,
Rag, tud iaouank, en o kreiz.
'Zo kalon aour... peadra
Da derc'hel eur vro 'n'he za.

War-zav eta wit Doue
Wit hon bro, 'wit Frans ive !
War-zav, mignoned ma bro :
Ni, drec'ho, pe ni varvo !

Douceur pour conseiller
Ténacité pour faire croire,
Oui, douceur et fermeté toujours
Et avec cela toujours le bon exemple,
Sur la terre de Bretagne, jeunes gens,
Nombreuses sont les mères
chrétiennes

Autour desquelles on voit réunis
Des enfants pleins de santé.

Père et mère doivent peiner
Pour pouvoir les nourrir ;
Mais l'amour vient à bout
De leur procurer du pain blanc.

L'amour avec la foi
Donne la force de peiner tous les
jours.

De pousser à la charrue
Dont le soc s'enfonce profondément
dans la terre

Et la terre, détrempeée
Par la sueur du front, donne du blé ;
Le blé donne du pain... le pain
Nourrit le foyer le plus nombreux.

Inquiets et affamés, je vois
Les enfants de la Bretagne
Tenir par la main la robe de leur Mère
Qui sourit en pleurant !

J'entends la voix de la Mère qui dit :
« Mettez la main à la charrue,
« Creusez votre sillon... Dieu sèmera
« Et notre pays revivra. »

Oui, la Bretagne revivra,
Car, jeunes gens, en vous
Il y a des cœurs d'or... de quoi
Tenir un pays debout !

Levez-vous donc pour Dieu
Pour notre pays, pour la France

Levez-vous, camarades de mon pays :
Nous vaincrons ou nous mourrons !

Y.-M. G.



La Vie du Sillon de Bretagne

Une tâche impérieuse à la fois sociale et religieuse s'impose à nous. A l'entrée de la vie, les luttes du passé n'ont pas usé nos forces, et c'est pour cela que nous travaillons ardemment à l'avènement de la démocratie rêvée, démocratie que nous regarderons comme l'avenir nécessaire, et qui est aujourd'hui encore resserrée « dans des langes étroits ou sanglants. »

Catholiques, nous croyons être les ouvriers privilégiés « d'une transformation sociale qui, logiquement et historiquement n'est possible que par le Christianisme : nous ne voulons pas que la vie du Christ demeure inutile dans nos cœurs, mais qu'elle se répande partout, qu'elle anime et vivifie tout pour le salut du peuple ».

Telle est notre tâche. Pour la réaliser, deux actions s'offrent à nous, l'une intérieure, l'autre extérieure. Nous pratiquons les deux.

Dans les cercles d'études, nos camarades s'efforcent de « se faire une âme commune » et aussi de préciser chaque jour davantage leurs idées sur les questions qui sollicitent leur attention ou leur activité.

Mais il ne suffit pas que le *Sillon* soit un foyer de vie. Il faut que cette vie se manifeste à l'extérieur.

Nos camarades le savent bien, et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore nous allons pouvoir parcourir ensemble les multiples manifestations de cette vie si féconde en conséquences pour la Cause et pour nous-mêmes.

Le dimanche 12 mars, les camarades Rouyer et Héliès de Brest ont rendu visite au cercle de Pleyben. Devant une centaine de jeunes auditeurs, spécialement convoqués, Rouyer a parlé du *Sillon*, et Héliès des Mutualités pour bétail.

Ce que nous
voulons

Action
intérieure
et action
extérieure

Dans le Finistère
A Pleyben

Après vêpres, a eu lieu une réunion plus intime. Devant les membres du cercle et du patronage, Rouyer a exposé les méthodes et les moyens d'action employés par les sillonnistes brestoïis.

Le 19 mars, les sillonnistes brestoïis et morlaisiens avaient organisé une grande fête dans le but de propager plus encore les idées du *Sillon*.

Nous avons tout d'abord entendu la conférence sur le *Sillon* par le camarade Daniel Le Hire, avocat à Morlaix, après laquelle M. Roull, curé-archiprêtre de Saint Louis, qui présidait la séance, a tenu à témoigner avec plus de force son attachement au *Sillon*. Enfin les trois actes du drame *Amour et sacrifice*, si patiemment attendus, se sont déroulés devant un auditoire qui ne ménageait pas les applaudissements qui, en somme, étaient bien mérités.

Pendant les entr'actes, de nombreux intermèdes dont notamment le chant de la *Jeune Garde* chanté par tous les Sillonnistes, la *mort du Jeune Garde* ainsi que *Parlons du Christ*, n'ont pas cessé d'intéresser vivement l'auditoire et d'y soulever des tonnerres de bravos.

Comme aucune fête qui se respecte ne se termine sans banquet, un repas intime réunissait une dernière fois les sillonnistes brestoïis, morlaisiens, ainsi que les délégués des cercles de Saint Marc, Saint-Pierre, Lannilis, Pleyben, etc.

Le jeudi 23 mars, à 8 heures, dans la salle de la Venelle de la Roche, à Morlaix, le camarade Herry, du cercle d'études, a fait, devant 700 personnes environ, une conférence très applaudie sur la *Divinité de Jesus-Christ*.

La petite localité de la Trinité-sur-Mer, vient de tenter un effort pour la création d'un cercle d'études. Précaires seront probablement les débuts ; mais, Dieu aidant, le grain lèvera dans le « sillon ». Déjà le nouveau groupe a manifesté son désir de vivre. Dimanche soir, 2 avril, dans la salle de l'école libre, s'est organisée une séance de projections au profit du *Sillon*. M. l'abbé le Pallec, devant un nombreux auditoire, a éloquemment expliqué les vues de la Passion

A Brest
Matinée
Sillonniste

A Morlaix
Une conférence

Dans le
Morbihan
A la
Trinité-sur-Mer

qui figuraient au programme ; puis, en quelques mots bien sentis, l'orateur a fait connaître l'œuvre d'apostolat entreprise par Marc Sangnier. Et la soirée s'est terminée fructueuse et pleine d'espérance pour l'organisation sérieuse du nouveau cercle d'études.

Le samedi 18 mars Frogé et Douet du *Sillon Rennais* se trouvaient à Guingamp et faisaient à nos jeunes camarades du cercle du collège et du cercle Charles de Blois une causerie sur le *Sillon*. Le lendemain dimanche accompagnés de quelques camarades de Guingamp ils se rendaient à Bourbriac et prenaient la parole devant un auditoire d'environ 200 personnes. Vers la même époque Michél Even allait porter ses encouragements aux camarades de Plougernével, de Rostrenen et de St-Brieuc.

Le dimanche 26 mars, Richard et Herpe du *Sillon Rennais*, sont allés faire une visite au jeune cercle de Fougères. Ils s'y sont trouvés en présence d'un noyau d'ouvriers remplis d'ardeur et de bonne volonté.

Le camarade Richard, dans une conférence détaillée, a dit à ses auditeurs ce qu'était le *Sillon* et ce qu'il fallait faire pour en acquérir l'esprit. Puis, le camarade Herpe a pris la parole pour leur adresser quelques encouragements, et leur montrer la grandeur du rôle qu'ils acceptaient en s'associant à l'œuvre de rénovation sociale que poursuit le *Sillon*.

A Rennes, le groupe rural continue ses travaux. Il a étudié, tout dernièrement, la situation des propriétaires ruraux, du fermier et des ouvriers agricoles, et a abordé la question du logement à la campagne.

Quelques uns de ses membres, Dubois et Douet, sont allés dans deux communes voisines faire des conférences sur le *Sillon*, devant cinquante jeunes gens dont une quinzaine appartiennent déjà à un cercle d'études, et sur la *Mutualité contre la mortalité du bétail*, devant une trentaine de cultivateurs qui ont résolu de se mettre à l'étude de la question.

Le dimanche 9 avril, les camarades Lacoste, Sauvage, Lejeune et quelques autres du cercle Saint-Louis de Saint Servan allaient visiter le jeune cercle de Pleudihen, fondé il y a deux mois à la suite d'une

Dans les
Côtes-du-Nord
A Guingamp

A Bourbriac

Dans
l'Ille-et-Vilaine
A Fougères

A Rennes
Au Cercle rural

A Saint-Servan

conférence de l'abbé Populaire. Pendant quelques bonnes heures, ils ont parlé du *Sillon* à nos jeunes amis et ont encouragé leurs études agricoles.

Une douce surprise était réservée à nos camarades : M. le Recteur de Pleudihen a tenu à venir passer quelques instants avec eux. Ils ont rencontré en lui un ami du *Sillon*, et combien encourageantes ont été ses paroles : « Marc Sangnier, a-t-il dit, vous a placé sur le bon terrain, restez-y avec la croix pour bannière et l'amour du Christ comme armes, vous êtes vraiment forts et serez invincibles. » — A regret, nos camarades se séparent de l'abbé Méheut, l'aumônier du nouveau cercle, et de leurs nouveaux amis, mais ils les quittaient pleins de confiance, car à Pleudihen aussi le bon grain germe et le *Sillon* s'épanouit :

Le même jour, le *Sillon Nantais* avait organisé à Nantes un petit congrès auquel assistaient L. Meyer, du *Sillon Central*, et Michel Even, président du *Sillon de Bretagne*. Faute de place, nous n'en pouvons publier le compte rendu. Nous y reviendrons longuement dans notre prochain numéro.

Et maintenant que quelques jours seulement nous séparent du Congrès de Saint-Brieuc, il nous reste à lancer un dernier appel à tous nos camarades.

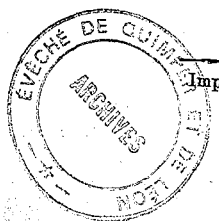
Depuis moins d'un an, le mouvement d'éducation populaire s'est développé en Bretagne avec une intensité remarquable. Le Congrès des 23, 24 et 25 avril aura donc une importance très réelle servant non seulement à prouver notre vie sociale, mais encore à préciser notre orientation et à amener des conclusions utiles.

Nous avons donc la certitude que nos camarades, désireux de faire œuvre positive, se feront un devoir de venir nombreux au rendez-vous qui leur est fixé. Aussi, camarades du *Sillon de Bretagne*, nous vous disons à tous : « A bientôt ! A Saint-Brieuc ! »

ALBERT COUDRON.

Dans la
Loire-Inférieure

Le Congrès
régional



Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté, Rennes.

Le Gérant : P. DUBOIS.

L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE

PAR MARC SANGNIER

(Perrin, éditeur)

Ce n'est pas seulement la pensée du *Sillon*, c'est son âme qu'on trouvera dans ce livre dont les pages ont été écrites, pour ainsi dire, en pleine bataille. — Voici la liste des chapitres de l'*Esprit Démocratique* :

PREMIÈRE PARTIE : Fraternellement.

Pourquoi nous voulons espérer. — Le devoir de vivre. — Comment Jacques Mercœur rencontra Dieu. — Nos auxiliaires. — L'action positive. — Une méthode. — La vie qui monte. — Action politique et action sociale.

DEUXIÈME PARTIE : Démocratie.

L'action morale et sociale du catholicisme. — La « démocratie chrétienne ». — Démocratie et hiérarchie. — L'esprit de classe. — Christianisme et démocratie. — Le nombre et la force. — Pour la société, par l'individu. — Tradition et progrès.

TROISIÈME PARTIE : Hier et demain.

Et exaltavit humiles. — Les ennemis intérieurs du catholicisme. — L'indestructible vie. — Pour qu'ils reviennent. — Le corps à corps. — Logique. — Discipline et liberté. — Ce qui ne meurt pas. — Quiétude. — La libre route.

L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE

Un volume : 3 fr. 50 franco.

Nous consentons à nos camarades des réductions par quantité.

Vient de paraître :

COMPTE-RENDU ILLUSTRÉ

DU 4^E CONGRÈS NATIONAL

DES CERCLES D'ETUDES ET DES INSTITUTS POPULAIRES DE FRANCE
CONTENANT

— Le discours sténographié de Marc Sangnier au manège Saint-Paul suivi de la contradiction.

— Le texte des rapports sur les Cercles d'études, les Instituts Populaires et les Coopératives de consommation.

— Le compte-rendu très complet de la Réunion sociale des journalistes, des séances de travail et des différentes manifestations du Congrès, etc.

— La lettre de S. E. le Cardinal Merry del Val à S. E. le Cardinal-Archevêque de Paris à l'occasion du Congrès du *Sillon*.

— L'allocution de S. E. le Cardinal Richard à la messe de Saint-Sulpice.

Une forte brochure de 136 pages, illustrée de nombreuses photographies et de 4 gravures hors texte : 0 fr. 70 prise dans nos bureaux, franco 0 fr. 90.

(Adresser toute demande à l'Administrateur du *Sillon*, 34, boulevard Raspail, Paris, VII^e.)

Compte-rendu du Congrès du Mans 0 60 franco
Le Problème du Terrianisme, conférence faite par l'abbé LEMIRE, député du Nord, au *Sillon de l'Yonne*. Prix : 0 fr. 20. Par quantité : 16 fr. 60 le cent.

2° Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire avec le présent numéro, de bien vouloir le renouveler au plus tôt pour éviter les retards dans l'envoi de la Revue et les frais de recouvrement par la poste.

3° Les abonnements partant désormais des 15 janvier, avril, juillet et octobre, nos abonnés du 15 juin 1904 qui désirent renouveler leur abonnement sont priés de nous envoyer 2 fr. 75 au lieu de 2 fr. 50, le prochain abonnement devant compter 13 numéros.

4° Ceux qui ne nous auraient pas envoyé 2 fr. 75 avant le 1^{er} juin sont priés de faire bon accueil à notre traite postale de 3 fr. 25 (0 fr. 50 pour frais de poste) qui leur sera adressée dans la première quinzaine de juin.

POUR PARAÎTRE TRÈS PROCHAINEMENT

Compte-rendu sténographique Du Congrès de Saint-Brieuc

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

PRIX : 0 fr. 60

NOTA. — En raison du nombre considérable des demandes qui nous sont parvenues nous reculons jusqu'au 25 mai, dernière limite, les dates des commandes de ces compte rendus.

Nous rappelons que si ces commandes excèdent 50 exemplaires au minimum, nous laisserons chaque exemplaire au prix de 0 fr. 50.

AVIS

Les Camarades sont priés de joindre le prix du port au prix net des ouvrages qu'ils nous demandent.

Adresser toute demande à Adolphe RICHARD, service de Propagande, au « Sillon Rennais, 45, rue Saint-Melaine.

2^e Année.

N^o 5.

15 Mai 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Impressions et Souvenirs

C'est l'âme toute pleine encore des douces et pacifiques émotions du Congrès de Saint-Brieuc que nous écrivons ces lignes.

Comment le tempérament le plus profondément, le plus naïvement démocratique, peut s'allier à la discipline catholique la plus vigoureuse, nous l'avons joyeusement senti dans ces immenses assemblées où l'âme même de la Bretagne semblait librement s'épanouir, unissant dans un harmonieux amour, le respect des vieilles traditions et l'ardente passion des temps nouveaux que l'avenir appelle.

Depuis deux ans le *Sillon* s'est prodigieusement développé en Bretagne. Ce peuple rêveur et mystique était fait pour comprendre l'idéal de nos amis et ne devait pas laisser que

de s'y attacher avec une invincible ténacité qu'aucun obstacle ne pourrait briser. Rien n'est plus faux, en effet, que de représenter la Bretagne comme une terre timide, engourdie dans les inconscientes routines d'une somnolente réaction. C'est une terre ardente, vigoureuse, féconde. Il ne faut pas prendre pour une inintelligence des besoins du temps présent, pour un dégoût de l'avenir, ce qui n'est que fidélité. Le Breton est, en effet, passionnément fidèle. Son âme ne s'ouvre pas aisément aux enthousiames faciles, mais elle retient, malgré les sollicitations contraires et les tentations du dehors, les affections auxquelles elle s'est une fois livrée. Elle sait beaucoup mieux se donner que se reprendre.

Nulle part, sans doute, mieux qu'en Bretagne, on ne devait plus aisément comprendre comment au *Sillon* nous entendions aller au respect de la tradition, l'attrait de l'avenir et des nécessaires évolutions qui le prépareront. Que le progrès ne soit autre chose que la tradition en marche, c'est ce que l'on admet en Bretagne non comme un brillant paradoxe, mais comme une réalité vécue.

Au reste, et alors même qu'ailleurs la monarchie avait domestiqué les seigneurs, les couvrant d'argent et de titres pour les rendre inoffensifs, les déracinant pour en faire sinon toujours un soutien, du moins un ornement du trône, la noblesse bretonne demeura bien longtemps essentiellement démocratique. On sait que, durant les luttes héroïques de la chouannerie, nobles et paysans combattaient fraternellement unis. La guerre même de Vendée aurait présenté, paraît-il, le curieux caractère d'une insurrection de la campagne toute entière contre les avoués et les notaires, les huissiers, les avocats des villes, toute cette gent pseudo-intellectuelle et passablement tyrannique.

Aujourd'hui le divorce tend de plus en plus à s'accroître en Bretagne entre le catholicisme et les espérances, — disons mieux, les regrets monarchiques. Le recteur conserve l'influence qui échappe au château. Et cela est, sans doute, providentiel, car le socialisme commence à entamer le vieux sol granitique et à y opérer chaque jour de plus larges fissures. Dès lors, le danger est que l'on en arrive bientôt à poser à la population bretonne ce triste et injurieux dilemme : Il faut choisir, — les temps nouveaux l'exigent, — entre l'atavisme catholique et le tempérament démocratique de la race.

C'est là que serait le vrai danger pour la Bretagne.

Heureusement que les recteurs et que les petits vicaires, par leurs origines, par leurs idées, par leurs allures, par leurs aspirations, par toute leur vie enfin, sont un écrasant démenti aux sophismes intéressés des apôtres du socialisme anticlérical. Rien de plus populaire, de plus actif, de plus ouvert, de plus influent que le clergé breton ; rien de plus nécessairement orienté dans le sens de la République démocratique que les jeunes prêtres et les séminaristes de Bretagne, trop ardemment confiants dans la force sociale du catholicisme pour ne pas songer avec joie à essayer d'expérimenter sa puissance en vue de la réalisation des rêves même les plus hardis de l'âme contemporaine.

Voilà pourquoi le *Sillon* se sent si merveilleusement chez lui en Bretagne. Si le *Sillon* n'eût pas existé, les Bretons l'eussent inventé, tant celui-ci correspond merveilleusement à tout ce qu'il y a de mystique, de profond, de tendre, d'intérieur et de passionné en eux. Il y a là un éveil d'énergies jeunes que la politique locale ne peut évidemment pas manifester encore, d'autant plus que les exigences de l'heure pré-

sente et les nécessités de la lutte pour la défense des libertés religieuses imposent aux plus hardis, non des abdications, mais parfois des attentes et des délais.

Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment la démocratie d'un amour véritable et conscient, ceux qui se sont rendu compte qu'elle réclame impérieusement la discipline intérieure et la force morale du catholicisme, peuvent jeter un regard confiant sur la vieille terre bretonne. Ils peuvent écouter battre son cœur. Elle est sûre et fidèle. On peut placer en elle beaucoup d'espérances. Elle ne les fera pas mentir.

Marc SANGNIER.

Avis très important. — Voir feuilles roses.

UN CARDINAL « DÉMOCRATE » AU XIX^e SIÈCLE

Ce cardinal « démocrate » est le cardinal Manning, archevêque de Westminster. Il n'y a pas quinze ans que Manning a quitté la scène de ce monde, et déjà nous avons sur sa vie et sur son œuvre, une abondante littérature (1). A son tour, M. Victor de Clavolles, président de l'*Association des publicistes chrétiens*, vient de publier dans la collection des *Grands hommes de l'Eglise au XIX^e siècle*, une étude intéressante sur Manning, avec une préface de M. Brunetière. Nous voudrions à l'occasion de cet ouvrage, où son rôle social se trouve particulièrement mis en relief, présenter aux lecteurs de l'*Ajonc* le grand

(1) Parmi les principaux travaux publiés en France sur Manning, nous signalerons, *Manning et son action sociale* par le sympathique abbé LEMIRE, le *Cardinal Manning* par M. DE PRESSENSÉ, étude d'âme magnifique qui fait regretter davantage que son auteur se soit jeté dans la politique sectaire, enfin la *Vie du cardinal Manning* par M. l'abbé HEMMER, ouvrage sérieux et bien documenté. — Citons encore les conférences de M. l'abbé Carry (à Genève) sur la *Vie catholique de Manning*, auxquelles nous avons eu plusieurs fois recours.

ami du peuple, ou, comme l'on dit au *Sillon*, le « démocrate » que fut le cardinal Manning.

L'archevêque de Westminster, comme la plupart des hommes qui s'écartent des sentiers trop battus et troublent des habitudes anciennes, a rencontré sur sa route de nombreux contradicteurs que la mort n'a pas fait taire entièrement. Ce que du moins l'on ne saurait lui contester, c'est qu'il ait eu une âme d'apôtre et qu'il ait essayé de réaliser dans sa vie le programme de Saint-Paul : « Volontiers, je dépenserai tant, et je me dépenserai moi-même pour vos âmes. » On pourrait écrire de belles pages sur l'orateur, sur le défenseur des prérogatives pontificales ; mais ce qui domine en lui, ce qui lui donne son originalité vraie, ce qui fait sa marque distinctive, c'est son apostolat social. De son vivant déjà on l'appelait l'*Evêque des pauvres, le cardinal des ouvriers*, et le jour de sa mort ce fut dans la presse et dans les tribunes des deux mondes un concert d'éloges à sa mémoire et comme une voix unique de l'humanité pleurant son ami. Jetons donc un coup d'œil sur cette noble vie pour y puiser, avec l'exemple qui entraîne, cette confiance et cet amour qui soulèvent les âmes.

* *

Manning n'a jamais voulu s'occuper de politique, mais en revanche aucune œuvre sociale ne lui a été indifférente. Ce sont les œuvres populaires qui l'attirent surtout. Toute sa vie il a aimé les pauvres : cet homme qu'on eut dit de bronze montrait pour les malheureux une prédilection qui allait jusqu'à la tendresse. La maison épiscopale était devenue le rendez-vous de toutes les misères, de toutes les angoisses, de toutes les souffrances. On aurait, à ce sujet, quantité de faits et d'anecdotes à rapporter ; mieux vaut citer cette page tirée de son journal intime et qui nous révèle toute l'âme du grand cardinal (1) : « J'ai toujours eu, dit-il, de fortes tendances vers la classe pauvre et je m'appelle moi-même ironiquement un radical. Tout petit garçon, j'éprouvais une peine très vive quand j'entendais qu'on parlait durement à un pauvre domestique ; les gens de service les plus humbles étaient toujours bons pour moi et cherchaient à me faire plaisir. Je sentais déjà que nous sommes tous égaux devant Dieu. »

« Pendant plus de 50 ans, j'ai vécu au milieu du peuple : dix-sept ans comme pasteur protestant parmi les laboureurs et les bergers du Sussex, et trente-neuf ans à Londres. J'ai vu, entendu, connu leurs

(1) *Vie de Manning* par Purcell, cité par l'abbé CARRY.

besoins, leurs souffrances, leurs misères, la ruine de leurs désirs et de leurs espérances : *toute mon âme est avec les pauvres*. Les riches peuvent se suffire à eux-mêmes, ils ont des domestiques pour les aider. Mais qui peut parler pour les pauvres ? Entassés, à demi étouffés dans les bouges où la mortalité est deux, trois fois plus grande que dans les maisons bien aérées des riches bourgeois. Ma politique à moi, c'est la politique sociale, je l'ai dit bien souvent, je l'écris aujourd'hui pour la première fois. J'ai eu le droit de voter pendant cinquante ans, je n'en ai jamais usé qu'une fois, il y a vingt-six ans. Je méprise la politique pure.

« Mais, dans notre Angleterre, ils sont des millions qui logent dans des taudis empestés, vrais nids d'immoralité, et qui succombent à l'alcoolisme. Leur condition crie vers le ciel : je prie Dieu que mon successeur, comme moi, se consacre avec toute l'énergie de son esprit et de son cœur, au soulagement des classes populaires ! Puisse-t-il faire la guerre à l'alcoolisme qui nous ronge ! »

Ainsi donc Manning est avant tout préoccupé de la condition du peuple, et tous ses efforts tendent à améliorer sa situation matérielle ou morale : c'est du reste pour lui le secret et le moyen de pénétrer jusqu'à son âme. Au premier rang des œuvres qu'il a entreprises, il faut placer celle dont il parlait tout à l'heure, qui a pour but de diminuer chez les pauvres gens les habitudes d'ivrognerie.

L'ivrognerie, ou pour employer un terme plus scientifique et moins dur à entendre, l'alcoolisme a causé de grands ravages dans la nation anglaise au XIX^e siècle. Pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici, les peuples du Nord sont presque tous portés à l'abus des boissons fortes. Un peu partout, mais en Angleterre d'une façon plus méthotique qu'ailleurs, une lutte ardente s'est engagée contre ce fléau redoutable. D'autres vices sont plus graves, plus honteux, indiquent une perversion morale plus profonde ; aucun n'entasse plus de ruines et de misères dans les classes pauvres. Le bien être matériel, la vigueur intellectuelle et morale, la famille comme l'individu, tout s'effondre sous le poids de ce mal.

C'est ce que Manning avait constaté bien des fois, alors qu'étant simple prêtre, son ministère l'avait conduit dans les quartiers les plus peuplés et les plus misérables de Londres. Une haine implacable s'accumula en lui contre le vice social de l'alcoolisme. En 1865, il se décida à entrer dans une société de tempérance ; bientôt, sous la pression des circonstances, il en fit l'une des œuvres capitales de sa vie.

Plus encore que les Anglais, les Irlandais sont portés à l'intempérance ; au XI^e siècle, ce reproche leur était déjà adressé. Comme ces malheureux étaient très nombreux à Londres, Manning essaya de les arracher au terrible fléau. Il réorganisa l'ancienne société de tempérance fondée par le P. Mathew et lui donna le nom de *Ligue de la Croix*. En quelques années des milliers de ligueurs s'enrôlèrent dans l'association, et devinrent à leur tour des apôtres. Pour frapper l'esprit du peuple, on organisait des processions, des *meetings* monstres où Manning ne craignait point de se montrer en soutane rouge. Quand le Cardinal avait rappelé à la foule un grand devoir, il passait en revue l'armée de la tempérance, une armée de 10.000 catholiques parfois, défilant par paroisse, musique en tête et bannières déployées. Le peuple enthousiaste s'empressait si fort autour de lui, dans ces réunions, qu'il fallut créer une garde spéciale pour le protéger contre les flots débordants de la multitude.

Cette campagne ardente n'allait pas sans soulever de nombreuses critiques. Certains journaux le blâmèrent vivement de son activité contre l'alcoolisme. Quelques prêtres et même dit-on un évêque firent campagne contre lui. Loin de s'en émouvoir Manning redouble de zèle, s'adresse au gouvernement, puis à l'opinion publique et dans un écrit soutient que le peuple anglais doit par un mouvement « libre national et hautement moral », ne choisir que des députés résolus à voter une bonne loi sur les boissons.

Le Cardinal n'était si fort que parce qu'il ne se préoccupait jamais de la popularité, ne se demandant point à l'avance qui serait pour ou qui serait contre lui. Il s'aperçut bientôt que l'abstinence totale est le grand et unique moyen pour relever les buveurs endurcis. Si on veut l'obtenir de certaines âmes faibles, il faut leur montrer l'exemple. Aussi Manning, vers 1872, prit le *pledge*, c'est-à-dire, l'engagement formel de s'abstenir de toute boisson alcoolique jusqu'à sa mort. A ce propos, il aimait à raconter qu'un jour ayant rencontré dans la rue un Irlandais, affreusement ivre, il essaya de le sermonner ; l'Irlandais lui répondit : « Comment ! un prêtre comme vous est tombé si bas qu'il est pris le *pledge* de l'abstinence ! Jen'aurai jamais cru vivre en des temps pareils ! Dieu assiste votre Révérence ! » Il resta quand même un fidèle buveur d'eau. Dans ses dernières années, il avait plus de 80 ans, comme il souffrait de l'estomac, les médecins lui ordonnèrent de mettre dans son eau un peu de vin. Jamais il n'y consentit : « Si les pauvres ouvriers de Londres, disait-il, savaient que le vieux cardinal boit un peu de vin, ils se croiraient autorisés de garder l'habitude des liqueurs fortes. » Et c'est le même homme aussi, qui disait

gravement : « Si je n'avais pas fait le vœu d'abstinence, je n'oserais pas paraître devant mon Créateur ! »

On n'a pas montré partout la même ardeur pour lutter contre l'alcoolisme. Chez nous en particulier, en France, on n'a apporté ni la même énergie, ni le même esprit de suite. Cependant les tentatives opérées n'ont pas été inutiles : dans tous les milieux, on a fini par prendre la chose au sérieux, et depuis longtemps personne ne songe plus à rire des adversaires de l'alcoolisme. Un mouvement d'idées s'est produit qui ne restera pas sans résultats au moins partiels ; c'est qu'aucun effort généreux ne manque jamais de produire un certain effet.

Ce dévouement aux malheureuses victimes de l'alcoolisme fut le point de départ de sa popularité. Ayant pratiqué les œuvres, il pouvait faire des théories sociales ; ayant suivi à la lettre le précepte du Maître : *Cœpi facere et docere*, il avait après cela le droit de porter haut sa parole. Aussi, dans les vingt dernières années de sa vie, aucun débat public qui eût trait à la classe ouvrière n'a eu lieu en Angleterre sans que le cardinal Manning y ait pris part, soit par ses écrits, soit en allant parler dans quelque meeting. En 1883, une série d'ouvrages attirèrent l'attention sur les réduits abominables qui servaient d'habitation à une population nombreuse de la métropole. Une brochure anonyme : *Le cri des bas-fonds de Londres*, exposa la situation dans toute son horreur. Ce fut dans le public anglais un cri de stupeur. « Pendant que nous bâtissons nos églises, écrit lord Salisbury, pendant que nous nous consolions avec la religion et que nous rêvions d'un millénarisme, les pauvres sont devenus encore plus pauvres, les misérables encore plus misérables, et ceux qui étaient immoraux se sont pervertis encore davantage. » Ce fut une mode pendant quelque temps d'aller faire des études de mœurs, sous la protection de la police, dans les taudis empestés où grouillaient des êtres humains livrés à tous les ravages du vice et de la maladie. Le monde officiel finit par s'émouvoir de ce honteux état de choses : une commission fut nommée pour étudier la question. Le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, la présidait ; le cardinal Manning en fit partie, avec lord Salisbury, sir Charles Dilke et plusieurs autres. Manning proposa une série de mesures énergiques : ainsi, il demandait qu'on fixât le revenu que pourraient percevoir les propriétaires des logements pauvres. Il voulait qu'on ne pût priver d'eau les maisons des pauvres, même si le propriétaire n'acquittait pas la taxe d'eau. On était en face d'un réformateur ferme et prudent. Tous les membres

de la commission d'enquête furent vivement impressionnés par sa compétence et son sens pratique.

L'archevêque de Westminster porte son activité partout où l'appelle quelque service à rendre. Il encourage toutes les œuvres de miséricorde, l'hospitalité de nuit, le patronage des militaires, la visite des détenus, les sociétés de l'enfance. Il prête le concours, de sa parole aux œuvres anti-esclavagistes, et appuie le cardinal Lavigerie dans sa lutte contre le commerce des esclaves en Afrique.

Rien n'arrête son zèle. Il donne son approbation à la campagne ouverte contre la *traite des blanches*, au grand scandale de certains hommes. « Quand même, s'écria-t-il un jour à ce propos, douze tribus de Pharisiens et de docteurs se lèveraient contre moi, on en empêchera point de faire ce que je regarde comme un devoir ! » Il n'est pas jusqu'au général Booth avec son *Armée du Salut* qui n'obtienne des témoignages de sa sympathie, sinon pour la forme et la méthode, du moins pour les bonnes intentions de l'entreprise.

Le Cardinal montrait pour ces actes combien était grand dans son cœur l'amour du peuple, et combien il avait le désir de faire pénétrer dans les masses plus de justice et de charité chrétienne. Peu d'hommes dans notre temps ont mieux senti et mieux pratiqué ce qu'on est convenu d'appeler le Christianisme social. Ce n'est pas néanmoins qu'il soit interdit de discuter quelques unes de ses idées ou de ses entreprises. Il ne faudrait pas surtout ériger en règle générale tous ses actes. En toute chose, il faut tenir compte du milieu ambiant. Vérité en-delà des Pyrénées, erreur au-delà » disait Pascal. Faute de prudence et de mesure, on court le risque de froisser de légitimes susceptibilités et de compromettre les meilleures causes. Mais ces réserves faites, on ne saurait trop admirer le dévouement absolu de Manning à la cause du bien, et la grandeur des vues qu'il apporte dans ce dévouement. Que chacun de nous, dans sa sphère d'action, imite cette ardeur : ne soyons indifférents à aucune des idées généreuses qui font tressaillir l'humanité, et prenons part à toutes les grandes œuvres qui sont de nature à enrichir son patrimoine intellectuel et moral. Et quand à côté de nous, des hommes qui ne sont pas sortis de nos rangs y travaillent peut être déjà, montrons leur de l'estime et de la sympathie. Nous lisons dans l'Évangile que les Apôtres vinrent un jour trouver Jésus et lui dirent : « Maître, nous avons rencontré un homme qui chassait les démons en ton nom, nous l'avons empêché parcequ'il ne nous suit pas ». — Eh bien ! non, reprit le Seigneur, *ne l'empêchez pas, qui n'est pas contre vous est avec vous,* »

Oui ! sans doute, c'est cela : tout ce qui est bien, tout ce qui est

pur, tout ce qui est noble, tout ce qui chasse les démons, vient de Dieu et finit par retourner à Dieu. Bien loin donc de rester à l'écart d'aucune œuvre sociale, soyons toujours au premier rang quand il s'agit de diminuer ici-bas la somme du mal et d'assurer un progrès.

Pierre LEBRETON

Eun " ervenner " a Vreiz Coz

AN OTRO SAINT-ERVOAN

Un " Sillonneur " de la Vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT-YVES

*Légende merueilleuse de
Mgr Saint-Yves*

III. — Saint Yves à l'eschole (suite)

La Tradition nous conste enfin que nostre Yuon fust mené en Goëlo, à l'Abbaie Notre-Dame-de-Beauport, fort renommée pour la sapience de ses Relligieux, à seule fin d'y parfaire ses Humanitez ; apprentissage de séparation dont madame sa Mère se monstroît fort dolente. Mais Nostre Seigneur, en ceste rencontre, luy marqua sa dilection pour l'Enfant, ainsy qu'il parust à diuerses fois que la pource Dame, regardant sa place vide à la table du festin, se lamentoit et clamoit tristement : O las ! mon filz, mon

*Bue burzudus an Otro
sant Ervoan*

III. — Sant Ervorant er skol. (Keudalc'h)

Larout a rër, erfin, e oe kaset hon Erwan d'abati an Itron Varia Beauport, eun abati a vro Welo gwal vrudet abalamour da wigiegez e leaned : eno e tlee peurober e studi. Evelse e tiske an itron e Vamim en em distaga dioutan. Nag e oa kerse ganti ! Mes an Otro Doue, diwarbenn ze, a diskweas d'ei pegement e kare he bugel. Meur a wech e vije an Itron baour o sellet al lec'h goulou ac'h azee Erwan ennan ouz an dôl-dibri, ha 'n em glenim a rê, ganti eur garm glac'harus : « Siouaz ! va mad, eme-hi, ma

Yuonnic, où es-tu ? » Et soudainement apparoissoit l'Escholier de Beauport, lequel aiant ouï l'appel de sa chère Mère, en mesle le son d'*Angelus*, descampoît du Couvent pour venir à Kermartin d'heure du *Benedicite*, disnoit quant e ses parens, puis vitemment s'en reuenoit à Beauport pour le *Deo gratias* des Moynes ! Prodigious voiage, en si brief espace rancems, dont gardent remembrance les peuples du Goëlo au Keren que la pierre du pont de lloianno, sur laquelle s'agenouïtast le saint Jeune-Homme, tout au despart qu'au retour, etoui, de nos iours, en porte encor la trace miraculeuse.

« O vertueux escholier de Kermartin, vous qui sçeutes trouver proffiet et saueur ès amères racines des sciences de ce monde, soiez tousiours le Mo-delle et le Parangon de nos Estudians et Clercs les bretons !
« Amen ! »

IV. Adieux avant le départ pour Paris

Nostre Clerc de Kermartin estant ainsy passé Maistre èz Grammaires, florestès de Rhétorique et bonnes raisons de Philosophie, faisoit la ioye de ses Régents, de son cher père Haëlou et de la bonne dame Azou, qui en estoient bien glorieux. Ce saint jeune homme estoit vrayement donné de Dieu pour estre

Erwanik pelec'h out-te ? » Neuze dioustu en em diskwee dirac'h skolaer Beauport. Klevet gantan e mesk son an *Angelus*, mouez e vamm ger, e tiskampe euz ar Gouent da goulz ar *Benedicite* evit dont da Gervarzin. Mernian a rê gant e gerent ha neuze, buhan, e tistroe da Veauport benn *Deo gratias* ar Venec'h. Beaj, burzudus, grêt en ken berr amzer, a dalc'h c'hoaz sonj anei Gwelois kenkoulz ha pont Keranno. War heman ec'h azee ar c'hrennard santel 'n eur vont ha 'n eur dont, ha hirie c'hoaz e weler eno eur merk burzudus euz a ze.

« O skolaer devot Kervarzin, « c'hwï pehini a c'houveas go- « nid ha kaout blaz vad gant « gwirio c'houerv Skiancho ar « bed-man, bezet bepred Skouer « ha Patron hon Studierien hag « hon C'hloareged a Vreiz.
« Amen ! »

IV. Himiadek rôk mont da Paris

Setu hon c'hloarek Kervarzin tremenet mestr' war ar Gramma-dek, ha dastumet gantan bleuigo ar Retorik ha 'skiant vad ar Filozofi, Nag a stad a oa en e Reizerien, en e dad ker Helouri hag en e vam vad an itron Azou, ha nag a lorc'h ive ! Eur zant a bôtr yaouank e oa, bet roet en gwirione gant Doue evit be'n esper tud e di ha skouer e vro : ken

l'espoir de sa maisonnée et le parangon de son païs, avec sa foi viue, son ardente charité, sa chasteté angelique, facile à pardonner les oultraiges, doux et bénin à touz, bref il rauissait ung chascun. — « Je vous rend grâce, Seigneur Dieu, disoit Azou, de nous avoir baillé tel rayon de ioye sur nos vieilz ans ! » — Il est vray, mes amys, reprenoit le saige maistre d'Yvon, vous estes heureux d'avoir mis au monde ce bény Enfant; mais Flambeau allumé ne peut demeurer caché sous le Muid et doit porter sa lumière sur Chandelier pour éclairer à toutz. Ne gesnez point les décrets de dame Providence, en gardant votre thrésor, comme avaricieulx pour vous seulz. »

A doncques, nos chrestiens Parens, sur l'aduis et preud hommie de Messieurs du Vénérable Chapistre de Tréguer, suffisamment édifiéz par nostre susdict Recteur et maistre Jehan Kergoz, délibérèrent d'enuoier nostre Yvon èy grandes Escholes de Paris. Malgré que le cueur, à ce penser, leur cotit et défailloit en la poitrine, ces généreulx Chrestiens résolurent de rémemorer le sacrifice du vieil Abraham et d'immoler à Dieu leur ioye et allégresse, en abiénant loing d'eulx l'enfant.

Tost vint le jour de desguerpir pour nostre Saigneur. La foule du poure monde fast grande ès alentours et chemynz de Kermar-

krenv e oa e fe, ken birvidik e garante! Gnan evel eun èl, douget da bardoni peb dismegans, kunv bag hegarad e kenver an oll : en eur gir, plijout a rê meurbed da bep bini. « Me ho trugareka, Otro Doue, eme Azou, da vean laket eun hevelep levenez da skedan warnompen hon c'hozn. » — « Gwir è, ma zud ker, e lavare neuze mestr fur Erwan, evurus oc'h da vean ganet ar bugel binniget man; mes eur golo enaouet n'hall ket chom kuzet dindan ar bouezel hag a dle bean laket war ar c'hantoulouer evit sklerijenni au oll. N'et ket d'enebi ouz urzo ar Brovidans; n'eur virout ho tenzor, evel eun den piz, evidoc'h hepken. »

War ze 'ta hon c'herent kristen, bet gante kelen fur a beurz an Otrone enorus euza à Chabistr Landreger. ha gwelet awalch gante ar vad grêt d'o mab gant person Pleuvian ha gant Iân Gergoz, a lakaz en o fenn kas Yvon da skolio braz Paris. Daoust d'o c'halon da faoutan ha da fallaat, koulskoude, evel kristenien kalonek, e fellaz d'e ober ar zakrifis a reaz gwech all Abraham : Leuskel gant Doue o joa kag o levenez 'n eur bellaat o buguel.

Abred e teuz evid hon fôtr iaouank an de da zammam. Leiz a dud paour a c'holoe an hencho en dro da Gervarzin : Rak dija en nevoa en Otro Erwan ar galoud burzudus da dennan davedan

tin, car désia Monsieur Yves auoit don céleste d'attoucher les cueurs, come pierre d'aymant attire fer, come pescheur retient poisson en ses filetz, tout amorcé qu'il estoit de miséricorde, compassion et charité. — « Poure Père, et vous, tendre Mère, et vous touz Amis et bonnes Gens du Minihi ! Ah ! me semble ouïr vos criz pitoiables et deschiremens ! Las ! dolente et desconfortée dame Azou, ie vous entends plorant et clamant : « O Seigneur, mon Dieu, rendez-le moy tost, moy qui suis sa chère Mère, puisque vos volontés j'accomplis ! » Et vous, sire Haëluri, ie vous voys la soustenant et arresant au bas des rabines de Kermartin, tous deux vous esleuant en hault pour veoir plus loing le desparty, désirant l'attoucher et baiser encore; et tant est affoiblie la Mère par l'excès de martyre que, quand elle se leue, la poure Dame, pour atteindre à son enfant qui lui clame « cou raige ! », les iambes lui défaillent et tombe durement à terre. Mais tous iours se lèue au mieulx qu'elle peut, car amor la supporte. Certes, ululez et plorez, bonnes Gens; mais aussy reconfortez vos cueurs, car, ie vous le dis en vérité, plus tard aurez grand aize au retour de votre cher Yves ! »

D'après A. DU BOIS
DE LA VILLERALEL.

A suivre

ar c'halono, evel ma tenn ar min emant an houarn, evel ma ra ar pesketaer d'ar pesked dont en e rouejo; kement a va ennan a drugare, a druelhag a garante. — « Tad kez ha c'hwimamm dener, hac'hidi oll mignonned ha tud vad ar Minihi ! me gav d'in e klevan ho karm truezus ha skrijus ! Siouaz ! itron gêz Azou, itron digonfort, me ho klev o welan hag o c'harmet : « Otro Doue, a asroet 'nean d'in heb dale, d'in e vamm ger, penegwir e ran ho polantez ! » Ha c'hwi, otro Helouri, me ho kwel o harpan anei hag oc'h ober eur poze traou balio Kervazin : Ho taou sonn en ho sav, evit gwelet pelloc'h an hini a zo èt kwit, ha c'hoant d'ac'h d'hen briata c'hoaz ha da boket d'ean. Dinerzet hec'vel merzerinet è ar Vamm gant ar glac'har. Pa zav an Itron gêz, kas tapout e bugel a lavar d'ei a bouez penn : « Beet kalon ! » e falla he diouhar hag e kwe d'an douar, hi breved. Mes bep tro e adsav, gwellan ma c'hall, rak harpetê war ar garante. Ia, tud vad, kriet fors ba gouelet; mes kemeret kalon ive; rak me hen lavar d'ac'h en gwirione, Divezatoc'h e vo stad vras ennoc'h pa vo distro Erwan ho mad ker ! »

Kloraek AR WERN
EUS GUENGAMP

A suivre

Assurance contre la Mortalité du Bétail

Quelle pourrait être la solution démocratique ?

Depuis quelques années, la Mutualité agricole fait d'immenses progrès ; c'est une preuve que les cultivateurs s'imprègnent de l'idée de prévoyance et qu'ils sont las d'être exploités par les grandes Sociétés, qui voient surtout dans l'assurance un moyen de spéculation. Les jeunes démocrates du *Sillon* doivent, plus que personne, encourager ce mouvement mutualiste agricole, qui est un heureux symptôme du réveil de la conscience sociale des cultivateurs.

En Bretagne, une seule branche de la Mutualité agricole, la Mutualité contre la mortalité du bétail, commence à se répandre. L'assurance mutuelle contre l'incendie et celle contre les accidents, plus difficiles, n'ont pas encore trouvé un milieu suffisamment préparé. Nous ne nous occuperons donc que des Sociétés mutuelles contre la mortalité du bétail ; plus tard nous verrons ce qui peut être fait en Bretagne pour l'assurance incendie en particulier.

La circonscription des Sociétés mutuelles contre la mortalité du bétail peut être la commune, le canton ou l'arrondissement. La première est de beaucoup préférable : les cultivateurs se connaissent mieux, le contrôle est plus facile, les races chevalines ou bovines sont plus homogènes, enfin et surtout les sociétaires voient de plus près la marche de la Mutuelle, s'y intéressent davantage ; en un mot, ils ont plus conscience de leur rôle social. Cependant, dans le canton de Plestin (Côtes-du-Nord), il y a la « Mutuelle » syndicat d'assurance contre la mortalité des chevaux, qui prospère. et ce syndicat n'assurant que les chevaux a eu raison de prendre la circonscription cantonale. Il a été fondé, il y a un an environ, dans l'arrondissement de Montfort, une Mutuelle ; je ne sais si elle prospère. En général, en Bretagne, la circonscription est communale ou intercommunale, si les communes sont très petites.

La majorité des Sociétés s'occupent uniquement des animaux de la race bovine, d'autres n'assurent que la race chevaline et enfin quelques unes sont mixtes. Il peut sembler étonnant qu'on assure de préférence les bêtes à cornes. En effet, qu'un bœuf soit malade, que le vétérinaire le condamne, huit fois sur 10 on peut en tirer parti ; il n'en est pas de même pour le cheval qui est entièrement perdu.

J'ajouterai que la mortalité est plus fréquente dans la race chevaline et la perte plus forte puisque ces animaux ont plus de valeur. Ce sont autant de causes qui rendent les risques beaucoup plus grands aux propriétaires de chevaux, et, étant donné qu'on ne s'assure que parce qu'on court des risques et qu'on a d'autant plus de raisons, de s'assurer que ces risques sont plus nombreux, il paraît démontré du moins théoriquement, que l'assurance contre la mortalité des chevaux a beaucoup plus de raisons d'être que celle des bovidés.

En pratique il n'en est pas ainsi, du moins dans certaines parties de la Bretagne : on assure de préférence les bœufs, et en voici quelques raisons :

Dans beaucoup de campagnes, les cultivateurs changent souvent de chevaux et ceci demanderait un surcroît de travail aux experts et au bureau et serait une source d'ennuis. Les risques, nous l'avons déjà dit, sont beaucoup plus nombreux avec les chevaux, les cotisations seraient donc assez élevées, perspective qui n'est pas pour attirer des adhérents.

La population chevaline est moins dense que la population bovine ; pour qu'une mutuelle de chevaux assure un nombre de têtes suffisant pour répartir les pertes chaque année, d'une façon aussi égale que possible, la circonscription communale n'est pas suffisante, il faut, comme à Plestin une circonscription cantonale ou une circonscription intercommunale. Voici quelques chiffres qui vont prouver ce que je viens d'avancer.

CANTON DE PLESTIN

	CAPITAL ASSURÉ	chevaux	propriétés	sinistrés	COTISATIONS payées	Sommes réglées aux SINISTRÉS
Lanvellec.	96.050	188	90	4	1.526 35	1.520 »»
Plufur....	47.450	92	48	»	760 50	»» »»
Tréluder..	29.450	57	36	2	486 »»	1.020 »»
.....		...	...	..		
.....		...	...	..		
TOTAUX.	652.150	1.263	616	27	10.434 60	10.770 »»

J'ai pris trois exemples très différents, qui démontrent mieux que tous les discours combien il est dangereux de prendre la circonscription communale, parce que le champ d'opération de la Société étant peu étendu, une année calamiteuse comme à Treluder peut survenir, et de deux choses l'une, ou bien les sinistrés ne seront indemnisés qu'au prorata de chacune, de leurs pertes et jusqu'à concurrence des ressources disponibles, ou bien ils recourront à l'indemnité statutaire; dans le premier cas la Société commet une injustice à l'égard des sinistrés, et dans le deuxième cas elle se met dans la presque impossibilité de continuer à fonctionner.

Si maintenant nous abordons la question de la cotisation, nous verrons que les Caisses d'assurance mutuelles se répartissent en deux grandes catégories :

1° Les Caisses à cotisation fixe et préalable ;

2° Celles qui répartissent à la fin de chaque exercice les pertes entre tous les sociétaires, et chacun paie proportionnellement à la valeur qu'il assure.

Ces dernières Sociétés sans cotisation préalable sont très répandues en Bretagne ; il est certain qu'elles réalisent l'idéal de la mutualité. Cependant je préfère les Sociétés à cotisation fixe et préalable, établie proportionnellement à la valeur des animaux. Les cotisations étant versées au début de l'exercice, la Société n'a pas d'ennui pour les recouvrer. Les sinistrés reçoivent au bout de huit ou quinze jours l'indemnité à laquelle ils ont droit, tandis qu'avec la cotisation non préalable ils doivent attendre la fin de l'exercice. De plus, il peut se constituer une réserve beaucoup plus facilement.

Pour établir cette cotisation, il faut se baser sur l'indemnité, qui varie entre 60 et 80 0/0 de la perte, mais ne doit pas dépasser ce dernier chiffre, et sur la moyenne de la mortalité du bétail dans la commune. En général, dans nos pays, la cotisation est de 0 fr. 90, 1 fr., 1 fr. 20 pour les bovidés ; pour les chevaux, elle est supérieure. A Plestin, les sociétaires ont payé 1 fr. 60 0/0 ; à Ploudalmézeau, où il existe une Société mixte, les cotisations de l'espèce chevaline sont deux fois plus fortes que celles de l'espèce bovine ; par contre, à Pleurtuit, où il existe également une Société mixte, les cotisations ont été les mêmes pour les bœufs et les chevaux pendant les premières années, mais depuis un an la cotisation pour les chevaux est supérieure à celle des bovidés, elle est de 1 fr. 25.

Tels sont les problèmes qu'étudient et qu'essaient de résoudre ceux qui se proclament propagateurs de la Mutualité agricole, et fondateurs de sociétés mutuelles. Ceci est très bien, mais ce n'est pas assez :

on croit faire de la Mutualité et on ne fait que de l'Assurance. Je sais que beaucoup de personnes sont animées d'excellentes intentions, qu'elles veulent soustraire les cultivateurs aux grandes sociétés d'assurances dont les énormes bénéfices vont enrichir quelques gros capitalistes aux dépens des travailleurs des champs. Mais ces Sociétés communales ou intercommunales ne pourront pas vivre si elles ne sont que des sociétés d'assurance, si elles ne deviennent pas de vraies mutualités, si leurs membres n'ont pas l'esprit mutualiste. L'assurance a pour base l'esprit de prévoyance ; l'intérêt seul guide l'assuré : il veut se mettre en garde contre des risques qui pourraient le ruiner, ou tout au moins le mettre dans la gêne. En ce qui concerne l'assurance des animaux, les grandes sociétés n'ont pas réussi, et elles ne le pouvaient pas, parce que les cotisations étaient trop élevées et qu'il aurait encore fallu les augmenter pour qu'elles pussent fonctionner d'une façon équitable. Quant aux petites sociétés locales, si elles ne sont pas mutuelles, elles ne réussiront pas mieux, parce que leurs membres n'y verront qu'une affaire, que leur intérêt personnel qu'ils essaieront de favoriser même par des moyens malhonnêtes. Leurs sociétaires, lorsqu'ils auront des sinistres, se comporteront comme de vulgaires assurés et quand ils n'en auront pas, comme de rapaces assureurs. Et cela est si vrai qu'un jour un vétérinaire me disait : « Voyez-vous, ces mutualités agricoles vont tuer notre métier : les cultivateurs sûrs de toucher une indemnité ne soigneront plus leurs bêtes. » — Je m'empressai de lui répondre : « Ne craignez rien, si elles vont ainsi avant d'avoir tué le métier vétérinaire elles se seront suicidées. »

Qu'est-ce donc que la Mutualité ? Il est urgent de répondre à cette question ; parce que je vois déjà de nombreux lecteurs qui s'en étaient fait une idée plus ou moins juste se le demander avec inquiétude. La Mutualité est une union : les mutualistes unissent leurs forces physiques, intellectuelles ou morales ; ce qui aboutit dans l'ordre social à des droits ou à des devoirs ; les droits supposent l'intérêt, les devoirs le désintéressement. Le sinistré a droit à une indemnité, son voisin sociétaire doit venir à son aide ; c'est un devoir de justice parce que les statuts le veulent ainsi, c'est aussi un devoir de charité, et ce dernier a engendré le devoir de justice, qui sans lui serait pénible et deviendrait une charge. S'aider voilà ce que veulent de vrais mutualistes ; mais pour s'aider mutuellement il faut s'aimer et non se jalouser comme on le fait trop ; il faut détruire cet égoïsme qui étouffe en nous tous les bons sentiments. Nous arrivons ici sur le terrain brûlant des réalités ; comment arriverons-nous à faire dans nos

campagnes de vrais mutualistes. Il nous importe d'abord d'être de bons chrétiens ; écoutons tous les dimanches les paroles d'amour du ministre de Dieu, et mettons-les en pratique ; soyons de vrais disciples du Christ qui a aimé les hommes d'un amour si grand qu'il est mort pour eux. Ah ! quelle est belle dans une paroisse rurale la mission du pasteur : comme le Christ il vient prêcher l'union, l'amour. Pourquoi est-il si peu écouté, pourquoi l'égoïsme est-il si enraciné et les haines si profondes !

A côté de cette formation religieuse qui s'adresse à tous les membres d'une paroisse et non pas à un petit groupe, il est besoin d'une autre action plus restreinte, plus individuelle pour que la Société soit vraiment une Mutuelle.

C'est au fondateur de choisir un petit groupe de cultivateurs parmi les meilleurs au point de vue moral, intellectuel et professionnel, et de les imprégner de l'esprit mutualiste.

Ceci fait, chacun d'eux sera apôtre auprès de ses amis, et lorsqu'ils seront une vingtaine de vrais mutualistes, ils pourront fonder leur Mutuelle. Dans la suite, ils continueront à se faire les apôtres de la Mutualité, non pas pour que leur « Mutuelle » prospère, mais parce qu'il est bon de voir l'égoïsme disparaître, et de voir dans une commune que l'union la plus parfaite, l'aide mutuelle la plus sincère, l'amour le plus désintéressé.

Ah ! qu'ils nous paraissent vils ces bas politiciens qui rabaissent tout à leur niveau. Ce qui ne peut vivre que par l'amour, ce qui ne peut engendrer que l'union, ils essaient de le faire vivre par la haine, et de le faire produire la désunion. Insensés, ils ont cru que la haine était génératrice !... Dans une commune des Côtes-du-Nord il existait une Mutuelle créée par un homme intelligent et dévoué, mais il faisait de la politique et par conséquent avait dans sa commune des ennemis.

L'un d'eux, riche propriétaire, se mit en tête de détruire le bien qu'avait fait son adversaire, dans ce but il créa une Société d'assurance, qu'il osa appeler mutuelle : tous ses fermiers durent en faire partie et comme les cotisations étaient très peu élevées, l'autre société tomba avant peu faute d'adhérents.

Le but était atteint, la Société de notre riche propriétaire dont la haine était assouvie, ne tarda pas elle-même à disparaître. Et dire que ce triste individu était regardé dans le pays comme le champion du catholicisme.

Nous avons vu que la Mutualité était une union de forces physiques intellectuelles ou morales ; en sorte que, dans une Société mutuelle

tous les membres doivent, autant que le permettent leur situation et leurs aptitudes, s'occuper de son fonctionnement, s'intéresser à sa réussite, la connaître, l'aimer. C'est dans ces petites Sociétés que se formeront peu à peu les citoyens vraiment conscients qui sont nécessaires à la Démocratie. Et voilà pourquoi les jeunes catholiques du *Sillon* doivent faire pénétrer dans les Mutuelles agricoles de leur commune un esprit démocratique. Qu'ils n'imitent pas ce gros propriétaire d'une commune d'Ille-et-Vilaine qui dirige dans son pays une Société d'assurance dite Mutuelle de X... comme s'il dirigeait une entreprise capitaliste : il n'y a jamais de réunion générale, les sociétaires versent leurs cotisations sans savoir pourquoi ; ils n'ont même pas en leurs mains les statuts de leur Société. Une telle façon d'agir est déplorable : ce n'est pas de la mutualité, c'est de l'assurance ; il ne suffit pas de faire l'union des bourses, il faut faire l'union des cœurs et des intelligences ; il ne suffit pas de combattre la misère et d'accroître la richesse de l'agriculture, il faut encore et surtout faire des citoyens conscients.

P. DUBOIS,
du *Sillon Rennais*.

(A suivre).

La Vie du Sillon en Bretagne

Chaque réunion, chaque nouveau Congrès nous apportent des idées plus précises et plus nettes sur nos méthodes et notre action. Aussi, nous semble-t-il ce qui importe surtout dans nos compte-rendus, c'est moins de rappeler les incidents, les toasts chaleureux qui ont apporté la vie, l'entrain et l'enthousiasme que de faire part à nos amis des idées neuves qui ressortent de la discussion.

Le sens des
réalités

C'est sous cet aspect qu'il nous plaît d'envisager la première réunion trimestrielle du *Sillon Nantais*. Meyer, Even, Hodebert, ainsi que plusieurs camarades angevins et vendéens étaient venus se joindre à nous. A côté des joies intimes que provoquent en nous ces bonnes journées fraternelles, il nous est resté des différentes discussions du Congrès une conception

Au « Sillon
Nantais »

plus claire du véritable terrain sur lequel il nous faut de préférence établir notre action.

Il nous semble opportun à cette époque où la vie déborde de toutes parts, et où, tout particulièrement en Bretagne, une jeunesse ardente apporte de tous côtés à la tâche commune ses enthousiasmes virils et sa bonne volonté, de bien prendre conscience de ce que nous sommes.

L'œuvre que nous nous proposons est œuvre positive. Il ne faut pas nous borner à rêver d'une démocratie idéale et oublier les misères de l'heure présente en se forgeant un monde chimérique ; nous entendons que notre rêve devienne réalité, et pour faire œuvre féconde, nous devons avant tout le réaliser dans les contingences qui nous entourent. Au lieu de voir dans leurs Cercles d'Études ce lieu de formation où ils doivent apprendre à vivre, quelques camarades en font une caricature d'académie, où certains débitent de longs discours que les autres écoutent d'une oreille distraite. Les Cercles *sérieux* élaborent de longs programmes qui ont la prétention d'embrasser toutes les questions sociales d'un coup et se perdent dans de vastes théories. Michel Even ne nous citait-il pas qu'en une de ses tournées il avait rencontré tout un Cercle d'études campagnard courbé un gros tome poudreux d'une Somme de St-Thomas. On se perd ainsi en de vastes théories sur l'économie politique sans songer que les problèmes sociaux qui nous préoccupent se discutent chaque jour autour de nous : ces études théoriques et tant bien que mal enchaînées ne laissent à nos camarades qu'une vision confuse incapable de leur indiquer leur véritable rôle social et de leur permettre une participation directe à la moindre question de vie pratique.

La meilleure manière de travailler au relèvement de notre pays est d'abord de nous rendre un compte exact du milieu où nous vivons. La solution des problèmes qui nous inquiètent se trouvent peut-être dans les livres, mais bien plus sur les quais, dans les ateliers et les bureaux, en contact immédiat avec l'ouvrier ; nous pouvons alors nous rendre compte de ses

Comment on doit comprendre le Cercle d'études.

Une méthode de travail.

souffrances réelles et de ses aspirations vraies. Nous coudoyons à chaque instant des gens qui pensent et jugent d'une façon différente de nous, sans nous demander le moins du monde si leurs raisonnements sont fondés et leurs conclusions basées sur l'expérience, et nous les considérons comme dignes de notre mépris ou tout au moins de notre indifférence. C'est méconnaître de quel esprit nous sommes, car au *Sillon* nous ne pouvons pas condamner un homme ou une doctrine sur des *a priori*.

Que le Cercle d'études s'inspire donc de cette méthode expérimentale et base sa discussion non seulement sur des théories, mais surtout sur des faits.

Chaque camarade devient alors, suivant l'expression pittoresque de l'un de nos amis, comme le « reporter » de son Cercle. Il y apporte le soir les faits et les idées qu'il avait cueillis de côté et d'autre, comme pouvant fournir matière à discussion. Ce Cercle est alors dans son véritable rôle et devient pleinement *la chose* de chaque camarade qui lui a apporté sa quote part. Et qu'on ne dise pas que c'est négliger les grandes idées générales : ne nous apparaissent-elles pas plus vivantes et plus fortes quand elles jaillissent en quelque sorte des incidents les plus palpables de notre existence ?

C'est ainsi que notre ami Meyer conçoit le Cercle d'études. Nos amis de Nantes, encouragés par ses conseils s'efforcent de suivre cette méthode et déjà les discussions ont beaucoup gagné d'intérêt et de vie.

Ce ne sont pas là, d'ailleurs, choses nouvelles. Ne citons que l'exemple de l'un de nos meilleurs amis de Rennes, qui réunissait, il y a déjà plusieurs années, des ouvriers et employés, et savait des moindres événements de leur vie quotidienne tirer un enseignement moral et social.

C'est là le vrai rôle du camarade président ou conseiller de Cercle d'études. Nos amis commettraient une grave erreur s'ils se considéraient comme ayant la mission de tout trancher et de tout décider par eux-mêmes. Ils enlèveraient ainsi toute initiative à nos camarades, alors que leur véritable fonction est, tout au contraire, de provoquer cette initiative en l'orien-

Ce que doit faire chaque camarade.

Un accueil à éviter.

tant. Il faut bien évidemment qu'ils assument la direction de leur Cercle, mais dans le but de rendre cette direction de moins en moins nécessaire. Ils se souviendront qu'il est parfois préférable que telle chose soit moins bien faite, qu'exclusivement accomplie par eux. Que leur principal souci soit donc de chercher à devenir inutiles en permettant à leurs camarades d'être des dirigeants à leur tour.

C'est ainsi que les Cercles d'études ne s'épuiseront en efforts stériles et chaque jour, nos amis acquerront des idées nouvelles un jugement plus sûr. En multipliant par cette méthode vraiment démocratique toutes nos bonnes volontés et toutes nos énergies, en nous donnant de toute notre âme à la Cause, nous constituerons rapidement cette élite qui réconciliera le Christ et le Pays.

Jean MAINSARD,
du « *Sillon Nantais* ».

On avait affiché à Cholet, (Maine-et-Loire) une grande conférence publique et contradictoire pour le samedi 6 mai, où la citoyenne Séraphine Pajaud devant traiter le sujet : *Dieu n'existe pas* ; Bernard Chancerelle du *Sillon Nantais* averti au dernier moment par le camarade Bouët, partit aussitôt donner un « coup de main » à nos camarades vendéens.

Jamais les catholiques n'avaient porté la contradiction dans cette ville, où des réunions de ce genre avaient pourtant lieu périodiquement.

La citoyenne Séraphine Pajaud parla environ 3/4 d'heure. Un petit cours d'histoire Sainte considérablement défigurée, servit de début. Jonas dans le ventre de la baleine y tint nécessairement la place d'honneur, puis le discours continué par un exposé d'histoire naturelle où la nébuleuse, la protoplasma, les proboscidiens et les mammoth ne furent point oubliés. La citoyenne affirma que contrairement à ce que l'on avait pensé jusqu'ici, ce n'était pas Dieu qui avait créé l'homme, mais l'homme qui avait créé Dieu et que désormais il était bien établi que c'était le corps qui était immortel, et l'âme qui ne l'était pas.

A Cholet.
Une réunion
publique et
contradictoire.

La citoyenne
Séraphine Pajaud.

Des plaisanteries grivoises sur les dogmes et les sacrements qu'étaient de temps à autre des applaudissements.

Notre camarade demanda aussitôt la parole. Il remercia d'abord le groupement anticlérical *L'Emancipation des Travailleurs* d'avoir pris l'initiative d'une telle réunion, elle prouvait que les problèmes religieux se posait plus impérieusement encore que jamais à l'époque actuelle et il était heureux qu'on pût discuter sincèrement et loyalement ces grandes questions dans une assemblée de penseurs libres

Il se déclara pourtant un peu désabusé de la façon superbement dogmatique dont la citoyenne Séraphine Pajaud avait exposé ses théories. Après ses affirmations, il lui demanda ses preuves, et alors s'engagea devant à peu près 700 citoyens, dont la moitié environ se composait d'anticléricaux militants, une discussion excessivement intéressante ; l'auditoire houleux par instant, écoutait cependant avec courtoisie les deux orateurs. Ce débat se faisait par répliques très brèves qui soutenaient l'attention comme un vrai dialogue. La citoyenne Séraphine ne pût échapper à l'argumentation serrée de notre camarade. Avec une rare inconscience, elle dédaignait systématiquement ses interrogations précises, et, poussée à bout, ne pût donner aucune preuve de l'éternité de la matière. Elle déclara incidemment que la meilleure preuve de la non-existence de Dieu était qu'on fut obligé de mettre un paratonnerre sur les églises.

Pendant près d'une heure notre ami harcela la conférencière, la serrant toujours de plus près. Le président de la séance, membre de *L'Emancipation Sociale*, quelque peu inquiet peut être de la tournure que prenait la conférence, déclara l'incident clos, et avec une grande loyauté, notre camarade s'étant aussitôt retiré, interdit à la citoyenne Pajaud de revenir sur ce sujet.

Les hontes du régime bourgeois depuis un siècle, avec le traditionnel couplet contre la patrie et l'Eglise, exposées devant l'indifférence toujours croissante de

La contradiction
du camarade
Chancerelle.

Un débat intéressant.

Pacifique victoire.

l'auditoire, termine cette réunion qui a été un vrai triomphe pour nos amis.

Ils y ont annoncé qu'ils ne se déclaraient pas satisfaits et que d'ici trois semaines ils organiseraient sur l'existence de Dieu une réunion publique et contradictoire. Après quelques mots vibrants de notre ami Bouët affirmant notre confiance dans le Christ pour ramener la fraternité parmi les hommes, la séance fut levée. Mais nos camarades s'entretenaient encore longtemps avec leurs adversaires, complètement surpris de cette nouvelle attitude et charmés de la courtoisie de leurs contradicteurs. Après un cordial échange de poignée de mains, et un « au revoir » pour la prochaine réunion, chacun s'en furent de leur côté, constatant qu'il y avait vraiment, à Cholet, quelque chose de changé.

Le succès remporté par nos amis à ce pacifique débat venant s'ajouter à cette magnifique éclosion de vie que fut le Congrès de Saint-Brieuc, a rempli notre cœur de joie si bien qu'en écrivant ces lignes les paroles de Mare nous reviennent à la mémoire, et nous sentons combien il avait raison de nous dire là bas à l'usine devant la foule immense que nous avions le droit d'espérer. C'est à cela aussi que nous songions au retour du Congrès, lorsque dans le train qui nous entraînait à travers l'espace nous faisons, avec un certain nombre de camarades de Bretagne nouvellement gagnés à la cause, des projets d'avenir, aussi, quand ils nous eurent quitté, ce fut une prière d'actions de grâces qui monta d'elle même à nos lèvres pour remercier Celui auquel nous étions redevables d'un tel bonheur.

Albert COUDRON.



Le droit
d'espérer

Imp. Bretonne, 32, rue du Pré-Botté. Rennes.

Le Gérant : P. DUBOIS.

EXPOSITION de Rennes
1897



Huchet-Ballard

MARCHAND-TAILLEUR

PREMIER PRIX

MÉDAILLE D'OR

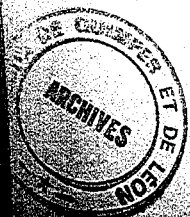
2^{bis}, rue Motte-Fablet, 2^{bis}



RENNES

Ne faisant que sur mesures
à des prix défiant toute concurrence.

LIVRAISON EN 24 HEURES



En vente dans nos bureaux :

Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat du I^{er} au XX^e siècle

PAR EMILE CHENON

PROFESSEUR A LA FACULTE DE DROIT DE PARIS

ANCIEN ELEVE DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE

Cette brochure, que les projets de Séparation de l'Eglise et de l'Etat rendent d'une saisissante actualité, contient les sept conférences *in-extenso* faites au *Sillon de Paris* par l'éminent professeur, en novembre-décembre 1904.

Le prix de la brochure est de 1 fr. franco.

Chaque conférence séparément 0 fr. 20 franco.

Du même auteur

L'EGLISE ET L'ETAT. 0 fr. 15, franco 0 fr. 20.

Chansons du "Sillon"

L'Epi. Chanson du Semeur. Chant de la Jeune Garde.

Dans ton jardin. La Mort du Jeune Garde.

Paroles et musique de H. COLAS et H. CARTHAME.

Chanson Rustique. Jeune Garde toujours. Tout à la cause. Jeune Garde, où vas-tu? chanson de marche.

Paroles et musique de H. COLAS.

Veillée d'armes. Parlons du Christ. Poésies de H. COLAS.

Prix l'exempl. 0 fr. 15, les 50, 6 fr. 50, le 100, 12 fr. 50.

Comptes rendus de Congrès

Compte rendu illustré du 4^e Congrès National des Cercles d'Etudes et des Instituts Populaires de France.

Brochure de 136 pages avec 4 gravures hors texte. 0 fr. 70 prise dans nos bureaux, franco 0 fr. 90.

Compte rendu du 1^{er} Congrès, Paris 1902. 0 fr. 30, franco 0 fr. 45.

Compte rendu du Congrès de Tours. 0 fr. 40, » 0 fr. 50.

Compte rendu du Congrès d'Epinal. 0 fr. 65, » 0 fr. 80.

Compte rendu du Congrès du Mans. 0 fr. 60, » 0 fr. 75.

Lettres de Mgr Foucauld sur la séparation de l'Eglise et de

l'Etat, adressées à un président de Cercle d'Etudes Sociales.

0 fr. 05 l'unité, franco 0 fr. 10, le cent 4 fr., franco 4 fr. 90.

Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement,

à l'ADMINISTRATEUR du Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII.

2^e Année.

N^o 6

15 Juin 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Retour aux Principes

On reproche assez facilement au *Sillon*, depuis quelque temps, de ne pas faire assez de sociologie et de développer chez ses membres beaucoup plus le désir du perfectionnement moral que celui de l'action sociale proprement dite : « Vous n'avez pas de programme économique, nous crie-t-on de tous côtés ; du moins, vous n'avez pas, sur les questions précises qui se posent dans le monde du travail, d'opinions faites et déclarées. C'est en vain que l'on vous demande quelles réformes pratiques vous entendez préconiser et faire aboutir. »

C'est peut-être aller un peu vite, que d'accuser le *Sillon* de se préoccuper assez peu, pratiquement, des questions sociales. Aucun de nos grands Congrès, régionaux ou nationaux, ne

se passe sans que l'un des problèmes de ce temps ne soit abordé et discuté. Seulement, nous ne voulons pas être des gens pressés et nous n'avons pas coutume de présenter des solutions avant d'avoir réfléchi, étudié et médité.

De plus, nous estimons qu'il ne suffit pas d'élaborer des projets de loi dans un Cercle d'études pour les faire aboutir ni de connaître le mécanisme des retraites ouvrières, la législation des coopératives ou le fonctionnement des caisses rurales, pour se proclamer « démocrate » et « social ».

Sur ce point, soyons clairs : Oui, il faut savoir ce que sont les différents organismes qui sont capables de remédier aux injustices dont nous souffrons ; oui, il faut connaître, d'une façon réelle et effective, les œuvres sociales, être capable d'en fonder soi-même, et de prendre au besoin parti pour ou contre telle réforme économique proposée au public. Nous le croyons si bien que le *Sillon* a fondé des *offices sociaux*, pour fournir à nos camarades les renseignements dont ils ont besoin sur ces divers sujets.

Ces *offices sociaux* sont même organisés avec une rigueur toute scientifique : on y fait de la bibliographie, on y dépouille les revues, on y entasse les documents de toutes sortes. Bref, ce sont des répertoires, des faits et des arsenaux où chacun pourra puiser des armes pour les conquêtes et les luttes de chaque jour, sur le terrain des réalités pratiques.

Notre besoin de méthode et de précision nous pousse même à organiser des enquêtes, locales, régionales ou nationales, sur tel ou tel point. C'est à la suite de ces enquêtes que nos camarades fondent les œuvres économiques qui correspondent aux exigences constatées et enregistrées du milieu dans lequel ils vivent. Rien ne doit être laissé, en

pareille matière, à l'arbitraire ou au caprice. Tout doit s'accomplir avec ordre, régularité, chaque effort venant à son heure, chaque œuvre nouvelle étant l'épanouissement normal et logique de tout un travail antérieur, préparatoire et nécessaire. Cette manière de procéder semble lente à ceux qui sont pressés d'aboutir et qui voudraient que la France fut changée en un tour de main.

Est-ce notre faute, pourtant, si nous estimons ne pas devoir borner là notre effort et si nous ne voulons pas nous contenter de donner à ceux qui vivent dans un état « de misère iméritée » le pain qui leur manque. Nous n'avons pas de plus ardent désir que de faire cesser « les injustices sociales » mais nos camarades commencent à comprendre que pour être animé de cette passion de la justice que l'Évangile a rangée au nombre des béatitudes, il faut être capable de considérer comme fait à soi-même, tout ce qui est entrepris contre le droit d'autrui. En d'autres termes, il faut avoir développé en soi une force de sympathie humaine que nous nommons la Charité, dans le sens où ce mot doit être pris, c'est à dire l'Amour.

Or, l'Amour suppose la mort de l'Egoïsme. Tuer l'égoïsme en soi, c'est justement devenir capable de ressentir comme une injure personnelle, l'injure infligée à autrui, c'est dire au contraire de Caïn : « J'ai souci de mon frère et rien de ce qui lui arrive ne saurait m'être indifférent. »

La méthode du *Sillon* est donc absolument logique. Elle consiste à former d'abord une élite d'apôtres, dépouillés de tout individualisme, ayant sacrifié leur personne et leur vie, à la cause du peuple, plaçant l'intérêt général avant l'intérêt particulier, et à les lancer ensuite à la conquête du pays.

Il y a donc comme deux parties dans la formation d'un camarade du *Sillon* : sa formation morale ou, pour parler exactement, sa formation religieuse ; car, pour nous, c'est du sens catholique que doit naître et que naît, en fait, le sens social. Vient ensuite sa formation technique, celle où il étudie les organismes économiques, si cela est nécessaire pour son apostolat. Nous n'hésitons pas à croire que ces deux formations sont aussi indispensables l'une que l'autre, mais nous ne cessons de répéter que l'une est vraie sans l'autre. Pour valoir socialement, il faut d'abord valoir religieusement et l'on peut dire que l'homme ne vaut socialement que dans la mesure où il vaut religieusement.

En fait et dans la vie, formation sociale et formation religieuse vont de pair, elle ne se dissocient pas. Nous pouvons les séparer, par le raisonnement analytique pour démontrer le mécanisme de notre action, mais ces deux formations n'en font qu'une, qui constitue l'homme complet.

Seulement, comme la formation morale nous semble indispensable à la formation sociale, comme celle-là ne peut exister sans celle-ci, nous ne cessons de nous répéter les uns aux autres : « Camarades, essayons d'être des saints, si nous voulons faire quelque chose et constituer l'élite agissante que nous voulons devenir. »

N'est-il pas évident que quiconque a porté ainsi au maximum sa valeur morale est plus apte, dans l'avenir à faire œuvre sociale et qu'il agira avec désintéressement, se donnant tout entier, sans mesure et sans réserve,

Être cette élite, voilà ce que nous voulons. Nous savons bien en effet qu'un homme qui a exalté ainsi en lui-même les meilleures forces de son être sera désormais incapable de ne pas chercher à faire rayonner autour de lui l'esprit du

Christ dont il est plein. Quelque forme que revête son apostolat, il sera apôtre mais il aura l'âme trop haute pour faire seulement que ses frères soient moins malheureux, matériellement, en ce monde et s'il travaille avec eux et pour eux à résoudre la question sociale, ce ne sera pas seulement pour qu'ils soient moins pauvres, ce sera encore pour que, étant moins pauvres, ils aient le temps et le goût d'être plus hommes et plus citoyens et que la cité du temps, devenue plus fraternelle, soit le vestibule où l'on se prépare à entrer dans la Cité des Cieux.

Jean LEFORT.

UN CARDINAL « DÉMOCRATE » AU XIX^e SIÈCLE.

L'archevêque de Westminster en s'adonnant aux œuvres suivait la pente de son cœur et mettait en pratique les préceptes du Christ ; mais c'était en même temps un moyen d'amener l'Eglise à avoir des relations ouvertes avec le peuple et l'opinion nationale en Angleterre.

« Si j'ai, disait-il un jour, quelque influence sur mon pays, c'est en me mêlant à toutes les bonnes œuvres qui s'y font. »

En réalité son influence a été immense, et c'est à lui surtout que le Catholicisme doit son prestige en Grande Bretagne « L'Eglise d'Angleterre était dans les Catacombes, écrivait un publiciste : avec un Mauning elle sort de ces obscurs réduits, elle se montre au grand jour, et pour elle commence le siècle de Constantin. » Aux obèques du Cardinal, l'évêque de Newport constatait solennellement le même fait, dans son oraison funèbre. Il y eut un frémissement dans l'immense foule qui remplissait l'église de l'Oratoire quand du haut de la chaire, en face du catafalque, il laissa tomber ces paroles qui furent les premières du discours : « Un ère est close dans l'histoire du Catholicisme en Angleterre, une nouvelle ère est ouverte. » (1)

Sans titre officiel, ce prêtre catholique était devenu une illustration

(1) — Voir l'abbé Lemire p. 56.

nationale. « Il est, dit un journal, le plus populaire des Anglais de son temps sans excepter deux. (1) Quand il n'est pas là, l'Angleterre n'est pas au complet; son absence est aussi remarquée que celle du Lord Maire. Dans les Commissions royales son nom est immédiatement après celui du Prince de Galles et avant celui de Salisbury, le premier ministre, et personne ne réclame : la chose semble naturelle.

Voilà la place qu'occupe à la fin du XIX^e siècle dans l'Angleterre protestante et antipapiste, le plus absolu des catholiques, ultramontains parmi les ultramontains, et, au dire de ses adversaires, plus papiste que le Pape. C'est que cet homme était une force sociale, et l'une des plus grandes parmi celles de son temps. Nous nous en rendrons compte en voyant le rôle exercé par Manning dans la fameuse grève des docks, à Londres, en 1889. C'est la page triomphale de cette noble existence, une des plus belles pages de nos annales contemporaines : on dirait l'un de ces évêques du moyen âge se jetant entre les vainqueurs et les vaincus pour protéger son peuple, ou intervenant plus tard au milieu des guerres privées, pour prêcher la trêve de Dieu.

La grève, selon une comparaison fort exacte de Manning lui-même, est comme la guerre. C'est un droit, souvent le seul dont dispose l'ouvrier; mais il n'y doit recourir, comme on ne se décide à la guerre, qu'à la dernière extrémité. Il est des grèves qui sont inévitables et qui, par conséquent, sont justes : le tout est qu'elles soient habilement conduites pour aboutir à l'amélioration du sort des travailleurs. Mais trop souvent aussi les grèves sont injustes, et l'ouvrier n'en sort qu'humilié et meurtri : ce sont celles surtout qui sont organisées par des politiciens ambitieux, au lieu d'être motivées par un intérêt professionnel. Ce ne fut pas le cas de la grève des dockers en 1889 : celle-ci fut une grève fort légitime et parfaitement menée.

Rien de misérable comme la condition de ces malheureux dockers sortis des plus basses couches de la société, dénués de toute instruction professionnelle, déclassés de diverses provenances souvent, la compagnie ne les employait que pour une ou deux heures par jour, à raison de cinquante centimes l'heure. Les chômages étaient très fréquents. Enfin, entre le travailleur et la compagnie, s'étaient glissés des intermédiaires qui absorbaient une partie du gain.

Un sociologue fort connu, John Burns, entreprit de mettre un terme à cette situation déplorable; il y dépensa une activité prodigieuse, et parvint à soulever ces masses réduites par l'excès du tra-

(1) — Le seul qu'on excepte est Gladstone.

vail à une sorte d'inertie morale. La grève fut déclarée le 15 août 1889, et devint générale en une semaine, sans violences : 250.000 ouvriers refusèrent le travail. Les revendications des grévistes étaient très modérées : ils demandaient une simple augmentation de dix centimes par heure, un minimum garanti de quatre heures par jour, et la suppression des intermédiaires. Tout le public anglais fut avec les ouvriers. Des secours très nombreux leur arrivèrent de toutes parts, soit des autres corps de métiers, soit du sein des classes aisées.

Les entrepreneurs des docks se trouvaient dans une situation difficile, résultant plutôt peut-être d'une organisation défectueuse que de leur mauvais vouloir. Ils résistèrent quelque temps, au grand préjudice du commerce de Londres, dont les pertes s'élevèrent en quelques jours à un chiffre colossal.

C'est alors que le cardinal jugea de son devoir d'intervenir. Après avoir étudié la question sous toutes ses faces, il se rendit à la direction, et, au bout de longs pourparlers, obtint des propositions d'arrangement. Le difficile était de les faire accepter à la masse des travailleurs surexcités par la lutte et largement pourvus de subsides. L'évêque anglican de Londres et le lord-maire, qui s'étaient offerts également comme arbitres, se découragèrent, et laissèrent le cardinal seul entre les deux parties. Celui-ci convoqua les chefs de la grève dans une salle d'école. La réunion était houleuse; les esprits étaient aigris et prêts à la révolte, un vent de tempête passait par dessus les têtes. La discussion traîna pendant plusieurs heures, sans amener aucun résultat pratique. La figure émaciée du vieux cardinal — il avait alors quatre-vingt-deux ans — dominait la foule; jamais cet homme d'Eglise si fin, si distingué, si habile, n'était mieux à son aise qu'au milieu des ouvriers. Il leur parla à la fin de l'inquiétude de leurs femmes, de leurs enfants, il les adjura au nom de la prospérité de Londres et de l'Angleterre de ne pas répondre aux concessions des directeurs par un cri de guerre; et l'émotion devenant générale, il termina ainsi : « Si vous refusez cette mission de paix, j'irai moi-même haranguer la foule des grévistes, j'irai faire appel à leur cœur. Vingt cinq mille d'entre eux sont mes fils spirituels. C'eux-là m'entendront. » Les chefs des grévistes étaient conquis; la grève fut terminée le 16 septembre. La convention signée entre la Compagnie et les travailleurs des docks fut appelée la « paix du cardinal ». L'Angleterre entière acclama Manning, et le Pape lui fit écrire pour le féliciter.

Sans doute, les ouvriers anglais ont gardé à un plus haut degré que sur le continent le sens religieux et le respect de l'autorité.

« Cependant un enseignement se détache pour nous de cette page d'histoire, c'est que, dans les luttes sociales qui sont le fléau de notre époque, notre place à nous, catholiques, est entre ceux qui possèdent et ceux qui peinent à la tâche, pour rappeler à tous les éternelles lois de la justice et de la charité. » (1) Ne croyons pas ceux qui prétendent qu'il existe une incompatibilité radicale entre la religion et la démocratie, quel que soit le talent de ces prêcheurs du « Il n'y a rien à faire » (2). Le mépris du peuple, le dédain jeté sur les efforts généreux qui tendent à l'enlever à son terre à terre, tout cela ne saurait effacer les exemples d'un Manning. En plein pays protestant, au sein d'une ville de quatre millions d'âmes, cet évêque avait si bien su conquérir la confiance et le respect de la classe ouvrière qu'il parvint à terminer l'une des plus formidables grèves que le monde ait jamais vues. C'est que cet homme possédait non seulement un grand esprit et un grand cœur, mais c'est qu'il était le vrai disciple de Celui qui a dit un jour : « J'ai pitié de cette foule ». Au plus fort de la grève, on raconte qu'un esprit timoré vint dire au cardinal Manning : « Prenez garde, Eminence, c'est du socialisme que vous faites là ! » — « Je ne sais pas, répondit gravement l'archevêque, si pour vous c'est du socialisme, mais pour moi c'est du pur christianisme ! » — C'était du christianisme, en effet, et c'était la meilleure manière de lutter contre le socialisme, celle qui consiste à opposer aux armes de la haine la religion de l'amour.

Le dévouement de Manning à la cause populaire lui a valu la reconnaissance des travailleurs. Nous l'avons déjà dit, il a joui pendant sa vie d'une popularité sans exemple, dans l'histoire contemporaine, au grand honneur et au grand profit de la Foi catholique ; sa mort fut un deuil public, et ses funérailles prirent les proportions d'un événement national. Tous les grands personnages de l'Etat tinrent à honneur d'y assister ou de s'y faire représenter. Puis ce fut le peuple qui vint à son tour rendre à « son cardinal » son dernier hommage. Sur tout le parcours qui conduisait au cimetière, le cortège se déroulait immense, avec les représentations officielles de l'Eglise et de l'aristocratie, avec la multitude des sociétés de tempérance et des corporations et enfin, par derrière la foule des travailleurs, avec « cette grande armée des misérables qui n'émerge d'ordinaire à la lumière qu'aux heures sombres de trouble et d'orage »

(1) Voir l'abbé Carry, p. 96-97.

(2) M. Paul Bourget, dans l'*Etape*.

Ainsi passe, comme dans une marche triomphale, le pauvre corbillard qui portait ce qu'il restait sur terre du grand Cardinal des Ouvriers.

* *

Dans une étude dédiée à la jeunesse, (1) je me souviens que l'auteur nous propose l'exemple des « grands morts » pour nous aider à conduire notre vie. A défaut de la fréquentation de modèles agissants et parlants, écrit-il, rien ne vaut, pour entretenir l'enthousiasme moral, la contemplation des vies pures, simples et héroïques : cette armée de « grands témoins » nous aide à combattre le bon combat. Et voilà que notre auteur qui n'est pas des nôtres, se prend de ne pas posséder, comme l'Eglise catholique, des vies des « saints laïques » à l'usage des jeunes gens, une sorte de recueil biographique à la façon d'un Plutarque où les travailleurs de l'esprit iraient retremper leur énergie. Nous catholiques, nous sommes plus heureux, nous avons nos héros et nos saints ; nous avons nos « grands hommes de l'Eglise, » qui sont pour nous des exemples toujours vivants : tel est ainsi le Cardinal Manning.

Pierre LE BRETON.



(1) — Education de la volonté par Payot.

Eun "ervenner" a Vreiz Coz

AN OTRO SANT-ERVOAN

Un "Sillonneur" de la Vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT-YVES

*Légende merueilleuse de
Mgr Saint Yves.*

**V. Yves étudiant à Paris et
à Orléans.**

Désia estoient loing les deux clercs (car il est à sçavoir que Jehan Kerhoz, le fidèle amy et précepteur, plus iamais ne de buoit quitter son saint Yves ; quant é luy ez estudes, à table, en mesmes chambre et lict). A la parfin arriuèrent, après mal et peines, à Paris la Grand'Ville. Ah ! benoit Sauveur ! Quel peuple de monde ! Poures Cleres de Bretagne, allez-vous périr vostre bastelée de chrestiennes vertus, foy, continence et chasteté, bonnesteté, amor de Dieu et du pourchain, bonnes règles de sapience et de conduite, en ceste peruerze Babylone ? Là grouillent Juifs et Herectiques, gens de mauvaïse vie, mallandrins et fourbeulx, comme vermine et

*Bue barzudus an Otro
Sant Ervoan.*

**V. Ervoan studier en Paris
hag en Orléans.**

Dija e oa aru pell an daou gloarek (rak red é goût na dlee ken gwech e-bed Jan Gergoz, ar mignon hag ar c'heleuner divlamm, kwitât e zant Erwan ; war dro gantan er studi hag ouz tôl er memes kambr hag er memes gwele). Benn ar fin ec'h arujont, goude reuz ha poaniou, en Paris, ar Gér Vraz. Ah ! Salver binniget ! pebes pobl a dud ! Kloer paour a Vreiz, daoust hag ho pagad vertuio kristen, fe, poell ha glander, honestis, karante evit Doue hag an nessan, reolenno mad a vue fur, ac'h a da vean kollet er gêr-ze, ken diroll ha Babilon ? Birvi a ra eno Juzevien heritiked, tud a vue fall, riblerien ha trubarded, evel prenvéd en eur c'hagn vreïn !...

charoigne !... Vertueux parens de Kermartin, amys, gens d'esglise, noblesse et bon peuple de Tréguer, ne craignez mie, nostre Yuon a bonne teste et bon cueur ; ains auecq grâce de Dieu et de la benoite Vierge Marie, va grandir et florir comme lys virginal au mitan des espines. Là, comme en son Kermartin, sera Clerc modelle, pieulx et studieux ès arts libéraux ; dans peu passera Maître ès estudes de logique et Théologie ; et ceste Babylone tant redoutée sera pour luy Portique de sciences sacrées et profanes, vray parvis de sagesse au Temple de Hiérusalem. Là, nos amys vont retrouver genz de leur cher pais de Bretagne, Yuons Huet, Henry Fichet et le clerc de Lanneur, quy partout se chercheront et assisteront comme frères bien amez. Là, tousiours endossera nostre Yves, comme cotte et surcot, les vertus de sagesse et prudence, bien acertené que le fruit de l'Arbre de Science garde sa malignité quy enuénima nos premiers Parens ès jardins du Paradis terrestre, ouurant nos yeulx pour ceste terre périssable et nous les fermant pour la patrie du Ciel. A donques redoubla sa ferueur d'oraison, mortifiant cruellement ses senz, ieunant tous vendredis et samedis, onques ne beuuant vins et baillant ses viandes et friandises aux poures mendiants, à cette fin de mâter sa chair ino-

Kerent fur Kervarzin, mignoned tud Ilis, noblans ha pobl mad Landreger, n'ho pezit ket aon : hon Erwanik a zo mad a benn hag a galon ; ec'h a, gant gras Doue ha Mari, ar Werc'hez vinniget, da greski ha da vleunan evel eut lilien c'hlan é mesk ar spenn. Eno, evel en e Kervarzin, e vo skouer ar Gloareged d'eant aket da-bedi ha da ziski ar skiancho ; ebarz pell e tremeno Mestr war an doareo da zisplegan ar Wirione konls hag ar Relijion ; hag ar Vabilou-ze, ac'h omp ken spontet ganti, a vo evitan Porz ar skiancho sakr ha dizakr, pez a oa Porz ar Furnez en Templ Jeruzalem. Eno ec'h a hon mignoned da gaout tud euz Breiz, o bro ger, Erwan Huet, Herri Fichet, ha kloarek Lanneur : dre holl en em glaskfont hag en em zikourfont evel breudeur meurbed karet. Eno e wis-ko bepied hon Erwan, e kiz sae ha mantel, vertuio a furnez hag a Boeldier, o vean ma oar anat e vir freuz Gween ar Skiant ar galloud noazus a oa bet kontammet gantan hon zud kentan en liorzo ar baradoz douar, hag a zigor hon daoulagad war ar bed paour man n'eur glozan né war hon bro an Nenvo. Setu néan ta en em domman mui gant ar beden : kastian rust a ra e gorf ; 'n eur iun bep gwenner ha bep sadorn, ha 'n eur dremen heb gwin ; e dammo kig hag e vadi-go a ro né d'ar glaskerien baour :

bédiente et tyrannique en son âge.

Ains, notre doux clerc passera longues années d'évottes et laborieuses, gardant en son for intérieur, comme feu sacré sous la cendre, les bonnes semences qui germent pour le Paradis.

c'hoant an neuz da zont a benn euz e gorf na c'houl ket plegan en oad eman ennan.

Evelse hon c'hloarek habask a dremeno meur a vlavez 'n eur bedi ha 'n eur labourat, hag a viro en e greiz, evel tan sakr dindan al ludu, an hado mad a deu da zével evit ar Baradoz.

D'après A. DE LA
VILLERABEL.

Cloarek AR WERN
Euz GWENGAMP.

Assurance contre la Mortalité du Bétail

(SUITE)

Quelle pourrait être la solution démocratique ?

La circonscription communale ou intercommunale (si les communes sont très petites) est donc celle qui a nos préférences, que nous considérons les avantages économiques ou les résultats moraux et sociaux. Et, si chaque année, dans cette circonscription, les pertes étaient toujours sensiblement les mêmes, cette organisation si simple serait suffisante. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et à une ou plusieurs années favorables, peuvent succéder des années calamiteuses. Alors, cette circonscription, qui est suffisante en temps ordinaire, ne l'est plus dans ces années désastreuses : la Mutualité devient ou inutile pour les sinistrés, ou une charge pour tous les sociétaires. Et pourtant, c'est dans ces années que le cultivateur a le plus besoin de protection, car s'il est heureux de recouvrer le montant d'une perte légère, combien doit-il être plus heureux encore lorsque, ses écuries étant décimées par la maladie, la Société lui donne une indemnité presque complète. Mais dans ce dernier cas, l'indemnité sera presque toujours très faible, parce que les mutuelles doivent limiter le taux des cotisations pour ne pas écraser les sociétaires qui finalement s'en iraient. Lorsque la cotisation est préalable et fixe, elle reste ce qu'elle est les années

ordinaires. Lorsque cette cotisation n'est ni fixe ni préalable, les statuts prévoient un maximum qu'elle ne peut dépasser.

La circonscription communale ne peut donc pas, à moins de circonstance exceptionnelle, résoudre à elle seule le problème de l'assurance contre la mortalité du bétail par l'aide mutuelle. Nous avons vu que la cause de cette impossibilité est l'inégalité des pertes annuelles qui enlève à ces mutuelles la stabilité et la sécurité dont elles ont besoin. En effet, si nous faisons une enquête auprès des nombreuses mutuelles de Bretagne, nous pourrions constater que la plupart, même celles qui ont plusieurs années d'existence, sont absolument incapables de fonctionner dans une année calamiteuse. Ces sociétés vivent au jour le jour, et non seulement il n'est pas prélevé, pour constituer une réserve, une somme si petite, soit elle sur les cotisations, mais encore les libéralités de l'Etat, les cotisations des membres honoraires et les dons de toutes sortes sont employés en tout ou en partie à payer les indemnités dans les années ordinaires. On ne songe pas au lendemain, on ne pense pas à donner une stabilité plus grande à son œuvre qui doit pouvoir supporter les lourdes charges d'une mauvaise année ; les sociétaires ont l'air d'ignorer qu'avec une pareille organisation, ils ne sont pas en complète sécurité, puisque s'ils viennent à subir des pertes énormes, ils n'auront que des indemnités dérisoires.

Cette stabilité et cette sécurité, les Sociétés locales la trouveront en se fédérant et en se créant un fond de réserve. Ainsi le champ de l'assurance est étendu ce qui permet de mieux équilibrer les risques et de ne pas écraser dans une année malheureuse les membres d'une société : les communes peu éprouvées viennent au secours de celles qui le sont trop, et, les années favorables, le fonds de réserve se constitue pour devenir une précieuse ressource dans les années calamiteuses.

En Bretagne, si nous sommes bien renseignés, il n'existe aucune Société de réassurance, mais le département du Finistère va bientôt en avoir une. Pour l'étude de ces sociétés nous sommes donc obligés de voir ce qui se fait en dehors de notre province.

Ces sociétés ou Caisses de réassurance existent déjà dans une trentaine de départements : la circonscription est le département, l'arrondissement ou le canton. Les sociétés fédérées alimentent par leurs cotisations un fonds commun de réserve qui est destiné à être réparti à chaque exercice entre les sociétés qui ont subi de trop grosses pertes. Ces sociétés dites de « réassurance » ne sont en somme que des caisses de « compensation » ou de « secours ».

La réassurance proprement dite consiste, de la part de l'assureur au premier degré, à céder à son réassureur, une partie de sa prime (le tiers ou la moitié) à la condition que ce réassureur règlera une partie des indemnités (le tiers ou la moitié) ou toute autre quotité. Nos Caisses de réassurance contre la mortalité du bétail ne font rien de cela; elles viennent au secours des Sociétés locales qui ne peuvent régler elles-mêmes leurs indemnités.

Ce fonds de secours est alimenté par les cotisations et les subventions. L'Etat, les départements, et souvent d'autres associations agricoles accordent des subventions. Les sociétés locales versent annuellement une cotisation qui est proportionnelle à la valeur du bétail assuré. En général elle est considérée comme un supplément que verse chaque sociétaire. « Ainsi, dans les sociétés locales de l'arrondissement de St Omer, pour l'assurance des bovins, des ânes et des mulets chaque sociétaire verse 10 % de la valeur d'estimation et en outre, 0 fr. 20 % affectés à la réassurance; la société locale perçoit ce 0, 20 % au compte de la Caisse de la réassurance. D'après les statuts modèles patronnés par le Conseil général de la Seine Inférieure la prime d'assurance de l'espèce bovine est de 1 fr. 25 % de la valeur assurée et la primée de réassurance est de 0 fr. 25 % ». « Dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer (Pas de Calais), où existant, au commencement de Mai 1903, 53 caisses communales fonctionnant de la façon la plus satisfaisante, la cotisation unique pour les bovidés et pour les ânes a été fixée à 1 % de la valeur d'estimation des animaux, à 2 % pour les chevaux, et la Caisse de réassurance, fondée et patronnée par la Société d'Agriculture de l'Arrondissement, prélève 20 % du montant brut des cotisations recouvrées par les Caisses locales.

Les caisses départementales de la Somme et des Ardennes prélèvent également 20 % du montant brut des cotisations perçues par les caisses locales. Les combinaisons de la réassurance sont très variées, comme celles de l'assurance au premier degré.

Ces caisses de réassurance ne s'occupent que de gérer le fonds qui est mis à leur disposition, et de donner des indemnités aux sociétés trop éprouvées; mais celles-ci demeurent indépendantes. Ces Sociétés s'administrent elles-mêmes et peuvent en dehors de la caisse de réassurance se constituer un fonds de réserve.

Il y a des Sociétés de réassurance qui ont voulu solidariser entièrement tous les membres des sociétés locales fédérées, en procédant à la fin de l'exercice, à une répartition générale des indemnités de sinistres, ce qui unifie la cotisation individuelle pour toutes les

sociétés. « Dans les arrondissements de Chaumont et de Wassy (Hte-Marne), il existe une fédération de 46 caisses mutuelles communales d'assurance contre la mortalité du bétail. En se fédérant, ces caisses ont fédéré leurs comptes annuels, primes et sinistres: la caisse de réassurance centralise toutes les recettes et règle seule toutes les dépenses. Chaque société ne conserve une certaine autonomie qu'au point de vue administratif et sous le contrôle de la Fédération.

Les résultats de cette combinaison ont été très brillants; il y a lieu de remarquer toutefois qu'on n'y trouve plus, ni sociétés locales, ni caisses de réassurance, mais simplement une seule institution d'assurance mutuelle du bétail, s'étendant à deux arrondissements et dont les anciennes sociétés communales sont devenues les sections administratives.

Tels sont les différents types de caisses de réassurance fonctionnant en France. On a dit: « la mutuelle locale moralise et la réassurance consolide. Nous devons donc demander qu'elle donne la stabilité aux sociétés locales et la sécurité aux sociétaires; mais à notre avis son rôle ne s'arrête pas là, elle doit continuer la formation morale et sociale commencée par l'assurance au premier degré.

Aussi, guidé par cette idée que la réassurance doit consolider et moraliser nous allons voir dans quel sens nos jeunes camarades de Bretagne doivent diriger leurs efforts.

Nous rejetons les circonscriptions trop étendues, département et arrondissement. Dans ces circonscriptions une espèce donnée n'est pas homogène, si nous prenons pour exemple l'espèce bovine nous constatons que dans telle région il y a des vaches grandes laitières, dans telle autre des petites bretonnes; ici on élève pour la boucherie, là on fait travailler les bêtes à cornes; dans tel canton les animaux sont superbes parce que les cultivateurs sont soigneux et que la culture est avancée, dans tel autre ils sont maigres, chétifs parce qu'ils n'ont pas les soins nécessaires et que la culture n'est pas en progrès.

Avec des races si variées, des animaux de valeur si différente, et ne pouvant se comparer étant donné leurs diverses fins, comment peut-on créer une caisse de réassurance qui demande à chaque société locale ce qu'elle doit en justice. Dans un canton où les cultivateurs sont soigneux les pertes annuelles dans la race bovine sont en moyenne de 0,90 %, dans un autre où les cultivateurs négligent leur bétail la moyenne est de 1,40 %. Ce seront toujours ces derniers qui recevront les secours de la caisse, secours qui deviendront en

quelque sorte une prime pour les mauvais agriculteurs. Et c'est si vrai qu'il y a quelques années on a voulu fonder une caisse de réassurance pour le département d'Ille-et-Vilaine et qu'on n'a pas abouti parce que des cultivateurs ont dit qu'ils ne voulaient pas fonder une caisse dont les ressources iraient perpétuellement aux communes où l'agriculture est peu avancée et où le bétail est misérable.

Pour d'autres raisons encore il est difficile de faire payer à chaque mutuelle locale ce qu'elle doit proportionnellement aux risques : dans tel canton on élève les bêtes à cornes pour la boucherie dans un autre on a des laitières, dans ce dernier canton les risques sont beaucoup plus grands que dans le premier ; de plus dans telle vallée il y a le charbon, maladie attachée au sol, dans un canton voisin c'est la tuberculose, ailleurs il y a une autre maladie à l'état permanent. Comment solutionner d'une façon équitable tous ces cas, il nous semble que la solution ne doit pas être demandée à une caisse de réassurance dont la circonscription comprend des assurés qui ont des risques si différents.

Tels sont quelques uns des inconvénients de la grande circonscription, si nous ne considérons que le côté économique, nous avons encore beaucoup plus de raisons de la rejeter si nous examinons les conséquences morales et sociales.

Du fait même que les diverses mutuelles locales ne versent pas à la Caisse de réassurance des cotisations proportionnelles aux risques que courent leurs assurés la stricte justice est lésée, or ne devons nous pas faire tous nos efforts pour établir le règne de la justice ? La grande circonscription est un obstacle, elle n'est pas nécessaire pour consolider de petites mutuelles... Maintenant concluez.

Vous avez très souvent entendu résonner ces paroles à vos oreilles : « Ah ! le Gouvernement est riche, je peux prendre cet objet, je peux faire cette dépense. » Il en sera de même dans une grande circonscription. L'assuré, les experts diront : « Ah ! nous pouvons bien majorer un peu la perte, ce sera la caisse qui paiera ». De pareilles pensées entreront dans leur esprit, de telles paroles sortiront de leur bouche parce que la caisse leur paraît comme quelque chose de très vague ; ce n'est pas leur chose à eux, mais une création de ces « messieurs » de la ville. « Elle est riche, diront-ils, on peut bien y puiser ». Les assurés n'ont pas conscience que cette caisse de réassurance est leur caisse, qu'ils l'alimentent, parce qu'elle est trop loin, parce que son fonctionnement leur échappe. Il nous semble que les cultivateurs qui auront de tels sentiments et qui tiendront ce langage, n'auront pas été moralisés par la mutualité.

Comme démocrates que devons-nous penser de cette organisation ? Un comité de « messieurs » plus ou moins agronomes habitant le chef-lieu est chargé de recevoir les cotisations et de répartir les secours. Les cultivateurs versent leurs primes, reçoivent quelquefois des subventions ; une petite note — oh ! très petite — annuelle ou semestrielle leur donne le montant des recettes et le nom des mutuelles reconnues, et puis c'est tout ce qu'ils savent de la caisse de réassurance. « Qu'ont-ils besoin d'en savoir plus, diront ou penseront quelques « messieurs. » leurs affaires sont bien gérées, et nous nous dépensons pour eux. Que leur faut-il de plus ? » Démocrates, nous ne pouvons admettre qu'on se préoccupe si peu du développement de la conscience et de la responsabilité civique des agriculteurs. Et n'avons-nous pas vu que les membres des sociétés locales seraient tentés de faire passer leur intérêt particulier avant l'intérêt général, même contre toute justice.

Toutes les raisons que nous avons données contre la grande circonscription militent en faveur d'une société de réassurance comprenant, cinq, dix, douze sociétés locales. Mais encore dans ce dernier cas il ne faut rien d'artificiel et surtout il ne faut pas se croire obligé de réunir toutes les communes d'un canton, qui est une division administrative la plupart du temps arbitraire. Nous voulons réformer la société, et pour cela nous avons résolu de nous réformer nous-mêmes, de vivre suivant les préceptes de l'évangile, les enseignements du Christ ; et les divers organismes de la société pour être vraiment vivants, ne doivent être que le résultat de notre activité économique et de notre vie intérieure, religieuse et sociale. La circonscription de la société de réassurance sera le pays où la culture est la même, où les agriculteurs sont en relations commerciales suivies. Ici ce sera toute la campagne environnante d'un gros bourg où se tient le marché ; là ce sera une vallée ; ailleurs plusieurs communes agglomérées autour d'une gare ou d'un port. La vie économique, matérielle devient le support de la vie sociale et celle-ci à son tour augmentera l'activité économique. Les moyens de transport et de communication ont bouleversé l'ancien état de choses : si nous voulons faire quelque chose de vivant, il nous faut tenir compte de cette révolution économique et les communes qui sont devenues des centres d'activité commerciale et agricole doivent devenir des centres de vie sociale.

P. DUBOIS,
du *Sillon Rennais*.

La Vie du Sillon en Bretagne

« L'âme bretonne, disait Marc dans notre dernier Ajonc retient, malgré les sollicitations contraires et les tentations du dehors, les affections auxquelles elle s'est une fois livrée. Elle sait beaucoup mieux se donner que se reprendre. Au congrès de St Brieu, la Bretagne s'est définitivement donnée à la Cause. Depuis lors, pas de semaine où elle ne creuse son « Sillon » et ne s'affermit dans sa volonté de réaliser la démocratie dans l'Amour du Christ.

Pleyben

Le 21 mai, c'était une soirée Silloniste qu'organisait le Sillon de Pleyben avec le concours des amis de Brest, Châteaulin, Morlaix, Braspartz (etc.) On fêtait St Yves « le Sillonneur de la vieille Bretagne » patron de M. le Curé de Pleyben. Au programme : Amour et Sacrifice, drame en trois actes d'un camarade Brestoï ; Le Chant de la Jeune Garde, la Mort du Jeune Garde et Parlons du Christ. Entre temps, par le camarade Rouyer de Brest une Causerie sur l'œuvre du Sillon, tout imprégnée de l'amour de Jésus et souvent interrompue par les applaudissements mérités des assistants. Puis le camarade Pichon, de Pleyben, lut le compliment de fête. Nous en extrayons ce passage : « Tout ici indique que nous sommes sillonistes, c'est à dire, républicains démocrates et c'est notre droit, mais avant tout catholiques convaincus et sans peur. Qu'il s'agisse de défendre la Foi et l'Eglise, nous serons prêts. Nous marcherons sans souci des contradictions et des suspicions sachant que là où le Maître a passé, le disciple Le suivra. Des déclarations si nettes, si sincères n'ont pu que concilier aux doctrines du Sillon les sympathies des très nombreux auditeurs qui fréquentent le Patronage de Pleyben. M. le Curé a répondu en exprimant toute la satisfaction qu'il éprouvait à voir ses jeunes auxiliaires pénétrés de tels sentiments.

Soirée
Silloniste

L'inévitable banquet démocratique clôtura cette fête. 54 couverts. Des toasts chaleureusement fraternels et sillonistes y furent portés. Impossible de les citer tous, notons cependant les noms de M^{rs} les abbés Cozien professeur au grand séminaire de Quimper, Feroc de Braspartz, Boulic, Pelleter (etc.) et des camarades Rouyer, Marzin, Floc'hlay, Corgne, Qui niou, Le Seach. M. l'abbé Sévellec, conseiller du cercle de Pleyben en a clos la série en faisant acclamer le St Père, M^{sr} de Quimper et M. le Curé de la paroisse. Et l'on s'est dit : « à bientôt » tandis que chacun s'en retournait chez soi jeter à nouveau à pleines mains et à plein cœur le bon grain d'où sortira la moisson.

Mais là ne s'est pas bornée l'activité du *Sillon* dans le Finistère, pendant ce mois. Un cercle s'est fondé à Berrien, un autre est en voie de formation à Lanmeur et cela à la suite de conférences des camarades morlaisiens dans ces communes. « Partout où nous avons passé, nous écrit l'un d'eux, nous avons reçu l'accueil le plus sympathique de MM. les curés et vicaires, aussi est-ce avec confiance que nous envisageons l'avenir du *Sillon* dans notre région où il correspond à un très pressant besoin ».

A. Berrien
Et à Lanmeur

Ces mêmes camarades fêtaient le 13 mai dans une réunion tout intime, le départ de l'un des leurs Jean Penven, qui, voulant pratiquer d'une manière plus parfaite les préceptes du Christ, partait le lundi suivant pour l'ordre des Missionnaires des Pères du St-Esprit.

Dans le Morbihan, où doit se tenir le prochain Congrès du *Sillon* de Bretagne, des efforts sont tentés par quelques camarades isolés, particulièrement à Vannes, Ploërmel et dans leurs environs; mais la graine ne germe pas aussitôt que semée et nous ne voudrions pas qu'il en fut ainsi. Le mouvement se dessine cependant. C'est ainsi que le cercle d'études sociales et bretonnes de Caudan, dirigé par le barde Loiz Herrieu, vient de se rattacher au *Sillon*.

A. Caudan

Dans les Côtes du Nord un cercle a été fondé à Pludual par M. l'abbé Leroux, de Lanrodec. Et à ce

Un fait touchant

propos voici un fait authentique qui s'est passé à Lanrodec. Un camarade marchand ambulant, profite des déplacements que nécessite son étot pour réunir les jeunes gens des communes où il passe et leur parler de l'Evangile et du *Sillon*. Il y a quelque temps comme il s'en retournait à Lanrodec, sous une pluie battante, tout en trainant sa voiturette à bras, il préparait, abrité sous un parapluie, la conférence qu'il devait donner le soir même. Survint un homme, connu dans le pays pour ses opinions « avancées ». tous deux font route ensemble, notre camarade lui parle du Christ, de la démocratie. Le soir ils entraient ensemble au cercle de Lanrodec, l'un pour faire sa conférence, l'autre pour l'écouter et demander à ce qu'il lui fut permis d'étudier ce qu'est le *Sillon*. Puisse notre marchand ambulant faire souvent d'aussi touchantes rencontres.

A Pleudihen

Le dimanche 28 mai, le cercle de Pleudihen organisait, sous l'inspiration de M. le chanoine Dubois de la Villerabel, une réunion également tout intime, à laquelle étaient invités les camarades de la région. mais ils y vinrent si nombreux que la réunion prit les proportions d'un véritable petit congrès.

Un congrès improvisé

Au banquet, on comptait 97 couverts. Saint-Malo, Saint-Servan, La Vicomté, Saint Solen, Trégon, Evran y étaient représentés. « Un peu serrés à table, écrit un camarade ; c'était cependant très heureux car on se sentait mieux les coudes et la gaieté n'y perdait rien »

Au banquet

M. de la Villerabel porte le premier toast non en père, mais en ami. Il remercie les camarades d'être venus si nombreux à Pleudihen. Il remercie également les membres du conseil municipal, eux, les anciens dont le cœur ne vieillit pas, d'avoir bien voulu témoigner par leur présence à cette petite fête en faveur du *Sillon* et ainsi encourager les jeunes à suivre la voie qu'ils se sont tracée. Il boit à Mgr Fallières, évêque de Saint Brieuc. « Monseigneur, dit il, n'est pas seulement votre protecteur, et j'insiste sur ce mot. Sa Grandeur ne fait pas que de vous supporter ; Elle vous aime et vous favorise car Elle sait que vous voulez

rester toujours ses enfants disciplinés et que, lorsqu'on reste soumis à l'autorité des évêques, quel que soit par ailleurs le terrain social sur lequel on se place, on ne peut que faire une œuvre bonne et féconde... Je bois, à Mgr Fallières et à Mgr Labouré. »

Une salve d'applaudissements accueille ces paroles. Après le chant de la Jeune Garde par le camarade Etrillard de Dinan des toasts sont successivement portés par le président du Cercle de Pleudihen et M. l'abbé Méheut, conseiller de ce Cercle par MM. les abbés Populaire, de Saint Servan, Haouisée de Dinan, Guichard des Cordeliers, (etc.,) et les camarades Saint Mieux, Robert, Sauvage (etc.) Suivent les vêpres, M. l'abbé Populaire officiait. M. de la Villerabel avait voulu diriger lui-même les chants. Nos amis reprenaient en chœur les refrains des cantiques dont il chantait les couplets.

Les vêpres terminées, on se rend sur la place de Pleudihen où l'on trouve d'autres camarades qui viennent d'arriver de St Ma'o. On se forme en cortège et l'on chante « Ohé, bourgeois de Pleudihen, voilà le Sillon qui passe » en défilant dans les rues pour se rendre à la salle où a lieu la réunion. Mais, pas de sujet au programme ! On s'occupa donc, de préciser ce qu'on ne connaissait que vaguement. Ce fut un échange d'idées très intéressantes dans une discussion très menée. Avant de se séparer il fut décidé que le prochain Congrès trimestriel de la région se tiendrait à la Vicomté.

On s'en souviendra longtemps de cette journée à Pleudihen où le *Sillon* a produit une profonde impression.

Quelques jours après, Michel Even se rendait à Saint Brieuc, visiter le cercle d'études de cette ville. Au grand regret des camarades briochins, il ne put assister qu'à une de leurs réunions. Il fut ensuite rendre visite aux camarades du collège de Guingamp.

On parla du *Sillon*, de ce que l'on avait fait jusqu'ici pour lui, et de ce qu'il a avait à faire « Michel » se fit un devoir de donner les conseils les plus utiles et les réponses plus précises et franches aux

Toast de M.
De la Villerabel

Le prochain
Congrès
trimestriel

Michel Even
à Guingamp.

nombreuses questions qui lui furent posées, et exhorta les camarades à aimer de plus en plus le Christ et la cause, et à les faire connaître.

Réunion de
Séminaristes

Le soir, il était appelé à une réunion que tenaient les séminaristes soldats, en garnison à Guingamp. Il s'entretint avec eux de la formation des jeunes gens aux idées du *Sillon* et aux travaux des cercles d'études, dont ils sont les futurs con-eillers, du rôle qu'ils sont appelés à jouer et de l'intérêt qu'il y a à ce qu'ils s'initient dès à présent à la vie du *Sillon*. Leur devoir est donc d'acquérir dès le séminaire une connaissance approfondie des idées du *Sillon*, de son but et de sa méthode; de chercher les moyens de formation les plus sûrs et les plus en rapport avec la situation des jeunes qu'ils seront appelés à diriger.

A Tréguier
Au petit
Séminaire

Ce fut encore des cercles d'études que Michel Even entretint les camarades du petit séminaire de Tréguier. Il leur dit que le cercle d'études, tel que nous l'entendons au *Sillon* est une œuvre de formation, non de pénétration, que pour y entrer il faut déjà être « mûr » pour le *Sillon*, que le manque de préparation antérieure à l'entrée dans les cercles et l'ignorance de leur but, sont la cause du mauvais fonctionnement de quelques-uns, de leur chute, ou de leur exclusion du *Sillon* que l'on se voit contraint de prononcer contre eux.

On ne vient pas aux cercles du *Sillon*, pour entendre parler un camarade ou parler soi-même, on y vient pour s'instruire, pour connaître le Christ, pour apprendre à être ses vrais disciples, et devenir des citoyens conscients et responsables. Sans ces conditions la démocratie ne peut être réalisée. On ne saurait avoir la prétention de former les autres, si on ne s'est d'abord formé soi-même.

Puis, aux élèves des cours supérieurs, Michel Even parla du *Sillon*, son but, sa méthode.

Au Patronage

Le soir même, il traitait à nouveau de la conception du cercle d'études. Cette fois, c'était devant les jeunes gens du Patronage de Tréguier. Ici, comme il l'avait fait ailleurs, il insista sur l'importance que l'on attachait à la formation personnelle de chaque camarade

et leur montra qu'en dehors du *Sillon*, on entendait trop le cercle d'études comme une conférence d'œuvres. La causerie produisit une excellente impression sur les camarades du Patronage, comme elle avait déjà intéressé au plus haut point ceux du petit séminaire.

A Langhoat

Puis, accompagné du camarade Guidon, de Guingamp, il se rendit à Langhoat, où s'étaient donné rendez-vous, chez M. l'abbé Lavidan, les camarades de Plouëzal-Minihy, Langhoat. Désireux de préciser l'idée qu'ils se faisaient du *Sillon*, ils prièrent Michel de leur en parler; ce qu'il fit avec sa bonne grâce habituelle.

Le dimanche 7 mai, le *Sillon Fougereais* alla rendre visite aux ouvriers de Laignelet. Ils furent joyeusement reçus par M. Chupin, patron des verreries, bien connu dans la région fougereaise pour son dévouement à ses ouvriers; par M. l'abbé Arnould, aumônier des verreries, et par les camarades verriers. M. Chupin parla de Marc, comme lui ancien élève de Stanislas. Il affirma partager les sentiments catholiques et démocrates du président du *Sillon*. Ce fut l'occasion d'une longue conversation sur la démocratie. On s'est quitté les meilleurs amis du monde, en se promettant de se revoir aussi souvent que possible.

Aux verreries
de Laignelet

Tandis que partout ailleurs on travaillait ferme pour le *Sillon*, les camarades rennais se réunissaient, le samedi 25, en une adoration nocturne. Ce furent des heures bien douces que celles qu'ils passèrent aux pieds du Christ, en sa divine présence. Le R. P. Wibeaux, un ami du *Sillon*, avait bien voulu venir leur adresser la parole et leur parler du Maître « avec toute son âme ». Aimons-le, dit-il, puisqu'il nous a aimés le premier. Le Christ a souffert toute sa vie. Et pour tant lui, Dieu, Tout Puissant, il aurait pu ne pas souffrir. Il l'a voulu et cela par amour pour nous. Chaque jour encore Il s'immole sur l'autel. En retour il demande qu'on l'aime. Il a donné l'exemple; il faut l'imiter pour être ses vrais disciples.

A Rennes
Adoration
nocturne

La vie de chaque sillonniste doit être comme la sienne, toute de souffrance et d'amour. Il n'est pas de

plus grand amour que de donner sa vie pour ce que l'on aime, pour « la Cause », Aimez donc le *Sillon*, redit le bon père Wibeaux, et aimez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a aimés. A l'affection que vous aurez les uns pour les autres, on reconnaîtra que vous êtes les disciples de Notre-Seigneur. Surtout aimez le Christ, puisqu'Il vous a aimés le premier, et souvenez vous, en traçant votre *Sillon*, que, « sans Lui, vous ne pouvez rien faire ».

Et ce fut sous l'impression de si réconfortantes paroles que les camarades allèrent recevoir Jésus-Hostie. En ce moment béni, leurs prières montèrent nombreuses et ferventes vers le Ciel, pour vous tous, camarades du *Sillon*. Que le Christ exauce ces prières et bénisse la Cause.

L. DUJARDIN.

N. B. — On prie instamment les camarades de prendre connaissance de la *communication très importante* insérée dans les feuilles roses.

L. D.



Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté. Rennes.

Le Gérant : P. DUBOIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

La 4^e édition de **L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE**

PAR MARC SANGNIER
(Perrin, éditeur)

Ce n'est pas seulement la pensée du *Sillon*, c'est son âme qu'on trouvera dans ce livre dont les pages ont été écrites, pour ainsi dire, en pleine bataille. — Voici la liste des chapitres de l'**Esprit Démocratique** :

PREMIÈRE PARTIE : **Fraternellement.**

Pourquoi nous voulons espérer. — Le devoir de vivre. — Comment Jacques Mercœur rencontra Dieu. — Nos auxiliaires. — L'action positive. — Une méthode. — La vie qui monte. — Action politique et action sociale.

DEUXIÈME PARTIE : **Démocratie.**

L'action morale et sociale du catholicisme. — La « démocratie chrétienne ». — Démocratie et hiérarchie. — L'esprit de classe. — Christianisme et démocratie. — Le nombre et la force. — Pour la société, par l'individu. — Tradition et progrès.

TROISIÈME PARTIE : **Hier et demain.**

Et exaltavit humiles. — Les ennemis intérieurs du catholicisme. — L'indestructible vie. — Pour qu'ils reviennent. — Le corps à corps. — Logique. — Discipline et liberté. — Ce qui ne meurt pas. — Quiétude. — La libre route.

Un volume : 3 fr. 50 franco.

Nous consentons à nos camarades des réductions par quantité.

TRACTS ROUGES

L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier (20^e mille).

Une méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier
Cercles d'études et Instituts Populaires (3^e mille).

Action coopérative, par Marcel Lecoq. Nouvelle édit. (5^e mille).

L'Existence de Dieu, par J. Desgranges.

Qu'est-ce que le Sillon ? par J. Desgranges.

L'Eglise et l'Etat, par M. Chénon, (3^e mille).

L'esprit du « Sillon », par GEORGES MENY. (6^e mille).

Les Associations agricoles, par R. Massot.

Prix : l'exemplaire, 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

Education et Démocratie, par J. Brunhes. 0 fr. 20 ; franco 0 fr. 25.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

La durée de validité est de 2 jours pour la 1^{re} zone jusqu'à 50 kilom. ; de 3 jours pour la 2^e zone de 51 à 100 kilom. ; elle est ensuite augmentée d'un jour par 100 kilom. jusqu'à la 13^e zone de 1101 à 1200 kilom. ; pour laquelle cette durée est de 14 jours. Lorsque le délai de validité d'un billet d'aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de 24 heures ; il est augmenté de 48 heures lorsque le jour où il expire est un dimanche suivi d'un jour de fête légale, ou un jour de fête légale suivi d'un dimanche.

Le Sillon

ESPRI ET MÉTHODES

PAR MARC SANGNIER

Cette brochure, écrite au lendemain du 4^e Congrès national, fixe une date de l'histoire du *Sillon*.

Nos amis y liront comment le *Sillon* s'est développé organiquement et intellectuellement. Dans des notes qui tiennent presque plus de place que le texte et dont chacune constitue comme un article spécial, Marc Sangnier raconte les origines du *Sillon*, sorti de la *Crypte* et que l'on voit évoluer en passant par la caserne, l'Ecole polytechnique, etc., précise certaines questions de doctrines telles que : Un royaliste peut-il être du *Sillon*? Quelle différence y a-t-il entre l'Association de la jeunesse catholique et le *Sillon*?... et pose notre mouvement en face des organisations politiques, sociales ou catholiques de l'heure actuelle. Enfin une série de documents des plus intéressants, (textes d'affiches, — règlement et prières de la Jeune Garde, etc.) termine cette brochure indispensable à tous nos camarades qui veulent être absolument au courant du mouvement du *Sillon*, — à ceux surtout que leur situation oblige à répondre aux multiples objections que l'on pourrait opposer à leur propagande en faveur de nos idées.

En vente au *Sillon*, 1 vol. : 0 fr. 60; franco : 0 fr. 80.

CHRISTIANISME ET SOCIALISME

Discours de MARC SANGNIER et de JULES GUESDE, prononcés à l'Hippodrome de Roubaix.

Tract rouge de 0 fr. 15, 0 fr. 20 franco.

Catéchisme d'économie sociale et politique du Sillon, par L. COUSIN. Prix..... 2 fr. 75 franco.

Education sociale du Peuple, par MARC SANGNIER (3^e mille).

Prix..... 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

La Vie démocratique, par MARC SANGNIER et M. F. BUISSON.

Prix..... 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

Le « Sillon » à Rome, par GEORGES HOOG. Compte-rendu illustré du Pèlerinage de Rome. Prix .. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

L'Almanach du « Sillon », 1905. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

La durée de validité est de 2 jours pour la 1^{re} zone jusqu'à 50 kilom.; de 3 jours pour la 2^e zone de 51 à 100 kilom.; elle est ensuite augmentée d'un jour par 100 kilom. jusqu'à la 13^e zone de 1101 à 1200 kilom., pour laquelle cette durée est de 14 jours. Lorsque le délai de validité d'un billet d'aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de 24 heures; il est augmenté de 48 heures lorsque le jour où il expire est un dimanche suivi d'un jour de fête légale, ou un jour de fête légale suivi d'un dimanche.

Le Sillon de Bretagne

Red è Trezek ar wirionez

Kerzel gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Sociaux et Démocrates

Tout le monde est d'accord pour réclamer des réformes sociales. Le vieux libéralisme doctrinaire a fait son temps; ses fidèles eux-mêmes n'osent le pousser jusqu'à ses ultimes conséquences: chaque jour leur arrache quelques nouvelles concessions.

Les « catholiques sociaux » se sont aperçus que la doctrine traditionnelle et séculaire de l'Eglise sur la propriété, sur le capital et le travail, sur les droits de l'individu et de la société, était admirable de sagesse et de hardiesse, de modération et de force. Ils ont compris que les philosophes ou les utopistes, que les sociologues de toutes les écoles n'avaient jamais rien trouvé d'aussi solide, d'aussi sûr, d'aussi opportun.

Donc, ils ont conçu le généreux dessein d'étudier les questions sociales irritantes à la lumière de l'enseignement catholique; le grand pape Léon XIII aida et consacra leur tentative en rappelant, par ses admirables encycliques, ce que l'Eglise n'avait jamais cessé d'affirmer, mais ce que trop de milieux catholiques, intéressés à oublier les éternelles doctrines, avaient déformé et faussé. On n'a pas suffisamment rendu justice aux efforts de l'école sociale catholique; on a surtout méconnu que ses disciples

furent des initiateurs et que MM. de Mun et de la Tour du Pin formulèrent, dans les travaux de l'œuvre des cercles, tels projets de réformes dont devait s'honorer plus tard un ministre socialiste. Les générations nouvelles sont trop aisément ingrates et oublieuses: qu'elles y prennent bien garde, cette hâte puérile de courir en avant sans se rendre compte de la nécessaire continuité de toute évolution sociale risque d'être une preuve d'impuissance; tout effort vigoureux doit être solidement enraciné dans la tradition: cela-seul lui permet de pouvoir s'épanouir hardiment dans les plus audacieux progrès.

Les catholiques sociaux, malgré leur compétence, leur désintéressement, leur intelligence et leur dévouement, ne tiennent pas dans notre pays la place qu'ils semblaient destinés à y occuper légitimement. Ils ne se sont pas imposés à l'attention du prolétariat français qui ne soupçonne même pas leur existence, ils n'ont pas créé en France un vigoureux mouvement d'opinion capable d'inquiéter les hostiles et d'entraîner les indifférents. Certes, ils ont des hommes éminents mais qui ont toujours agi individuellement sans songer même à se concerter pour une action commune; leurs réunions n'ont jamais été autre chose qu'un amical échange de vues, qu'une intéressante conversation entre gens bien informés, voyant juste, tourmentés par les mêmes préoccupations sociales.

Il serait ridicule toutefois de s'en étonner; nul ne saurait avoir le droit de s'en scandaliser. C'est qu'en effet, les catholiques sociaux ne peuvent, en aucune façon, constituer un parti, pas même déterminer un mouvement d'opinion; ils sont, ils ne peuvent être qu'une école; et encore cette école doit-elle conserver ce caractère d'universalité qu'elle emprunte à la catholicité de son enseignement. De même, la «*Démocratie chrétienne*» que Léon XIII et, après lui Pie X ont si énergiquement dépouillée de toutes significations politiques et même de toute particularité économique, se bornant à en faire l'action bienfaisante du catholicisme dans les milieux populaires, apparaît évidemment comme le trésor com-

mun de tous dans lequel chaque peuple, chaque groupe ira puiser pour réaliser ensuite l'œuvre particulière qu'il aura conçue et qu'il marquera du cachet original de ses besoins, de ses aspirations, de son tempérament propre.

Réorganiser la société suivant le plan divin, respecter les saines et fortes doctrines traditionnelles de l'Eglise, briser l'individualisme malfaisant et développer l'esprit d'association, favoriser les syndicats, les mutualités, organiser les retraites ouvrières, réclamer le système de l'obligation, accepter une équitable et nécessaire intervention de l'Etat, tout cela, sans doute, est louable et excellent et les catholiques sociaux font aisément découler ces utiles revendications des enseignements sociaux de l'Eglise, encore qu'ils n'aient pas rigoureusement le droit d'imposer les déductions logiques de leur propre esprit au nom de l'obéissance que l'on doit à l'Eglise elle-même; mais enfin tout catholique devra les suivre, à moins qu'il ne relève quelque faute dans leur raisonnement et la discussion ne pourra sérieusement porter que sur la légitimité des déductions.

Tout autre nous semble devoir être l'attitude des «*démocrates*». Dans leur pleine indépendance de citoyens, ils ont conçu la possibilité d'une organisation sociale qui tendrait à porter au maximum la conscience et la responsabilité civiques de chacun; ils ont cru découvrir que l'évolution traditionnelle de la France nous entraînait dans le sens de la République démocratique; ils ont résolu de travailler à l'œuvre entreprise avec toutes les forces dont ils disposaient et, tout d'abord, avec la plus solide et la plus nécessaires de toutes, indispensable force de solidarité et d'amour que le Christ seul a mise dans les cœurs.

Sans doute, les catholiques démocrates font passer le catholicisme avant tout le reste et je ne conçois pas bien que certains s'irritent et osent prétendre qu'un bon catholique doit être «*catholique tout court*». C'est un peu trop court pour nous! Et justement Dieu ne nous a-t-il pas mis sur la terre, nous créant libres et nous donnant l'empire sur toutes choses, pour que nous usions des

droits et des prérogatives de la liberté qu'il nous a conférée, pour que nous accomplissions avec courage et confiance ce qui est l'œuvre propre de l'homme, je veux dire l'adaptation de l'éternelle Justice et de l'éternelle Vérité aux contingences multiples et variées dans lesquelles nous nous mouvons et nous agitions? Au reste, qui donc reprochera à un catholique français d'aimer la France sous prétexte qu'il lui suffit d'être catholique tout court? Et cependant le patriotisme territorial, avec les guerres et les luttes qu'il entretient et auxquelles il se résigne, brise bien davantage encore l'unanimité des cœurs que les plus vives ardeurs démocratiques toujours si universellement humaines.

Dès lors, les démocrates peuvent essayer un mouvement d'opinion: ils sont assez homogènes pour cela et ce que les catholiques sociaux ne pouvaient tenter, eux qui ouvrent indifféremment leurs rangs à des royalistes ou à des républicains, à des hommes de mentalités ou de tempéraments différents à la condition qu'ils s'entendent sur un programme minimum de réformes, les démocrates auront le droit de l'essayer...

Et qu'on ne s'y trompe pas! Ce qui importe surtout, ce sont non pas tant peut-être encore les idées que les habitudes de l'esprit, la mentalité. Il y a longtemps que Fonsegrive parlait du «sens social» et le déclarait indispensable pour faire œuvre utile: certes, il avait raison.

Au reste, nous croyons fermement que si le catholicisme est appelé à devenir l'âme de la démocratie future, il ne conquerra les masses que parcequ'il se trouvera des catholiques non pas résignés aux aspirations contemporaines mais ardemment passionnés pour elles et tels que nul n'aura l'audace de mettre en doute leur foi démocratique ni leur loyalisme républicain.

On dit souvent avec aigreur: «Mais nous pensons comme vos amis, nous acceptons, après tout, tout ce qu'ils acceptent... Il ne faut pas pourtant se laisser arrêter par des questions de personnel!...»

Et cependant, qu'on le veuille ou non, il y a bien et il y aura

toujours des «questions de personne». Il s'agit de savoir, non seulement si l'œuvre entreprise est bonne, mais si ceux qui l'ont entreprise sont capables de la réaliser. Et ce ne sont pas toujours les meilleurs, les plus expérimentés, les plus savants, les plus illustres qui peuvent le plus: ce que les vieux sénateurs romains ou les habiles diplomates de Bysance convertis au christianisme n'ont pu faire pour l'Eglise, de grossiers barbares récemment baptisés, ou même, jusqu'à la veille de leur mort, catéchumènes comme Clovis, sont aisément parvenus à l'accomplir. Ceux-ci étaient dans le grand courant social de leur siècle, ceux-là demeuraient en dehors: voilà tout.

Aussi bien — et nous ne nous lasserons jamais de le répéter, malgré les contradictions de plusieurs et la mauvaise volonté de certains qui refusent de comprendre, — s'il nous apparaît que l'œuvre de défense peut exiger le concours de tous, et si nos amis et nous, nous n'avons jamais refusé l'appoint de nos forces, si faibles soient-elles, nous réclamons le droit d'être et de nous dire partout ardemment démocrates sans avoir toutefois la prétention injuste d'exiger de tous les catholiques de France pareille confiance dans les milieux populaires dont nous croyons que doit sortir l'élite nouvelle que ne peuvent fournir, de toute pièce, les vieilles classes dirigeantes déchues de leurs droits, puisqu'elles se sont montrées inaptes à remplir leur devoir.

Et même, pourquoi ne pas le dire, nous nous figurons que cette attitude si nette et si loyale nous permettra, mieux que toute autre, de travailler à défendre le christianisme et à le propager partout, à consacrer tout ce que nous avons de force à l'œuvre qui domine toutes les autres de sa divine hauteur et pour laquelle les catholiques, alors même qu'ils travaillent dans des camps opposés, doivent se retrouver unis, à l'œuvre sainte du Règne de Dieu que nous devons essayer de faire arriver sur la terre... «Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.»

Marc SANGNIER.

Assurance contre la Mortalité du Bétail (1)

(SUITE ET FIN)

Quelle pourrait être la solution démocratique ?

La stabilité des sociétés locales et la sécurité des assurés sont encore augmentées par la création d'un fonds de réserve. Les Mutuelles affiliées étant autonomes, peuvent se créer cette ressource avec l'excédent des recettes dans les bonnes années, les droits d'entrée, les dons et les subventions; plusieurs sociétés en Ille-et-Vilaine perçoivent 0 fr. 50 olo, affectés à la constitution de la réserve. La caisse de réassurance elle-même doit s'en créer une de la même façon. Il est inutile d'insister plus longuement sur ce point, il est évident pour tous que l'assurance mutuelle ne pourrait se développer et rendre les services qu'on attend d'elle sans la constitution des réserves.

Ces principes posés, voyons comment dans la pratique l'emploi des réserves se combine avec la réassurance. «La Caisse de réassurance du département de la Haute-Saône intervient lorsque la société locale affiliée a déjà supporté, pour l'année courante, un minimum de 1 olo de perte réelle sur le total de son capital assuré de l'espèce bovine, 1,50 olo sur la valeur assurée de l'espèce chevaline, et 2 olo sur celle des poulinières. Quand son intervention a eu lieu dans ces conditions, les indemnités, devant aux termes des statuts des sociétés locales, atteindre les trois quarts des pertes réelles, elle en paie les 8/12, laissant 1/12 à la charge de la Société réassurée: c'est donc une contribution de 1/12 qui est demandée à la réserve de la société locale, concurremment à celle que fournit la caisse de réassurance pour les 8/12.»

Dans l'arrondissement de Saint-Omer, on a admis un système différent.

«La Société locale rembourse, comme le règlent les statuts, 70 olo des pertes réelles subies par ses adhérents, et cela jusqu'à concurrence du montant des cotisations annuelles qu'elle a encais-

- 151 -

sées. Si cette ressource est insuffisante, la Caisse de réassurance intervient à son tour, mais seulement jusqu'à concurrence d'une somme égale à celle versée par la société locale.

Pour couvrir des pertes plus élevées, il est fait appel à la réserve de la société locale, jusqu'à concurrence d'une somme égale au montant de ses recouvrements annuels, et au delà, à un secours de la Caisse de réassurance. Enfin, en cas de pertes exceptionnelles produites par des épizooties, il y aurait lieu d'épuiser la réserve de la société locale avant d'obtenir un nouveau secours de la Caisse de réassurance.»

Ce procédé est simple et ingénieux, de plus il favorise la formation de l'accroissement de la réserve dans les sociétés locales, sans préjudice du jeu ordinaire de la réassurance.»

«Dans le département du Nord, où, contrairement à la pratique ordinaire, les opérations des sociétés locales sont solidarisées en ce sens qu'après épuisement des ressources de la caisse de réassurance, le reliquat de ses engagements est réparti entre toutes les sociétés affiliées, jusqu'à concurrence du maximum de cotisation prévu par leurs statuts, on estime que les réserves d'une société locale ne doivent être utilisées que lorsque la réassurance a produit tout ce qu'elle pouvait donner: c'est le seul moyen d'inciter les sociétés à constituer des réserves qui demeurent leur propriété.»

Au contraire, «dans l'arrondissement de Vervins, la Caisse de réassurance ne vient au secours des sociétés locales, pour que chaque sinistré reçoive 75 olo des pertes, que lorsque les sociétés auront distribué en indemnités la totalité de leurs primes de l'année et la moitié de leur fonds de réserve.»

Ces quelques exemples suffisent pour montrer comment la caisse de réassurance et le fonds de réserves combinent leurs secours dans les années calamiteuses. Nous ne saurions avoir de préférences marquées pour aucun système; on préférera l'un dans une région, et un autre dans une autre. Cependant il nous semble que le procédé de la Caisse de réassurance de l'arrondissement de Saint-Omer, étant donné sa simplicité, et la plus grande responsabilité qu'il laisse aux caisses locales, peut être employé avantageusement dans les sociétés de réassurance que nous préconisons.

Lorsque le fonds de réserve atteint un certain chiffre, le taux des cotisations peut être baissé. Il y a même dans l'Isère certaines sociétés mutuelles agricoles dont les sociétaires ne versent aucune cotisation.

Dans ces quelques pages sur l'assurance mutuelle contre la

Voir l'Ajanc, numéros 5 et 6, deuxième année.

mortalité du bétail, nous n'avons pas eu la prétention d'en épuiser le sujet; il reste encore beaucoup d'autres points à étudier, peut-être y reviendrons nous; nous n'avons eu qu'un but: pousser nos camarades à faire quelque chose. Si le «Sillon» est né, si nous lui avons consacré toute notre vie, c'est parceque notre société est à réformer et dans son esprit et dans son organisation. Remplaçons l'égoïsme qui nous étouffe par l'esprit de justice et d'amour qui dilatra nos âmes et les portera à se donner tout entières.

C'est le travail primordial, nécessaire, sans lequel tout essai de réorganisation est non seulement vain mais funeste. Que ceux qui entrent dans une société mutuelle laissent à la porte leur égoïsme il ne faut pas, comme il arrive trop souvent, qu'ils y entrent fascinés par la seule perspective d'être remboursés s'ils ont des portes ils seront vite déçus lorsqu'il faudra payer des cotisations; mais il faut qu'ils soient animés de l'esprit mutualiste, qu'ils sachent qu'ils s'unissent pour se porter aide, remplissant ainsi un devoir de justice et de charité. Enfin, que le plus pur esprit démocratique animent nos camarades fondant des mutuelles, former des cultivateurs vraiment conscients de leur rôle social, des citoyens éclairés et dévoués, tel doit être encore leur but. Nous avons voulu revenir sur tous ces points, car c'est «l'esprit qui vivifie.»

P. DUBOIS,
du «Sillon rennais.»

CHOSSES VUES

(La scène se passe aux environs de Limoges
après les grèves).

La comtesse entra. Dans le joli boudoir art nouveau, flottait un discret parfum d'iris, un parfum de bonne compagnie. La lumière y pénétrait, douce, tamisée par un store de dentelle ajourée qui laissait entrevoir les houppes rondes des tilleuls de la place. Un piano supportait des liasses de partitions multicolores. Dans la chiffonnière s'étalait la couverture jaune du dernier roman. Au-dessus d'une foule d'accessoires de cotillon, épinglés dans la tapisserie, un Christ minuscule, incrusté sur pèluce vieux rose, mettait une note chrétienne dans cet intérieur très mondain.

La comtesse était agitée. Elle venait de lire le bulletin paroissial. Le curé y disait à ses paroissiens des choses... oh! mais des choses!... Il leur disait par exemple d'être charitables envers les chrétiens qui ne partageant pas leurs conceptions politiques et sociales, de ne pas les excommunier, ni les calomnier. Comme si la comtesse, dame patronnesse d'une foule de sociétés (qu'elle finissait par ignorer) avait besoin des conseils de son curé! Et quel curé! Un curé socialiste, qui prétendait que l'insouciance et l'isolement volontaire des classes riches étaient pour une grande part dans le conflit social. Un curé qui faisait des reproches aux «dirigeants» devant leurs «dirigés»; de telle sorte qu'elle même n'oserait plus faire d'observations à sa cuisinière de peur de la voir sourire. Il y avait surtout une phrase qui révoltait la comtesse: ce pasteur indiscret n'avait-il pas rappelé la commune origine (très proche souvent) de tous ses paroissiens. Elle avait cependant bien de la peine à faire oublier que son mari était comte romain et que son frère exerçait jadis l'honorable, mais peu aristocratique profession d'épicier...

Un coup de sonnette, des pas assourdis sur le tapis et un tout jeune homme, encore imberbe, fit son entrée... C'était Louis Moriac, le petit cousin de la comtesse, bachelier depuis peu, un charmant garçon, au dire de sa tante, si lui aussi n'avait versé dans le travers démocratique. Très haut, elle commença:

— J'espère, Louis, que les derniers événements vous ont assagi et que vous ne parlerez plus «Sillon». Vous serez tout à fait aimable lorsque vous n'aurez plus à la bouche ces vilains mots socialistes de justice et de fraternité.

— Je vous remercie, ma chère tante, dit-il en riant, de m'avertir avec bienveillance du chemin qui me reste à faire pour devenir tout à fait aimable. C'est une marque d'intérêt que j'apprécie. Cependant il me semble devoir continuer à parler de fraternité et de justice, car ces idées me paraissent être du domaine du plus pur christianisme et s'accorder beaucoup mieux avec nos doctrines d'amour qu'avec le socialisme, qui est la haine érigée en dogme. Quant à croire à nos idées réduites à néant par les récents événements, j'en suis autant qu'il est possible; je vois au contraire, dans ce qui s'est passé la confirmation évidente de notre thèse.

— Comment! au moment où tous les esprits sont surexcités par les mauvais journaux, par les meneurs de grèves, vous voulez dire aux ouvriers: «Il faut que vous vous passiez des patrons;

le salariat n'est pas éternel, pas plus que le capitalisme? Mais c'est odieux! Mais c'est fou! Voyons Louis, vous qui êtes d'une famille bien pensante, vous approuvez cela? Vous en êtes donc pour les mauvais contre les honnêtes gens?

— Permettez ma tante, je n'en suis pour personne, j'en suis pour la justice où qu'elle se trouve. Si, parfois, mes amis ont tort, je le leur dis; si, parfois aussi mes adversaires ont raison, je le dis également. Il me semble que cela est, pour un chrétien, la seule manière d'être bien pensant.

— Alors vous trouvez que les socialistes ont raison de vouloir supprimer les patrons?

— Ils ont tort de vouloir les «supprimer». Les patrons sont actuellement nécessaires à l'industrie car les ouvriers, ou tout au moins une élite parmi les ouvriers, ne sont pas encore capables de les remplacer. C'est pourquoi nous leur disons : Ne supprimez pas les patrons, vous ne pouvez rien sans eux, mais devenez capables de vous en passer et pour cela devenez meilleurs à tous points de vue. Remarquez ma tante, que les patrons sont beaucoup plus forts en se réclamant de cette fonction sociale que de je ne sais quel principe d'immuabilité imaginaire.

— Mais vous allez contre le «Motu Proprio» qui définit les devoirs réciproques des patrons et des ouvriers et qui, par conséquent, les suppose.

— Le pape parle en vue de la situation actuelle, il ne dit pas qu'elle doive rester immuable. L'Eglise a parlé jadis des devoirs des esclaves et des serfs envers leurs maîtres, esclaves et serfs ont bien disparu.

— Vous voulez abolir la propriété privée?

— Pas du tout, elle est de droit naturel et nous la croyons nécessaire à la vie de famille et aussi aux initiatives qui, seules, amènent le progrès; mais nous croyons que la propriété collective est, elle aussi, de droit naturel. Elles ne s'excluent pas; de même que le droit de se marier n'exclut pas le droit de prononcer le vœu de chasteté.

— Tout ceci ne signifie rien, on ne raisonne pas avec le peuple, on le cravache. Vous avez vu combien la pacification a été rapide.

— Croyez-vous, ma chère tante, qu'une poignée de patrons et d'officiers puisse faire indéfiniment, par la seule force brutale, marcher 10.000 mille ouvriers en capotes contre 20.000 ouvriers en blouse. Ne croyez-vous pas qu'il faille leur faire comprendre

pourquoi le maintien de l'ordre est nécessaire, créer en eux un certain état d'esprit. Et si les soldats ont marché cette fois (à la stupéfaction de beaucoup), n'est-ce pas parce qu'un concours de circonstances avait créé en eux cet état d'esprit. Vous concevez qu'il n'est pas agréable de s'entendre dire : «Tu es un frère, crosse en l'air!» et de recevoir au même instant un pavé sur la tête.

— Au fond, le «Sillon» a été un provocateur par ses conférences et ses journaux. Imitiez les gens comme il faut; ils ne se mêlent pas des affaires du peuple; ils vivent tranquillement de leur côté et demandent seulement qu'on les laisse tranquilles.

— Peut-être aussi se désintéressent-ils par trop des questions qui passionnent le peuple. Quand on voit passer, dans de beaux équipages des gens insouciantes en toilette de bal, on se demande ce que valent ces inutilités...

— Voilà! vous êtes des anarchistes, on a bien raison de vous détester, j'approuve ceux qui ont le courage de leurs opinions et...

— Et qui cherchent à nous atteindre par des moyens anonymes?

— Mon petit ami, vous avez une détestable manie, vous vous efforcez toujours de mettre les gens en contradiction avec eux-mêmes...

— Oh! ma tante, pourquoi m'y efforcerais-je? Croyez-vous, en conscience, que mon aide leur soit bien nécessaire?

— Au «Sillon» vous manquez totalement d'éducation.

— Mon Dieu! ma chère tante, nous en avons toujours autant que certains gentlemens de votre monde et de votre voisinage. L'autre jour, deux de nos camarades qui, volontairement, vendaient nos journaux à la porte du Sacré-Cœur, se sont entendus injurier par eux d'une manière que vous auriez trouvée déplacée dans votre salon et même dans votre cuisine.

— Mon ami, je souffre horriblement de mes névralgies, je vous suis très reconnaissant de votre bonne visite, mais j'ai besoin de repos.

Louis salua et sortit.

Presqu'aussitôt la porte se rouvrit pour livrer passage à un homme jeune, très correct, portant beau avec sa jaquette légèrement pincée à la taille, son orchidée et son monocle. Il salua avec distinction; puis, comme la conversation languissait, il s'informa :

— Vous paraissiez souffrante, chère madame?

— Je suis si énervée... si peinée de tout ce qui se passe... Je viens de voir mon petit cousin Louis. Il est dans des idées déplorable. Certains abbés socialistes surprennent la confiance

de ces jeunes gens et risquent de les dévoyer. J'en souffre beaucoup... Je voudrais faire des sacrifices... Que pourrions-nous tenter pour les ramener dans la bonne voie?

Puis, après un silence :

— A propos, cher ami, vous étiez hier soir au cotillon de la marquise; que dit-on du flirt de la petite de Z...?

X...

Eun "ervenner" a Vreiz Goz

AN OTRO SAINT-ERVOAN

Un "Sillonneur" de la Vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT-YVES

*Légende merueilleuse de
Mgr Saint-Yves*

**V. Yves étudiant à Paris et
à Orléans.**

D'aucuns assurent que Yves de Kermartin tint chaire de Belles-Lettres audict Paris, docteur excellent; mais comme n'auoit amor de gloire ny renommée mondaine, il résolut bientôt de cesser d'enseigner pour plus apprendre encore.

En ce tems-là florissoient en la voisine ville d'Orléans deux savants hommes, maître Pierre de la Chapelle et maître Guillaume de Blaye, l'ung et l'autre bien versés es sciences du Droit civil et du canonique. Aussy venoient de loin Clercs et Robins.

*Bue barzurdus an Otro
Saint-Ervoan*

**V. Ervoan studier en Paris
hag en Orléans.**

Hiniénno a lavar ec'hazeas Erwan Kervarzin en eur gador a Lizeres en Paris hag e kelennas enni en eun doare dispar. Mes o vean ma kave diolaz brud vad ar bed, e felles d'eun prestik paouez da gelen evit diskil c'hoas muioc'h.

D'an amzer-ze e veve en Orléans, tost da Paris, daou den a skiant vras, an doktor Per a Chapel hag an doktor Gwillo a Vlavi, a oa anat evite an holl lezenno, re ar Pouantelez ha re an Iliz. Dre ze e teue davede euz a bell Kloareged ha tud a lezen.

Disket gant hon Ewan ar

Aiant grossy son bagaige de Théologie, nostre Yves voulut mordre es dites sciences du Droit civil. A doncques, quitta la ville de Paris et s'enuint en Orléans avec Kergoz; là souventes fois, allait ouïr les susdictz personnaiges et voulut mesme entrer sous leur discipline. Comme estoit de grand esperit, deslié, agu, la mémoire bonne, l'appréhension heureuse et le ingement solide, deuint bien tost edict Yves, le Nourrisson préféré des deux scauants hommes. Maître Pierre de la Chapelle eslaboura sy à propos ce merueilleux entendement, qu'en peu de tems le pointa à mesme de quoi paragonner les plus excellents Docteurs.

Cependant plus auançait nostre Yves en age et haultes sciences, plus il esdiffioit et estonnoit, par son excellence en toutes choses, les doctes et pieux hommes de Justice et d'Eglise de la dicte ville d'Orléans, et surtout ses chers amis bretons qui viaient iournellement o lui, travaillant, mangeant et beuvant en mesmes tavernes et chambres, scauoir, outre le fidèle Kergoz, Yvon de Troëzel, natif de Plénbihan, et Guillaume Pierre, de Land-Tréguer, qui d'après ont dict et iuré par serment sur Saints Esuangles : i'amaïs n'auoir ouï ledict Yves prononcer parole sale ou deshonneste, s'esbaudir quant e les escholiers folastres, ny iurer

Skiancho a zell ouz lezenno an dud. Kwitaat a reaz eta kêr Baris hag hen da Orléans gant Kergoz. Eno ec'h e aliez da silaou an Doktored hag e c'hoantaas zoken bean renet gante. Ken bras e oa e speret, ken dilu ha ken lemm, ken mad e vemor, ha ken êzet e tiske hag e prize pep tra, ma teuas da blijout d'an daou Vestr muioc'h evit ar Studierien all. An otro Per a Chapel, kemeret gantan ar gwellan tu da gultulian ar speret burzudus-ze, hen rentaz gouest, en nebeud amzer, da c'houren gant ar gwellan Doctored.

Koulskoude seulvai e kreske hon Erwan en oad hag er skiancho huel, seulvui, dre ma oa dispar en pep tra, e skouerie hag e soueze an du gwiek ha devoit a zervije ar Justis hag an Ilis en kêr Orléans, ha dreist holl e vignoned ker a Vreiz a veve bende wardro gantan. E tuomt da Ian a Gergoz, Yvon a Droëzel, euz Pleuvihan, ha Gwillo Per, euz Landreger, a laboure, a debre hag a eve er memes hostelirio hag er memes kampcha hag Erwan Laret o deus aboue ha touet waran Aviel sakr n'o devoa klevet biskoas Erwan c'larout eur gomz-louz pe dishouest, oc'hebati gant ar skolaerien skanv a benn, nag o toui hano an Otro Doue pe dre hini sentar Baradoz. Liez a wech avad e weljout anean o iun hag o kastian e gorf hag o tremen hep kik na gwin. Matinez

par le Seigneur Dieu ou Bien-
heureux du Paradis, mais sou-
ventes fois l'auoir veüe ieunant et
mortifiant sa chair, sans manger
viandes ne boire vin, disant
Matines et Heures de Nostre-
Dame au point du iour, et pieu-
sement entendant messes et ser-
mons.

D'après A. du Bois de la Ville-
rabel.

FIN

hag Heurio an Itron Varia a lare
da c'houlou de, hag gant fe vraz e
Kleve an afernio hag ar preze-
genno.

Klovrek ar Wern.

eus Gwengamp.

FIN

La Mission des Laïcs

Cette page est extraite d'une lettre de Monseigneur de Parisis, évêque de Langres, à Montalembert, au moment où se constituait le Comité de la Liberté d'enseignement.

« ... On nous dit que vous n'avez pas de mission; non, sans doute, vous n'avez pas mission pour siéger dans un concile, non plus que pour prendre une part directe au jugement doctrinal de l'Eglise dispersée... Mais, est-ce que saint Paul ne nous dit pas que, même parmi les fidèles, chacun reçoit les communications de l'Esprit-Saint pour l'utilité de tous?... Est-ce que tout chrétien n'a ras mission de combattre pour sa part et selon ses moyens, les ennemis de Dieu? Est-ce que, selon la belle expression de Tertulien, dans les grands dangers publics, tout citoyen n'est pas soldat? « In reos majestatis et publicos hostes, omnis homo miles est ».

Toutes les fois que par son silence et son inaction, un laïque s'exposerait à faciliter les progrès du mal, ce n'est plus seulement pour lui un droit, c'est un devoir sacré de parler et d'agir; en se taisant alors, il deviendrait prévaricateur, il pourrait devenir complice, et quand il s'agit de la ruine de la religion dans un grand royaume, cette complicité est terrible, même devant les hommes et surtout devant Dieu.

Persévérez donc dans la voie où vous êtes courageusement entré, restez fidèles à la pureté des principes pour lesquels déjà vous avez si brillamment combattu; associez-vous quelques hommes qui soient capables de vous comprendre et dignes de vous suivre.

Soyez tous ensemble le centre et l'âme de l'action catholique dans toute la France. Sachez mettre d'accord l'obéissance aux lois humaines qui prohibent les associations avec l'accomplissement de la loi divine, qui nous ordonne d'être les enfants d'une même famille et les membres d'un même corps. Ne vous laissez ni intimider par les résistances, ni séduire par les demi-concessions, ni décourager par les revers; vos plus dures épreuves ne vous viendront peut-être pas de vos adversaires naturels; vous vous rappellerez alors ce que saint Paul eut à souffrir de ses compatriotes et de ses faux frères, « periculis ex genere... periculis in falsis fratribus ». Mais le jour de la justice viendra, même en ce monde, et alors la honte sera pour les aveugles et les lâches: la gloire et la récompense pour les hommes de cœur et de foi.

Mgr PARISIS.

La Vie du Sillon en Bretagne

Un journal de nos amis nous apprend que « La Jeunesse anticléricale de Bretagne va se réunir en une fédération ayant son siège à Rennes, avec sections notamment à Saint-Brieuc et Lannion.

Elle s'appellera l'« Emancipation Bretonne ».

« L'Avenir de Rennes » déclare qu'il était nécessaire que nous eussions une « jeune garde » à opposer à celles dont le cléricalisme inonde notre pays sous les noms de Jeunesse Catholique et du Sillon.

La Jeune Garde Catholique est prête; et sera certainement très reconnaissante à ses adversaires de l'empêcher de s'endormir comme elle aurait été tentée peut-être de le faire.

Elle lui saura gré surtout de l'avoir prévenue que la libre-pensée craint son influence. Elle travaillera avec plus d'ardeur que jamais à étendre et à organiser son action.

Le Sillon est donc prévenu. Nous poussons la complaisance jusqu'à remercier les jeunes anticléricaux bretons, ou encore bien rares, d'avoir eu enfin le généreux courage de se montrer et par conséquent d'accepter la lutte. Cette nouvelle réjouira nos camarades. Ils sauront de quel côté dirigeant leurs efforts. La besogne est nettement tracée. Non

Une bonne
nouvelle

pas qu'il faille désormais limiter notre champ d'action à combattre ses nouveaux adversaires; au contraire ce champ s'étend, les efforts devront être plus nombreux, plus déterminés, plus efficaces. D'où la nécessité pour chacun de nos camarades de parfaire sa formation, de «s'émanciper» d'être de plus en plus et tout entier à la Cause.

Et pour ce travail de rénovation des âmes nous comptons à cette époque, particulièrement sur nos camarades, séminaristes, étudiants, collégiens. Ils jouissent ou ils vont bientôt jouir de quelques mois de liberté. Quel meilleur emploi de leurs vacances pourraient-ils faire que de les donner au Christ, au Sillon?

Ils ont pour eux bien des avantages; qu'ils donnent ce qu'ils ont; qu'ils en profitent et en fassent profiter leurs camarades moins heureux. Nous admettons qu'après dix mois d'études on désire très ardemment jouir du repos accordé, mais il faut savoir se passer des choses agréables pour se réserver au utiles. D'ailleurs nous n'insistons pas aujourd'hui. Notre prochain numéro contiendra un très intéressant article sur les devoirs des étudiants et collégiens durant les vacances. Que nos camarades s'y reportent.

Avant l'apparition de cet article, une circulaire à laquelle est attachée la plus grande importance sera adressée aux cercles de Bretagne. Elle traite des questions comme celles de l'Ajonc, des correspondances des cercles (etc.)

Chaque secrétaire devra en accuser réception et transmettre au Sillon Rennais la réponse de ses camarades aux divers points traités. On semble, en effet, trop oublier que l'Ajonc est l'organe du Sillon de Bretagne, qu'il doit être l'œuvre de tous, qu'il doit être composé et lu par chacun autant qu'il est en son pouvoir sans qu'il remplace en rien le «Sillon» dont il n'est qu'un supplément. Le «Sillon» est une maison à l'édification de laquelle travaillent des ouvriers de toutes corporations chacun à sa façon particulière avec des instruments différents. L'œuvre qui en résulte n'en est pas moins une. «L'Ajonc» est un de ces ouvriers. Il ne dépend que de vous, camarades, de faire que son travail soit fécond.

Surtout ne négligez pas de bien examiner les questions soulevées dans cette circulaire, d'y chercher les solutions

A nos camarades
des séminaristes,
étudiants
collégiens.

Une circulaire
du Sillon
de Bretagne

les plus précises et d'indiquer les remèdes les plus efficaces.

Ce sera une enquête sur le «Sillon de Bretagne» dont on vous confiera les résultats et qui se continuera par l'envoi d'autres circulaires. Il n'est rien tel que le travail en commun, mais aussi il n'est rien de pire que de «s'endormir» comme on serait tenté peut-être de le faire.

Pour échapper à ce danger, veillons et prions. La prière est le soutien dans les moments de lassitude et de découragement, de lutte même. Priez les uns pour les autres: encore la meilleure façon de s'aimer. Les camarades brestois le comprenaient bien quand ils allaient en pèlerinage, aux pieds de la Vierge du Folgoët demander qu'elle protège le «Sillon».

Nous devons au camarade Rouyer le récit de ce pèlerinage:

Sifflant l'air aimé du chant de la «Jeune Garde» chacun se dirige vers le rendez-vous fixé à 3 heures du matin. A l'heure dite, nous sommes 25 camarades, et nous partons accompagnés de notre cher aumônier. A cette même heure d'autres camarades de Lannilis et des environs prennent le chemin du pèlerinage.

Nous voici dans la campagne nous nous découvrons et tandis que le jour se lève notre aumônier commence la prière: nous nous adressons au Maître pour lui demander de nous bénir en ce pèlerinage.

Le jour paraît, nos cœurs sont tous joyeux, la nature semble prendre part à la fête, les prés sont fleuris, dans les champs poussent drue la moisson: c'est tout le renouveau du mois de Marie.

Les kilomètres se succèdent et les chants s'élèvent du petit groupe: les chants du «Sillon», les chansons bretonnes nous entraînent. Nous sentons que nous sommes à la cause et que c'est pour elle que nous allons prier.

Après 3 heures de marche, nous nous arrêtons près d'un ancien camp de César, dans une carrière abandonnée au milieu des ajoncs et là nous écoutons silencieux la lecture d'un article du «Sillon». C'est notre âme qui vibre dans chacun des mots de cet article. Ah! oui, nous sentons bien qu'il faut être tout entiers au «Sillon», et nous nous

Un pèlerinage
des camarades
Brestois

En route pour
Le Folgoët

le redisons lorsque commentant les paroles de l'ami inconnu qui avait écrit ces lignes, nous reprenons notre chemin.

Nous arrivons et pénétrons dans la superbe église élevée en l'honneur de la Vierge; nous assistons au Saint-Sacrifice de la messe.

Dans cette foule de pèlerins pieusement recueillis, les Sillonnistes avec leurs épis noués du ruban rouge prient...

Ils sont vraiment transformés, alors ces jeunes ouvriers de la cause, car en communion avec le Maître que tout à l'heure ils posséderont, chacun d'eux offre son sacrifice: chacun dit au christ ses souffrances et sur ces figures la joie intérieure se lit lorsque levant les yeux vers le divin crucifié ils semblent lui dire: nous sommes tout à toi.

A la Basilique

Et le prêtre célèbre le Sacrifice: sa chasuble porte une grande croix sur laquelle sont brodés des épis dorés: c'est un vivant symbole, qui s'offre à nous ses petits ouvriers, et notre joie grandit lorsque participant à la Communion du prêtre nous recevons l'Hostie Sainte.

Retrempés au contact intime du Maître nous nous sentons vivre davantage et plus haut et nous pensons qu'il n'est pas besoin qu'on vienne nous dire: «Aimez-les», car nous le comprenons.

Mystiques nous le sommes en Bretagne particulièrement et si l'écorce est rude parfois, qu'importe! nous avons au fond du cœur un amour passionné pour lui, nous voulons la justice pour lui pour tous.

Après la messe nous retrouvons les camarades de Lanilis, Plouguerneau, Ploudalmézeau, Saint-Marc, etc. Nous nous reconnaissons non pas seulement à l'épi que chacun porte mais bien à cette effusion d'amitié sincère qui nous rend vraiment frères.

Le Breton est peu communicatif mais lorsqu'il trouve un ami, son âme s'épanche toute entière; on s'étonne parfois de le voir sombre, c'est qu'il n'a pas trouvé tout ce qu'il cherche; mais lorsque le «Sillon» qu'il sert lui procure la douce joie de se rencontrer avec un frère d'armes qui sait lui dire tout, il se transforme et il est le vrai Breton ouvert, loyal et fidèle.

Une réunion

Nous sommes là 80 camarades et nous parlons intimement de la Cause, de la bonne Vierge, des espérances du

grand «Sillon» et de l'humble et opiniâtre labeur qui prépare les belles récoltes.

Nous préparons une belle moisson, car lorsque l'idéal démocratique sera ancré dans ceux-là qui sont avides de justice, une génération forte et tenace sortira de ces efforts et on verra encore les Bretons, têtus supporter les assauts comme les rocs de leur petite patrie affrontent la fureur des vents et la rage des flots.

Le soir d'un si beau jour arrive trop vite... après les offices du jour et les intimes causeries il a fallu se quitter en pensant aux absents que la distance seule avait hélas séparés.

Les uns reprennent en chantant le chemin suivi le matin, heureux du résultat de cette bonne journée. D'autres plus gâtés prennent le chemin de fer. Quelques-uns même restent en arrière, et pour cause! L'enthousiasme cela ne se commande pas. Sur la grande route, les groupes se forment, les petites conversations ne leur suffisent pas on demande un «speech»; les pierres d'une maison en construction servent de tribune et en avant! Il y a grand nombre d'auditeurs et même... un contradicteur...

L'enthousiasme est communicatif, les camarades ont la joie d'être compris et presque portés en triomphe.

Mais le triomphe a une fin et il faut revenir!!!

Notre-Dame du Folgoët a vu ses fils bien aimés. Qu'elle bénisse nos efforts et que son fils Jésus, garde toujours nos cœurs purs et embrasés d'amour pour lui et sa mère.

D'autre part nous avons reçu une lettre d'un de nos amis de Bretagne qui nous apporte les échos du congrès de Besançon où il était allé. «Réchauffer mes convictions religieuses et démocratiques de jeune prêtre au contact des âmes si accueillantes et si enthousiastes du «Sillon» de l'Est». «Par la lecture assidue du «Sillon» et de son fidèle supplément de Bretagne, j'avais tâché, écrit-il, de me former à la salutaire discipline et à l'esprit qui constituent «l'âme commune» du «Sillon». Néanmoins, il me plaisait de mieux me rendre compte encore de la parfaite homogénéité du «Sillon» et cela à l'aide d'une de ces grandes réunions qui mettent mieux en relief toute la spontanéité et la puissance de cette vie.

Le retour

Une conférence
publique et
contradictoire
« style sportif »

Une lettre de
Besançon

Or j'ai pu la faire cette nouvelle et décisive constatation au Congrès de Besançon. Durant deux grandes journées, j'ai vécu dans la douce compagnie de nombreux «camarades» qui m'étaient inconnus auparavant et auxquels rien ne me rattachait en dehors du «Sillon».

L'amitié du
« Sillon »

Eh bien! ces deux journées furent absolument délicieuses, pleines d'une cordialité et d'un sympathique entrain que je n'avais jamais ressentis à un tel degré. C'est alors que j'ai expérimenté toute la force et l'irrésistible douceur de «l'amitié du Sillon», de cette amitié qui, plus forte que la haine sait également bien vaincre toutes les timidités, dissiper tous les malentendus que pouvaient créer entre une foule de jeunes hommes toutes ces diversités de race, de milieu et de tempérament et exceller à rapprocher tous les cœurs dans d'intimes et fraternelles confidences. Et je pensais à tous ces jeunes gens, si nombreux partout, même et peut-être surtout: «chez nous qui trop souvent vivent isolés et qui auraient tant besoin d'une amitié douce et forte comme celle-là pour se soutenir dans la vie, exercer et développer les ressources précieuses de leur esprit et de leur cœur, en un mot remplir fructueusement leurs devoirs religieux, familiaux et sociaux».

L'âme commune
L'esprit
du « Sillon »

En même temps que les charmes de son amitié, le Congrès de Besançon m'a permis de constater la parfaite et si harmonieuse unité du «Sillon». Mieux que jamais, j'ai senti combien «l'âme commune» de ce mouvement, j'allais dire de cette grande famille, était vraiment une réalité mystérieuse certes, mais indéniable et si vivante! C'est bien vraiment le même esprit «qui, des bords du Doubs aux bords de la Maine ou de la Loire», de «la liguée bleue des Vosges» aux rives sauvages de la vieille Armorique en passant par les boulevards de la capitale circule et agit dans tous les groupes du «Sillon». C'est bien la même «âme» qui anime, inspire et conduit une foule déjà considérable de jeunes gens assoiffés du même idéal, épris du même zèle pour le bien de leurs semblables désireux de travailler à l'avènement du royaume de Dieu, à la restauration de toutes choses dans le Christ et de remplir fidèlement cette sublime devise d'une Sainte «de chez nous: Faites en toutes choses que Dieu soit le mieux aimé».

N'y a-t-il pas dans tout cela pour tous les membres

du «Sillon» spécialement pour les sillonnistes de Bretagne, un puissant motif de confiance et de sainte émulation! N'est-il pas aussi un indice que le «Sillon de Bretagne» fait réellement bien partie de l'âme commune du «Sillon» et mérite bien lui aussi l'amitié de tous les autres groupements identiques.

Par le fait, aucun de ceux-ci, j'en suis sûr, ne voudrait lui refuser cette fraternelle amitié. Il m'a été facile et infiniment doux de constater les sympathies qui se sont affirmées du Congrès de Besançon, à l'égard du «Sillon de Bretagne».

Tout d'abord le gracieux télégramme que «le camarade Michel Even a bien voulu adresser aux Congressistes de l'Est». (Ce sont, je crois, les paroles mêmes de Marc Sangnier en le communiquant), ce télégramme dis-je, fut accueilli par un ban unanime de sympathiques acclamations.

La Bretagne
et le
Sillon de l'Est

De plus si la Bretagne n'était pas représentée, plusieurs de ses fils du moins assistaient au Congrès de Besançon. Et nous nous sommes fait un devoir de parler de notre chère petite patrie à une foule de camarades auxquels nous avons été mêlés et qui nous questionnaient avec une sympathie très marquée.

Sur la demande formelle de plusieurs Congressistes, l'un de nous a même porté un toast au nom de la Bretagne. Il s'en est acquitté en quelques mots bien sentis avec joie et... avec succès, si l'on en juge par les applaudissements qui ont accueilli ce salut de «la grande provinciale de l'Ouest fraternellement unie aux provinces de l'Est».

De la sorte, on peut vraiment dire que le «Sillon de Bretagne» fut à l'honneur du Congrès de Besançon. Je suis sûr que ses zélés initiateurs n'en voudront point à quelques-uns de leurs amis même inconnus d'avoir pris ainsi la liberté de faire connaître et acclamer leur chère et grande œuvre. Les camarades de Bretagne sauront gré à cet ami inconnu de sa lettre si réconfortante dans le dur labeur du «Sillon» dans «la petite patrie».

Le mouvement y est presque naissant, mais il s'accroît chaque jour par la création de nouveaux cercles. Les camarades Frogé et Moisan ont jeté les bases d'un cercle à Liffre en entretenant les jeunes gens de cette commune

A Liffre

A
Saint-Grégoire

A Saint-Nicolas
du Pélem

A Landerneau

Michel Even
dans
le Morbihan

A Ploërmel

A Sainte-Anne

A Vannes

Adoration noc-
turne et Fête-
Dieu à Rennes

sur l'œuvre du «Sillon» tandis que Douët et Huet traitaient le même jour le même sujet à Saint-Grégoire. De leur côté les camarades de Saint-Nicolas-du-Pélem s'engageaient à vivre de l'esprit du «Sillon» et à travailler selon sa méthode pour le plus grand bien de la Société dans l'amour du Christ et du prochain. Ils envoient en même temps au cher camarade président du «Sillon», l'expression de leur admiration et de leur fidélité et au camarade Michel Even, président du «Sillon de Bretagne», l'assurance de leur collaboration dévouée dans la Cause.

Au cercle de Landerneau, le 6 juillet, le camarade Boucher fit une conférence sur les mutualités. Après avoir donné différents détails sur les Sociétés de Secours Mutuels et les assurances contre les accidents et incendies, une discussion s'engagea à laquelle prirent part MM. Belbéoc'h Lebras, de l'Hôpital, etc.

Dans le dernier numéro de «l'Ajonc» nous avons signalé la formation d'un groupe du «Sillon» à Ploërmel. Le samedi 17 Michel Even se rendit dans cette ville et aux nouveaux camarades exposa ce qu'est le «Sillon» et plus spécialement son cercle d'études. Le lendemain, devant un nombreux auditoire dans lequel M. le curé de Ploërmel et ses vicaires, quelques professeurs du petit séminaire, des prêtres des environs, les camarades de Ploërmel et de Loyat, Michel développa sa causerie de la veille et fit applaudir notre but et nos mérites.

De là il se rendit à Sainte-Anne où il eut l'occasion de donner à nos camarades d'utiles conseils sur le cercle qu'ils organisent pendant les vacances au bourg même de Sainte-Anne. On évoqua le souvenir encore profond laissé par le passage de Marc après le Congrès de Saint-Malo.

A Vannes, nouvelle visite de Michel, ce qui a permis de constater que le «Sillon» a des sympathies dans le Morbihan que l'on nous avait dépeint comme irréductible aux idées démocratiques et intransigeant à l'égard de tous ceux qui parlent de progrès à propos de République.

A Rennes, le samedi 27, adoration nocturne. Plusieurs de nos camarades devant quitter Rennes, il avait été décidé de se réunir une dernière fois aux pieds du Christ. M. l'abbé Huet célébra la messe. Le lendemain les camarades renouvelaient publiquement l'assurance de leur dévouement

au Christ en accompagnant à travers les rues de la ville le Saint-Sacrement. Dans la foule qui formait cortège à l'Hostie Sainte, les Sillonnistes rennais, l'épi à la boutonnière étaient groupés, chacun d'eux avait participé à la décoration d'une extrême simplicité du local de la rue Saint-Melaine un crucifix, reproduction de celui de Pontmain, des drapeaux aux trois couleurs, des gerbes bien fournies nouées d'un large ruban rouge, notre devise «Il faut aller au vrai avec toute son âme» composaient toute l'ornementation devant laquelle s'arrêtaient «inquiets» les passants, une journée si bien remplie se termina par une de ces agapes fraternelles où le temps est surtout aux entretiens.

Ce banquet d'adieu réunissait en plus des camarades MM. l'abbé Milet, un Silloniste d'Amérique, l'abbé Trochu, Desgrées-du-Loû. M. l'abbé Groult, professeur au grand séminaire s'était fait excuser par ce billet adressé à Michel Even.

Banquet d'adieu

Mon Cher Michel,

Il m'est absolument impossible d'être des vôtres ce soir: Veuillez dire mes regrets à vos amis. J'ai du moins la consolation — dont je vous suis bien reconnaissant — d'avoir passé avec vous votre dernière nuit aux pieds du Divin Maître. Je l'ai prié «con amore» pour vous tous: Qu'il accompagne ceux qui iront jeter en d'autres «Sillons» la bonne semence; et qu'il demeure avec ceux qui restent. Je pense qu'en passant tantôt rue Saint-Melaine devant le seuil de leur maison. Il a eu pour eux l'une de ses meilleures bénédictions.

Avec vous de toute mon âme.

Arrivons aux toasts dont le «menu» n'est jamais préparé d'avance, mais qui n'est ni moins chargé ni moins intéressant que son confrère de la table.

M. l'abbé Huet, aumônier du «Sillon» rennais, boit à la Cause, à «l'âme commune» partout et toujours identique à elle-même et principe du mouvement catholique et démocratique du Sillon.

Les toasts

Michel Even dit la tristesse de cette réunion. «Nous sommes attristés, à l'idée de la séparation parce que nous avons travaillé ensemble à de grandes choses, mais ne nous décourageons pas, nos efforts ont été récompensés

au Congrès de Saint-Brieuc. Quoi qu'il adienne menons toujours le bon combat, nous ne serons pas seuls. Il est un camarade qui lui, ne nous quitte jamais: le Christ».

M. l'abbé Trochu ne désespère pas de l'avenir du «Sillon». «Il est creusé trop profondément et dans un champ trop vaste pour qu'il y ait à craindre de le voir fermé un jour». Il boit au développement de «l'Ajonc» et au succès du drame de Marc «Par la Mort» qui va être représenté à Paris au lendemain de la Fête Nationale.

M. Salmon demande que les camarades prennent la résolution d'étudier pendant leurs vacances: l'anticléricalisme, ses causes, ses remèdes et de grouper les résultats de leur enquête à la rentrée prochaine.

M. l'abbé Milet prend alors la parole. «J'aime le «Sillon» nous dit-il, à cause de sa «foi irlandaise» à cause du «tempérament américain» de ses membres et de leur ardeur, à cause de son chef. Je m'étais longtemps persuadé en lisant, là-bas dans la lointaine Amérique, les nouvelles de notre patrie, que le cœur français avait cessé de battre, quand j'ai appris un jour le rêve que vous aviez formé d'établir une démocratie dans le Christ. J'ai vu la démocratie en Amérique. La vôtre sera plus belle, vous la voulez plus solide encore. Voilà pourquoi j'aime le «Sillon». J'attends tout de lui».

M. Desgrées-du-Loû remercie M. Milet de ses bonnes paroles. On dit que la situation est grave en France, pour lui il ne le croit pas, à supposer qu'elle le soit, il connaît le contre-poison, «être bon Silloniste, cela suffira».

Successivement des toasts sont portés par les camarades Dubois, Coudron, Douet, Huet, Frogé, Richard, Becdelièvre, etc.

Mais il faut se séparer car l'heure est avancée. Michel remercie tous nos amis et donne aux camarades les derniers conseils: Connaître sa tâche et la mener gaîment; creuser son «Sillon» tout droit, les yeux toujours fixés vers le but, avec confiance et amour.

Louis DUJARDIN

Derniers
conseils

Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté, Rennes.

Le Gérant : P. DUBOIS.



VIENT DE PARAITRE :

La 5^e édition de

L'ESPRIT DEMOCRATIQUE

PAR MARC SANGNIER

(Perrin, éditeur)

Ce n'est pas seulement la pensée du *Sillon*; c'est son âme qu'on trouvera dans ce livre dont les pages ont été écrites, pour ainsi dire, en pleine bataille. — Voici la liste des chapitres de *L'Esprit Démocratique* :

PREMIERE PARTIE. Fraternellement.

Pourquoi nous voulons espérer. — Le devoir de vivre. — Comment Jacques Mercœur rencontra Dieu. — Nos auxiliaires. — L'action positive. — Une méthode. — La vie qui monte. — Action politique et action sociale.

DEUXIEME PARTIE. Démocratie.

L'action morale et sociale du catholicisme. — La «démocratie chrétienne». — Démocratie et hiérarchie. — L'esprit de classe. — Christianisme et démocratie. — Le nombre et la force. — Pour la société, par l'individu. — Tradition et progrès.

TROISIEME PARTIE. Hier et demain.

Et escalade humaine. — Les ennemis intérieurs du catholicisme. — L'indiscutable vie. — Pour qu'ils reviennent. — Le corps à corps. — Logique. — Discipline et liberté. — Ce qui ne meurt pas. — Quétude. — La libre route.

Un volume. 3 fr. 50 franco.

Nous consentons à nos camarades des réductions par quantité.

TRACTS ROUGES

Christianisme et Socialisme, discours de Marc Sangnier et Jules Guesde.

L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier, (20^e mille).

Une méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier, Cercles d'études et Instituts Populaires, (2^e mille).

Action coopérative, par Marcel Lecoq, Nouvelle édition (5^e mille).

L'Existence de Dieu, par J. Desgranges.

Qu'est-ce que le Sillon? par J. Desgranges.

L'Eglise et l'Etat, par M. Chénou, (3^e mille).

L'esprit du «Sillon», par Georges Mony, (6^e mille).

Les Associations agricoles, par R. Masson.

Prix: L'exemplaire 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

Educational et Démocratie, par J. Brunhes, 0 fr. 20, franco 0 fr. 25.

AVIS TRÈS IMPORTANTS

I. Abonnements échus le 25 juin

Nos lecteurs dont l'abonnement est échü le 25 juin sont priés de vouloir bien le renouveler au plus tôt pour éviter des retards dans l'envoi de la Revue.

Tous d'ailleurs ont dû être prévenus de cette échéance par une circulaire qui a été mise à la poste le 20 juin.

Nous faisons recouvrer actuellement le montant des abonnements non perçus.

Ces recouvrements ont lieu par *traite postale*. Toute autre traite devrait être refusée.

II. Abonnements de Vacances

A l'occasion des grandes vacances et en vue surtout de faciliter la lecture du *Sillon* aux élèves des grands séminaires, nous soumettrons des abonnements de trois mois valables du 10 juillet au 25 septembre, au prix exceptionnel de 1 fr. 50.

Toute demande d'abonnement doit être adressée à l'Administrateur du *Sillon*, à Paris, 5, rue de Valenciennes, et accompagnée du montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Nous rappelons que tout abonnement est payable d'avance, et que le service de la Revue n'est assuré que lorsque le montant en a été préalablement encaissé.

Aucune remise n'est faite aux intermédiaires sur le prix de cet abonnement.

III. Primes accordées aux souscripteurs des abonnements de vacances

Tout souscripteur d'un abonnement de vacances qui joindra au montant de cet abonnement (1 fr. 50) une somme complémentaire de 0 fr. 80 (soit total 2 fr. 30) recevra, en outre, franco à domicile :

1° *La Vie Démocratique* Discours de MARC SANGNIER et de FERDINAND BOURSON, prononcés à Paris, volume, vendu 0 fr. 100 (franco).

2° *Notre almanach 1905*, vendu 0 fr. 100 (franco).

3° *Christianisme et Socialisme* Discours de MARC SANGNIER et de JULES GUESDE, prononcés à Roubaix, vendu 0 fr. 20 (franco).

IV. Changement d'adresse

Nous rappelons à nos abonnés que tout changement d'adresse doit être accompagné de la dernière bande de la Revue et d'une somme de 0 fr. 25 pour frais de confection de la nouvelle bande.

L'EFFORT DÉMOCRATIQUE

Société Coopérative de consommation

MAGASINS DE VENTE 2 RUE PRINCESSE

On prend les commandes à domicile

Le Sillon de Bretagne

Red ê Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

... Parce que nous l'aimons déjà

Oh! ces préparatifs de voyages, fiévreux et précipités, ce brouhaha des gares; ce fracas des trains qui viennent et s'en vont; ces excursions, ces longs séjours sur la plage, où l'âme s'énervé dans le plaisir et l'oisiveté... Comme je crains tout cela pour vous, chers amis, qui vous êtes, au collège, si doucement, si généreusement, et ardemment ouverts à l'amour du «CHRIST» et aux rêves de la démocratie de demain!

Oui, je crains que, transplantés tout à coup, de cette atmosphère de serre où vous croissiez à vue d'œil, vous deveniez le jouet du vent, de la poussière et de la chaleur, et vous dépérissez.

Et pourtant, il ne faut pas que cela soit! Il faut que, dans la pleine conscience de vos seize ou de vos dix-huit ans, au sein des entraînements de la haine, de la passion et de l'indifférence, vous vous souveniez qu'il n'y a pas de vacances dans la tâche entreprise, qu'on ne chôme jamais au service du Maître bien aimé.

N'est-il pas vrai, dites-le moi, que Jésus reste toujours, quoi qu'il arrive, votre Maître et votre ami? N'est-il pas vrai que, autour

vous on le déteste, on le méconnaît, on ne l'aime pas? N'est-il pas vrai que de plus en plus, la société, ivre de plaisir et de bien-être matériel, se vide des forces vives qu'il avait voulu mettre à sa disposition? N'est-il pas vrai, enfin, que ses ministres ont plus, sur la masse, l'influence qu'ils devraient avoir parce qu'ils ne peuvent plus l'aborder, parce que, loin d'eux, elle meurt d'inanition?...

La belle mission, chers amis, que le divin Maître vous a confiée, lorsque, après vous avoir choisis pour ses intimes, il vous envoyait à cette foule en vous disant à chacun: «Va! fais-moi connaître et fais-moi aimer!»

Et vous étiez bien résolus à ne pas garder pour vous ce que vous aviez reçu. Tous, j'en suis sûr, vous vous reconnaissez dans ces lignes que l'un de vous traçait au soir d'une laborieuse journée de travail:

«D'abord il me semble qu'au *Sillon* on est avant tout des «actifs». On se rend compte que l'homme n'est pas fait pour dissiper sa vie dans des rêveries sans objet, mais pour se dépenser, prodiguer aux autres ce qu'il sent en lui de grand, de beau, de vrai. Seulement, avant de se lancer ainsi de toute son âme dans l'apostolat, il faut se former et se bien former, pour ne pas donner en spectacle des efforts vains et ridicules. De là, ce besoin de «vie intérieure», besoin si largement satisfait au *Sillon* et seulement au *Sillon*. Dans cette vie intérieure, on peut, ce me semble, distinguer différentes parties qui, d'ailleurs, se complètent les unes les autres et se pénètrent, pour ainsi dire.

«D'abord les «tête-à-tête» avec Jésus, «tête-à-tête» où l'on puise la force nécessaire pour se dompter soi-même et où l'on puise aussi ces trésors de délicatesse et d'amour, si nécessaires pour aller aux autres coûte que coûte, et leur faire du bien... C'est là la partie «vraiment vivante» du *Sillon*, celle qui distribue la vie au reste de l'organisme.

«La seconde partie consiste, me semble-t-il, dans les «cercles d'études», où l'on apprend à comprendre l'Evangile, à se fami-

liariser avec le CHRIST, et aussi avec toutes les questions de «technique».

«Enfin la troisième partie réside dans l'amitié du *Sillon*, qui est, pour ainsi dire, le résultat des deux précédentes.

«D'ailleurs l'amitié du *Sillon* et les études faites aux cercles d'études et les tête-à-tête avec le CHRIST, tout cela déborde la vie intérieure et permet de se donner tout entier et sans égoïsme aux autres... On a reçu tant de joie dans cette pratique de la vie intérieure que l'on est prêt à braver les sacrifices qui se présentent chaque jour dans l'exécution de l'apostolat, tout heureux de payer un peu sa dette; et le cœur tout imprégné d'amour, les yeux toujours rivés sur le crucifix, on va son chemin, sans s'inquiéter des épines et des broussailles qui encombre la route, frayant toute grande la voie au «catholicisme vrai»!...

Et n'ai-je pas là, sous les yeux, cette promesse d'un autre, que vous aimez comme votre ancien? Il m'écrivait, en votre nom à tous:

«Oui, nous L'aimerons, Jésus, nous L'aimerons de toutes nos forces, parce qu'il le veut, parce qu'il le faut, parce que vous nous avez appris à L'aimer, parce que vous L'aimez vous-même et que nous L'aimons déjà.»

«Nous l'aimerons, parce que nous L'aimons déjà...» Comme c'est bien cela, chers amis! Et comme il est bien vrai, n'est-ce pas, que cet amour que vous avez pour Lui vous est une raison de L'aimer toujours et de L'aimer mieux!

Cet amour, ne le gardez pas pour vous en ce temps de vacances. Laissez-le déborder, en flots pressés, tout autour de vous. Qu'il soit actif, généreux, conquérant! Qu'il vous donne de l'audace, de la confiance, du savoir-faire! Qu'il vous rende insinuants, attachants, invincibles! —

Et que, chaque soir, vous puissiez vous dire en toute vérité: «Aujourd'hui, je n'ai pas perdu mon temps, je Le connais mieux, je L'aime mieux, je L'ai fait mieux connaître et mieux aimer!»

Pierre URVAL.

Une Vie assommante

Madame Rolin était la plus heureuse des femmes de l'univers entier...

De l'univers entier!... Oh! Oh! J'entends déjà vos exclamations ironiques, aimable lecteur, charmante lectrice. De l'univers entier! C'est que l'univers est bien grand, savez-vous! Mais oui, je le sais, et je réitère de l'univers entier!

Et, premièrement, aimable lecteur, charmante lectrice, dites-moi, possédez-vous le parfait bonheur? Ici je vous vois sceptiquement sourire et me répondre : « Le parfait bonheur, mais il n'existe pas... sur la terre, du moins! »

Eh! bien pardon! il n'existe plus! mais il a existé, je vous en assure, et Mme Robin vous le dirait comme moi, la pauvre! l'ayant savouré bien tranquillement jusqu'à ce que... Mais n'anticipons pas!...

Comment Mme Robin a joui de ce parfait bonheur, je vais vous le dire en quelques mots. Pour être heureux, dit-on, il faut n'avoir pas de désir; or, Mme Robin n'a jamais eu dans sa vie qu'un seul désir. Pourriez-vous en dire autant, lecteurs ou lectrices? Moi, pas!

Ce désir? Un désir bien... bourgeois.

Vivre en paix!

Mais cela Mme Robin l'a désiré fortement, patiemment, ardemment, tranquillement, terriblement... etc., enfin tout ce qui vous semblera le plus inimaginable...

Pour son bonheur, à la loterie du mariage lui est échu M. Robin, le type le plus parfait du bourgeois calme, paisible.

Celui-ci lui a confié l'administration de son royaume, — pardon, de sa république — qui consiste en une grande exploitation agricole. Et Mme Robin a été heureuse... heureuse...

Quant à ses héritiers! Ah! elle n'a rien épargné pour graver dans leur jeune conscience des principes de paix. Lorsqu'il a fallu envoyer Frédéric à la ville, ce n'a été qu'en tremblant. Et, si à la place du doux mouton qu'elle envoyait, elle voyait revenir un gars ferrailleur, turbulent, indépendant!

Pour Luce, Mme Robin était bien tranquille, elle avait eu soin de lui choisir un couvent cloîtré ultra-antique, où il n'y aurait pas moyen de « s'américaniser ».

Et Frédéric revint calme, calme, trop calme eussent dit certains qui craignent l'eau qui dort... Enfin! des goûts et des couleurs...

Luce revint ensuite, et...

* *

Il y a à peine un jour que Luce est à la maison et déjà elle prévoit ce que va être sa vie. Pauvre Luce! Cette vie ne sera ni heureuse ni utile. Ni heureuse! Luce s'en console, nous ne sommes pas sur la terre pour être heureux! Ni utile! Ah! Luce ne s'en console pas, et pourtant ça lui est impossible d'être utile à qui que ce soit. Ses parents vivent dans leur propriété plus retirés que le rat dans son fromage, et ils se suffisent avec leur égoïsme inconscient. Tout brûlerait ailleurs, si chez eux tout restait tranquille, oh! ils ne s'émotionneraient pas! Luce n'a pas ce caractère-là. Elle a déjà posé à son frère différentes questions sur la commune où elle va vivre désormais et elle en a été navrée bien plus de l'apathie des bons que de la rage des méchants.

Oh! dire qu'il se pourrait faire tant de bien dans ce pauvre pays! Que ses parents pourraient — et que pouvant ils doivent — que ses parents pourraient changer tout cela avec l'influence dont ils disposent comme principaux propriétaires!... Mais il ne faut pas espérer en vain. Ses parents resteront ce qu'ils sont et la commune aussi...

La commune aussi... Et Frédéric? Ne pourrait-il, lui? Luce s'était bien dit cela — mais, et c'était pour elle un grand chagrin, — mais le jeune homme ne lui causait pas, il semblait éviter de lier conversation avec sa sœur et Luce se demandait en vain à quoi attribuer ce manque de confiance et quand cela finirait.

Cela dura longtemps, et Luce, dont le chagrin augmentait de plus en plus, ne résista pas.

Un jour que Frédéric traversait le jardin, elle l'appela : « Ne pourrais-tu m'écouter un instant, dit-elle, je voudrais te dire quelques mots. »

Le jeune homme s'arrêta : « Mais si, dit-il, et avec plaisir, d'autant plus que moi aussi... »

— Tu ne me parles jamais, Frédéric, dit Luce, t'aurais-je fâché, par hasard?

— Du tout, du tout, répliqua le jeune homme avec vivacité,

— Tu as pourtant une raison, pour m'éviter ainsi, et cela me peine tant.

— Aussi bien je désirais t'en causer. Oui, certes, j'ai une raison, et bien franchement je te la dirai. La voici : Es-tu ennemie ? Alliée ? Je n'en sais rien.

Et comme à ces paroles Luce restait stupéfaite, Frédéric ajouta en riant : « Ne simule pas, Luce, une ignorance que tu ne saurais avoir. »

Mais Luce dit : « Ennemie ? Alliée ? Oh ! je ne sais ce que tu veux dire. ? »

— Vraiment ?

— Oh ! Vraiment !

— C'est bien stupéfiant, dit le jeune homme, et de la main désignant toute la propriété superbe, inondée de soleil. « Comment, dit-il, on ne t'a pas dit que je veux planter là toutes ces splendeurs ? »

Luce avait bien saisi l'ironie, elle ne la souligna pas. Elle dit seulement : « Tu t'en irais ? » Et dans ces mots, dans ce ton, il y avait déjà tout un reproche.

Frédéric ne sourcilla pas : « Avec plaisir, dit-il. »

Luce reedit comme si elle n'eut pu le croire : « Tu t'en irais. »

Mais oui, la vie est assommante ici. Sois franche, la trouves-tu amusante, toi ?

— Non, Frédéric, et je ne le dirai pas. Mais, est-ce indispensable qu'elle le soit. La satisfaction du devoir accompli, cela suffit pour être heureux.

— Je vois où tu veux en venir, que mon devoir serait, selon toi de rester au pays. Tu me l'as dit, déjà.

— Et je te le redis.

— Je n'en vois pas la raison.

— Comment ! Tu déplores tant l'âme de notre pays ; tu la dis gâchée, perverse. Eh bien ! lutter pour changer tout cela, ne serait-ce pas une tâche digne d'un homme courageux ? Ne serait-ce pas un intérêt suffisant pour rattacher ici une volonté jeune comme la tienne ? Si c'est vrai que vouloir, c'est pouvoir, c'est surtout vrai à 20 ans, Frédéric.

— Très juste. Mais justement là est le « hic ». Je ne veux pas.

— Tu ne veux pas ?

— Ah non ! certes. La tâche serait trop ardue. Tu ne sais pas ce que sont nos paysans. Des êtres stupides, aux préjugés indéracinables. Si quelqu'un veut essayer leur conversion, je lui souhaite

bon courage. Mais ce quelqu'un là ne sera pas Frédéric Robin.

— Ce serait pourtant son devoir, à « lui », dit Luce, appuyant sur ce dernier mot.

Frédéric se vexa : « C'est ton avis, dit-il sèchement, mais je ne te le demande pas, Luce, encore moins je me sens disposé à le suivre. En tout cas, je vois que je ne te compterai pas en alliée. »

— En ennemie non plus, Frédéric. Pour le pays, pour nos parents, tu devrais rester, mais tu es majeur, par conséquent indépendant, et...

Juste à ce moment M. Robin appela Frédéric.

Le jeune homme s'esquiva aussitôt ; toute songeuse, Luce le regardait s'éloigner.

* *

Il y avait un an de tout cela ! Un an ! En apparence, rien n'avait changé dans la maison.

Frédéric avait rongé ses freins, et M. et Mme Robin espéraient qu'il avait renoncé. Luce pas ! En ce moment accoudée au mur revêtu de lierre qui avait vue sur le chemin, Luce y pensait encore. Frédéric était absent de la maison, il voyageait... pour son plaisir avait-il dit. Luce, clairvoyante, se disait que ce voyage devait avoir un autre but.

— C'est-y la peine que je sonne not' demoiselle, puisque vous vlà ?

Luce sourit à l'interpellateur, le vieux piéton, au service de la commune depuis un temps immémorial.

— Non, certes, mon brave Riard, j'y vais.

— Vlà pour vous, not' demoiselle, vlà pour M. Frédéric.

— C'est bien. Maintenant, mon brave, acceptez un verre de vin... La poussière... Vous savez !

Pas aujourd'hui, not' demoiselle, pas aujourd'hui, j'ai pas le temps...

Luce insista : « Vous ne serez pas longtemps, Riard. »

— Enfin, not' demoiselle, pour vous obliger, ça ne serait pas bien de vous refuser ça...

Le verre de vin bu, Luce reconduisit le vieux piéton jusqu'à la grille et poussa un cri...

Comment, Frédéric qui devait rester au moins quinze jours absent apparaissait sur le chemin, à quelques pas. Elle laissa Riard s'éloigner et alors, « Te voilà, Frédéric, déjà ! »

— Oui, répondit le jeune homme déjà. Tout s'est arrangé plus vite que je ne l'eus cru.

Et comme Luce ébahie se demandait si elle entendait bien, Frédéric poursuivit : « C'est-à-dire que définitivement je m'en vais en ville. J'ai cherché et trouvé une place, c'est conclu, bouclé, fini. Je commencerai mon service lundi prochain.

Le coup était trop subit, Luce, atterrée, ne trouva pas un mot à répondre.

— « Tiens, dit Frédéric, avisant la table de jardin où Luce avait posé la correspondance : « Ceci est à moi ? Des brochures ? Qui donc m'envoie tout cela ? »

Il saisit le tout, brisa la bande, mais se ravisant tout à coup : « Tiens, dit-il, je vais de suite prévenir nos parents. Ça va être une corvée. Mieux vaut s'en débarrasser au plus vite ».

Il s'en fut donc, et Luce restée seule décacheta la missive de son amie. Elle avait à tout hasard causé de ce frère si cher, demandant pour lui des invocations, des conseils, et maintenant, quoique répondit son amie, à quoi cela servirait-il ? C'était fini. Pourtant elle lut :

« Chérie, disait l'amie, j'ai été bien embarrassée au reçu de tes confidences et de tes demandes. Des oraisons ? C'est bien mon fait et tu étais d'avance bien assurée au moins de cela ! Mais des conseils ! à moi ! Enfin, pardonne mon indiscretion, ne pouvant débrouiller cela seule, il a fallu que j'en parle à mon frère, en lui recommandant la discrétion la plus complète, et tu peux être tranquille. Je lui ai tout expliqué, ce mélange d'aspirations sublimes et de dégoût ensuite, suivi de lassitude profonde, enfin je sais ce qu'il manque à ce type-là. Réponds à ton amie que toute cette âme que tu dépeins si bien. Il a ri : « Peuh ! j'expédie directement à son frère le remède qu'il faut et que je l'assure de la réussite... par expérience. »

Découragée, Luce replia le papier : « C'étaient donc ces brochures ? Hélas ! elles ne seraient pas lues.

A ce moment on appela Luce.

M. et Mme Robin étaient seuls à table, et Frédéric ne parut pas. Le repas fut morne, pas un mot ne s'échangea. Lorsque le repas fut fini, alors seulement M. Robin s'adressa à Luce : Ton frère s'en va pour de bon. Te l'a-t-il dit, Luce ?

— Oui, papa.

— C'est bien !

Et ce fut tout.

L'aube à peine se montre à l'horizon que M. Robin, qui n'a pas dormi et dont l'humeur est massacrante s'en va au jardin et dans une fureur encore inachevée, tout en se promenant, prononce des phrases hachées, incohérentes.

Subitement il s'arrête, se demandant s'il rêve ou si... Mais non ! il ne rêve pas. Frédéric est là, assis sur un banc, le front dans ses mains... absorbé... A ses pieds, sur le banc, partout des brochures volent, s'éparpillent.

M. Robin se demande s'il s'en ira ou, si au contraire, il parlera pour écraser l'ingrat de cette fureur dont il bouillonne.

Mais Frédéric a l'ouïe fine ; il entend le gravier qui grince et se détourne...

Oh ! quel moment !

Le jeune homme regarde son père, qui paraît furieux, hésite un instant et, enfin, d'un pas ferme, s'avance vers lui.

M. Robin, impassible, ne bouge d'un cran.

Frédéric doit donc marcher jusqu'à son juge. Mais M. Robin reste frappé de l'attitude du jeune homme, qui paraît repentant et lui qui ne demande qu'à espérer ! Si Frédéric regrettait, qui sait ?...

Et le jeune homme parle. Alors, avec un bonheur indicible, M. Robin entend deux mots, deux mots seulement, mais qui en valent tant d'autres :

— Papa, pardon !

Oh oui, je te pardonne, dit aussitôt le bon M. Robin attendri, car c'est aussi une promesse, dis ? Tu nous restes.

— C'est mon plus ardent désir.

— Je suis heureux, très heureux, Frédéric, mais vraiment stupéfait, on le serait à moins, avoue-le ? Et la cause si soudaine de... de... ta conversion ?

— Toute entière là, dit Frédéric désignant une des brochures qui parsemaient le sable.

— Dans ces brochures, s'exclama M. Robin ! Qu'est-ce donc ?

— Ce sont, papa, des brochures du *Sillon*. Ah ! ces pages que j'ai lues, relues, méditées, répondaient à mes confuses aspirations. Et maintenant, grâce à elles, je sais une vie autre que celle que j'ai détestée, une vie que je pourrai vivre partout ! Oh ! une vie belle, sublime ! Papa, je voudrais organiser un *Sillon* rural. Me laisserez-vous ?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que tu nous restes.

Mme Robin a retrouvé le parfait bonheur. Luce a pleuré lorsque Frédéric lui a tout raconté, oh! mais de bonheur.

Et Frédéric! Il ne dira plus que la vie est assommante! — Un silloniste n'a pas ce droit, — et je vous l'affirme, bien encore moins le désir.

FRANÇOISE DE BRETAGNE.

Les Employés et le Repos hebdomadaire

La corporation qui aura le plus à gagner à la loi prescrivant l'obligation du repos hebdomadaire, est assurément celle des employés.

Une enquête a été faite en Belgique en 1896, pour examiner la proportion des employés qui bénéficiaient du repos hebdomadaire. Il a été reconnu que 47 employés sur 100 travaillaient tous les dimanches de l'année et 7 sur 100 un dimanche sur deux. Bien que nous n'ayons pas de statistiques aussi complètes en France, il est fort à croire que la moyenne n'est guère moindre.

Et cependant il ne faut pas oublier qu'il y a près de deux millions d'employés, travaillant plus que dans aucun métier, car aucune loi ne les protège à cet égard. Un travail de 12 ou 15 heures par jour n'est malheureusement pas rare.

Il n'est pas étonnant qu'un pareil surmenage, qui n'est souvent compensé par aucun repos régulier, entraîne une mortalité considérable dans cette profession. Même dans la force de l'âge, de 20 à 30 ans, la mortalité atteint chez les employés 40 ou 44 pour cent, alors que dans des professions qui peuvent sembler beaucoup plus dangereuses, comme celles du bâtiment et de la métallurgie, elle ne dépasse pas 29 et 32 pour cent.

C'est la tuberculose qui est le grand ennemi de l'employé, elle les fauche en grand nombre.

Le docteur Berthod reconnaît que « ceux qui restent pendant quelques années dans les grands magasins et échappent à la tuberculose sont presque l'exception. » La statistique établit, en effet, que cette corporation fournit à la tuberculose 40 pour cent environ de ses victimes.

En se plaçant à ce seul point de vue, une loi imposant le repos hebdomadaire apparaît donc comme indispensable, et il faut espérer que le Sénat, auquel un projet est actuellement soumis, ne voudra pas tarder davantage à l'examiner.

Assurance et Réassurance contre la Mortalité du Bétail

Au fur et à mesure que se multiplient les caisses qui ont pour but d'indemniser leurs sociétaires des pertes qu'ils peuvent encourir du fait de la mort de leurs bestiaux, leur fonctionnement s'améliore et se régularise.

La plupart de ces sociétés, qui sont maintenant au nombre de 5.000 ont une circonscription très restreinte, qui ne dépasse, le plus souvent, les limites de la commune. Ce peu d'étendue est nécessité par le caractère spécial de ces groupements, dans lesquels il est indispensable que chacun des sociétaires connaisse exactement la composition des troupeaux de ses co-associés et sache exactement la façon dont ils sont conduits et soignés.

Mais on se trouve dès lors en présence d'une difficulté nouvelle.

Si la surveillance est ainsi mieux exercée, la puissance est par là même la solvabilité des sociétés s'en trouve amoindrie, et vient la coïncidence de la perte de plusieurs animaux de réelle valeur, vient une épidémie même localisée à une ou deux étables, la société n'a pas de réserves ou de ressources suffisantes pour faire face à ses engagements.

Les adhérents mécontents se retirent nombreux de la société, qui a perdu aux yeux de la population de toute une région la confiance qui inspirait le principe de l'assurance mutuelle.

Pour remédier aux accidents de cette nature qui se produisent, on organisa dans plusieurs régions, dans le Pas-de-Calais, notamment, des caisses de réassurances, qui, moyennant une prime assez faible (2 francs pour mille, par exemple, des capitaux assurés) se chargent de fournir aux sociétés adhérentes les ressources nécessaires pour faire face à des pertes extraordinaires.

Mais ces fédérations sont forcément locales, et elles peuvent être exposées elles-mêmes à ne pas disposer de ressources suffi-

santes pour parer aux conséquences d'une épizootie, qui s'étendrait par exemple à tout un département.

C'est pourquoi on propose, à l'heure actuelle, de fonder un troisième degré de mutualité, qui serait la « Fédération générale des Mutuelles bétail »: Outre la sécurité absolue qu'elle donnerait aux Fédérations locales adhérentes, elle aurait encore l'avantage de fournir les indications nécessaires pour régulariser le taux des cotisations et des indemnités par région. Elle répandrait dans les campagnes les principes d'hygiène animale et d'économie rurale, indispensables pour que les sociétés soient prospères et atteignent véritablement le but auquel elles doivent tendre.

X...

LE SALARIAT

Comment voulez-vous que des âmes, à ce point vides de responsabilité, d'occupations intellectuelles et morales, ne deviennent pas la proie de la propagande révolutionnaire? Car remarquez-le bien, à mesure que le progrès simplifie et en quelque sorte matérialise la tâche du salarié, il développe, autour de celui-ci, les moyens de connaître, par l'instruction obligatoire, la presse, les conférences, la propagande politique. Tandis que l'ouvrier est rivé à sa machine dont il est l'auxiliaire et en quelque sorte le prolongement, son esprit, indifférent et inoccupé, fermente et cela d'une façon d'autant plus fâcheuse, que le séjour à l'atelier condamne cet homme à tous les contrats, à toutes les promiscuités qu'engendrent les agglomérations.

Nous n'entendons pas, en formulant ces critiques accuser ceux qui sont aujourd'hui à la tête de nos usines. Quelle que soit leur bonne volonté particulière, ils sont contraints d'accepter toutes les conditions que leur impose une concurrence effrénée. Mais nous voyons là un des abus les plus graves de la société capitaliste, de cette société que la Révolution substitua à notre ancienne société chrétienne, de cet ordre économique laïcisé qui se fonde, non plus sur les hautes et bienfaisantes préoccupations morales d'autrefois mais sur l'unique souci des productions intenses et des larges dividendes.

On voit ce que nous critiquons surtout dans l'organisation actuelle du patronat et du salariat: elle présente à nos yeux le défaut de concentrer sur la tête de quelques-uns, non point la plus grande part des profits — nous écartons pour le moment cette considération matérielle — mais ce qu'il y a de plus humain, de plus moralisateur dans le travail: l'initiative, la prévoyance et surtout la responsabilité. Il est urgent, ce nous semble, d'apporter un remède à ce grave désordre qui compromet tout à la fois la dignité du travailleur, et — je pense que nous le constatons assez — la stabilité de l'industrie française.

Nous ne croyons pas, en effet, que le patronat et le salariat, tels qu'ils existent aujourd'hui, soient éternels.

Jadis les Romains étonnèrent le monde par les immenses ouvrages, par les gigantesques exploitations agricoles qu'ils conduisirent à bonne fin grâce à ce régime économique, barbare et puissant qui s'appelait l'esclavage. Durant de longs siècles, la production de nos campagnes françaises fut assurée par le régime plus humain, mais encore très imparfait du servage. Le salariat fournit pendant longtemps un moyen de production supérieur encore aux deux précédents parce qu'il laissait à l'ouvrier l'entière indépendance de sa vie familiale. Il nous paraît, à nous, que l'évolution démocratique la diffusion de l'instruction primaire et professionnelle, notre état politique lui-même, postulent un régime économique dans lequel le salarié tendrait à devenir un coopérateur et un associé.

Mais, nous dira-t-on, vous voulez donc supprimer les patrons? Nous nous en garderons bien. Provisoirement, ils sont les organes nécessaires de la production. Dans notre société telle qu'elle est et avec les ouvriers tels qu'ils sont, les patrons sont aussi indispensables à la vie nationale que notre cerveau ou notre estomac à notre vie corporelle. Nous voulons seulement préparer l'avènement d'un régime économique meilleur, d'un régime plus rationnel et plus humain dans lequel il n'y aura plus ce fâcheux divorce entre la responsabilité industrielle et la main-d'œuvre. Nous dirons dans un prochain article par quelles méthodes rigoureusement scientifiques, le « Sillon » contribuera, dans sa modeste sphère, à rendre possible cette évolution aussi nécessaire au prolétariat qu'à l'ordre social lui-même.

Les événements douloureux qui ont à demi ruiné la ville de Limoges, éclairent d'une lumière sinistre mais singulièrement pénétrante la crise profonde qui menace la grande industrie. Cette crise a des causes complexes et engage des responsabilités mul-

tiples que nous n'avons pas à rechercher; mais il nous semble qu'elle est dans une certaine mesure, imputable au régime économique lui-même, notamment aux conditions de plus en plus fâcheuses dans lesquelles fonctionne le salariat.

Que nous sommes loin du temps où l'ouvrier travaillait avec son patron sous le même toit familial, partageant sa sollicitude, ses initiatives, ses joies artistiques et où son labeur quotidien occupait harmonieusement les facultés les plus élevées de son âme!

Aujourd'hui, le régime de nos vastes manufactures nous permet-il de concevoir qu'une solidarité cordiale unisse les salariés avec leur employeur? Quelle intimité peut exister entre une société anonyme et les milliers d'ouvriers qui se pressent dans nos immenses casernes industrielles?

Par suite de la division du travail et du progrès de la mécanique, la tâche imposée à chaque salarié devient de plus en plus machinale et monotone. Songez donc à ce qui se passe dans l'âme de cet homme qui, du 1^{er} janvier au 31 décembre, et cela pendant trente ou quarante ans, tourne la même soucoupe ou garnit les mêmes gazettes. Ni son intelligence, ni sa volonté, ni son esprit de prévoyance ne trouvent leur emploi dans la fastidieuse routine de cet incessant labeur. Si encore il était intéressé directement à l'ensemble de l'entreprise, la grandeur de l'œuvre commune relèverait à ses yeux l'humilité de son propre effort; mais on sait qu'il n'en est rien. L'ouvrier livre sa force physique pendant neuf ou dix heures moyennant un certain salaire et c'est tout. Ce contrat, objet d'incessantes réclamations, est le seul lien — et combien fragile! — qui le rattache à l'industrie.

Jean DESGRANGES.

AMOUR MYSTIQUE

Pouvons-nous espérer qu'un homme nous le donne
Ce rêve poursuivi vainement, cet amour
Qui vous prend tout entier et jamais n'abandonne,
Qui doucement console et doucement pardonne
Les infidélités d'un jour.

Mais, ô mon bien Aimé puisque l'âme végète
Et sans toi se dissipe ainsi qu'une vapeur,
Qu'elle soit ton esclave autant que ta sujette;
O mon Jésus! ouvre tes bras que je m'y jette;
Je ne suis qu'un enfant malade et j'ai très peur.

Je m'en irai rêver sur Tes divines routes
Et je suivrai ta trace adorable; j'irai
Des cœurs inconsolés bannir au loin les doutes;
Car, écoutant ta voix, sachant que tu m'écoutes,
Comme Photine, aux puits mystiques je boirai.

Je veux aimer, Jésus, les souffrants de la terre,
Les larrons repentants et les gueux pardonnés;
Je n'insulterai pas à la femme adultère,
Et je saurai sonder le douloureux mystère
Des grands chagrins insoupçonnés.

Je n'attendrai jamais pour aimer que l'on m'aime,
Ce qu'on donne en amour personne ne le doit;
Aussi je n'aimerai les hommes que pour toi,
Toi, je T'aimerai pour Toi-même.

Mon cœur sera l'amphore éternellement pleine,
De la mysticité des calices défunts.
Que l'amour s'en exhale ainsi que les parfums
Des longs cheveux de Madeleine!

Jean MAURIAC.
De Limoges.

PAR LA MORT

Tel est le titre d'un drame de Marc Sangnier, qui a été joué pour la première fois samedi, 15 juillet, à l'Hôtel des Sociétés savantes, à Paris. Tous les rôles sont tenus par des camarades du *Sillon*. Il fallait bien qu'il en fut ainsi, car cette pièce n'est autre chose que la poignante expression de nos plus profondes aspirations et de nos plus vives angoisses. Les personnages principaux, Jean Mascurel et Jacques Mercœur, épris d'un idéal de justice où entre encore beaucoup d'utopie, voient successivement leurs rêves se briser contre la réalité cruelle. Ils comprennent, toutefois, que ces déceptions, ces échecs répétés ne sont que la mort apparente où leur idéal doit rester momentanément enseveli pour devenir demain une réalité rayonnante et bienheureuse. C'est cette grande leçon qui se dégage du drame parfois étrange et troublant de Marc Sangnier. Cette pièce, absolument originale, est sortie en quelque sorte toute entière de notre mouvement et il faut être vraiment du *Sillon* pour l'apprécier et la comprendre.

La Vie du Sillon en Bretagne

Erratum

Dans le précédent numéro de l'« Ajonc » page 166 ligne 26 une faute typographique nous a fait dire par erreur que Michel Even, de passage à Ploërmel avait fait applaudir notre but et nos mérites au lieu de notre but et nos méthodes.

A nos correspondants

De tous les coins de la partie bretonne, les lettres de nos amis continuent à nous parvenir en grand nombre, parfois même en si grand nombre que c'est tout un travail que de répondre à tous nos correspondants: abbé désirant fonder un cercle d'études dans sa paroisse; propagandiste demandant l'envoi de brochures du « Sillon » ou envoyant de nouveaux abonnements à l'« Ajonc »; jeune homme désireux de connaître notre esprit et notre méthode, et tant d'autres amis connus ou inconnus nous adressant leurs vœux de succès et leurs encouragements.

Au début de cette chronique, qui est une causerie intime entre amis, où nous nous entretenons avec eux de ce que nous avons fait et ce que nous voulons faire encore, je remercie donc tous les camarades en qui vibre l'âme commune et entre lesquels notre revue a l'ambition d'être un lien constant. Et je me permets même de demander à tous une collaboration encore plus active; je m'adresse surtout aux collégiens et aux séminaristes qui sont actuellement en vacances et jouissent d'un repos bien mérité après dix mois de labeurs intellectuels. Je leur demande de ne pas oublier qu'il n'est pas de vacances pour ceux qui luttent pour le triomphe de la vérité; de se mêler autant que possible à la vie des groupes du « Sillon » existant dans les villes qu'ils habitent et de fonder même, s'ils le peuvent, un cercle d'études dans les paroisses qui n'en possèdent pas encore. Quel que soit d'ailleurs le lieu de leur résidence, ils trouveront toujours un champ à leur activité: Que de préjugés à vaincre et que de vérités à répandre! Semez, semez toujours la bonne parole; et agissez sur

Travaux de vacances

votre entourage soit dans la conversation de chaque jour, soit par la diffusion du « Sillon » et de l'« Ajonc ».

Soutenus par l'amour du Christ Jésus, persévérez hardiment dans cette voie et soyez sûrs que Dieu bénira vos efforts et fera germer, là où vous aurez semé.

Une triste nouvelle est venue ces derniers temps jeter le deuil dans nos cœurs: Je veux parler de la nouvelle de la mort de l'abbé Henry, professeur au Collège de Guingamp. C'était un ami de la première heure qui ne savait pas marchander son dévouement et dont la perte nous est bien sensible. Il a succombé à trente-huit ans, rappelé par Dieu au royaume des Elus; et quelques jours avant sa mort, il disait encore qu'il était heureux de donner sa vie pour le Christ et pour le « Sillon ». Nous demandons à nos amis de ne pas oublier l'âme du défunt dans leurs prières... « Le Seigneur rachètera les âmes de ses serviteurs et tous ceux qui espèrent en lui ne périront jamais ». (Psaume 33, 23).

Mais Dieu veille toujours pour susciter les bonnes volontés et voici de nouveaux camarades qui demandent à entrer dans nos rangs, et à vivre de la vie du « Sillon ». Dans le Morbihan, des jeunes gens de Sauzon se sont réunis, pleins d'enthousiasme pour la Cause, et ont fondé un cercle d'études à Belle-Ile-en-Mer; ce ne sera pas sans doute longtemps le seul de la grande île morbihannaise.

Dans l'Ille-et-Vilaine, à Bain de Bretagne le 11 juillet, le président du « Sillon de Bretagne » est venu pour affilier au « Sillon » le cercle d'études qui s'était formé depuis un an dans cette localité, grâce au dévouement de l'abbé Pautonnier et du camarade René Dorange. Michel Even a retracé les obligations qui incombent à tout Silloniste et a redit ce qu'était cette âme commune, lien à la fois si souple et si étroit. Sa parole vibrante et sa conviction communicative ont triomphé des dernières hésitations et c'est maintenant une chose accomplie: Le cercle d'études de Bain fait partie de la grande famille du « Sillon ».

D'un autre côté les camarades Dubois et Richard, du « Sillon » rennais, vont entretenir les cultivateurs de Bréal de la question de la mutualité contre la mortalité du bétail, et séance tenante un comité provisoire est nommé pour

Une grande
perte
pour la cause

Les nouveaux
venus

A Sauzon

A Bain

A Bréal

A Liffré étudier les statuts d'une société d'assurance mutuelle à Bréal. A Liffré, deux autres camarades du « Sillon » rennais, dont Charles Hervéou, font une conférence sur le « Sillon » devant les jeunes gens du cercle d'études.

A Saint-Servan Les camarades de la région Malouine et Dinannaise n'oublient pas que pour être vraiment du « Sillon », il faut cette vie intérieure sans laquelle toute manifestation extérieure est vaine. Aussi, étudiants, employés, ouvriers se sont réunis le 30 juillet à Saint-Servan, à la maison du Rocher, pour vivre plus près du Christ et pour entendre prêcher son évangile. C'est M. l'abbé Huet, du « Sillon » rennais qui avait accepté de parler à ces jeunes gens; malheureusement des raisons de santé ont paralysé son inlassable dévouement et il n'a pu, à son grand regret se rendre parmi les camarades du « Sillon » qui attendaient sa venue et qui ont été fort déçus de ce contre-temps. Mais M. l'abbé Juhel, qui avait péché par trop de modestie et qui avait voulu se dérober devant une tâche qui lui semblait trop rude, fut obligé (céleste punition!) de prendre la parole devant cet auditoire de jeunes.

Pour la vie intérieure Au dire des assistants; ce fut une journée délicieuse que celle qui se passa dans la solitude du Rocher. Des Sillonnistes étaient venus là de Saint-Servan, de Saint-Malo, de Dinan et de Pleurtuit, tous pieux et recueillis, tous désireux d'entendre encore une fois louer le Christ, modèle divin éternellement proposé à nos pauvres actions humaines qui ne peuvent valoir que par lui. M. l'abbé Juhel fut l'orateur délicat et disert, à la parole émue et persuasive: Il leur parla de l'Eucharistie, des effets que produit dans nos âmes la venue du Maître et du besoin que nous avons de cette manne descendue du Ciel pour nous soutenir sur la terre. Il les exhorta encore à acquérir l'esprit de sacrifice et de générosité dans le service du bon Dieu.

L'esprit de sacrifice Il faut se donner tout entier à la Cause et être l'éternel champion de l'Amour divin, qui vient à bout de toutes les haines, à force de sacrifices. Cette belle journée aura des lendemains; et les vacances ne se termineront pas avant qu'une nouvelle retraite de ce genre ne vienne encore unir les camarades de la région Malouine et Dinannaise; et tous ceux qui ont bu à la source pure de l'enthousiasme chrétien, voudront encore revivre de telles

journées et y revenir plus nombreux. Dans le Finistère, nous savons que les camarades de Lannilis ont eu l'heureuse idée de donner le 6 août une représentation publique avec causerie sur le « Sillon ». Malheureusement au moment d'envoyer ces feuilles sous presse, nous n'avons pas reçu le compte-rendu de cette fête silloniste et nous en parlerons dans le prochain numéro. Les cercles de Brest sont toujours pleins d'activité et s'occupent d'une propagande qu'on ne saurait trop louer.

Les amis de la Loire-Inférieure ne restent pas non plus en retard sur leurs autres camarades bretons; nous reviendrons dans la prochaine chronique sur le Congrès de Basse-Indre qui les a réunis ces temps derniers.

Dans les Côtes-du-Nord, les camarades de Lanrodec, pleins de zèle apostolique, vont porter la bonne parole aux jeunes gens de Plouvara; leurs efforts sont couronnés de succès, car un cercle d'études se fonde dans cette paroisse et s'affilie au « Sillon ». Un autre est créé au Minihy-Tréguier, au pays natal de Monseigneur Saint-Yves dont on nous conta l'autre jour la « merveilleuse légende ».

Les camarades de Saint-Nicolas-du-Pélem nous envoient régulièrement un compte-rendu de ce qui se fait chaque mois dans leur cercle d'études du Sacré-Cœur. Leurs réunions du mois de juin se sont terminées le vendredi 30 par une séance extraordinaire tenue à 8 heures du soir en l'honneur de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, fête patronale du cercle d'études et de l'école libre. A l'exemple de l'école et de plusieurs maisons particulières, le cercle avait arboré un magnifique drapeau qui déployait ses trois couleurs au-dessus de la porte d'entrée. Le soir leurs illuminations étaient des mieux réussies; mais le clou de la fête était un magnifique transparent rouge portant en lettres de feu la mention suivante:

LE SILLON

« Il faut aller au vrai avec toute son âme »

A cette réunion, les camarades ont chanté en chœur devant le public massé devant la cour, le « Chant de la Jeune Garde » et le « Cri de Conscience ». Leurs réunions du mois de juillet ont eu lieu chaque dimanche après vêpres; à chaque réunion, ils ont lu et commenté une

A Lannilis

A Basse-Indre

A Lanrodec

Au Minihy-Tréguier

A St-Nicolas-du-Pélem

page d'Evangile, fait maintes lectures soit dans le « Sillon » soit dans « l'Ajonc », discuté sur un sujet mis à l'étude que le camarade Marion doit nous exposer en conférence au mois d'août et traitant de l'émigration bretonne. Ils s'attachent surtout à bien comprendre la définition de la Démocratie.

La vie des
cercles d'études

Nous avons tenu à exposer ainsi, d'après le compte-rendu que nous avons reçu des camarades de Saint-Nicolas, ce qu'était la vie d'un cercle d'études, pour ceux de nos amis qui ne la connaîtraient pas encore. Nous n'avions d'ailleurs qu'à prendre une quelconque de toutes les communications qui nous sont adressées, pour en donner une excellente idée. C'est donc ainsi que, dans l'obscur labeur des réunions de quelques jeunes gens, se forment peu à peu ceux qui seront les bons ouvriers de la démocratie de demain. C'est ainsi que tous nos efforts doivent tendre à créer d'abord en nous une vie intérieure, qui saura s'extérioriser quand le moment en sera venu, quand il faudra faire partager aux foules une ardente conviction dans le succès du Christ et de la Démocratie.

En tournée
apostolique

Et enfin, notre président, Michel Even ne pouvait rester inactif; il a fait au mois de juillet une tournée dans les Côtes-du-Nord.

A Saint-Brieuc

Avec les vaillants camarades de Saint-Brieuc dont l'infatigable zèle sera toujours un objet d'admiration et qui travaillent sans relâche pour le succès du « Sillon » en Bretagne, il décide de tenir un petit congrès vers la mi-septembre dans une ville des environs, à Châtelaudren.

A
Plouguernevel

Samedi soir, 22 juillet il arrive au petit séminaire de Plouguernevel, dont les portes s'ouvrent toujours largement devant les disciples du « Sillon »; Michel Even y est reçu à bras ouverts, avec une cordialité dont il garde le souvenir ému. Le soir même, à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon et où la paix du crépuscule planait sur le paysage, devant les abbés et les élèves assis au flanc d'une colline, Michel a parlé du « Sillon ». Il leur a redit une fois de plus et avec le même enthousiasme toujours vibrant dans la voix, nos raisons d'espérer et nos raisons d'agir. Il a proclamé sa confiance sans bornes dans le Bon-Pasteur qui n'abandonne pas ses brebis et il leur a demandé de persé-

vérer dans les voies du Christ et d'employer leurs vacances en un fécond apostolat.

A Laniscat

Le lendemain, sous les ombrages du presbytère de Laniscat, le dévoué abbé Mazévet l'invite à parler devant un auditoire de jeunes gens sur l'esprit du « Sillon »; après lui, le camarade Le Falher parle, en breton cette fois, sur les méthodes du « Sillon », et la réunion se termine par la création d'un cercle d'études.

Le lundi, avait lieu à Plouguernevel la distribution des prix aux élèves du petit séminaire. Monsieur le chanoine Guitrel, curé de Gouarec, fait au cours de cette cérémonie un fort éloquent discours où il a parlé en termes élogieux de l'esprit du « Sillon » et qu'il a terminé en demandant à ses auditeurs d'aller au vrai avec toute leur âme. Le président du « Sillon » rennais prend encore la parole au cours du grand banquet pour dire à ses hôtes de Plouguernevel combien il les remerciait de leur grande et sincère affection.

A Loudéac

Mercredi, nous retrouvons Michel occupé à faire un discours de plus à Loudéac, dans une salle du presbytère. Mais, épuisé par l'effort des jours précédents, il est presque aphone et c'est d'une voix péniblement articulée qu'il expose les idées de Marc sur l'éducation de la démocratie; il quitte la ville avec la conviction qu'il n'aura pas en vain entretenu les jeunes gens de nos espoirs et de nos labeurs et que Loudéac ne sera pas en retard dans le nombre des villes bretonnes qui ont arboré le drapeau du « Sillon ».

Le « Sillon »
au collège

Nous avons insisté à diverses reprises sur le rôle si important que peut jouer un cercle d'études dans un collège. « Œuvre propre des jeunes gens qui le composent, c'est comme la cellule vivante de réorganisation sociale » (Marc Sangnier). Et voici qu'un éclatant témoignage nous vient à l'appui de cette vérité; qu'une attestation, tombée de la plume d'un prêtre éminent vient confirmer ce que nous avons toujours dit à ce sujet. Je cède pour un moment la parole à Monsieur l'abbé Ollivier, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Plouguernevel. Il s'exprime en ces termes, dans le compte-rendu qu'il fait des événements saillants dans la vie de son collège pendant l'année scolaire qui vient de se terminer :

« Quelque chose
de changé »

« Dans l'esprit général de nos grands élèves, il y a quelque chose de changé. Sans doute ils ne sont ni plus pieux ni plus obéissants ni plus travailleurs que leurs devanciers; il serait injuste de le prétendre. Mais nous avons cru remarquer que, dans leurs dévotions, leur obéissance, leur travail même, il y a quelque chose de plus propre, de plus personnel, de plus libre, de plus viril enfin.

« Quelle serait donc la cause de cette légère transformation? Je crois qu'elle gît presque totalement dans une œuvre nouvelle, établie chez nous depuis quelques années, dans notre cercle d'études.

Un cercle
d'études

« Et ce cercle d'études? — C'est tout simplement un groupement, une association pleinement volontaire de quelques sujets d'élite, désireux de s'améliorer, de s'instruire et de s'exercer pour les luttes à venir. Inutile de dire qu'un professeur est l'âme de ce cercle et qu'il y consacre, avec ses rares loisirs, le meilleur de son cœur. Là, nos jeunes gens discutent de vive voix les objections faites contre leur foi, les moyens de propagande religieuse et même la question sociale appliquée à notre condition.

Des prédica-
teurs laïques

« Est-ce tout? Non. De jeunes étudiants nous sont venus de Rennes, nous apportant avec l'ardeur de leurs vingt ans le premier parfum de notre zèle apostolique. Ces enfants ont parlé devant nos enfants et devant nous. Ils nous ont dit qu'il faut aller au vrai avec toute son âme, qu'il faut aller au Christ qui est la vérité, qu'il faut suivre le Christ qui est la voie, qu'il faut vivre le Christ qui est la vie.

« Des jeunes gens de 20 ans ont osé parler de la sorte?

« Oui, de jeunes laïques de 20 ans, étudiants en droit, en médecine, en lettres, ont prêché littéralement devant nous, à d'autres jeunes gens de leur âge, avec un amour de Jésus et un oubli de soi-même auquel on n'était guère habitué en dehors de nos sanctuaires. « Pour appartenir à notre cause, ajoutaient-ils, il faut que chacun commence par se réformer soi-même; il faut qu'on devienne en tout et partout un digne serviteur du Maître; puis le second travail consiste à s'emplir tellement de vie chrétienne que celle-ci déborde au dehors par l'exemple comme par la parole. Le moyen? L'amour, l'amour de Jésus-Christ et la pratique des sacrements ».

« C'est simple comme doctrine, n'est-ce pas? Et cette doctrine, nous la prêchions depuis longtemps aux jeunes comme aux vieux. Avouons toutefois qu'on s'habituaît à nous entendre prêcher.

« Voici se lever tout à coup des gens du monde qui publient le même évangile, toujours sous le contrôle de l'Eglise. Ils marchent droit devant eux sans crainte, sans souci de la critique, sans aucun espoir de lucre, sans ambitions politiques, sans la moindre obligation de vœu ni d'état. Ils aiment Notre-Seigneur, ils aiment le peuple, et ils veulent rétablir la société sur la pierre angulaire qui est le Christ.

Des gens du
monde apôtres

« Que des âmes ardentes et chrétiennes, comme celles des enfants de nos séminaires, demeurent insensibles à une telle croisade: c'est impossible.

« Voilà, chers amis, le secret de ce mouvement de renouveau chrétien que nous avons cru saisir, même chez nous.

« Si le germe apostolique est tombé dans quelques âmes confiées à nos soins, tant mieux pour vous comme pour nous, mais louange en soit rendue à Notre-Seigneur-Jésus-Christ qui choisit où il veut et qui, seul, est capable de faire croître et fructifier la semence de sa divine grâce. Unissons, s'il vous plaît, nos prières pour qu'il daigne bénir nos humbles efforts! ».

De tels encouragements nous sont précieux et nous aident à prendre des forces pour le bon combat. Nous avons engagé pour le triomphe du Christ et de la République démocratique, telle que nous la concevons, une lutte sans trêve: lutte contre les ennemis du dehors, lutte contre les ennemis du dedans; lutte contre la mauvaise foi, contre les préjugés et contre l'erreur. On a voulu étouffer notre « Sillon » dès son origine: on n'y a pas réussi; en dépit de toutes les intrigues et de toutes les attaques, il a grandi et devient de jour en jour plus fort.

Pour terminer, une double recommandation qui s'adresse surtout aux camarades étudiants:

D'abord il serait très désirable que ceux qui quittent le cercle d'études d'une ville où ils ont vécu fraternellement dans l'amour du Christ, conservent toujours des relations suivies avec les amis qu'ils délaissent ainsi. On part, on se quitte avec chagrin, on promet d'écrire, ... et le chan-

En avant
pour la Cause

A ceux
qui partent

gement d'habitudes, le tracas d'un nouvel aménagement et les nouvelles obligations font que trop souvent on oublie la promesse. Aussi est-ce, en les suppliant, que nous demandons à ceux d'entre nous qui quitteront les cercles d'études de rester toujours en relations avec le président ou avec le conseiller du cercle. Simpletment une lettre par mois où l'absent laisserait parler son cœur, où il dirait ses joies et ses tristesses, ses espoirs et ses désillusions, franchement, loyalement, comme pour un ami dont on espère les encouragements et les consolations. Parmi nos amis du « Sillon » rennais de l'an dernier, plusieurs sont partis dans des villes voisines et ce nous fut une grande joie que d'apprendre peu après que leurs efforts pour amener des prosélytes à la Cause et que des cercles d'études nouveaux étaient fondés. Sans doute il en sera de même cette année et d'avance nous adressons un fraternel merci au nom du Christ et de la Cause à ceux qui auront ainsi bien peiné dans les champs du père de famille.

A ceux
qui restent

D'un autre côté beaucoup de nos amis qui ont reçu la forte éducation religieuse des collèges et des séminaires vont venir faire à Rennes leurs études de droit et de médecine. Ceux-là, le « Sillon » rennais les attend et les compte déjà parmi les anciens. C'est si doux de trouver dans une ville où on ne connaît presque personne, des camarades inconnus la veille qui viennent à vous la main ouverte, en disant : « Tu es des nôtres ! soyons unis dans le « Sillon ! » Et, l'aumônier des cercles de Rennes, l'abbé Huet, s'offre pour désigner des restaurants et des chambres convenables à nos amis (écrire à l'abbé Huet, Institution Saint-Vincent, Rennes).

Ainsi s'accroît peu à peu l'importance du « Sillon » en Bretagne ; chaque chronique est comme un bulletin de victoire, avec le récit de nos efforts et de nos succès. Grâce en soit rendues au Christ, Rédempteur, qui aime les Français !

Paul MOYNE.

Le Gérant : P. DUBOIS.

Bretagne, 38, rue du Pré-Botté, Rennes.



OFFICE SOCIAL DU SILLON

Propagande pour le repos hebdomadaire

SOMMAIRE du numéro consacré au REPOS HEBDOMADAIRE

Appel de l'Office social du Sillon, par MARCEL LECOQ. — Les employés et le repos hebdomadaire, par MAURICE GAUCHERON. — La loi et le repos hebdomadaire, par RAÛL JAY. — Les enquêtes du Sillon, par A. CORNUDET. — Les pays civilisés et le repos hebdomadaire. — Le rôle des consommateurs. Leurs fautes et leurs devoirs, par HENRIETTE JEAN BRUNHES. — Les idées de M. Poirier. — Le repos hebdomadaire et les ruraux. Le Sillon et le repos hebdomadaire, par GEORGES MÉNY, etc. etc.

Nouvelles de PAUL RENAUDIN, AMÉDÉE GUIARD et LAURENT COGNET.

CONDITIONS DE VENTE

1^o Pour les numéros pris à nos bureaux.

Un numéro, 5 cent. ; dix numéros, 45 cent. ; cinquante numéros, 2 fr. ; cent numéros et au-dessus, 3 fr. le cent.

2^o Pour les envois en province.

a) *Par la poste franco.* Un numéro, 10 cent. ; cinq numéros, 35 cent. ; dix numéros, 65 cent. ; vingt numéros, 1 fr. 20.

b) *Par colis postaux franco en gare.* Un colis postal de 3 kilos contenant 95 numéros, 3 fr. 60 ; un colis postal de 5 kilos contenant 160 numéros, 5 fr. 60 ; un colis postal de 10 kilos contenant 330 numéros, 11 fr. 60 ; à domicile, 0 fr. 25 en plus.

Correspondance Sociale du Sillon

SOMMAIRES DES DERNIERS NUMÉROS

Numéro 8. — 1^{er} juillet 1905

Les Facteurs et le Repos hebdomadaire, par *Gabriel Laurentie*. — Le Crédit rural, par le Syndicat, par *Marcel Lecoq*. — Assurance et Réassurance contre la mortalité du bétail. La Conférence internationale de Berne. A propos du Congrès coopératif anglais, par *Paul Gemahling*.

Numéro 9. — 15 juillet 1905

Syndicats chrétiens d'Allemagne, par *Philippe de Las Cases*. — Le travail des femmes et des enfants, par *Marcel Lecoq*. — Les ouvriers du bâtiment et le Repos hebdomadaire, par *Maurice Gaucheron*. — Le bien de famille et la question fiscale. — Mentalité patronale.

La *Correspondance Sociale* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : 5 fr. par an. Le numéro, 0 fr. 20 franco.

Vient de paraître

Le repos hebdomadaire, par MAX TURMANN.

Prix : 0 fr. 40 ; 0 fr. 50 franco.

Pour paraître prochainement.

DANS L'ATTENTE ET LE SILENCE

PAR MARC SANGNIER

Ce n'est pas seulement avec les impressions personnelles que notre ami a ressenties durant son passage au régiment que les lecteurs pourront communiquer à travers les feuillets de cette brochure, c'est surtout avec l'âme commune du *Sillon* que Marc Sangnier qui fut le fondateur de notre mouvement portait déjà vivante en lui et qu'il devait donc exposer au rude contact de la vie pénible des casernes.

Notre Revue a publié dans ses récents numéros une partie de ces souvenirs. La brochure que le *Sillon* édite aujourd'hui contient en outre quelques pages délicates et émues sur un enterrement de soldat et c'est encore un regard sincère jeté sur la vie de nos armées en temps de paix.

Une brochure de 56 pages : format 19 X 15.

Prix : 0 fr. 50; franco : 0 fr. 60.

En vente au *Sillon*

TRACTS ROUGES

Christianisme et Socialisme, discours de Marc Sangnier et Jules Guesde.

L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier (20^e mille).

Une Méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier
Cercles d'études et Instituts Populaires (3^e mille).

L'Action coopérative, par Marcel Lecoq. Nouvelle édit. (5^e mille).

L'Existence de Dieu, par J. Desgranges.

Qu'est-ce que le Sillon ? par J. Desgranges.

L'Eglise et l'Etat, par M. Chénon, (3^e mille).

Les Associations agricoles, par R. Massot.

Prix : l'exemplaire, 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

Education et Démocratie, par J. Brunhes. 0 fr. 20; franco 0 fr. 25.

Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement,
à l'ADMINISTRATEUR du *Sillon*, 34, boulevard Raspail, Paris VII^e.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

La durée de validité est de 2 jours pour la 1^{re} zone jusqu'à 50 kilom.; de 3 jours pour la 2^e zone de 51 à 100 kilom.; elle est ensuite augmentée d'un jour par 100 kilom. jusqu'à la 13^e zone de 1101 à 1200 kilom., pour laquelle cette durée est de 14 jours. Lorsque le délai de validité d'un billet d'aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de 24 heures; il est augmenté de 48 heures lorsque le jour où il expire est un dimanche suivi d'un jour de fête légale, ou un jour de fête légale suivi d'un dimanche.

2^e Année.

N^o 9

15 Septembre 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzel gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

CONFIANCE !

Jamais les attaques n'ont été si violentes, jamais non plus les haines si tenaces, et pourtant chaque jour notre *Sillon* se creuse plus profondément. Pourquoi faut-il donc, qu'un certain découragement paraisse envahir quelques-uns de nos amis. — Certes, je conçois que la tristesse et la douleur les poignent lorsqu'ils se voient méconnus, haïs, accusés, condamnés enfin par quelques uns, qui devraient aplâner la route déjà bien dure; — J'admets et j'excuse la tristesse, le *découragement jamais!*

Nos amis savent bien ce qu'on leur demandait, ils savent bien qu'en acceptant d'être du *Sillon* il ne s'agit pas seulement de donner de leur temps de leur argent: on ne les prie pas de venir dans nos cercles d'études comme l'on va au patronage, en manière de passe-temps, ou parce qu'il est bien porté dans la jeunesse de nos jours, de s'occuper d'œuvres sociales. Nous leur avons dit, «c'est votre âme qu'il faut donner, votre cœur, votre vie tout entière et il faut arriver à ne plus concevoir votre existence comme possible en dehors du *Sillon*». Nous leur avons dit, «il faudra persévérer jusqu'au bout dans ces idées, qu'importe si leur logique vous conduit à des déductions douloureuses, à des angoisses inexprimables, *il faut aller au vrai avec toute son âme*». Nous leur avons exposé tout cela et ils ont accepté tout, *du moins ils l'ont dit.*

Oh! je sais que beaucoup de ces donations à la Cause ont été faites dans le feu d'une réunion publique, à la suite d'un Congrès, mais comme ce n'était que le résultat d'une ardeur passagère, tout cela est tombé. D'autres ont juré de se donner tout entier et refusent pourtant lorsqu'il le faut, de lutter contre leurs passions, de briser leurs volontés orgueilleuses. D'aucuns même n'imaginaient guère qu'il fut possible de faire d'autres sacrifices que ceux qui sont dits héroïques, par la foule, sans voir que ce qu'il y a de vraiment grand c'est de mourir chaque jour à soi-même pour que le Christ règne dans le cœur, seul Maître incontesté... Mais pourtant je sais aussi qu'il est beaucoup de nos camarades qui se sont vraiment donnés à la Cause après avoir mûrement réfléchi et qui sont résolus à suivre le *Sillon* dans toute la rigueur de sa logique. C'est à ceux-là que je m'adresse avec un peu d'étonnement, que je demande raison de leur conduite. Eh! qu'oi! est-ce qu'ils ne savaient pas non plus, ce que nous demandions d'eux, n'avaient-ils pas au moment où ils se donnaient à la Cause, comme une prescience des amertumes futures, des écrasements de la Croix qu'ils s'engageaient à porter sur leurs épaules jusqu'à leur dernier soupir. Est-ce qu'ils ne savaient pas que le *Sillon* serait dur à tracer et que ce n'est que par des larmes et un sacrifice continuels que s'opère le dur rachat des âmes. Ils se doutaient pourtant bien encore que certains, venus à notre suite avec un semblant d'enthousiasme, renieraient cette Cause qu'ils avaient cru pouvoir servir et tombaient éblouis par la lumière, fatigués dans leurs espérances par la tâche sentie trop lourde chaque jour... *ils savaient tout cela...* Alors pourquoi ces hésitations pourquoi ces regards en arrière, et ces paroles lassées, et ces plaintes!...

L'idéal divin de l'Evangile domine l'âme de toute sa splendeur et du jour où nous ne sommes plus capables de l'envisager et de tendre vers lui, c'est l'enlisement dans la vie du monde, c'est la perte à tout jamais. Souvenons-nous donc de la malédiction jetée à ceux qui ayant en mains la charrue s'arrêtent pour regarder en arrière. *Sursum Corda!* Voyons plus haut toujours et laissons les

morts ensevelir leurs morts. Au surplus avec la perte de l'enthousiasme ne péchons-nous pas chaque jour par manque de confiance. Or, ce qui peut nous perdre, ce ne sont pas les attaques violentes, ni les équivoques, mais bien plus tôt les médisances et les défiances entretenues.

Ce qui fait la force du *Sillon* disons-nous, c'est son homogénéité avec sa discipline *acceptée*. Il n'y a d'autre autorité chez nous que celle qui est consentie par tous et le jour, où cette unité est brisée, c'est la fin de notre vie. Il faut donc la maintenir à tout prix. Est-ce à dire, cependant que, *dans la pratique*, nous serons tous d'accord pour accepter une idée et recevoir une direction donnée? Non évidemment. Il arrivera que dans les cercles d'études, tel conseil ne sera pas compris, paraîtra même au premier abord à quelques-uns, en contradiction avec les principes directeurs du *Sillon*. Que faire alors? L'unanimité est rompue, faut-il que celui qui ne comprend pas refuse d'obéir, et s'éloigne? Mais peut-être est-ce lui qui a raison, et doit-il céder devant l'autoritarisme d'une majorité? Il y a pour sortir d'un pareil conflit une façon d'agir très humble et très chrétienne.

Pourquoi donc tant parler de la Charité si elle ne doit pas régner parmi nous? Est-ce donc chose bien difficile que demander à celui qui conseille la raison de son acte. Il la donnera de suite, c'est son devoir et j'estime même qu'il doit le faire avant qu'on l'interroge, car il n'y a rien de plus contraire à nos idées démocratiques qu'une obéissance aveugle et inconsciente. Mais il peut se faire que même après des explications très loyales et très fraternelles, on ne comprenne pas encore, et ici je demanderai à nos camarades, de faire à celui qui dirige l'aumône d'un acte de foi. Nous devons en effet avoir plus de confiance les uns dans les autres, dans ceux particulièrement qui sont nos chefs et qui ne puisent leur autorité justement que dans cette confiance que nous avons manifestée en eux jusque-là. Au lieu de les blâmer à tort et à travers, faisons leur donc crédit d'un peu de temps. Mais disons qu'il n'y a rien que l'on déteste davantage au *Sillon* que l'apriorisme; que toutes nos raisons d'agir

sont des raisons d'expérience, alors! laissons donc je le répète agir un peu librement ceux que nous avons acceptés pour nos guides, sans gêner leurs mouvements par des critiques *toujours négatives* et *trop souvent mesquines*. S'ils se sont trompés, les événements se chargeront bien de nous le prouver; s'ils ont eu raison, il en sera de même et nous n'aurons eu toute humilité de cœur, qu'à reconnaître une fois de plus la clairvoyance de ceux qui ont pris la tête du mouvement soit à Paris, soit même dans nos grands groupements régionaux.

Où nous manquons de confiance, hélas! et trop souvent au lieu d'attendre pour juger que la suite des faits nous ait donné une raison de plaintes, nous taxons d'erreur, étourdimement, les actes de nos amis sans nous apercevoir que nous brouillons tout par une humeur inquiète, que nous péchons par orgueil. Il faut un peu plus d'humilité, auprès de la confiance; que nous ne cherchions pas à tout réduire à nos vues personnelles, que nous ne disions pas « cela n'est pas », ou « cela ne peut pas être, parce que je ne comprends pas ». Ne transformons point nos cercles d'études, modestes centres de travail où doivent s'élaborer dans la paix et l'amour les forces de la démocratie, en tribunaux de Censure où règnent la défiance et la haine. Ayons plus de confiance les uns dans les autres, faisons-nous plus de crédit, et si quelqu'un se trompe, que ce ne soit pas un sujet de joie pour les autres.

Dans une lettre que Saint-François d'Assise adresse à l'un des supérieurs de son Ordre, il demande : « Que les Frères qui connaîtront la faute de l'un d'entre eux, se gardent bien de lui en faire honte, de médire de lui, mais qu'il lui témoignent une grande bonté et tiennent bien caché le péché de leur frère... » (1)

Que nos camarades imitent en toute occasion ce saint charmant, qui avait trouvé dans l'ardeur de son amour pour le Maître adoré et dans la délicatesse exquise de son âme, tout ce qui pouvait être une aide à la sainte Charité dans son œuvre de paix et de miséri-

(1) Opuscules de saint François, lettre à un gardien *Edition Poussiègle*.

corde. Et qu'ils se souviennent encore, qu'il est écrit dans l'Evangile de l'apôtre Jean : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'affection que vous aurez les uns pour les autres. » (1)

Cependant soyons impitoyables envers ces semeurs d'ivraie qui ne se plaisent qu'à diviser, qu'à prêcher la défiance, et s'il s'en trouve parmi nous, reprenons-les sévèrement, les chassant même s'il le faut. Il y avait, rapportent les chroniqueurs ombriens dans un des premiers couvents de Saint-François, un religieux qui passait son temps dans l'oisiveté, et qui non content de cela, excitait les frères entre eux. Le saint l'ayant appris le fit venir et lui dit, après l'avoir exhorté à la pénitence : « Va-t-en, va, je ne veux point de *frère mouche* dans ma famille. Chez nous non plus, il ne faut point de *frères mouches* et n'ayons pas crainte d'agir envers eux avec la dernière rigueur. »

Ayons, je le répète, toujours plus de confiance; aimons-nous davantage chaque jour, non pas seulement en paroles, mais en actes, nous rappelant encore que nous aurons à rendre compte, *même des paroles inutiles*.

« Et au reste, que portout nos *Sillons*, demeurent de bonnes et simples maisons, hospitalières à ceux que ne sauraient contenter la vie factice et fausse, embroussaillée de parti-pris et de conventions, d'intrigues et d'égoïsmes coalisés! Qu'ils soient incapables de jamais satisfaire ceux que tourmente l'ambition, qu'aveuglent les préjugés, n'ouvrant jamais leurs portes à ce méchant bagage, qu'ils restent les douces et imprenables citadelles de la loyauté, de l'amour plus fort que la haine!... Qu'ils soient vaillants et forts et triomphants! Que Dieu les garde! » (2)

Michel EVEN.

(1) Saint Jean. Ch. XIII, v. 35.

(2) Marc Sangnier. *Esprit démocratique. La Vie qui monte*.

Les salaires agricoles en Angleterre

Difficulté de trouver des travailleurs agricoles. — Les Anglais en font venir d'Irlande où les salaires sont très bas. — Conditions de travail qui leur sont faites

La situation des journaliers agricoles qui n'ont pour vivre que le salaire qu'ils retirent des embauchages plus ou moins prolongés qu'ils peuvent obtenir, n'est guère enviable. De là provient la difficulté de plus en plus grande que les propriétaires rencontrent à recruter le personnel qui leur est nécessaire.

En France, l'ouvrier agricole qui n'a absolument que son salaire pour vivre et ne possède ni sa maison ni un coin de terre, est relativement exceptionnel, le journalier est fort souvent un petit propriétaire dont les terres ne sont pas assez étendues pour absorber toute son activité.

Il n'en est pas de même en Angleterre où les landlords, véritables seigneurs fonciers ont accaparés les plus beaux et les plus importants domaines.

Les travailleurs des champs y ont peu de chance de pouvoir acquérir une propriété, et de sortir du prolétariat dans lequel ils sont en quelque sorte enfermés; et comme les journées à la ville sont mieux payées qu'à la campagne, ils abandonnent les champs auxquels rien ne les retient, pour aller s'embaucher dans quelque grande cité industrielle ou commerciale.

Les propriétaires sont dès lors obligés de faire venir d'Islande, où les salaires sont très bas, les travailleurs dont ils ont besoin pour les récoltes soit, en Angleterre, soit en Ecosse. Le salaire, moyen par journée, ne dépasse pas 2 fr. 50, en Islande, en tenant compte des allocations, en nature qu'accordent les employeurs. Ce n'est là qu'une moyenne qui est loin d'être atteinte dans les contrées de l'ouest de l'Islande. Les salaires n'atteignent pas dans ces régions 2 francs par jour, et dans tel district, celui de Mayo, ils s'abaissent à 1 fr. 85, y compris les denrées fournies en nature.

Les habitants de ces malheureuses régions vont donc chaque année passer quelques mois en Angleterre ou en Ecosse, pour en rapporter l'argent nécessaire à l'entretien de leurs familles. C'est ainsi qu'en Ecosse ils sont employés pour la culture, et l'arrachage des pommes de terre. Comme des pères de famille, arrivent souvent

avec plusieurs jeunes enfants, filles et garçons, ce travail a l'avantage de pouvoir les utiliser tous. Ils travaillent par équipes de 20 à 30 et sont payés par groupes de deux. Ainsi deux jeunes filles, qui alternativement arrachent et ramassent des pommes de terre, recevront chaque jour de travail effectif 6 fr. 25 par couple. Les hommes qui mettent les pommes de terre dans les barils et les chargent sur les voitures reçoivent 26 francs par semaine, c'est-à-dire 4 fr. 35 par jour.

L'attrait de ces salaires relativement élevés, attire chaque année toute une portion de la population irlandaise, qui émigre vers ces rivages plus fortunés, où le travail peut nourrir celui qui s'y consacre.

Et pourtant combien est pénible la situation matérielle et morale qui leur est faite. Les jeunes filles sont parquées dans des hangars où elles couchent la nuit, entassées les unes sur les autres, entourées d'hommes et de jeunes gens. Tous ces malheureux travailleurs sont la plupart du temps obligés de faire la cuisine en plein air, et n'ont pas un refuge pour faire sécher le soir leurs vêtements mouillés de la pluie de toute une journée.

Mais il faut manger, et les impérieuses nécessités de la vie leur font accepter courageusement ces épreuves pour rapporter au logis familial de quoi vivre jusqu'à la saison suivante.

On s'explique cependant sans peine que, dans ces conditions, les propriétaires trouvent de plus en plus difficilement des travailleurs qui acceptent une situation aussi aléatoire et aussi pénible.

Marcel LECOQ.

M. le Curé et le « Sillon »

M. le curé est un peu ennuyé; il vient de recevoir pour demain une invitation à dîner au château, et la perspective, si agréable habituellement, de se trouver en bonne compagnie, est aujourd'hui fortement tempérée par la pensée de la tournure que pourrait prendre la conversation. — C'est que, il faut le dire, M. le curé a été pris il y a deux ans, d'une belle ardeur pour le *Sillon*, il a établi un cercle d'études dans sa paroisse et, ma foi, il n'a pas déjà si mal compris son rôle, puisque son cercle n'est pas devenu uniquement un auditoire restreint sur lequel il expérimente ses sermons avant de les prononcer et que les jeunes gens qui le composent discutent de

temps en temps entre eux. Donc ce n'est un mystère pour personne, M. le curé est du *Sillon*.

Or depuis quelque temps, cela M. le curé s'en est bien aperçu, le *Sillon* n'est pas prudent, ou, tout au moins, pas le *Sillon* tout entier, oh! non, mais « ceux de Paris »; ils tiennent un langage qui, évidemment n'est pas en contradiction avec l'enseignement de l'Eglise, mais qui, tout de même, n'est pas très opportun, et surtout n'est pas habile, oh! mais cela, pas du tout! Dire que le patronat n'est pas éternel, cela est peut-être vrai, mais était-il bien nécessaire de le proclamer aussi haut? Aller raconter que l'Eglise n'est pas nécessairement attachée à tous les régimes rétrogrades, cela n'a pas fait du tout plaisir à ceux qui, étant bien du *Sillon* pourtant, préfèrent un régime politique ou économique, qui n'a pas, trouvent-ils, tant de raisons de disparaître; et puis, cela ne les a pas flattés de s'entendre traiter de rétrogrades — c'est à tout cela que M. le curé pensait depuis quelques semaines; il sentait bien qu'il lui serait fort difficile, le cas échéant de défendre des excès de langage qu'il était loin d'approuver pour sa part, et c'est pourquoi il souhaitait de tout son cœur qu'il se passât encore quelque temps avant qu'on l'invitât au château. Or voilà justement que ce petit morceau de carton le plonge de nouveau dans toutes ses perplexités; demain, pas plus tard que demain, il faut qu'il aille dîner là-bas. Vraiment M. le curé est bien ennuyé.

... Après une journée passée à se demander comment il pourrait arranger les choses si on venait à lui parler de la « nouvelle orientation du *Sillon* », M. le curé en désespoir de cause a fini par se dire que peut-être au château, on n'avait pas entendu parler de ce discours de Roubaix, et que — mais oui, c'est même probable, pourquoi donc se tourmenter ainsi — il n'en serait pas un seul instant question. Pauvre M. le curé! lui qu'on n'avait invité que pour savoir exactement ce qu'il pensait, personnellement, à ce sujet, et s'il croyait, lui aussi, que les maîtres du château, — gros patrons de la région — devraient un jour céder la place à la tête de l'usine à leurs ouvriers. La question était d'importance, et M. le curé y était particulièrement intéressé car, de la réponse qu'il ferait, dépendait l'attitude que l'on aurait désormais vis à vis de lui; aussi avait-on, en bonne justice voulu connaître sa défense, avant de le condamner.

Ah! cela ne traîna pas. Le potage n'était pas terminé que déjà la conversation était déjà sur ce terrain, et M. le curé sur des charbons ardents « ... Car enfin, disait avec force la maîtresse de maison, cela est indéniable, ils tournent tout à fait au socialisme révolution-

naire, ces jeunes gens. Ils se disent catholiques, ils parlent d'Amour, et ils vont tout simplement nous ramener aux journées les plus sanglantes de 93. Ils ne tendent à rien moins qu'à nous voler nos usines, nous mettre en prison, nous guillotiner, que sais-je! Voyons, vous, M. le curé, un prêtre de l'Eglise Catholique vous ne pouvez pas être avec eux quand ils disent cela; mais vous savez bien que le Pape a condamné le socialisme, que l'Eglise défend le vol et le meurtre et c'est tout directement à cela, vous le sentez bien qu'ils nous mènent ». M. le curé est très embarrassé; car, il n'y a pas à dire, si l'identité de vues n'est pas absolue entre celui qui veut anéantir la propriété privée et celui qui la croit nécessaire et de droit naturel, entre celui qui veut supprimer du jour au lendemain les patrons, et celui qui croit qu'il faut arriver à les remplacer ce qui est beaucoup plus long et plus difficile, — cela n'est pas très commode à expliquer quand on n'a pas soi même très clairement vu la différence. Et comme son silence est pris pour de l'obstination on fait intervenir d'autres arguments à l'appui. « Sans doute, M. le curé comprend que, malgré tout le plaisir qu'on y a, on ne pourra plus, s'il partage ces errements, continuer à le recevoir au château; le jardinier ne pourra plus distraire au printemps quelques après-midi pour aller bêcher le jardin ou tailler la vigne du presbytère...; ce n'est pas tout; le gouvernement est tellement mauvais, et les Francs-Maçons qui le mènent tellement acharnés que bientôt le régime de la Séparation va être voté. Comment pourra faire M. le curé pour vivre quand le traitement des desservants sera supprimé? » Le maître de la maison, qui n'a pas toujours la main légère, aborde même la question dans des termes d'une franchise telle que la dignité de M. le curé en est offensée. Mais sa femme, heureusement sait bien vite arranger les choses, elle change brusquement la conversation, déclare qu'il y a là une question autrement élevée qu'une question d'argent, et c'est d'un ton attendri et apitoyé qu'elle dit : « Vous comprenez, M. le curé, nous qui voyons comme tant d'autres, les ravages que fait l'impiété dans notre pauvre France, avec quelle joie nous avons appris que des jeunes gens voulaient se dévouer pour y ramener la religion. Tant que ça n'était que cela, nous approuvions hautement le *Sillon*, et si ce n'était le milieu un peu par trop mêlé tout de même, qu'on y rencontre, nous aurions engagé notre fils à s'occuper de cette œuvre; car, par le temps qui court il est bon que tous ceux qui ont de la religion s'occupent des bonnes œuvres dont le but est de refaire la France chrétienne. Mais enfin, n'est-il pas vrai, la religion n'a rien à faire

avec ces questions de patrons et de coopératives... Et même, s'il y a une chose qui m'étonne, c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'un qui soit vraiment du *Sillon* pour leur dire une bonne fois, que, dans leur intérêt même, ils ne devraient pas s'attaquer à ces questions. En n'en parlant pas, tout le monde serait plus tranquille, et le *Sillon* recrutant un nombre beaucoup plus grand d'adhérents, aurait, évidemment, une force beaucoup plus considérable». Sur cette conclusion, manifestement irréfutable, la dame regarde M. le curé, qui cette fois paraît tout à fait rasséréné. L'impression de malaise qui avait régné pendant tout le début du repas s'est maintenant complètement dissipée, et M. le curé est heureux de voir qu'en somme au château on n'était pas si mal disposé, puisque c'est dans l'intérêt même du *Sillon* qu'on lui a dit tout cela. D'ailleurs, la conversation a tout à fait dévié, on parle maintenant de bien autre chose, et lorsque le dîner est terminé, on passe sur la terrasse pour prendre le café, au milieu du silence de la campagne; dans cette demi-clarté du jour qui vient de finir, M. le curé a presque retrouvé les impressions de quiétude des réceptions d'autrefois...

... Le lendemain, quand le jour commença de se lever, le premier rayon de lumière qui pénétra dans la chambre, fut tout surpris de trouver M. le curé assis à sa table de travail. Sitôt rentré du château il s'était mis à écrire une longue lettre à celui qui dirigeait le mouvement du *Sillon* dans sa région, et à cette heure avancée, il écrivait encore. L'idée émise hier au château lui avait souri; certainement, l'intérêt général du mouvement était en jeu; et, circonstance providentielle! son intérêt particulier, à lui, était identique à cet intérêt général là; M. le curé ne pouvait avoir un instant d'hésitation.

Une semaine ne s'était pas écoulée que déjà lui parvenait la réponse: M. le curé est un privilégié. Sans doute, songe-t-il, en décachetant l'enveloppe, on le remercie d'être assez dévoué au *Sillon* pour ne pas craindre de faire part de ses critiques, et, sans doute aussi, «ceux de Paris» à qui on a transmis la lettre vont être désormais plus avisés... La lettre une fois ouverte, il ne trouve que cela n'est pas tout à fait ce qu'il attendait, et, c'est un peu interloqué qu'il lit ceci:

«Monsieur l'abbé,

«Votre lettre m'a donné beaucoup à réfléchir, et je vous remercie doublement de me l'avoir écrite d'abord à cause de l'attention qui vous l'a dictée et qui prouve à quel point vous nous êtes attaché, et ensuite parce qu'elle me procure l'occasion de vous dire nettement ma pensée sur ce sujet.

«Vous connaissez assez le *Sillon*, monsieur l'abbé, pour savoir que toute autorité y est non pas décrétée par un vote, mais constatée par l'unanimité de nos camarades et consacrée par leur assentiment; il n'y a donc pas «les opinions de ceux de Paris» distinctes des opinions des autres, il y a les opinions du *Sillon*; et être vraiment du *Sillon*, cela n'est pas concéder à Marc Sangnier le droit d'émettre une opinion que l'on considérera comme personnelle à lui, ce n'est pas, même, lui faire la grâce d'accepter cette opinion parce qu'elle vient de lui, mais c'est se dire, que la pensée qu'il a émise, on l'eût soi-même émise comme lui; c'est moins s'assimiler une pensée plus ou moins étrangère que se rendre compte qu'elle fait intégralement partie de sa pensée à soi. Aussi, ne vous cacherais-je pas, monsieur l'abbé, que je suis peiné de voir parfois certains de nos camarades se considérer comme engagés malgré eux par un discours de Marc Sangnier, et se croire dans l'alternative, ou de considérer ce qu'il dit comme une opinion propre à lui, ou d'aliéner leur liberté à eux pour adhérer à cette opinion. Ce n'est pas aliéner sa liberté que de penser la même chose que l'élite du mouvement. Tout dernièrement, par exemple, j'ai entendu émettre cet aphorisme assez particulier: un camarade, que je ne sentais pas de force à aller contredire un anticlérical, et à qui je le déconseillais me répondit à peu près que, par cela même qu'il était du *Sillon* il était libre, n'avait par suite pas à m'obéir et que croyant de son devoir d'y aller, il s'y rendrait. J'eus quelque peine à lui faire comprendre que s'il était vrai vraiment du *Sillon* il ne devait pas considérer le fait de se conformer à nos désirs comme une abdication de sa liberté, mais comme un don libre de soi et par suite comme l'exercice même et l'affirmation de cette liberté; je lui disais que d'une manière analogue lorsque nous adhérons aux dogmes de l'Eglise catholique, nous nous considérons non comme des esclaves, mais comme des penseurs libres, tellement libres même que nous renouvelons à chaque instant de notre vie l'affirmation et l'exercice de cette liberté — Il m'a compris, et malgré tout son désir de contredire à cette conférence, il ne le fit pas. Je voudrais, monsieur l'abbé — et je prie Dieu de suppléer par le secours de Sa lumière à l'obscurité qu'il peut y avoir dans mes paroles — qu'à votre tour vous comprissiez, et surtout que vous fissiez bien comprendre autour de vous, à nos camarades du cercle d'études établi dans votre paroisse, combien cette *unanimité de pensée* est nécessaire, afin qu'ils sentent bien que le *Sillon* ne sera conquérant et fort, que s'il reste toujours ce qu'il fut dès le début, une *Ame Commune*».

M. le curé est désappointé, déconcerté, navré; il retourne la lettre dans ses mains, tout perplexe; puis il la reprend, la relit attentivement; peu à peu son visage s'éclaire, il a tout à fait compris cette fois. Maintenant M. le curé est bien du *Sillon*.

René BENARD.

SYNDICATS DE MARINS PÊCHEURS

Achat de la rogue. — Vente de la marée.

Nous recevrons de Sauzon un article qui intéressera nos camarades et tous nos lecteurs. Nous demandons à nos camarades des cercles d'études de vouloir bien nous indiquer ce qu'ils pourraient faire en faveur des pêcheurs dont on nous parle. Nous sommes à leur disposition pour transmettre à qui de droit toutes les communications qu'ils voudront bien nous adresser à ce sujet.

Il n'existe sur la côte morbihannaise que deux syndicats pour l'achat de la rogue et de l'arachide, l'un fondé cette année à Gavres l'autre établi à Sauzon en mai 1902.

— Tout le monde sait que pour pêcher la sardine on jette le long du filet de la rogue en appât faite d'œufs de morue et d'une farine grasse provenant d'une plante exotique appelée arachide.

Or la rogue se vend très cher. Elle s'achète déjà bon prix en Norvège et naturellement dans son voyage de Norvège en France elle ne diminue pas; elle augmente même parfois *sur place* avec une soudaineté étonnante!

Pour aider le pêcheur, il faudrait donc diminuer le prix d'achat en Norvège, et en empêcher l'augmentation exagérée en France.

Il faut arriver à diminuer le prix de Norvège. Il croît tous les ans. Cette année le baril de rogue se vendait là-bas 108 francs. Et tout porte à croire que les années prochaines il y aura encore de l'augmentation. En voici le motif. Jusqu'à présent l'Espagne et le Portugal prenant la sardine à la senne n'avaient pas besoin de rogue mais aujourd'hui ils pratiquent la pêche au filet. La pêche de Norvège a rapporté en 1905 trente mille barils de rogue. Sur cette quantité vingt trois mille ont été achetés par l'Espagne et le Portugal, il restait donc pour la France sept mille barils seulement. Que les pêcheurs de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc se mettent à en acheter de suite, à quel prix sera donc le baril?

Il faudrait enrayer cette hausse. Depuis longtemps, M. Ollivier, de la Croix des Marins, propose inutilement hélas! l'établissement d'un syndicat central qui aurait un représentant en Norvège pour y acheter la rogue à meilleur marché.

En tout cas on pourrait empêcher cet appât d'augmenter sur les marchés de France dans l'espace de quelques mois. Ainsi l'autre jour un pêcheur me montrait une facture de l'année dernière: en juin le baril était porté 105 francs, en septembre 130 francs, en 3 mois il avait donc augmenté de 25 francs. Si sur la côte des syndicats pouvaient fournir un peu de rogue aux pêcheurs cette hausse s'opérerait-elle à ce point chez le négociant!

Pour l'arachide jusqu'à présent le sac de 75 kilos se vendait 16 francs. L'année dernière il est monté dans certains ports du Finistère et du Morbihan jusqu'à 25 francs. Les syndicats existants le cédaient à 14 fr. 50.

Pour remédier autant qu'il est possible à cet état de chose, il faudrait établir sur la côte des syndicats qui agiraient en Norvège, sur les marchés de France, ou encore auprès des pêcheurs de morue des côtes de la Manche. Ceux-ci souvent ne prennent pas la peine de conserver les œufs de morue ils les jettent à la mer. Ne pourrait on pas intéresser les équipages de ces navires à la fabrication de la rogue. Je sais bien que cette rogue de Terre-Neuve et d'Islande ne vaut pas celle de Norvège mais serait-il impossible de découvrir la recette norvégienne? Ou même ne pourrait-on pas fabriquer la rogue avec d'autres œufs que ceux de la morue? L'expérience a été faite et avec un parfait succès. Un pêcheur de Sauzon embarqué l'hiver dernier sur un chalutier à vapeur a extrait des œufs de merlu qu'il a mis en baril. Il a obtenu une rogue excellente qui ne lui a rien coûté.

Autre question où il est urgent de venir en aide aux pêcheurs. C'est pour la vente du poisson frais. Il s'est installé dans ce but, une agence gratuite dont s'occupe M. Léon de Seilhac.

Malheureusement cette agence n'a pas assez de débouchés pour répondre à toutes les demandes. Il y aurait là un grand bien à faire. Ainsi l'hiver dernier quand les mareyeurs de Douarnenez achetaient 28 francs le cent de maquereaux ceux de Palais ne les achetaient que 14 francs aux pêcheurs. Dans le même temps le mille de sardines «de dérive» s'achetait à Douarnenez à raison de 70 francs, à la criée de Palais il n'atteignait que 40 francs.

Autre chose: à Belle-Ile les langoustes pèseraient-elles 3 kilos se vendent aux mareyeurs 2 fr. 50, et messieurs les mareyeurs les reven-

dent à raison de 3 fr. le kilog. Le homard lui est vendu 1 fr.50 par le pêcheur, quel que soit son poids, combien se vendent-ils à Rennes, Saint-Brieuc et ailleurs ?

Nous prions instamment les membres du *Sillon de Bretagne* et des autres Sillons du centre de nous venir en aide sur cette question de la vente de la marée. Qu'ils s'informent dans leur ville du prix des langoustes et homards, qu'ils adressent leur réponse à M. Augustin Guillerme, secrétaire de marée à Sauzon (Morbihan). Déjà un camarade de Rennes nous a fourni des renseignements sur la matière, nous l'en remercions bien cordialement. Nous voudrions installer une coopérative de production dont évidemment nous ferions tous les frais d'organisation et de fonctionnement. Que les Sillonnistes nous prêtent leur concours. Ils auront fait faire un grand pas au *Sillon* dans notre île et ils auront secouru un bon nombre de braves gens qui ne tirent pas de leur travail périlleux tout ce qu'ils méritent.

E. F.

La Vie du Sillon en Bretagne

Ce que c'est
qu'une vie

Le *Sillon* est une vie, — vous le savez, camarades, et cette chronique en fournit mensuellement le fidèle témoignage. Il doit donc suivre les lois fondamentales de toute vie, lois qui se résument en ceci, selon Ollé-Laprune : « C'est de ne pouvoir subsister dans la langueur et la « stagnation, ni dans l'isolement et l'égoïsme. »

Écueils à éviter

D'où deux écueils à éviter pour ceux qui voudront vivre de la vie du *Sillon* :

1^o S'attarder à la contemplation des beautés du passé et ne savoir que pleurer sur les ruines.

2^o Se murer dans un dilettantisme peut-être de bon goût, mais sûrement en contradiction avec nos désirs d'action sociale.

Langueur et
stagnation

Loin de moi, camarades, la pensée de jeter la pierre à ceux qui admirent les grands exemples que nous ont légués nos ancêtres; c'est là un patriotisme dont nous sommes fiers et que nous devons faire encore valoir.

ISOLEMENT ET EGOÏSME

Laissons-nous des pages blanches ou ajouterons-nous un nouveau chapitre au livre d'honneur des grands dévouements? Lire et relire les pages, souvent tracées à la pointe de l'épée, c'est bien; mais écrire de nouveaux faits glorieux que nous grouperons sous ce titre : « Les Éternels entêtés de l'Amour », c'est encore mieux. La réponse n'est donc pas douteuse; nous honorerons plus grandement nos pères en nous lançant après eux dans le grand corps-à-corps pour les idées chrétiennes qu'en versant des larmes stériles sur leurs tombeaux.

Pendant que nous luttons des gens nous regardent du haut de la tour d'ivoire où ils se sont enfermés avec leurs richesses: Peut-être souhaitent-ils notre victoire, qui les garantirait du péril anarchiste; du bout des lèvres ils nous accordent quelques vagues compliments, mais nous refusent tout secours. « Certainement, disent-ils, le *Sillon* est très beau c'est un mouvement original, qui mérite des encouragements. Mais, il y a tant de bonnes œuvres qu'on ne sait vraiment si toutes sont utiles. » Et, prenant ainsi prétexte de l'infinie diversité des moyens de la charité chrétienne, ils assistent, impassibles, à toutes les généreuses tentatives et restent claquemurés dans leur égoïsme et la sécheresse de leur cœur. Et sur ceux-là l'éternelle malédiction de Jésus sur les scribes et les Pharisiens hypocrites semble encore peser.

Pour nous, camarades, travaillons et luttons sans relâche. Cherchons, selon la parole évangélique, le royaume de Dieu et sa justice et le reste nous sera donné par surcroît.

Les camarades de Rennes ont, malgré les vacances qui dispersent les étudiants, membres de leurs cercles d'études, bien travaillé pour la cause pendant ce mois. Disons tout d'abord que Michel Even, notre président du *Sillon* de Bretagne, est allé suivre les cours de la Semaine sociale à Orléans et écouter les leçons des abbés Lemire, de Pascal, Antoine, et de MM. Dédé, Max Turmann, Blondel, etc..., qui ont exposé avec une indiscutable compétence comment doivent naître et s'organiser les œuvres sociales vivifiées par l'esprit catholique. Notre ami en a rapporté les impressions les plus réconfortantes.

Isolement
et égoïsme

Pour l'action

A Rennes

Le président du
« Sillon de
Bretagne » à
Orléans.

A Châtenay

et les plus grands espoirs pour le triomphe de la République démocratique telle que nous la concevons.

En quittant Orléans, Michel Even s'est rendu à Châtenay, dans la maison du *Sillon*, pour suivre les exercices de la retraite. Deux de nos camarades de Saint-Brieuc accompagnés de Pierre Urval, notre distingué collaborateur avaient été rejoindre Michel Even. Cette retraite a été pour nos amis le moyen de mieux pénétrer l'esprit du *Sillon*, de le mieux connaître. Pendant ces jours de recueillement et de travail, ils ont acquis de nouvelles forces pour les futurs combats et pour la défense de la Cause.

Le président
du
«Sillon» rennais

Notre camarade Dubois est maintenant président du *Sillon* rennais et cet honneur lui était bien dû, car on ne saura jamais trop redire combien il se dépense sans compter pour l'administration de notre revue.

Promenades
Sillonnistes

Les membres du *Sillon* rennais ont résolu de faire une fois par mois des promenades sillonnistes aux environs. De telles promenades sont à la fois un bon moyen de propagande et un lien de plus entre les camarades. Tout en arpentant la route, on discute, on échange des idées, on fait des projets d'avenir, puis l'on s'en va chanter les vêpres dans l'humble église de quelque village. Les paroissiens étonnés de voir la ferveur de ces jeunes gens se demandent quels ils sont. Un camarade de bonne volonté, — et il n'en manque pas, — du haut de quelque tribune improvisée, un talus ou un tas de pierres, leur explique ce que c'est que le *Sillon* et, qui sait? un cercle d'études se formera peut-être au village dès ce jour-là.

Fête de
l'Assomption

Le jour du 15 août, les camarades Rennais avaient été convoqués pour assister à la messe de 7 heures à Notre-Dame. Un bon nombre de camarades répondit à cette convocation. Tous firent la sainte communion, et dans les douces joies de l'action de grâce, une même pensée se présenta à leurs esprits, celle de demander à Jésus, par l'intermédiaire de Marie, de bénir leurs efforts, de leur aider à marcher courageusement dans la voie où ils se sont engagés pour gagner des âmes au Christ.

La procession.

Cette belle journée devait se terminer par un acte de foi public. A cinq heures du soir, les camarades étaient réunis devant la cathédrale pour prendre part à la procession traditionnelle, qui devait se rendre à la paroisse Notre-

Dame de Rennes. Groupés au milieu de la foule, ils chantaient de tout cœur : « Monstra te esse Matrem ». Sans doute la mère de Jésus aura entendu leurs supplications et se montrera leur mère.

Le 20 août, le camarade Haffray, du *Sillon* rennais a été passé quelques heures avec les camarades du Cercle d'études d'Angers. Là il rencontra des camarades de Nantes, du Mans, de Villeneuve-sur-Sarthe, de Chollet.

La journée se passa très agréablement. Comme il convient à des apôtres, les prémices furent pour le Christ. Au début de la messe, le « Credo » fut chanté avec enthousiasme et l'on sentait dans l'âme de cette jeunesse une vivacité de foi peu commune. Puis vint la communion. Jésus descendit dans le cœur de ces jeunes pour les enflammer du feu de la charité et de l'amour.

Vers 10 heures, tous les camarades se réunirent pour examiner la marche des cercles d'études dans l'Ouest. Vu le peu de temps disponible, il fut impossible de s'étendre bien longuement. Cependant les quelques camarades qui prirent la parole donnèrent assez de détails pour pouvoir constater que les cercles d'études sont nombreux dans l'Ouest et qu'ils sont appelés à rendre de grands services.

Les premiers feux du soleil avaient trouvé les camarades angevins et autres aux pieds de Jésus. Le crépuscule devait les trouver aux pieds de Marie. C'est en effet dans une charmante île de la Loire que se termina la journée. Dans cette île se trouve une chapelle dédiée à la mère du Christ. Elle a été bâtie par Louis XI et l'on dit que le monarque y a fait plusieurs pèlerinages. Le sanctuaire sert actuellement d'église paroissiale et est très fréquenté par les populations angevines. Sous la direction du camarade Gillot, du cercle d'études d'Angers, les vêpres furent chantées solennellement. Un prêtre ami présida au chant des vêpres et donna la bénédiction du Saint Sacrement.

Un modeste repas réunit tous les pèlerins de Béhuart sous une tonnelle champêtre. Inutile de dire que la gaieté n'y fit point défaut, l'appétit non plus. Après le dîner plusieurs toasts furent portés à l'adresse de notre chef et de nos autres amis.

Le camarade Haffray a rapporté d'Angers le meilleur

Angers

Aux pieds de
Jésus

Une réunion

Ad Mariam
pro
Jesum

Banquet

souvenir. Il nous a dit que la piété et le dévouement des Angevins étaient au-dessus de tout éloge. Nous souhaitons à nos camarades Angevins bon succès et confiance dans l'avenir. Ils trouveront dans leurs frères de Bretagne des camarades sincèrement dévoués.

La retraite du
Rocher

Discussions

Pendant la journée de retraite que nos camarades malouins et dinannais ont passée au Rocher le 30 juillet dernier, ils ont discuté d'intéressantes questions dont j'ai sous les yeux l'exposé; telles sont les questions suivantes : but et méthodes du *Sillon*; rôle des revues, (*Sillon* et *Ajonc*) et apostolat individuel. Un camarade a proposé par exemple que « dans les collèges la lecture des « revues remplace celle des romans ordinairement fades, « banals et peu moralisateurs. » C'est là une excellente idée qui mériterait d'être mise en pratique dans toutes les institutions de jeunes gens. Mais ces discussions n'ont pas empêché nos amis d'élever leurs âmes vers le Christ rédempteur et de lui demander de bénir notre œuvre. Nous avons déjà dit un mot du sermon de M. l'abbé Juhel, qui parla sur la « Vie intérieure » et demanda à tous de se sacrifier entièrement pour la cause et d'imiter le Christ en bannissant tout égoïsme et tout respect humain.

La « Vie
intérieure »

M. l'abbé de Lesquen, en quelques mots bien sentis, adressa à nos camarades des paroles bien propres à conserver dans leurs cœurs l'amour du Christ.

« Jamais, nous écrit-on, réunion plus intime dans un « cadre plus poétique. Quelques bancs sous une allée « d'arbres touffus; au fond de cette allée le Christ Sau- « veur; à côté, au sommet d'une tour, la statue de la « Vierge; au loin la mer. Et, planant au-dessus de tout « cela, ...le silence de la communauté. »

A Calorguen

Les nécessités de la mise en page nous ont forcé à remettre à un mois le récit de la réunion du 27 juillet, qui nous est parvenue trop tard pour le numéro du 15 août. Les sillonnistes de la région s'étaient donc réunis ce jour-là à Calorguen. Les camarades Leforestier et Etriard, de Dinan ont parlé du *Sillon* et se sont étendus sur l'amour du Christ, qui est la force de notre mouvement et sur la nécessité de développer cet amour en s'approchant souvent de la Sainte Table.

Puis ils ont souhaité la bienvenue aux jeunes camarades

de Saint-Carné, dont le cercle fondé depuis quelques semaines vient de se rattacher définitivement au *Sillon*. Ceux-ci se sont déclarés très touchés de la façon dont on entendait et on pratiquait l'amitié entre camarades. Ils se sont séparés avec la promesse de se doner tout entiers à la Cause.

La bienvenue
aux amis de St
Carné

Au moment où ces feuilles sont sous presse, un congrès départemental se tient à Châtaudren. Le prochain numéro de la revue donnera à nos lecteurs le résumé de ce congrès, qui s'annonce comme devant être des plus intéressants.

A Chataudren

Le dimanche 30 août, le cercle d'études de la Trinité-sur-Mer donnait une petite séance récréative au profit du *Sillon*. Nos camarades étaient contents mais regrettaient vivement que l'inauguration de leur cercle ne put avoir lieu ce même jour.

La Trinité sur
Mer

A 11 heures, un télégramme annonçait la visite de Michel Even et de Jacques Rodel, du *Sillon* de Bordeaux. L'attente était impatiente et nerveuse. Les deux visiteurs arrivèrent au milieu de l'enthousiasme général.

Une visite
inattendue

Au lever du rideau le camarade Rodel monta sur la scène et dans une éloquente et vibrante improvisation, conquiert au *Sillon* toutes les sympathies de l'auditoire. En quelques mots, Jacques Rodel fit ressortir la nécessité pour ceux qui ont à cœur le bien de la religion et l'avenir de la patrie de seconder les efforts des jeunes gens qui se sont dévoués à une grande cause, la cause du Christ et de la France.

Lais de
Jacques Rodel

Dans une réunion toute intime, Michel Even nous dit ce qu'est un cercle d'études. Mais notre ami ne put pas s'étendre bien longuement. Il démontra brièvement aux camarades de la Trinité que le *Sillon* a une vie propre et doit la vivre, non pas un instant seulement, mais tout le jour et tous les jours.

Causerie de
Michel Even

En quittant La Trinité, Jacques Rodel et Michel Even furent rendre visite à nos camarades de Sauzon. Ils purent constater qu'à Sauzon nos camarades étaient des mieux disposés et prêts à tous les sacrifices pour la diffusion de nos idées. Aux camarades de Sauzon nous envoyons un salut fraternel.

A Sauzon

Le 13 août, les camarades de Quimper se sont rendus

A Quimper

Quimper

Apostolat

à Kérinec, à une réunion organisée par M. l'abbé Cornou, qui ne connaît pas de fatigues lorsqu'il s'agit de se dévouer pour le Christ et pour la Cause. Cette réunion a été toute à la gloire de Notre-Seigneur. Un même désir vibrerait dans tous les cœurs : celui de l'apostolat pour le salut des âmes. Quel spectacle admirable de voir des jeunes hommes de 20 ans renoncer aux plaisirs mondains pour travailler à ramener au Christ des cœurs qui l'ont délaissé ou peut-être même qui ne l'ont connu qu'imparfaitement.

A Brest

Nous adressons aux camarades Quimperlois toutes nos félicitations.

Au milieu des anarchistes

Les camarades de Brest ne se laisseront jamais décourager par les menées de leurs adversaires, loin de là, car le camarade Le Gall nous écrit : « Les circonstances ne sont pas en notre faveur. En effet, nous habitons un quartier composé presque exclusivement d'ouvriers, tous plus ou moins anarchistes, ce qui ne nous empêche pas d'exercer une action sensible dans ce milieu hostile, et nous rencontrons même quelque sympathie, particulièrement chez les libertaires, depuis les dernières controverses engagées par les camarades de Recouvrance, de Saint-Louis et des Carmes, faisant tous partie de cercles contre la Jeunesse syndicaliste. »

Une conférence socialiste

Nos amis brestoises sont d'ailleurs suffisamment entraînés pour prendre la parole dans les conférences publiques et proclamer leur foi au Christ au milieu des invectives des socialistes. Le lundi 7 août avait lieu à Brest, sous la présidence du citoyen Le Tréhuidic, une conférence de Galilée, un pur de la « Libre-Pensée ». L'orateur s'étendit peu sur le sujet annoncé, mais par contre s'attaqua violemment aux dogmes de l'Eglise catholique. Tout le répertoire de la « Libre-Pensée » y passa. Nos quelques camarades présents à la réunion restèrent calmes tant que dura cette longue diatribe, mais quand le président demanda s'il y avait des contradicteurs, notre brave camarade Rouyer, du *Sillon* brestoises monta à la tribune. Les cris et les vociférations des socialistes qui voulaient couvrir sa parole ne l'empêchaient pas de proclamer sa foi ardente dans le Christ et dans la démocratie.

Un contradicteur du *Sillon*

« Nous savons qu'il y a des injustices, nous compre-

nons que l'ouvrier s'indigne contre l'exploitation capitaliste.

« Voilà pourquoi nous, sillonnistes, nous voulons concourir par nos efforts à faire cesser cet état de misère. Nous, jeunes catholiques passionnés de justice, nous voulons nous consacrer au service de la démocratie, car c'est là que nous trouvons réalisées toutes nos espérances, la démocratie étant l'organisation sociale qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civique de chacun. Et nous puisons la force nécessaire dans notre foi au Christ. Quelque chose que vous ne pouvez nous arracher, c'est l'amour que nous avons pour le Christ et contre tous nous travaillerons quand même pour la justice et nous vous prouverons que l'amour est plus fort que la haine ».

Le tumulte redouble, mais les injures viennent se briser contre le calme de notre courageux camarade. Il affirme encore avec plus de force le droit que nous avons, nous, catholiques, de travailler pour l'édification d'une société fondée sur l'amour et sur la justice. Il demande ensuite aux farouches adversaires des dogmes qu'il a devant lui, s'ils sont vraiment des hommes libres, respectant les opinions de chacun et non des fanatiques se prévalant de leur infaillibilité d'athées. Puis notre camarade Lepage monte à son tour à la tribune et entame avec le conférencier une discussion sur l'existence de Dieu. Mais ses paroles se perdent dans le bruit et le président lève la séance.

De telles journées sont d'un puissant réconfort, elles nous montrent comment des cercles d'études peuvent sortir des jeunes catholiques résolus, prêts aux corps-à-corps des doctrines et opposant aux doctrines de haine et de lutte des classes, les paroles de paix de celui qui, en parlant au peuple sur la montagne, a promis le royaume de Dieu à ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Le *Sillon* de Lannilis a organisé le 6 août une fête de propagande qui a eu le plus grand succès. Elle comprenait une séance de conférences bretonnes, une représentation bretonne et un banquet sillonniste. Les camarades y vinrent en grand nombre de Brest, de Morlaix,

Un idéal démocratique

L'intolérance des libertaires

L'Existence de Dieu

La paix du Christ

A Lannilis
Un pardon du *Sillon*

Conférences
bretonnes

de Plouvien, de Landivisiau, etc., voire même de Nantes, que représentait le jeune Chancerelle.

Dans la grande salle de spectacle du patronage, sous la présidence du camarade Jacq, de Brest, M. Bihan-Poudec, maire du Folgoët, parla en pur breton de Léon sur la néfaste action du collectivisme et termina aux cris de « Vive Dieu! Vive le *Sillon*! Vive la France! Vive la République! » Puis le camarade Chuton de Penhart et M. l'abbé Roudot parlèrent, toujours en breton, le premier sur les méfaits et les hontes de la politique de persécution religieuse, le second sur la nécessité du *Sillon*, « la meilleure organisation défensive contre le « socialisme et l'irrégion intolérante. » Les applaudissements de 400 auditeurs montrèrent aux conférenciers qu'on avait su les apprécier et qu'on n'oublierait pas de sitôt leurs exhortations.

Tragédie
bretonne

Puis la tragédie bretonne « La mort de Saint Tremeur », faite d'esprit sillonniste et de poésie bretonne, fut remarquablement mise à la scène et interprétée. L'abbé Roudot, l'auteur de cette œuvre dramatique, mérite les félicitations de tous ceux qui s'intéressent à la renaissance du théâtre celtique, qui tint pendant de longs siècles lieu de toute littérature à nos ancêtres.

Nos remerciements aux acteurs et au metteur en scène, pour l'agréable plaisir qu'ils nous ont procuré, plaisir de l'esprit et plaisir des yeux.

Banquet
démocratique

Enfin, il n'est pas de fête au *Sillon* sans banquet démocratique.

Une table de 200 couverts réunit nos amis et la réunion fut débordante d'entrain, tout en étant pleine d'une charmante intimité. On reçut des dépêches de Michel Even, alors à la semaine sociale d'Orléans, des camarades de Pau, de Toulouse, de Bordeaux, de Rosporden, etc., des toasts nombreux furent portés, particulièrement par M. le Maire de Lannilis, qui félicita les sillonnistes de leur cranerie et leur donna pour devise : « courir à la victoire toujours par l'offensive » (Torr-e-ben).

De bons
serviteurs de la
Cause

Nos camarades du cercle Saint-Michel de Brasparts travaillent toujours dans leur cercle d'études, ainsi que ceux de Landerneau, dont nous avons reçu d'excellentes nouvelles.

A Landerneau

A Landerneau, les 11, 12, et 13 juin, les jeunes gens des œuvres du Finistère se trouvaient réunis sous la présidence de leur évêque vénéré, Mgr Dubillard. Ils agitèrent ensemble pendant ces jours de nombreuses questions profanes mais ce qui toucha et remua la jeunesse catholique assemblée, ce fut la séance dernière. Il était question du sacrement d'amour, de l'Eucharistie, « source de notre courage et de notre dévouement aux œuvres. » Et l'auditoire recueilli, comme enveloppé de mystère, pria tout bas dans l'admiration et l'amour des choses qui étaient dites. Une jeune voix s'était élevée, en effet, pure comme une voix de cristal, douce comme une voix d'enfant. « Il serait bon, disait-elle, que les camarades des « cercles d'études et des patronages se réunissent tous « les quinze jours comme nous en avons pris l'habitude à « Saint-Louis de Brest, pour faire l'adoration nocturne. « C'est là aux pieds du Maître, au milieu du recueillement des nuits pleines d'ombre et de silence, qu'on « apprend à parler cœur à cœur, seul à seul, avec le « Christ; c'est là qu'on pense qu'on n'est pas seul, qu'il « faut donner aux autres de ce qu'on a; qu'il faut aimer « les âmes comme Jésus les aime; c'est là qu'on se reconforte et qu'on prend courage, pour s'en aller, sans rougir, porter la bonne parole parmi les adversaires ».

L'Eucharistie
et une voix
silloniste

L'Adoration
nocturne

Ainsi l'âme de Rouyer, notre camarade du *Sillon* de Brest laissait lentement épancher son amour eucharistique en notes ardentes et prolongées, et pénétrait doucement les âmes qui l'écoutaient pour les faire vibrer à l'unisson.

Aussi, ce fut des applaudissements et des bravos unanimes quand Rouyer fit, en terminant, cette proposition à ses jeunes amis : « Les camarades du Patronage de Saint-Louis émettent le vœu que des adorations nocturnes fréquentes soient faites dans les chapelles des patronages, car la lutte demande un réconfort que l'on ne peut trouver qu'aux pieds du Maître ».

Les applaudissements

La proposition

Et Mgr Dubillard, tout enthousiasmé et d'une voix étouffée par les larmes qui montent d'un cœur qui se souvient, nous dit : « Je n'ai fondé qu'une seule œuvre à Besançon, lorsque j'étais vicaire général, tous les premiers vendredis du mois, douze jeunes gens venaient dans

Mgr Dubillard

A Besançon

A Brest

Vive le Sillon !

Persécution
pour la justice

Le Pape a parlé !

Paroles
prophétiques

une petite salle, voisine des œuvres. Là, on tirait au sort les heures de la nuit et chacun s'en allait monter la garde à son tour. « Aujourd'hui, ce qui me console et me soutient lorsque ma charge est lourde, c'est de songer que là-bas, dans cette chapelle, des jeunes gens prient pour moi au milieu de la nuit ».

Tous les cœurs étaient saisis par ces épanchements de l'âme; ils se sentaient pressés d'aimer davantage Jésus Hostie. Les sillonnistes en étaient heureux et consolés...

La vitalité du Sillon de Bretagne s'affirme ainsi de plus en plus. Et comme toute œuvre prospère, elle a ses détracteurs; on s'attaque à ce qui vit et non à ce qui meurt.

Nous ne répondrons pas à ces attaques, qui viennent de gens peut-être de bonne foi, mais qui, à coup sûr, ne nous ont pas compris; nous n'engagerons pas contre eux de polémique, ce qui serait contraire à la charité chrétienne qui doit animer tous nos actes. Nous continuerons notre route et franchement, loyalement, qu'on nous menace ou qu'on nous calomnie, nous tracerons notre sillon encore plus profondément au sein du granit celtique.

Notre œuvre a reçu les bénédictions du pape et celles de membres de l'épiscopat. Nous savons la valeur de tels encouragements et nous ne faillirons pas à notre tâche. Les mesquineries d'une guerre à coups d'épingle n'affaibliront pas notre volonté de faire triompher le Christ et la République démocratique.

Et que nos camarades veulent bien relire avec moi les délicates et prophétiques paroles que M. le chanoine Charost, délégué de Son Eminence le cardinal Labouré nous avait dites au congrès de Saint-Malo, il y a un an.

« Votre mouvement ne s'arrêtera pas, car il est poussé par une main divine et forte. Vous avez écouté parler le Christ. Il vous a dit : « Je suis la voie », et c'est dans cette voie que vous vous êtes engagés.

Qu'importe donc que ceux qui vous haïssent ou vous méconnaissent — souvent d'ailleurs parce qu'ils ne vous comprennent pas; — vous décochent en passant l'épithète de « socialiste », qu'il vous suffise de savoir que vous vous rattachez à la race des saints dont vous êtes les fils et que vous voulez continuer cette race. »

Paul MOYNE.

OFFICE SOCIAL DU SILLON

Propagande pour le repos hebdomadaire

SOMMAIRE du numéro consacré au REPOS HEBDOMADAIRE

Appel de l'Office social du Sillon, par MARCEL LECOQ. — Les employés et le repos hebdomadaire, par MAURICE GAUCHERON. — La loi et le repos hebdomadaire, par RAOUL JAY. — Les enquêtes du Sillon, par A. CORNUDET. — Les pays civilisés et le repos hebdomadaire. — Le rôle des consommateurs. Leurs fautes et leurs devoirs, par HENRIETTE JEAN BRUNHES. — Les idées de M. Poirrier. — Le repos hebdomadaire et les ruraux. Le Sillon et le repos hebdomadaire, par GEORGES MENT, etc., etc.

Nouvelles de PAUL RENAUDIN, AMÉDES GUIARD et LAURENT COGNET.

CONDITIONS DE VENTE

1° Pour les numéros pris à nos bureaux

Un numéro, 5 cent; dix numéros, 45 cent; cinquante numéros, 2 fr.; cent numéros et au-dessus, 5 fr. le cent.

2° Pour les envois en province

a) Par la poste franco. Un numéro, 10 cent; cinq numéros, 35 cent; dix numéros, 65 cent; vingt numéros, 1 fr. 20.

b) Par colis postal franco en gare. Un colis postal de 2 kilos contenant 95 numéros, 5 fr. 60; un colis postal de 5 kilos contenant 160 numéros, 5 fr. 60; un colis postal de 10 kilos contenant 320 numéros, 11 fr. 60; à domicile, 0 fr. 25 en plus.

Correspondance Sociale du Sillon

SOMMAIRES DES DERNIERS NUMÉROS

Numéro 10 — 1^{er} août 1905

L'assistance obligatoire aux vieillards, et infirmes privés de ressources, par Louis ROLLAND. — Les subventions aux caisses de chômage, par G. PÉRI-NELLE. — Le Crédit rural en Allemagne. — La journée de huit heures, par Jean HELIE. — L'assurance-contrat de mariage, par Maurice GAUCHERON. — Le trust de l'alimentation aux Etats-Unis.

Numéro 11 — 15 août 1905

Les Retraites ouvrières, par A. BOISSARD. — Les salaires agricoles en Angleterre, par Marcel LECOQ. — La conciliation et l'arbitrage en 1904, par Maurice GAUCHERON. — Les délégués des ouvriers aux usines du Creusot. — La Correspondance Sociale paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : 5 fr. par an. Le numéro, 0 fr. 20 franco.

Vient de paraître

Le repos hebdomadaire, par MAX FURMANN.

Prix : 0 fr. 40; 0 fr. 50 franco.

Compte rendu stenographique
Du Congrès de Saint-Brieuc

ILLUSTRE DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

PRIX :

A nos bureaux 0 fr. 80 franco et dans les librairies 0 fr. 95

VIENNENT DE PARAITRE

Les vraies idées du " Sillon "

de l'Abbe DESGRANGES

En réponse à la brochure de l'abbé BARBIER sur

« Les Idées du " Sillon " » — Prix 0 fr. 50

Par la Prière et par le Travail

PRIX : 0 FR. 25

Compte rendu d'une réunion de Dames du Sillon de Paris

La Vraie Démocratie

DE J. DESGRANGES

PRIX FRANCO : 0 FR. 30

AVIS

Les Camarades sont priés de joindre le prix du port au
prix net des ouvrages qu'ils nous demandent.

Adresser toute demande à M. RICHARD, service de Propa-
gande, au « Sillon Breton », rue Saint-Nicolas.

2^e Année.

N° 10

15 Octobre 1905.

Le Sillon de Bretagne

Red ê Trezek ar wirionez

Kerzet gan an iê a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

SCEPTIQUE !!

« Que d'efforts pour arriver à de tout petits résultats ! J'admire votre patience et je suis étonné de votre confiance dans le succès. Les cercles d'études ! Je suis sceptique à leur endroit et pour longtemps encore. Je crains bien que ce soit un arbre sans fruits... J'attends... je suis sur la montagne en observation.

— Et en prières pour nous, cher Ami ?

— Oui je le veux bien, par amitié. Je désirerais seulement que ma prière fut confiante et rendit votre labeur fécond !... Mais pourquoi tenir des paroles décourageantes à votre enthousiasme ?

— C'est bon, elles ne nous décourageront pas. Il s'agit de la Cause faire aimer le Christ et élever le Peuple. Et jamais ces deux amours ces deux passions ne disparaîtront de notre âme ; toujours ils l'exciteront à plus de patience, à plus d'efforts, à plus de confiance. Le travail est méritoire, qu'importe le succès ? Si nous échouons, nous recommencerons. « Ne faut-il pas que le grain de blé soit jeté en terre et meurt pour porter beaucoup de fruits ? » (1)

C'est pourquoi nous avons confiance. Aussi bien de « petits résultats » nous réconfortent déjà. N'est-ce pas, en effet, un encourage-

(1) Jo XII, 24.

ment que de découvrir et former une âme d'apôtre, sous la salopette d'un petit ouvrier? Et quand ils sont cinq, dix animés du même esprit, du même amour du Christ, ayant pour programme la réforme de soi-même et la conquête des autres, affrontant les difficultés et les lenteurs de l'éducation sociale et religieuse qui fait des convaincus remplis d'humilité et de charité, sacrifiant enfin les mille hésitations « d'aller au vrai avec toute son âme » pour « instaurer tout dans le Christ », alors, cher ami, pouvons-nous rester sceptiques, les bras croisés, l'esprit indifférent, le cœur sans courage? Oh! non, et, je vous assure, ce n'est point assez de notre temps, de notre argent, de notre santé pour bâtir de telles sociétés d'apôtres laïcs: il faut se donner tout entier, sans arrière-pensée, sans réserve, il faut mourir à cette joie chaque jour et chaque instant.

— Quelle ardeur! « Vous ferez de la vie avec la mort? »

— Ne raillez pas, c'est une réalité. « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Evangile, la sauvera ». (1) — Vous applaudissez aux efforts admirables, tentés pour faire des lévites du sanctuaire: des savants et des saints, des conducteurs d'individus et de sociétés, des « âmes de prêtres », des Apôtres. Et c'est pourquoi vous voulez le Séminaire un lieu de formation évangélique intense, un cénacle qui les renouvelle dans leurs profondeurs intimes et qui en fasse « d'autres Christs ». Vous avez raison. — Laissez-moi l'audace de comparer nos petits cercles d'études à ce cénacle de formation: c'est le lieu où les jeunes vivent « l'amitié » des premiers chrétiens, où ils apprennent à connaître le Christ et à s'intéresser au peuple, à les aimer tous deux pour les servir. Œuvre de patience, œuvre de courage et de ténacité pour le jeune homme et le conseiller! On peut user sa vie à cette œuvre sainte. Le Maître ne mit-il pas trois ans à former douze apôtres? Et encore l'un d'eux le trahit et les onze autres eurent des heures de lâcheté. Pouvons-nous espérer mieux? La Cause toujours belle n'est-elle pas trop souvent voilée par le préjugé et la passion, ou

(1) Marc VII. 35.

bien ne demanda-t-elle pas des sacrifices qui paraissent trop lourds? L'humaine nature est faible. Aussi nous attendons des défections et des lâchetés. Mais l'important, ce qui est vrai, ce qui est bien c'est d'essayer, c'est de continuer le travail malgré les crises et malgré les défaillances. Nous aurons bien à la fin quelques ouvriers, quelques employés, quelques laboureurs, quelques étudiants conscients et responsables qui se donneront tout entiers, qui seront des Apôtres, des volontaires « témoins du Christ ». C'est notre espérance. Nous la gardons.

Voici, du reste, quelques faits qui affaibliront, je l'espère, votre scepticisme. En tous cas, ils stimulent notre énergie, et ils valent mieux que toutes les belles paroles.

Un enfant de 13 ans, membre d'un petit cercle élémentaire apprend la création d'une société dite « l'Emancipation bretonne » et fondée dans le but « d'opposer une jeune garde à toutes celles dont le cléricisme inonde la Bretagne sous les noms de *Jeunesse Catholique* et de *Sillon* ». Aussitôt il écrit: « cela nous empêchera de dormir et nous donnera beaucoup plus d'activité... A nous maintenant de travailler pour devenir forts et pouvoir nous défendre ».

Cependant un de ses petits camarades répond audacieusement à son instituteur qui lui affirmait qu'il n'y a point de Dieu: « Monsieur, je crois en Dieu, prouvez-moi donc qu'il n'y en a pas un ».

Voici, en attendant, un petit apprenti de quinze ans, qui est novice dans le *Sillon* et dont l'âme est déjà belle et apostolique. Je voudrais vous montrer son cahier de résumés et sa recherche des mots incompris ou dont le sens lui est inconnu. Certes vous pardonneriez à son orthographe et surtout à son premier essai de versification mauvaise, mais vous auriez de l'admiration pour ses sentiments généreux. Lisez:

C'est épatant dans le *Sillon*:
Il existe un lien fraternel
Qui fait que nous nous chérissons,
Et qui chaque jour se renouvelle
Grâce au cœur et à la prière.
Nous ne sommes pas que des amis,

Nous sommes entre nous des frères
Et des frères qui s'aiment pour la vie.

Maintenant que j'y suis, j'y reste
Ma foi on n'y est pas trop mal
J' suis à lui; et j' me moque du reste.
Il fait des efforts colossals!!
Pour lutter contre les sectaires
Qui lui veulent à tout prix sa mort.
Mais il est vaillant: les prières
Le rendront encore plus fort.

Que ceux qui crient contre nous
Crient: nous ne défailirons pas.
Nous travaillons pour eux, pour tous.
Tôt ou tard ils suivront nos pas,
Car ils verront que notre route
Est la bonne, la droite, la meilleure.
Nous ne ferons pas déroute
Nous les mènerons vers Dieu, vers l'Honneur.

Mais j'ai trop tardé à vous révéler l'âme d'un jeune lithographe. Ouvrier de 18 ans, il écrit au lendemain de la fondation par lui-même d'un cercle d'études: « Combien ont été réconfortantes pour moi vos paroles d'encouragement: Elles ont réveillé en moi, pour » Celui à qui nous avons consacré notre vie un amour plus vif et » plus grand. J'ai ai ressenti plus fortement que jamais peut-être, la » force de l'amitié du *Sillon* que rien ne peut briser ni altérer. Je » suis plus que jamais décidé à me sacrifier pour le Christ, à creuser » mon *Sillon* large et profond. Combien et je le vois de plus en » plus chaque jour, les foules ont besoin du Christ! Elles sont al- » térées de Justice, de vérité et d'amour. Et cependant elles s'éloi- » gnent de celui qui est la source de ces choses; elles le haïssent et » le blasphèment, parce qu'elles ne le connaissent pas. Et cependant » qu'elles en ont besoin, puisqu'elles succombent faute de sa vie » divine. J'ai le ferme espoir, s'il plaît à Dieu, de le leur faire » connaître plus tard... Quand vous monterez à l'autel, souvenez-vous » de vos petits démocrates qui sollicitent vos prières et priez le Christ » qu'il féconde mon apostolat ».

N'est-ce pas consolant? N'est-ce pas un résultat du travail lent de formation? Ce jeune homme a réuni cinq camarades en cercle d'études: ils causent entre eux « vie catholique, *Sillon*, amitié vraie ». C'est ainsi qu'un ouvrier sillonniste peut susciter des bonnes volontés. — D'autres jeunes gens vous font aussi pressentir par leur ardeur et leur amour de Jésus-Christ, de telles initiatives! Plusieurs rêvent la conquête d'une âme, tel le jeune séminariste généreux et fervent.

Ce sont des faits, mon cher ami. Restez sceptique, si vous le voulez!

— Je prierai pour vous et le *Sillon de Bretagne*.

— Nous avons foi en Dieu et dans la Jeunesse, et, comme dit Marc, « quoiqu'il advienne, même si tout semble tromper nos espérances et mentir à nos rêves, nous ne serons pas déçus, rien ne » pourra faire que nous n'ayons pas réussi, s'il est vrai que c'est déjà » réussir que de développer en soi de la foi et de l'amour ».

Mais nous ferons plus, Dieu aidant, c'est notre ferme espoir. Car la foi est agissante et l'amour conquérant.

P. LEPORCHER
Du *Sillon* Rennais.

Un Mouvement économique en Bretagne

L'Émigration et ses Causes

Le mouvement d'émigration en Bretagne a pris depuis quelques années des proportions étonnantes, et rien ne semble imposer un arrêt à la progression dans laquelle s'accroît l'exode annuel; au contraire, tout semble favoriser la « poussée » vers Paris. Ce qu'il y a d'étrange à constater, c'est que ce puissant mouvement n'ait éveillé que peu ou point d'inquiétude dans la classe riche et éclairée de la société bretonne, tandis qu'un peu partout les populations agricoles nous jettent désespérément leur cri d'alarme. Cette situation révèle chez nous un état d'âme où l'indifférence, l'égoïsme, l'unique souci de l'intérêt particulier tiennent à l'égard des travail-

leurs de la terre une place que devrait surtout occuper la vraie charité, celle que le Christ nous demande de mettre en pratique en nous disant : « Aimez-vous les uns les autres ; ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ». Car à qui revient la charge, le devoir sinon d'enrayer, chose désormais impossible, au moins de tempérer, de canaliser de diriger le mouvement d'émigration, si ce n'est à l'élite, c'est-à-dire à ceux qui aux yeux de leurs compatriotes jouissent d'une supériorité matérielle intellectuelle et morale. Ceux-là surtout sont capables s'ils le veulent, d'une initiative intelligente et pratique et peuvent disposer de moyens propres à la rendre plus efficace. Quelques curés et recteurs ont été jusqu'ici presque les seuls à s'inquiéter de l'émigration, encore n'ont-ils traité cette question que dans les attributions de leur stricte compétence, au point de vue religieux et moral, laissant à d'autres le soin d'envisager l'émigration sous le rapport économique.

Cette année, au Congrès de Saint-Pol-de-Léon, les régionalistes se sont montrés quelque peu émus de la question qui nous intéresse ils ont trouvé utile de s'occuper de l'émigration bretonne mais la question n'a été en somme qu'influencée et comme elle ne mérite pas d'être tranchée à priori, sur la simple constatation de résultats, tout porte à croire qu'au prochain Congrès régionaliste l'émigration sera étudiée en tant que nécessité économique d'importance capitale.

Dans un numéro d'un bulletin mensuel (1) paru pour la première fois en mai 1904 à Paris (car il faut aller surtout à Paris pour trouver une œuvre quelque peu sérieuse en faveur de nos émigrés), on lit ce qui suit : « Le mouvement des campagnes vers les villes, et des bretons vers Paris, a des causes trop multiples et trop profondes pour qu'une brochure paraissant un fois par mois en soit rendue responsable ». J'ai ouvert ce bulletin qui se défend de vouloir favoriser l'émigration, pour y chercher précisément les causes du grand mouvement économique breton, et sur ce chapitre dans le numéro de mai 1904 je n'ai trouvé que la phrase citée plus haut. Je me hâte cependant de dire que cette brochure mensuelle est d'autre part excellente. Ailleurs également les recherches sur ce sujet sont généralement infructueuses, je l'ai moi-même éprouvé, et n'étaient-ce quelques petites enquêtes qui sont venues aider ma modeste compétence je n'aurais pas abordé sans une très grande appréhension ce

(1) *Bretoned Paris.*

sujet si complexe et si ingrat : (L'émigration et ses causes appliquées au pays breton).

Le développement merveilleux de la mécanique, les applications surprenantes de l'électricité, le progrès toujours croissant de l'industrie moderne ont placé de nos jours le (Fait économique) en toute première ligne des grandes questions qui peuvent intéresser l'esprit humain. Il y a eu la grande révolution dans les lettres et dans les arts ; ce siècle-ci sera-t-il celui de la Révolution économique qui nous amènera le régime essentiellement démocratique de la Coopération ? Dieu seul le sait, l'avenir lui appartient. J'attribuerai donc à l'émigration bretonne des causes d'ordre général sans cette dénomination de Causes géographiques et ethnographiques, et d'autres d'ordre particulier sous ce titre de Causes personnelles et accidentelles.

Pour peu que nous étudions l'histoire des races, l'émigration nous apparaît comme un fait naturel commun à tous les peuples mais proportionné à leur caractère et à leurs besoins. Mon intention n'est pas de remonter au déluge pour faire ici une esquisse même très sommaire de l'émigration à travers les âges ; seulement au risque de paraître viser un peu au paradoxe j'avancerai volontiers que, par exemple, les 400 ou 500.000 (1) émigrants allemands qui abandonnent chaque année le sol natal pour aller porter surtout à l'Amérique les fruits de leur intelligence et le labeur inlassable de leurs bras font là une invasion non moins banale que celle accomplie en des siècles déjà reculés par ces puissants barbares sortis des lointains froids confins de la Germanie et qui, conscients d'être une race forte, vinrent occuper l'Aquitaine, non pas pour y faire de riches butins et s'en aller ensuite, mais pour s'y établir et fonder le Royaume des Visigoths.

L'émigration est la preuve palpable de la vitalité d'une race. Le simple exemple d'une source, qu'un lent et constant travail souterrain a fini par grossir, de telle sorte qu'à un moment donné le ruisseau d'écoulement de la fontaine où elle sourd, ne suffit plus à contenir absolument une eau qui porte désormais sur un autre terrain la richesse de ses éléments, ce simple exemple, disais-je, se présente à notre esprit comme une comparaison naturelle, quand nous examinons le surpeuplement d'un territoire et c'est ici que la

(1) L'émigration italienne ne le cède en rien à l'émigration allemande, elle atteignait en 1903 le chiffre minimum de 507.979 émigrés (Dosio et Vercilli) tract de l'Action Populaire.

raison géographique entre alors en ligne de compte comme agent de l'émigration. Si un département agricole de richesse moyenne de production atteint son maximum normal de peuplement quand il accuse des chiffres de 84 habitants du kilomètre carré (France 71 habitants), il est certain, que lorsqu'il en comptera 90, un certain nombre d'habitants se trouvera un peu à l'étroit; passe encore quand il n'y a qu'à se serrer les coudes ce qui peut être excellent mais quand l'accroissement aura monté de 84, non plus à 88 et 90 mais à 92 et 95, alors il y aura de l'embarras et en règle générale l'émigration sera la ressource des plus gênés. Cependant si à côté des richesses végétales du sol, des richesses minérales du sous-sol jusqu'alors ignorées, sont découvertes et livrées à une exploitation pleine de succès, il n'y a guère d'inspiration possible et le chiffre de peuplement au kilomètre carré peut doubler et même tripler. C'est ainsi que sont créés les grands centres de la région du Nord (305 habitants au kilomètre carré).

La Bretagne remplit les conditions de ce département agricole cité plus haut comme exemple; ses cinq départements réunis donnent une moyenne de 92 habitants au kilomètre carré et une population totale de 3.156.000 habitants. (1) Cette province n'ayant pas l'avantage d'être une région minière est donc par la force même des choses amenée à l'émigration. On le voit, l'émigration provoquée par le surpeuplement est en soi une chose excellente, elle est l'indice d'une race forte.

Le sentiment religieux entre comme facteur important dans la vitalité et le développement d'une race et voilà pourquoi il contribue à l'émigration au moins médiatement. L'idée d'un Dieu créateur et souverain Maître rend le peuple conscient de ses devoirs envers la majesté divine, et c'est de cette conscience que naît sa moralité. Ainsi donc, est-il besoin de le dire, la moralité d'un peuple s'accroît en raison directe de son sentiment religieux. Il est alors facile de déduire de là, que les familles nombreuses, celles qui sont naturellement amenées à fournir un contingent à l'émigration sont généralement celles où le sentiment religieux est plus développé. Ce dernier cas est encore celui de la Catholique Bretagne, et tandis que cette province est relativement aux autres provinces de France? celle qui émigre le plus la France est relativement aux autres provinces européennes le pays qui émigre le moins. A quoi cela tient-il pour la France? A son effrayante dépopulation que j'appellerais

(1) Tous les chiffres sont de Shrader, Paris Hachette 1896.

volontiers une émigration à rebours. Mais le sentiment religieux provoque directement une autre sorte d'émigration, la plus belle de toutes, celle-là, est merveilleusement civilisatrice, l'émigration apostolique. Aussi bien, je ne prétends pas faire de digression en saluant ici ces vaillants fils de Bretagne, prêtres et religieux, que l'on peut rencontrer sous toutes les latitudes creusant avec amour le consolant *Sillon* de l'Evangile et vérifiant admirablement cette propriété de notre sainte Eglise la Catholicité.

Une autre considération ethnographique dont il faut encore tenir compte dans les Causes de l'émigration, c'est le caractère général d'une race. Il y a des peuples qui par instinct émigrent, tels les Nomades; d'autres par goût tels les anglais-saxons; d'autres enfin par nécessité et de ce nombre sont les bretons. Le caractère breton est essentiellement fait d'un attachement profond à son sol natal, mais aussi de résignation consentie.

... Ma bruyère et mon clocher à jour!

Voilà le breton voilà son cœur. Toutefois devant la nécessité économique qui l'oblige à quitter le sol natal, il se résigne et part. Oh! mais attendez, s' l'émigrant est laboureur il ne traversera pas les océans, tout au plus ira-t-il à Jersez quelques centaines à peine embarqueront pour le Canada ou l'Angleterre tandis que la presque totalité émigrera surtout à Paris, dans la banlieue, puis à Saint-Denis, Versailles, la Seine et Oise, la Beauce, Angers et le Havre.

Et quelle est la raison de cette émigration bretonne à courte distance? Mais précisément l'amour du sol natal. Pensez-donc, être simplement à 24 heures de chez soi, pouvoir être rapidement informé de ce qui se passe dans la famille, et à l'occasion d'un événement, se rendre en un rien de temps et à peu de frais au pays, voire même, en agréable mois d'août au joli lieu de sa naissance quand les patrons villégiaturent! Autant de liens qui retiennent le breton à une trop grande proximité de chez lui, dans des places et chantiers pour la plupart indifférents et impies, où la première influence du milieu aura vite raison des manifestations de foi d'un aussi facile résigné. Le breton a le défaut de sa grande qualité.

Aux causes générales de l'émigration sont étroitement liées les causes prochaines et directement pratiques qui sont d'ordre particulier. La première de toutes, la cause principale, celle qui est l'axe même du mouvement économique que nous étudions, c'est la question du salaire. On sait que la production économique doit son développement à trois forces: la force nature, la force argent ou capital, et la force travail. Or en Bretagne, la production ne répond

plus à l'accroissement de la population, nous l'avons constaté plus haut; aussi la force travail y est devenue stérile dans une certaine mesure et c'est dans cette mesure qu'elle va s'offrir au capital que dans les grands centres a de plus en plus besoin d'elle. Devant cette situation, n'accusons pas les fermiers, car généralement, même en faisant rendre à la ferme qu'ils occupent son maximum de production ils ne pourraient pas se tirer d'affaire s'ils payaient à leurs domestiques des salaires supérieurs à 1 fr. 50 ou 2 francs par jour. Quoi d'étonnant alors si nos ouvriers agricoles fascinés par ces chiffres de 5, 6, 8 et 10 francs par jour, se rendent aux Hauts-Pays, soit pour gagner à leur nombreuse famille le bon pain qui rend l'hiver moins rigoureux, soit pour augmenter leurs maigres économies de quelques jolies sommes qui leur permettront plus tard de venir s'établir au pays.

Cette cause très grave et très juste de l'émigration est malheureusement servie souvent par d'autres causes qui sont essentiellement mauvaises comme l'esprit d'indépendance, le goût du luxe et des plaisirs de la ville; c'est ce qui fait que le mouvement a dépassé ses limites. Il n'est pas rare hélas de rencontrer de ces braves cultivateurs appartenant à de très honorables familles, qui pleurent sur la tâche devant laquelle leurs vieux bras se trouvent de plus en plus impuissants parce qu'ils n'ont pas là leur fils, ce gars jeune et solide qui brisant un jour avec l'autorité paternelle partit à Paris jouir de la liberté, prétendait-il (ô ironie des mots dans certaines bouches...) Aujourd'hui comme un microbe la mode pénètre partout; ses mille caprices s'étalent jusqu'au moindre village et nos petites jeunes filles y trouvent de quoi satisfaire leur coquetterie. Mais la mode appelle le luxe, aussi en été quand celles que l'on nomme les «Parisiennes» promènent dans nos campagnes atours et falbalas de gout plutôt grotesque et de mise incroyable, la hantise de Paris devient irrésistible pour beaucoup de jeunes bretonnes. Ce rêve de Paris ce mirage troublant qui fait voir la Capitale tout en rose et frappe de très bonne heure l'imagination du jeune breton, est peut être pour une bonne part imputable à l'école. Aujourd'hui tous vont à l'école. Or, quelle géographie y apprend-on? celle de la France presque exclusivement; puis on leur fait des lectures ad hoc on leur dit que Paris est la plus belle ville du monde; il y a des théâtres, des bals, des concerts, des musiques, on y fait le jour en pleine nuit avec la lumière électrique; on leur dit qu'à Agen il y a de bonnes prunes d'excellents nougats à Montélimar, de délicieuses pâtés à Pithiviers et du vin à Bordeaux. Qu'on apprenne donc à nos

jeunes bretons la géographie de l'Amérique qu'on leur parle des territoires immenses du Canada et des Etats-Unis qu'on leur fasse de sérieuses lectures sur la vallée du Mississippi et ses fertiles cultures, sur la richesse des forêts et des prairies; qu'on leur parle de savanes et de pampas, alors le rêve de l'Amérique remplacera celui de Paris chez les futures émigrés et ce rêve deviendra une réalité aidé qu'il sera par les généreux et intelligents efforts d'un riche syndicat d'émigration bretonne.

Les causes accidentelles de l'émigration n'existant pas à l'état permanent sont très nombreuses et imprévues, il y en a d'ordre économique comme une crise sardinière ou agricole; il y a d'autres causes accidentelles qui sont produites par des affaires de famille etc., etc. Nous n'avons pas à la rechercher ici.

Ce travail si long et si approfondi laisse entrevoir beaucoup de lacunes. Toutefois en l'écrivant je n'ai eu qu'un seul but travailler à la cause de la Démocratie en intéressant les lecteurs de l'*Ajonc* à celle de nos chers émigrés.

Jules LEMOINE,
De Saint-Nicolas-du-Pélem.

PAX

A M. E...

*La chapelle bleue, un lent parfum subtil,
Un parfum vaguement épars dans le silence,
Des roses en un vieux vase qui semble immense
Devant l'autel, petit sous sa nappe de fil.*

*Or me voici, voici ma pauvre âme en péril
Que la prière à flots bleus et légers encense,
Parfume d'une rare et précieuse essence,
Et fait fleurir ainsi qu'un beau jardin d'avril...*

*Je rêve que mon cœur est une urne bien pure,
Et l'eau qui, paresseuse et limpide, y murmure
Epanche à l'être entier sa céleste fraîcheur;*

*Cependant qu'attentifs mes yeux et ma pensée
Veillent, petite et chère étoile du pêcheur,
La lampe de Jésus doucement balancée.*

M. CANCEL.
de Redon.

Jours de travail & Jours de repos

Notre situation économique et sociale moderne ne nous permettrait peut-être pas d'obtenir immédiatement des jours de repos aussi fréquents, mais le repos hebdomadaire que nos rivaux les plus importants, comme l'Angleterre et l'Allemagne pratiquent depuis longtemps, nous pouvons et nous devons l'obtenir.

On se plaint aujourd'hui que l'obligation du repos hebdomadaire ne soit une charge trop lourde et une gêne excessive pour le commerce et pour l'industrie. Cependant, un jour de repos sur sept n'est que le minimum nécessaire pour reconstituer les forces qui sont usées par un labeur de six jours consécutifs.

Avant la Révolution, non seulement le repos dominical était obligatoire, mais il y avait encore bon nombre d'autres fêtes chômées, pendant lesquelles le travail était interdit.

Voici par exemple quelles furent, du XII^e au XV^e siècles, en dehors de nos jours fériés actuels, les fêtes fixes pendant lesquelles le travail (même celui des boulangers), était prohibé.

Janvier. — Sainte-Geneviève; Epiphanie.

Février. — Purification de la Vierge.

Mars. — Annonciation.

Mai. — Saint Jacques et saint Philippe; Invention de la Sainte Croix.

Juin. — Nativité de saint Jean-Baptiste.

Juillet. — Sainte Madeleine; saint Jacques et saint Christophe.

Août. — Saint Pierre-ès-Liens; Saint Laurent, Saint Barthélemy.

Septembre. — Nativité de la Vierge; Exaltation de la Sainte Croix.

Octobre. — Saint Denis.

Novembre. — Trépassés; Saint Martin.

Décembre. — Saint-Nicolas; deux jours après Noël.

En outre, il faut tenir compte des fêtes corporatives particulières à chaque profession, et des nombreuses cérémonies auxquelles la corporation toute entière était convoquée, et qui étaient pour chacun l'occasion d'une détente reposante.

La Vie du Sillon en Bretagne

Qu'est-ce que le *Sillon*? C'est l'effort d'une génération vers la démocratie sous l'impulsion fraternelle de l'amour du Christ, » répond Marc Sangnier. Et ce n'est pas une œuvre aux cadres rigides et établis d'avance. Nous ne saurions trop le répéter: le *Sillon* est une vie, c'est quelque chose qui se développe, qui évolue et qui progresse; c'est par suite quelque chose d'insaisissable pour qui voudrait donner de notre mouvement une immuable définition. Il n'a pas surgi, créé de toutes pièces et a priori, du cerveau des quelques jeunes gens assemblés dans la crypte du Collège Stanislas, avides de faire déborder sur la foule l'amour du Christ dont leur cœur était plein.

Dans l'ardeur de leurs vingt ans, de l'âge des généreux enthousiasmes, ils voulaient, disaient-ils, travailler activement au règne intellectuel et social du Christ.

Les années apportèrent ensuite chacune son tribut d'expériences vécues, et au contact des réalités de la vie ces jeunes furent amenés à préciser leur but et leurs méthodes. C'est ainsi que le *Sillon* évolue peu à peu, pénétrant dans toute la France et sans cesse acclamé par les nouvelles recrues qui viennent grossir nos rangs. Il grandit ainsi sans changer, car partout et toujours on retrouve en lui le même esprit chrétien qui est l'âme du *Sillon*. « C'est, a dit un illustre cardinal, le mouvement le plus opportun du « XX^e siècle commençant ». Les jeunes du *Sillon* ne sentent-ils pas vibrer en eux les mêmes aspirations démocratiques que tous leurs contemporains? N'ont-ils pas les mêmes désirs d'amour et de justice? Et ne savent-ils où puiser l'eau vive qui calmera toute soif, selon la parole évangélique?

Ne nous laissons cependant pas aveugler par quelques faciles succès et n'allons pas croire notre tâche finie alors

Qu'est-ce que le
Sillon?

Les leçons de la
vie

Opportunité

Humilité et
persévérance

qu'elle commence seulement. Soyons humbles de cœur et n'attribuons qu'à Dieu et non à nos mérites personnels le peu de bien que nous avons pu faire autour de nous. Sans nous reposer sur le bord de la route, nous continuerons à gravir le chemin escarpé qui s'ouvre devant nous, nous souvenant de la parole du Christ: «Quiconque après avoir mis la main à la charrue regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu».

Pour l'avenir

Le labeur de nos amis dans les cercles d'études ne se ralentira pas. Une race de chrétiens sincères se prépare ainsi par l'étude et par la prière, qui infusera «dans l'âme du XX^e siècle ce ferment régénérateur que seul le Christ est venu apporter au monde». Mais il y a encore de nombreuses paroisses où n'existe pas le Cercle d'études qui doit réunir l'élite des jeunes catholiques de chaque commune, et quand ce but sera atteint, quand il y aura, comme nous le désirons, un Cercle d'études par commune et un Institut populaire par canton, notre besogne ne sera pas finie. Il y aura toujours de l'ouvrage dans les champs du père de famille. Peut-être ne verrons-nous pas l'éclosion de la République démocratique dont nous préparons l'avènement: je pourrai même écrire sûrement. Mais qu'importe? Les hommes passent et Dieu reste qui leur tiendra compte du bien et du mal qu'ils auront faits. Nous espérons en sa miséricorde!

Le Congrès de Châtaudren

Le Congrès départemental de Châtaudren a réuni 355 Sillonistes des Côtes-du-Nord; et il fut au triomphe pour nos doctrines et nos méthodes.

La messe

Le 10 septembre, à 8 heures 1/2, nos amis remplissaient la nef de l'église paroissiale et demandaient à Dieu de bénir notre œuvre. Monsieur Surel, curé de Châtaudren voulut lui-même prendre la parole et nous entretenir du Divin Maître: il nous redit combien Il nous avait aimés et jusqu'à quel point nous devions à notre tour nous sacrifier pour Lui.

Première séance de travail

La séance du matin se tint dans une vaste salle mise gracieusement à notre disposition par M. Corbel. Sous la présidence de Michel Even, nous écoutâmes la lecture du rapport du camarade Le Bail, de Saint-Brieuc sur le développement des Cercles d'études dans les Côtes-du-Nord et les moyens de propagande du *Sillon*. Après une discussion

animée ou participèrent les abbés Le Roux, Lemoine, Le Clerc, Rocaboix, Gouasdoué, les camarades Colloëc, Marion, Le Coqu, Guidon, Le Goaziou, Livinec, Gaignoux, etc, les vœux suivants furent adoptés:

Les vœux

1^o Aucun camarade ne devra jamais parler au nom du *Sillon* sans en avoir reçu une délégation formelle du président et du conseiller de son cercle, et dans les cas graves sans en avoir référé à Rennes ou à Paris.

2^o La langue bretonne étant la mieux comprise de la grande majorité de nos populations rurales et son usage étant indispensable pour faire pénétrer les idées et les doctrines de *Sillon* dans les campagnes bretonnantes, on cherchera à former des conférenciers bretons pour les localités bretonnes bretonnantes.

3^o Les directeurs d'œuvres établiront nettement une distinction entre le Cercle d'études du *Sillon*, œuvre de formation et d'éducation, et le Patronage, œuvre de préservation.

4^o Les chansons du *Sillon* ayant au Cercle d'études l'importance que les cantiques ont à l'église, les camarades chanteront et propageront le plus possible les chansons du *Sillon*.

Le banquet.

Le banquet démocratique traditionnel se tint aux halles spécialement décorées pour la circonstance. Une franche gaieté ne cessa de régner; de nombreux toasts furent portés par MM. le Curé de Châtaudren qui leva son verre en acclamant le Christ «le plus grand ami de l'ouvrier, l'inspirateur et même le fondateur du *Sillon*»; le curé-archiprêtre de Guingamp qui fit une éloquente application de l'Evangile du jour aux membres du *Sillon*; par les abbés Le Clerc et Gouasdoué (en breton), Lemoine, Auffret, et nos amis Le Coqu, Colloëc, Le Goaziou, Becdelièvre, Cuziat, etc. Jean Des Cognets et à l'amitié du *Sillon*, à Marc Sanguier et à Michel Even; puis Michel Even termina en remerciant les organisateurs du Congrès, M. Corbel, M. le Curé de Châtaudren, si bon pour nos amis, et en lisant de nombreux télégrammes dont le plus applaudi fut celui de Monseigneur Fallières, évêque de Saint-Brieuc:

Les toasts

Bénédiction Episcopale.

«Sillonistes groupés autour de leurs prêtres et de leur évêque dans la discipline et la hiérarchie sont mes enfants et je les bénis paternellement.»

La sortie du banquet s'effectua en entonnant, après le camarade Cojean, le vibrant refrain du Chant de la Jeune Garde.

La seconde séance de travail fut présidée par Des Cognets; le rapport du camarade Guidon, de Guingamp, sur l'esprit démocratique valut à son auteur des applaudissements bien mérités. Il sut montrer avec une clarté parfaite le rôle des démocrates du *Sillon* dans l'édification de la société future, qu'ils veulent construire sur des bases de justice et de charité. La discussion, magistralement dirigée par Des Cognets, permit de définir ce qu'au *Sillon* nous entendons par le mot «démocratie» et de la distinguer nettement de la démagogie et du socialisme.

A trois heures et demie se fit sous les halles la conférence publique annoncée par voie d'affiches. Notre cher président, Michel Even, parla sur l'esprit du *Sillon* et son rôle dans la démocratie. Ce rôle consiste pour nous, disciples du Christ, fils ardents et dévoués de l'Eglise catholique et romaine, à proclamer notre Credo social qui pourra faire entrer plus de justice et de charité dans les rapports sociaux de nos contemporains. Forts des promesses de notre Divin Maître, nous suivrons la voie qu'il nous traça et nous marcherons sur le chemin du sacrifice, nous ne recherchons rien pour nous, nous luttons pour le triomphe de l'Evangile allant au Vrai avec toute notre âme!

La réunion fut très calme et seul le bruit des applaudissements vint interrompre le discours qui remporta ce jour-là un vrai succès oratoire. On vota à mains levées l'ordre du jour suivant: «600 personnes réunies à Châtelaudren, le 10 septembre 1905, après avoir entendu la conférence du camarade Michel Even, président du *Sillon* de Bretagne, «acclament le but et les méthodes du *Sillon* et comptent «sur celui-ci pour édifier la démocratie de l'avenir.»

Un salut solennel termina cette journée qui avait été bonne pour la Cause et qui laisse un souvenir excellent à tous les congressistes, fortement unis dans l'amitié du *Sillon*.

Peu après, le *Réveil des Côtes-du-Nord*, a jugé spirituel d'attaquer M. Corbel dans un entrefilet aussi stupide que méchant. Michel Even a exprimé, dans une lettre à M. Corbel, le chagrin que nous avons tous ressenti de ces perfi-

La Seconde
séance
de travail.

La Conférence
publique.

L'ordre du jour,

Le
salut solennel.

La bonne foi
de nos
adversaires.

des et lâches insinuations et lui a demandé pardon d'être la cause indirecte de cette lâche méchanceté.

Enfin, la région rennaise ne veut pas rester en retard sur les autres contrées bretonnes, et le 24 septembre, les camarades de Rennes, de Liffré, de Bain, de Saint-Grégoire, de Saint-Dizier et de Fougères, se réunissaient au local de *Sillon* rennais. La plupart d'entre eux assistèrent le matin à la messe de communion, où il leur fut donné la grande joie d'entendre l'allocution de M. l'abbé Sévailles. L'orateur prit texte de ces paroles: Le *Sillon* est une vie, pour nous dire ce que devait être cette vie, faite de foi et d'amour. De foi, parce que nous croyons à la parole du Christ et aux enseignements de l'Eglise et que nous devons agir conformément à ces croyances; et d'amour, parce que Jésus ordonna à ses disciples de s'aimer les uns les autres et que Lui-même nous aima jusqu'à mourir pour nous. Les Sillonnistes qui, partout où il le faudra, doivent brandir et défendre le drapeau du Christ, n'oublieront pas que leur vie chrétienne doit être en quelque sorte un motif de crédibilité pour ceux qui ne sont pas catholiques.

La première séance de travail fut consacrée, sous la direction de Michel Even, à la lecture et à la discussion du rapport du camarade Becdelièvre, sur l'organisation des cercles d'études. Il est très utile de bien préciser nos méthodes devant les nouveaux venus au *Sillon*, pour qu'ils sachent comment fonctionne le «cellule vivante autour de laquelle se fera tout le travail de réorganisation sociale.

Au banquet démocratique, de nombreux toasts furent portés par les abbés Pautonnier, Laizé, Le Clech, les camarades Bougeard, Hubert, Aubé, Dujardin, Morel, Le Breton et notre dévoué ami Salmon. Notre camarade Lucas récita «Parlons du Christ» et Michel Even remercia tous les Sillonnistes venus pour prier et travailler avec nous. Il leur redit le grand devoir d'espérer, car un rayon de soleil brillera après la tempête qui a ballotté l'Eglise de France et viendra éclairer la cité future que nous aurons bâtie à force de sacrifice et d'amour; il les exhorta à être avant tout de bons catholiques, «morts à tout ce qui n'est pas le Christ», et à acquiescer cet amour ardent de Jésus qui nous console dans toutes nos tristesses et nous permet de

A Rennes.
Une réunion du
travail.

Une
belle allocution.

Mihi vivere
Christus est.

La Séance
de travail.

Le Banquet.

vaincre nos propres découragements. Montrez-vous, ajouta-t-il, toujours dignes de l'amitié que nous ont toujours témoigné le pape et la plupart des évêques, et vous serez dignes de l'amitié du Christ.

La mutualité
agricole

Trop courte fut, hélas ! la séance de l'après-midi, car le rapport documenté de notre camarade Morel, de Liffré, sur la mutualité agricole, ne fut pas lu entier, faute de temps, et nos amis se bornèrent à étudier les mutualités bétail, et M. l'abbé Huet et René Dorange, de Bain, firent preuve, et nos amis se bornèrent à étudier les mutualités dans les questions rurales. On décida de publier dans l'*Ajonc* le rapport de Morel, et de consacrer plus tard une journée entière à l'étude des questions agricoles.

La bénédiction.

Puis nous nous rendîmes en hâte à l'église Notre-Dame pour recevoir la bénédiction de Très Saint-Sacrement. Le vénérable curé de Notre-Dame avait tenu à officier lui-même et à donner ainsi un gage d'estime mémorable aux jeunes démocrates du *Sillon* : cette délicate attention nous a tous comblés de joie.

Après un dernier « au revoir », on se sépara à regret, avec l'espoir de se revoir bientôt dans un Congrès plus important.

Une
fête sillonniste.

Signalons encore une fête sillonniste organisée par nos amis de Châteaulin. Ils avaient invité notre camarade Robic, de Lorient, à faire une conférence publique sur le *Sillon* et son œuvre, et nous savons que le conférencier sut faire applaudir vigoureusement notre but et nos méthodes.

La force
du *Sillon*.

Tous aujourd'hui, amis ou ennemis, proclament que le *Sillon* est une force, différemment il est vrai, mais tous enfin le proclament, les uns en le défendant avec ardeur les autres l'attaquant avec plus ou moins de loyauté. De même que le grain de blé, après être demeuré enfoui au sein de la terre, germe pour devenir dans la suite la nourriture du corps, de même, le *Sillon*, après être longtemps caché dans la studieuse retraite d'un cercle d'études, apparaît soudain au grand jour, pour s'en aller semer partout la parole de vie, de justice et d'amour.

La conférence
Allemane
à Morlaix.

Le camarade Marzin, du *Sillon* de Morlaix, a fait l'intéressant récit (dans la « Vie du *Sillon* » du numéro du 10 septembre) de la conférence publique que le citoyen

Allemane fit, le 17 août, sur la libre-pensée. On sait donc avec quelle netteté notre ami Herry précisa nos aspirations à la fois chrétiennes et démocratiques, et opposa notre doctrine, toute de justice et de charité, à la fanatique intolérance des soi-disants libres-penseurs.

Le 2 septembre, à Douarnenez, les Sillonnistes eurent encore l'occasion d'affirmer leur foi, devant l'auditoire assemblé pour écouter une conférence du fameux Camille Pelletan. Celui-ci venait de reprendre encore une fois tout le lot d'objections désuètes que les anticléricaux lancent contre la religion catholique, et d'évoquer Galilée, La Barre et toutes les victimes de l'Inquisition.

En écoutant les calomnies que la haine mettait dans la bouche de l'orateur, nos camarades présents songeaient avec pitié aux frères égarés qui recueillaient, comme une manne céleste, tous les propos mensonges contre l'église catholique. Et l'un d'eux, notre ami Hanras, crut de son devoir d'éclairer ses concitoyens sur l'action civilisatrice du catholicisme et demanda la parole. Il déclara hautement qu'il n'était le porte-drapeau d'aucun parti politique, mais simplement le champion de la religion outragée par le conférencier. Il ne put en dire davantage, car les huées des fanatiques anticléricaux couvrirent la voix qui allait parler de paix et de fraternité, et du fond de la salle monta le chant farouche de l'*Internationale*.

C'est ainsi que de stupides clameurs ont pu empêcher notre ami de parler au peuple du Christ et de sa divine doctrine : des insensés peuvent un jour empêcher la grande voix de la Vérité de parvenir jusqu'à ces petits, jusqu'à ces humbles que Jésus a tant aimés. Ce sont là d'éphémères et de trompeuses victoires pour les anticléricaux, et nous avons confiance dans la force de la Vérité. Que nos amis veulent d'ailleurs bien relire avec nous l'appel que Marc adressait au peuple de Paris, lors de la fameuse réunion publique des Mille-Colonnes, à l'issue de laquelle nos amis versèrent leur sang pour leur foi : « Ce ne sont pas quelques troupes d'émeutiers qui parviendront jamais à étouffer l'indestructible vie de l'Eglise. Si les sectaires versent comme autrefois le sang des martyrs, ils féconderont encore les racines de l'arbre impérissable... Nous ne redoutons pas les luttes qui s'avancent. Nous avons con-

A Douarnenez.

Un ancien
ministre
de la Marine

La flotte
anticléricale

Un
contradictoire
sillonniste.

L'intolérance
libre-penseuse.

Plus forte
que la haine !

« fiance. Nous savons que c'est la vérité qui rend l'homme « libre. Les angoisses de l'heure présente, sans doute, « sont cruelles, mais le christianisme ne peut-il pas trans- « former et vivifier ce monde douloureux qui cherche sa « voie, et donner bientôt plus de conscience, plus de « justice, plus de fraternité à nos cités humaines, qu'attire « sans cesse le désir de l'idéale et divine Cité ??? »

A Guingamp
Une conférence
sur
le *Sillon*

A Guingamp, le 16 septembre, notre camarade Delahaye, du *Sillon du Nord* vint parler à Guingamp sur notre but, nos méthodes et notre rôle futur. Sous la présidence du camarade Des Cognets, devant un auditoire surtout composé d'ouvriers qui entendaient parler du *Sillon* pour la première fois, il montra la force puissante que le catholicisme peut mettre au service de la démocratie future. Il évoqua l'incroyable développement du *Sillon* en France et l'attraction irrésistible qu'il exerce sur les jeunes gens, toujours favorables aux généreuses initiatives; puis il insista sur notre soumission complètes aux directions pontificales. Après cette conférence, que des bravos enthousiastes avaient souvent interrompue, aucun contradicteur ne se présenta pour prendre la parole et on vota l'ordre du jour suivant :

L'ordre du jour

300 personnes réunies à Guingamp, après avoir entendu les idées et les méthodes exposées par le camarade Delahaye, acclament le *Sillon* et comptent sur lui pour fonder dans notre pays « une république démocratique ».

A Lannion
Dans une re-
traite de
soldats

Du 20 au 23 septembre les conscrits des environs faisaient à Lannion une sérieuse retraite et se retrempaient dans l'amour du Divin Maître avant d'entrer au régiment. L'un des abbés qui dirigeaient cette retraite eut la pensée de faire venir un jeune pour aller à tous ces jeunes des espérances de la génération qui monte à la vie et des beautés de son idéal. Jean des Cognets fut heureux d'accourir à cet appel pour faire connaître et aimer le *Sillon* à toute cette jeunesse fraternelle. Le vendredi soir il leur parla de la vitalité de la religion en Bretagne et exposa brièvement ce que le *Sillon* avait accompli depuis un an; il finit en saluant, devant ces soldats de demain, la Patrie que nous faisons très large et très humaine pour pouvoir l'aimer davantage, mais que nous nous refusons à compromettre dans de vagues rêveries pacifistes et internationalistes. La

Le *Sillon*
et la Patrie

réunion se termina par les vigoureuses acclamations de « Vive le *Sillon* ».

Pour répondre au désir des séminaristes des Côtes-du-Nord faisant à Rennes une période de 28 jours, notre cher président Michel Even fit deux conférences sur la démocratie du *Sillon*. Il exposa, devant une quarantaine d'auditeurs, nos raisons d'être des démocrates et d'avoir de la démocratie un concept particulier que les Sillonnistes ont le droit d'adopter, mais qu'ils n'ont pas le droit de proposer comme obligatoire à tous les catholiques sans exception. Le Pape a bien voulu louer l'opportunité de nos initiatives et la sagesse de nos méthodes; il n'a pas marqué une préférence exclusive pour ces initiatives et pour ces méthodes. Michel Even sollicita les objections et s'efforça d'y répondre; car on nous accuse d'une foule de crimes tels que celui-ci par exemple: vouloir faire la leçon aux anciens, ou cet autre: se lancer sur les traces de Loisy. Nous ne sommes pas des théologiens, d'une part, et de l'autre nous nous efforçons au contraire de profiter de l'expérience qu'ont acquise nos aînés. Nous sommes jeunes, c'est vrai; mais c'est à notre âge qu'appartiennent les ardeurs enthousiastes pour tout ce qui est grand et généreux. Montalembert n'a-t-il pas dit d'ailleurs que la jeunesse est un défaut dont le temps nous corrige bien vite?

A Rennes
Réunions de
séminaristes

Deux objections

Et, pendant ce temps, dans toute la Bretagne, au pays bretonnant comme au pays gallo, dans l'Argoat comme dans l'Armor, les jeunes du *Sillon* continuent leur humble labeur dans les cercles d'études. « Tous les sillonnistes du « cercle d'études de Pleudihen, nous écrivait-on, malgré des « empêchements sérieux, la fatigue du travail de l'été et « la sollicitation au repos pendant les grandes chaleurs, ont « tenu à ne pas interrompre leurs réunions du cercle d'étu- « des. » C'est là un exemple à suivre et ceux qui se sont vraiment donnés à la cause ne failliront pas à ce devoir de régularité dans l'assistance aux séances. Il est une chose qu'ils redoutent plus que les fatigues et les intempéries; et c'est de voir diminuer en eux l'amour du Christ Jésus.

Le travail
des
cercles d'études

Les attaques contre le *Sillon* se faisant de jour en jour plus nombreuses il importe que nos camarades sachent très exactement quels sont notre esprit et notre méthode. Pour répondre à la brochure de M. l'abbé Barbier, notre ami

A propos
d'une brochure

Jean Desgranges, de Limoges, vient de publier un opuscule que tous doivent connaître. Notre ami y expose quelles sont « les vraies idées du *Sillon* » et fait bon marché de toutes les accusations tendancieuses que prodigue M. l'abbé Barbier. Dans cette brochure, en effet, l'auteur nous prête des idées que nous n'avons jamais eues, aussi il est tout naturel que des prélats jugeant notre mouvement d'après son livre, aient marqué leur désapprobation au sujet qu'il n'est pas nôtre. En second lieu, l'on ne peut tout de même penser que les organes royalistes veuillent soutenir la thèse que seuls les évêques qui partagent leurs idées politiques jouissent de quelque autorité et l'on peut citer depuis que la brochure de M. l'abbé Barbier a paru, les noms de nombreux prélats qui nous accordent toujours leur confiance: Monseigneur l'Evêque de Limoges, à l'occasion des Congrès de Rochechouart et de Saint-Yrieix; le Cardinal de Bordeaux et Monseigneur Delamairé à l'occasion du Congrès de Sainte-Foy. Dimanche dernier, Monseigneur l'évêque de Mende, à l'occasion du Congrès de Maruezzols, ont prodigué au *Sillon* les plus précieux encouragements. Citons notamment cet extrait de la *Semaine religieuse*, de Mende. « Nous avons signalé à nos lecteurs les critiques dont le *Sillon* a été l'objet de la part de l'abbé Barbier, dans sa brochure. Les idées du *Sillon*. Il est juste que nous mentionnons l'article que vient de publier, en réponse à ces critiques, M. l'abbé Desgranges. Il semble bien que cette réponse est péremptoire et remet les choses au point en montrant que les reproches qui sont adressés à l'œuvre de Marc Sangnier, ne sont pas fondés et qu'ils ne reposent que sur des malentendus provenant d'un examen trop rapide ou de certaines idées préconçues. »

Comme le dit en terminant M. Desgranges, les doctrines du *Sillon* sortiront de ces attaques plus vigoureuses et mieux affirmées.

Ces approbations toutes récentes et émanant de prélats distingués, seront certainement un précieux encouragement pour tous nos camarades qui continueront sans crainte à creuser leur sillon en union avec le Christ.

Dans la dernière édition de sa brochure (revue et considérablement augmentée), M. l'abbé Barbier malmène

Approbations
épiscopales

Le drame
Par la Mort

autant qu'il peut le drame de Marc Sangnier, *Par la Mort*, qu'il ne paraît, d'ailleurs, pas avoir compris. Et il s'appuie sur un article de l'*Univers* (lundi, 24 juillet 1905), dans lequel François Veuillot manifeste également toute son horreur pour l'abominable drame de notre ami. Qu'il nous soit permis de mettre en face de ces jugements sévères l'opinion de l'un des collaborateurs d'une revue sérieuse, la *Revue du Clergé français* (1).

Par la Mort, drame en 2 actes, de M. Sangnier, est très discuté. Pour ma part, je trouve que M. François Veuillot est sévère pour son ami quand il écrit de sa pièce: « que c'est une œuvre littérairement médiocre et socialement inquiétante » et quand il conclut son compte-rendu par ces mots vraiment excessifs: « Le président du *Sillon* ferait mieux désormais de ne plus traduire ses idées sous la forme dramatique et de ne plus emprunter pour parler aux foules l'inutile et dangereux trichement de personnages imaginaires ». Il y aurait, en somme, assez peu de chose à faire, assez peu de mots, de traits équivoques et fâcheux à modifier, à adoucir, à supprimer, assez peu de brèves additions à apporter pour que *Par la Mort* constitue un drame très satisfaisant. Ça nous sort du moins des niaiseries insignifiantes qu'affectionnent certains directeurs de patronages! C'est vivant, c'est d'un christianisme intransigeant qui remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs, et cela répond à nos préoccupations les plus angoissantes.

« Si le grain de froment tombé en terre ne vient à mourir, il demeure seul; mais quand il est mort il porte beaucoup de fruits. » M. Marc Sangnier s'est inspiré de cette sublime parole du Christ. C'est par le sacrifice que toute grande cause réussit enfin à triompher: que les amis du peuple se le disent et en soient convaincus! Jean Mascurel donne toute sa fortune aux travailleurs. Mais il ne conquiert qu'une seule âme, celle d'un jeune ouvrier, et cet unique disciple meurt bientôt dans ses bras assassiné par la foule ameutée des prolétaires. « Hélas!... si tout était à recommencer...? » lui demanda un ami. Et Jean Mascurel répond d'une voix ferme et forte: « Je recommencerais ».

(1) *Revue du Clergé Français* du 15 septembre 1905, pages 186 et suivantes.

Voilà qui est fier et brave, qui est chrétien et qui est sublime! Ne vous découragez pas non plus, cher Monsieur Sangnier, et, tout en tenant compte des conseils autorisés qu'on vous prodigue, marchez droit votre chemin. La cité fraternelle de l'avenir n'est pas un rêve, et la cause à laquelle vous vous êtes donné tout entier est digne de tous les sacrifices.

Si cela n'est pas beau, émouvant, qu'est-ce qui le sera?... Ah! je comprends que les «camarades» du *Sillon* aient mis tout leur cœur à jouer un pareil drame.

Paul MOYNE,



Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté

Le Gérant : P. DUBOIS.

CONVOCATIONS

BREST. — 29 Octobre

Fête Silloniste sous la présidence de M. Even

Séance de travail : Mouvement du « Sillon » dans le Finistère.

Représentation d'un drame silloniste par un camarade :

Le soir d'un beau jour

RENNES

Retraite fermée

Du dimanche soir 5 novembre au jeudi matin 9 novembre, 54, rue Saint-Hélier.

Plusieurs de nos camarades ont pris part l'an dernier à cette retraite fermée et en ont gardé le meilleur souvenir. Nous ne saurions trop recommander à nos chers camarades ces quelques jours de recueillement, début d'une année d'études. S'il y a quelque sacrifice à faire nous ne doutons pas de leur générosité. C'est dans l'espoir d'être écouté que nous les invitons très vivement à cette retraite.

Nous prions d'adresser les adhésions le plus tôt possible soit à M. l'abbé GROULT au Grand Séminaire de Rennes, soit à l'abbé HUET, au « Sillon », rue Saint-Melaine, 45.

NOTA. — Le prix de la pension est fixé à 15 francs pour toute la retraite. Ce prix ne doit arrêter aucun camarade. L'abbé Huet s'engage à traiter à l'amiable toute question pécuniaire.

CHANSONS DU " SILLON "*L'Epi. Chanson du Semeur. Chant de la Jeune Garde.**Dans ton jardin. La Mort du Jeune Garde.**Prière du Jeune Garde. Prière matinale.**Découragement. Réconfort. In Cruce salus. Histoire de gosse.**Aux Pauvres. Les Camelots du bon Dieu.*

Paroles et musique de H. COLAS et H. CARTHAME.

*Chanson Rustique Jeune Garde toujours. Tout à la cause.**Jeune Garde, où vas-tu? (chanson de marche)*

Paroles et musique de H. COLAS.

Veillée d'armes. Parlons du Christ. Futur Prêtre.

Poésies de H. COLAS.

Prix : l'exempl., 0 fr. 15; les 50, 6 fr. 50; le 100, 12 fr. 50.

TRACTS ROUGES

Christianisme et Socialisme, discours de MARC SANGNIER et JULES GUESDE.

L'Avenir de la Démocratie, par MARC SANGNIER.

L'Action coopérative, par MARCEL LECOQ.

L'Existence de Dieu, par J. DESGRANGES.

L'Eglise et l'Etat, par EMILE CHÉNON.

Les Associations agricoles, par R. MASSOT.

Prix : l'exemplaire, 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

Education et Démocratie, par J. BRUNHES. 0 fr. 20; 0 fr. 25 franco.

LIVRES ET BROCHURESL'Esprit démocratique, par MARC SANGNIER (5^e édition).

Prix..... 3 fr. 50 franco.

Catéchisme d'économie sociale et politique du Sillon, par

L. COUSIN. Prix..... 2 fr. 75 franco.

Education sociale du Peuple, par MARC SANGNIER (3^e mille).

Prix..... 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

La Vie démocratique, par MARC SANGNIER et M. F. BUISSON.

Prix..... 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

Le Sillon à Rome, par GEORGES HOOG. Compte-rendu illustré du

Pèlerinage de Rome. Prix..... 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

L'Almanach du « Sillon », 1905. 0 fr. 50 — 0 fr. 60 franco.

Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat (du 1^{er} au 20^e siècle), par
EMILE CHÉNON. Prix..... 1 fr. franco.Adresser toutes les demandes, avec mandat de paiement,
à l'ADMINISTRATEUR du Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII^e.

Le Sillon de Bretagne

*Red è Trezek ar wirionez**Kerzet gan an ie a-bez**Il faut aller au Vrai**avec toute son âme*

LETTRE DE ROME

A propos des " Vraies idées du Sillon "

Un des prêtres les plus distingués du diocèse de Limoges, qui vient de séjourner quelque temps à Rome adresse à l'abbé Desgranges la lettre suivante.

Mon cher ami,

« A peine rentré chez moi, je m'empresse de vous confirmer les bonnes nouvelles que je vous annonçais de Rome, il y a quelques jours. Vous ne m'en voudrez pas, si je supprime les noms propres et, comprenant les raisons de délicatesse qui m'imposent cette discrétion, vous consentirez à me faire crédit jusqu'à notre première rencontre.

« Tout d'abord on a été très mal impressionné à Rome en haut lieu, par la désinvolture avec laquelle nos adversaires continuent à commenter la lettre de son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat au vénérable archevêque de Paris. Le communiqué paru dans l'*Observatore Romano* et répondant aux allégations d'un journal de

Paris et d'une Semaine Religieuse aurait dû suffire à éclairer la religion de ceux qui se réclament si haut du titre de vrais et seuls champions de l'orthodoxie.

« En second lieu, on attendait très impatiemment votre brochure. Elle a été présentée à son Eminence le Cardinal Merry del Val, par Mgr Delamare, évêque de Périgueux. Aussi ai-je cru répondre à vos sentiments intimes et remplir un devoir en exprimant toute notre reconnaissance au vaillant prélat. Inutile d'ajouter que Monseigneur a accompagné son offre des commentaires les plus sympathiques et les plus chaleureux.

« Enfin, on s'est presque félicité à Rome des tristes circonstances qui vous ont obligé à prendre la plume. S'il est vrai d'affirmer que les hérésies ont eu au moins cet heureux résultat d'obliger docteurs et théologiens à exposer nos dogmes avec plus de clarté, à les défendre avec toutes les armes de la raison ne pouvons-nous pas remercier nos adversaires ? Ils vous ont forcé à éclairer certains points obscurs, à prouver qu'on ne nous avait point compris ou qu'on dénaturait nos idées, c'est là une bonne fortune, *felix culpa*, comme chante la sainte liturgie. Vous avez répondu avec tant de clarté et aussi avec tant de modération à des pages que je n'ai pas à apprécier ici, que votre brochure a produit, au *Vatican*, la meilleure impression. Laissez-moi vous en féliciter bien sincèrement.

« Et maintenant je vous demanderai un petit service. Chargé par le Comité de la France du travail à Rome, pour le prochain pèlerinage, de la presse de province, j'aurai besoin du concours de tous nos camarades. Le bon M. Harmel fut toujours si paternel pour nous, que ce sera justice de répondre à son appel. Il dépend de chacun de nous que les Sillonistes aillent très nombreux, l'an prochain auprès du Pape. La bonne impression de 1904 n'est pas détruite, loin de là, et, de plus en plus, nous aurons à affirmer notre foi et notre vitalité, nous tenons à prouver à Pie X qu'il n'aura pas de fils plus aimants et plus obéissants que les servants du *Sillon* de France,

« Votre tout fraternellement dévoué,

« P. G. »

Conviction et tolérance

On nous fait, à nous autres, Bretons, une réputation insupportable. Nous sommes des entêtés, des intransigeants, des intolérants, des fanatiques.... Si l'on disait seulement : des convaincus, cela n'aurait d'autre inconvénient que de nous ranger dans une espèce rare, s'il est vrai que la faiblesse des convictions et le défaut de virile énergie constituent les notes les plus caractéristiques de la génération actuelle. — Le malheur est qu'on nous accuse de fermer de parti pris les oreilles à tout discours, à toute formule qui ne cadre pas adéquatement avec nos convictions une fois assises. Il paraît que nous sommes des esprits étroits, sans horizon, cantonnés opiniâtrement dans un petit cercle d'idées arrêtées, d'où l'on essaierait en vain de nous déloger, eût-on mobilisé pour la circonstance les plus habiles arguments, preuves, raisons et raisonnements.

Chaque fois que ce reproche a été formulé devant moi, croyez bien que j'ai protesté avec la dernière énergie. Certes il est difficile de faire revenir un Breton sur la parole qu'il a donnée en pleine connaissance de cause. Notre entêtement est proverbial, et ce n'est pas nous désobliger que de nous traiter de « pennou kaled ».

Mais que notre cerveau soit un sanctuaire impénétrable ; un champ clos, inaccessible aux idées étrangères ; que nous ne puissions supporter l'honnête contradiction, ni même reconnaître la moindre parcelle de vérité dans les théories qui heurtent plus ou moins nos convictions antérieures ; cela est faux, ou du moins je voudrais que cela fût complètement faux.

Je voudrais surtout que nos camarades du *Sillon de Bretagne*, se souvenant « de quel esprit ils sont », ne s'exposent jamais au reproche d'intolérance et de fanatisme. Il vaut mieux être charitable à l'excès, les principes restant saufs, que d'afficher une rigoureuse intransigeance. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre : on ne convainc pas un adversaire en rejetant à priori tous les arguments qui lui servent à échafauder sa thèse.

Lorsqu'un jeune homme commence à penser par lui-même, il est à craindre selon l'expression de Malebranche, « qu'un flambeau ne lui paraisse plus grand qu'une étoile » et qu'il ne se laisse éblouir par ses propres idées, au point de vouloir briser, dès qu'il les rencontre, toutes les formules que son esprit lui représente comme fausses.

Un vaillant précurseur du *Sillon*, le regretté M. Ollé Lapruné, déclarait que « toute erreur n'est qu'une vérité dont on abuse ». (De la virilité intellectuelle, § II). Dans toute formule fautive, il y a, disait-il, une « âme de vérité ». C'est à nous à dégager de la formule fautive cette « âme de vérité » qui lui donnait une apparence de vie : dès lors, rien ne la soutiendra plus, et elle s'écroulera d'elle-même. — Sans parler de la partie positive de la théorie socialiste, presque toute la partie négative de cette théorie (dénonciation des abus du régime capitaliste) doit être acceptée par tout catholique « intégral » qui pense, avec Léon XIII, que « les hommes des classes inférieures sont, pour la plupart, dans une situation d'infortune et de misère imméritée ». (Enc. Rerum Novarum, § I).

Que l'on prenne à son propre compte les idées exactes du système adverse qu'on les mette en pleine lumière : il sera bien facile de refuter le reste. Au moins nos contradicteurs ne pourront-ils suspecter notre bonne foi, ni, à leur tour, refuser de nous entendre.

* *

Un néophyte du *Sillon* me disait naïvement un jour : « Pourquoi n'y allons-nous pas plus carrément ? Et à quoi sert-il de transiger avec des sectaires ? Qu'ils viennent de droite ou qu'ils viennent de gauche, nous n'en viendrons jamais à bout avec la méthode de concessions. Renversons tout, sans ménagement ! » Tel Polyeucte jadis, lorsque, dans une sainte ardeur, il foulait aux pieds les statues des idoles. « Aucun d'eux n'est sincère, poursuivait mon camarade ». Et, philosophe nouveau style (les programmes actuels rejettent presque toute la métaphysique), il m'exposa gravement les motifs de son exclusivisme : « La vérité est l'objet propre de l'intelligence. Si nos adversaires n'atteignent pas la vérité, c'est qu'il y a entre la vérité et eux, un voile, un écran, un mur, comme vous voudrez, qui les empêche de voir clair... »

Je l'interrompis : « Heureusement, mon bon ami, que tu n'es pas le bon Dieu ! L'enfer ne serait plus assez vaste, au jour du jugement !... La vérité n'est pas, comme tu le dis, un objet extérieur, un aliment tout préparé que l'intelligence absorbe ainsi que tu absorbais jadis le lait de ta nourrice. Je ne parle pas, bien entendu, de la

vérité substantielle et immuable, qui est Dieu, et dont toutes nos vérités relatives ne sont que de lointains rayons. Il s'agit de ce qui apparaît à chacun de nous comme étant la vérité. Cette vérité-là, elle s'élabore en nous : elle est l'œuvre de notre esprit, de notre pensée, de notre âme, telle que l'éducation, l'expérience, l'étude l'ont formée ou déformée. Dès lors, comment veux-tu que ces gens qui n'ont jamais entendu parler, les uns que de l'obscurantisme et de l'éternelle Inquisition, les autres que de la nécessité des « classes dirigeantes » et de leur supériorité native, puissent à priori, sans discussion et sans réflexion, abandonner, sur ta parole, les préjugés qui ont constitué jusqu'ici le fond de leur vie morale ? Je t'en prie, ne maudis personne ! Aie pitié de ceux qui ne voient pas, et ne les accuse pas toujours de s'être aveuglés eux mêmes ! Prie pour eux le Dieu de Lumière, et va vers eux avec des paroles douces. Imite le Seigneur Jésus qui allait de préférence vers les méchants et les pêcheurs : « Les malades seuls, disait-il, ont besoin de médecins ». Luc, V, 31. Sois, dans ta sphère, le médecin de ceux qui souffrent, le guide de ceux qui s'égarent, le sauveur de ceux qui se perdent. On ne vient pas du *Sillon* pour jouir en égoïste d'un trésor inestimable : on est du *Sillon* pour rendre à la démocratie française la vraie vie que l'on a puisée soi-même dans le Cœur du divin Maître : on est du *Sillon* pour être apôtre, pour être conquérant, par l'exemple d'abord, puis par la parole. Et la parole ne fait de conquêtes que si, à la conviction sincère, s'ajoute dans le cœur de l'apôtre, la plus ardente charité. Au lieu d'accuser la malice des hommes, aime à chercher entre nous et ceux qui ne professent pas nos idées, les points communs par où l'entente peut s'établir ; ce qui rapproche, plutôt que ce qui sépare ; l'âme de vérité contenue dans les systèmes les plus faux ».

* *

Mon camarade n'était pas encore complètement du *Sillon*. Il l'est, je le sais, maintenant. Catholique fidèle et fervent démocrate, il l'était et il le reste avec toute la conviction d'un jeune cœur Breton ; mais son farouche fanatisme des premiers jours a fait place au zèle le plus charitable et le plus éclairé.

Il vient de me renvoyer l'« Esprit Démocratique » avec toutes sortes de signes et d'annotations. Une page est soulignée presque tout entière : je la livre à la méditation de nos chers camarades de Bretagne : « Nos amis savent que ce qui importe surtout, c'est de bien maintenir l'esprit dans lequel nous voulons travailler : esprit

de vérité, qui nous fait mépriser les conventions étroites et méchantes; qui nous permet d'être vraiment frères, malgré tout ce qui peut nous séparer superficiellement, qui nous empêche de nous inféoder à tel ou tel parti fermé, nous pousse à reconnaître et à estimer ce qu'il y a de bien, même chez des adversaires; esprit d'amour, non seulement avec nos camarades de lutte quotidienne, qui ne sont plus avec nous qu'une même âme et qu'un même cœur, mais aussi avec ceux qui veulent se dire ennemis, et que nous, nous voulons au contraire délivrer du mal et de l'erreur pour partager avec eux les joies de l'unité reconquise». P. 130.

ROMANUS.

EN MARGE DE L'ÉVANGILE

A Monsieur l'abbé A. Bertrand.

I

LE NID

En ce temps-là, Joseph le charpentier travaillait pour les gens de Nazareth.

Or, il arriva que le jeune Zacharie, fils d'un berger nazaréen, courut — un soir que le vent était embaumé — au-devant des troupeaux de son père. Plusieurs garçons de son âge le suivirent.

Dans un buisson du chemin chantait un oiseau. « Compagnons, dit Zacharie, nous aurons le nid et les œufs. » Mais un des petits lui dit d'une voix douce : « Laisse, Zacharie, l'oiseau et les œufs dans le nid et que Dieu soit dans ton cœur. » Il y eut un ricanement dans la troupe et Zacharie avança la main pour prendre le nid. « Laisse, Zacharie, reprit la même voix douce, l'oiseau et les œufs dans le nid et que Dieu soit dans ton cœur. » Il y eut un murmure dans la troupe, l'oiseau s'était envolé.

Zacharie avança la main pour prendre le nid. Alors celui qui avait parlé saisit la main sans brusquerie et l'écarta. Il y eut un grondement dans la troupe et le nid fut pris et pillé et Zacharie frappa l'enfant.

Mais lui ne s'enfuit pas et tendant la joue aux soufflets dit de sa voix douce : « Zacharie, frappe encore, et que Dieu soit dans ton cœur. »

Mais Zacharie ne frappa plus.

Un fil de pourpre tremblait dans le vert pâle des arbres. Un bruit de clochettes se fit. Les chèvres bêlaient; les chiens aboyaient. Le troupeau passa, et comme en s'en allant Zacharie demandait à son ami Lazare : « Quel est celui-là que je ne connais pas, qui nous a suivi, qui défend les oiseaux, que j'ai frappé et qui m'a dit : « Frappe encore ? » — L'autre répondit : « C'est le fils d'un charpentier, on l'appelle Jésus ».

II

LES SAINTES SOUFFRANCES

En ce temps-là Jésus, avec des disciples, errait en Galilée sur les bords fleuris des lacs bleus. Un jour le Maître parla, et les gens accouraient et murmuraient : « Il est la source de vie ».

— « Oui, venez à moi, disait-il, venez boire à la source vive l'eau limpide qui fait les forts. Je vous bénis, vous qui avez bonne volonté, vous êtes les bien aimés de mon père. Or, écoutez-moi, car c'est le père qui parle par ma bouche.

Ceux qui m'aiment seront doux, ceux qui m'aiment devront souffrir. On dira qu'ils sont insensés; mais ils auront la lumière. On les frappera sur la joue droite, mais ils tendront la joue gauche. Leur frère se détournera d'eux; leur père les reniera. Le pharisien dira : « Moi seul et les miens sommes dignes d'adorer. Ceux-là sont impurs. » — Et il n'y aura jamais assez de verges pour déchirer les chairs de ceux qui m'aimeront, mais toujours ils suivront le sentier plein d'épines qui mène à la céleste clarté.

Et, je vous le dis, plus d'un parmi ceux qui m'aimeront devra verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour le père qui est aux Cieux. L'envoyé du Père versera tout son sang pour l'Homme; l'homme qui m'aime, voudra verser tout son sang pour Dieu... Car en vérité, en vérité je vous le dis, des bourreaux viendront qui lacéreront la chair du Fils de l'Homme, et le Fils de l'Homme portera une croix, et Il sera cloué sur cette croix, et Il mourra dans les douleurs.

Ceux qui L'aiment devront aussi porter une croix; ils seront aussi torturés; mais comme Lui ils murmureront : « Que la Volonté du Père soit faite ! »

Quand le Fils de l'Homme sera mort, les méchants diront : « C'en est fait à jamais de son empire. La Vie n'est plus en lui ». Mais il rouvrira les yeux à la lumière, — et ceux qui l'auront aimé et dont on aura dit également : « Ils sont morts à jamais » — sortiront également du tombeau dans la lumière. Et les méchants avec une grande terreur verront la pierre des sépulcres brisée, — et les esprits endormis dans les ténèbres et dans la haine s'éveilleront quand les ressuscités, vêtus de darts blanches, murmureront les chants d'amour ».

Là bas se couchait le soleil rouge. La robe du Christ, blanche comme les clartés futures, flottait un peu au vent léger, et aussi sa longue barbe blonde... Les mots qu'il disait étaient doux et clairs. La foule écouta silencieuse et, quand Il eut fini, il y en eut qui pleurèrent. Là bas le soleil rouge avait achevé de mourir, — et pour bénir la foule d'un geste et d'un sourire, au-dessus des fronts courbés Jésus se dressa, blanche et frêle apparition, dans le pâle et ressaillant clair d'étoiles.

Marius CANCEL.

RAPPORT

Présenté au Congrès de Châteleaudren

PAR LE CAMARADE GUIDON

Quels sont les meilleurs moyens de développer en vous et autour de vous l'esprit démocratique ?

Pourquoi ce rapport.

Le fait démocratique au milieu du siècle et aujourd'hui.

CAMARADES,

Il y a plus d'un demi siècle qu'un grand écrivain catholique à qui on commence à peine à rendre justice, déclarait que la Démocratie « est le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent de l'histoire ». J'ai cité de Tocqueville, j'eus aussi bien pu citer Ozanam. Si le fait démocratique était perçu avec une pareille netteté par les meilleurs esprits aux environs de 1835, avec quelle force, quelle évidence, ne s'impose-t-il pas à nous tous les jours aujourd'hui. Quelles que soient les puissances

du monde que nous considérons, nous ne voyons guère chez les peuples civilisés que des républiques ou des monarchies constitutionnelles. Bien mieux, la Russie elle-même, qui grâce à sa situation presque asiatique, a pu longtemps échapper aux idées nouvelles, se voit contrainte aujourd'hui d'en faire une réalité et d'accepter une représentation populaire.

Donc, quoique nous puissions faire, quelles que soient nos préférences, le fait démocratique est là qui s'impose à nous avec une telle force, que nous devons aujourd'hui le constater.

Mais la démocratie n'est pas une étiquette, une pure classification; elle suppose une doctrine, un état d'esprit. A ce sujet, nous avons été frappé de l'ignorance des cercles d'études, relativement à l'esprit démocratique. Peu de réponses nous sont parvenues, encore la plupart sont-elles vagues et incomplètes. Nous devons cependant une mention particulière aux cercles de Saint-Brieuc, Langoat, Lanrodec de Châteleaudren. Plusieurs se sont reposés sur des « camarades plus compétents qui traiteraient la question », je cite une réponse.

Nous nous y attendions un peu; si le *Sillon* est vraiment une doctrine, une vie, on ne peut le connaître parfaitement en quelques jours, il faut l'expérimenter, le vivre, et nos cercles d'études sont encore, pour la plupart, trop jeunes. — les plus anciens n'ont pas quinze mois — pour avoir pu en pénétrer toutes les idées et être sortis de la période de formation première.

Les questions qui jusqu'à présent ont été le moins étudiées dans les cercles d'études, sont justement celles qui touchent à la démocratie; aussi avons nous cru hâter le développement du *Sillon* dans notre chère Bretagne, en proposant à notre étude commune l'un des aspects les plus ignorés quoique les plus pratiques de notre mouvement. Pour faciliter la discussion, nous avons osé ajouter quelque chose aux demandes du questionnaire; aussi avant d'étudier les moyens pratiques de développer en nous l'esprit démocratique, nous verrons d'abord en quoi consiste cet esprit.

Ignorance des cercles au sujet de la démocratie.

*Ordre du rapport :
I. La démocratie.
II. L'esprit démocratique.
III. Moyens de le développer.*

I. — Qu'entend-on par Démocratie, Supériorité de la Démocratie ?

Question préjudiciable comme dirait M. Barbier

Devons-nous être démocrates.

Définition de la démocratie.

Définition populaire et explication

Définition du Sillon.

Comment réaliser la démocratie

Fausse démocratie ou démocratie socialiste.

Démocratie véritable, a, à sa base l'éducation du peuple.

Avant tout, mes chers camarades, une question s'impose à nous. Le vent est à la démocratie, disais-je tout à l'heure, et le fait démocratique est trop évident, trop sensible pour que nous puissions le nier. Mais cela veut-il dire que nous devons être des démocrates, qu'il n'y ait plus pour nous aucune autre position. L'étude de la démocratie que nous allons faire ensemble, répondra si clairement à cette question, que j'ose espérer n'avoir pas à vous donner moi-même une réponse.

Si on demande au premier venu ce qu'il entend par démocratie, il vous répondra d'une façon incomplète, mais cependant fort juste: la démocratie, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, c'est rendre le peuple maître de lui-même; maîtrise de soi-même qui suppose plus de conscience, c'est-à-dire une plus grande connaissance de ses droits de ses devoirs, des moyens de les remplir et de les réaliser, et en même temps, plus de responsabilité, c'est-à-dire le pouvoir de remplir ces devoirs et d'user de ces droits, d'acquiescer ainsi plus de mérite ou plus de culpabilité. Pour donner au peuple cette conscience et cette responsabilité, il faut l'instruire, l'éduquer, le faire grandir. Pour cela regardons un moment ce qui se passe pour les enfants. Pour élever un enfant, il y a deux méthodes, l'une qui consiste à le laisser faire tout ce qu'il veut, subissant et flattant même ses caprices, ses passions naissantes, évitant en tout de le contrarier et qui a pour résultat de produire des êtres sans énergie, sans vertu, incapables de se conduire. Ce serait la Démocratie des socialistes, qui, pour mieux se servir du peuple, excitent ses mauvais appétits, flattent ses passions, le pervertissent et tuent en lui, et tout ressort et toute force.

L'autre méthode, au contraire, consiste à faire l'éducation de l'enfant. On le surveille avec soin, on réprime toutes les mauvaises tendances que l'on sent s'éveiller en lui, on lui donne des habitudes vertueuses, on développe sa raison et son cœur. Ainsi, on en fait un homme de caractère, qui sait vouloir et qui sait triompher des heurts de la vie pour marcher son droit chemin. Cette démocratie, camarades, c'est la nôtre, c'est la démocratie

du Sillon. Créer un peuple conscient et responsable, des âmes austères et fortes que rien ne peut troubler, qui savent sortir de leur égoïsme et sacrifier leur bien privé à l'intérêt général quand il l'exige, tel est le but que nous poursuivons. Aussi bien, camarades, ce ne sera pas l'œuvre de quelques mois, ni de quelques années, mais d'une vie toute entière et peut être de plusieurs générations, mais qu'importe! Ne sommes nous pas les fils de Dieu, qui a préféré la souffrance à son infinie béatitude, et qui nous a fait participants de sa nature et de son éternité.

Mes chers camarades, j'entends déjà une voix qui m'arrête: « Certes, votre idéal démocratique est très beau, me dit-elle, mais, ne serait-il pas plus pratique de retourner en arrière; et puisque l'éducation du peuple est une tâche si longue et si ardue, pourquoi ne pas confier à un roi les intérêts du pays? Lui seul serait chargé de nous conduire et de nous diriger; confiants dans sa puissance et dans ses capacités, délivrés de tout souci d'ordre social et politique, nous vivrions tranquilles et plus heureux ».

L'objection est spécieuse, camarades, mais nous ne sommes pas de ceux qu'elle peut arrêter. Catholiques, nous n'avons pas le droit de nous complaire dans un état de quiétude béate et de lâche oisiveté. Nous savons que la vie n'est qu'un combat et une souffrance, et que ce n'est qu'en mourant sur une croix infâme, que le Christ nous a rachetés. « Le disciple, a-t-il dit, n'est pas au-dessus du maître, et il doit passer où celui-ci l'a précédé. Que celui qui veut venir après moi, ajoutait-il encore, se renonce à lui-même, sorte de son égoïsme, prenne sa croix et me suive ».

D'ailleurs, camarades, s'il y a dans le monde une lutte sans trêve entre le bien et le mal, il y a aussi un perpétuel changement; les acteurs sont toujours les mêmes, les décors changent, les cadres varient. C'est toujours l'homme, mais, suivant les milieux et les époques, ses besoins et ses aspirations changent et se développent.

Parcours à un fleuve immense où se reflètent tour à tour les paysages les plus divers, l'humanité s'écoule dans

Objection royaliste avant l'âge de la royauté, le repos

Réponse : L'idéal de la vie pour les catholiques ce n'est pas le repos

Impossibilité de revenir en arrière.

les temps, offrant les caractères et les formes les plus dissemblables. Ce fleuve, vous voudriez l'arrêter: vous vous êtes dit: je l'entourerai de digues élevées, je lui poserai une barrière, je lui donnerai un maître fort et puissant, je lui donnerai un roi. Camarades, nous ne pouvons vouloir de cet éclusier royal. Il sera forcément impuissant à contenir le flot qui s'amasse et qui gronde. Bientôt, le fleuve dont les eaux se seront accumulées, renversera digues et barrières, et sortant de son lit, portera, partout dans la plaine, la ruine et la désolation. mais nous commanderons à la nature en lui obéissant.

Nous ne pouvons vouloir arrêter la vie qui passe; Nous canaliserons le fleuve, nous le rendrons calme et obéissant, et ses eaux régularisées, féconderont les contrées, au lieu de détruire sur leur passage.

Les grands blés d'or couvriront la terre d'une moisson féconde: la démocratie, régénérée par le Christ, sera bonne et juste et grande.

Voyez, camarades, ce qu'il advient de l'enfant lorsqu'il a grandi et qu'ayant su vivre les exemples reçus au foyer familial, il est demeuré un homme conscient et responsable; de quel droit voudriez-vous lui imposer un tuteur? D'ailleurs, le voulant, vous ne le pourriez pas.

Mais, supposons un instant, et c'est là une hypothèse, toute gratuite, qu'un roi aujourd'hui puisse vous remplacer, et que le peuple veuille lui abandonner l'autorité qu'il possède, ou plus justement, qu'il croit posséder. Quel serait l'état préférable? ou nous reposant sur le cerveau royal, seul désormais conscient et responsable des destinées de la nation, croupir dans une molle et paisible indifférence, ou bien lutter et souffrir sans fin ni trêve pour le perfectionnement humain? Car, si la Démocratie donne des droits, elle exige tout autant des devoirs; elle nécessite des vertus individuelles dont la royauté peut se passer. A ce point de vue, camarades, nous avons le devoir d'être des démocrates, parce que ce qui importe le plus ce ne sont pas les biens matériels; l'âme vaut plus que la nourriture et le vêtement, et ce qui vaut le plus dans l'homme, c'est l'intelligence et la volonté. Que nous fions les difficultés et les longueurs de la tâche si nous devons en sortir meilleurs, si nous devons mieux réaliser les con-

*Supériorité
de la démocra-
tie.*

seils du Maître: «Soyez parfaits comme je le suis et comme l'est votre Père céleste».

Voyez ce qui se passe autour de nous, dans la nature. Tout ce qui vit doit lutter et souffrir. L'arbre, pour atteindre sa nourriture, et pour résister aux assauts du vent, doit plonger profondément ses racines dans le sol malgré les pierres qui les blessent. Ce n'est qu'à cette condition qu'il élève sa cime vers le ciel, et qu'il puise dans la lumière et la force et la vie. A côté de lui, une colonne de marbre enrichie des plus harmonieuses ciselures, peut se dresser fière et insensible. Elle peut s'enorgueillir de sa masse inerte, elle est immobile et immuable, elle ne saurait progresser, elle ne portera jamais de fruits, car elle n'a pas la vie. Seul est vivant le sculpteur qui l'a faite. Telle la royauté et le sculpteur royal. Camarades, nous ne pouvons nous satisfaire de cette apparence de force et de cette immobilité. Nous croyons que le Maître attend mieux de nous. Nous préférons être l'arbre, comme lui nous voulons vivre et d'une vie toujours plus intense, lors mêmes que les épines du chemin se feraient plus âpres et plus aigues, lors même que notre idéal, comme les horizons humains, semblerait s'éloigner de nous à mesure que nous nous en croyons plus près.

Camarades, je crois encore entendre mon contradicteur de tout à l'heure m'interrompre et me dire: «Mais cette Démocratie, comment ferez-vous pour la réaliser? Le peuple est incapable d'éducation, vous ne pourrez jamais le faire sortir de son égoïsme, il est trop attaché à ses intérêts particuliers pour leur sacrifier l'intérêt général de la masse ou du pays. Depuis 89, nous avons décrété bien souvent la Démocratie, il n'est pas de mot que nos gouvernants ou nos hommes politiques aient plus souvent à la bouche. La harangue que M. Combes tenait ces jours derniers à Lyon, se réclamait elle aussi de la plus pure démocratie. Je ne puis croire que ce soit la démocratie du *Sillon*, mais c'est malheureusement la seule qui existe encore. La vraie Démocratie est toujours à venir.»

Cette difficulté, camarades, n'est pas pour nous arrêter. La Démocratie ne se décrète pas, elle se fait tous les jours, et c'est en vivant notre idéal que nous la réaliserons.

*2^e Objection.
La démocratie
est impossible
à réaliser.
Vaines ten-
tatives faites
par le pays.*

*Réponse
Le rôle de
l'élite*

Certes, nous n'avons pas la prétention de donner nos idées à tous les hommes; la tâche serait surhumaine, mais, à l'exemple de nos adversaires, nous travaillerons à créer une élite, qui, à l'encontre de la leur s'imposera, non en faisant appel aux passions et aux appétits de la multitude, mais en gagnant la confiance de tous par notre dévouement, nos vertus, nos capacités, nos services rendus. Je sais bien que vous m'objecterez encore que notre élite, quelle qu'en soit la valeur, ne sera jamais supérieure en nombre à l'élite mauvaise, celle-ci étant plus facile à réaliser; la nature humaine nous portant plutôt vers la jouissance et le plaisir que vers le devoir et la souffrance. — Soit! je le reconnais aussi; j'irai plus loin que vous et je dirai: cette élite, on ne peut pas la créer par les seules forces humaines, mais, ce qui fait notre confiance et notre force, c'est le Christ-Dieu, par qui et en qui nous vivons. Sans Lui, l'homme ne saurait voir en ses semblables les enfants d'un père commun dont il doit respecter les droits et la dignité, il ne pourrait vaincre son égoïsme et se sacrifier quand le devoir l'exige. La démocratie est irréalisable sans esprit de sacrifice et l'esprit de sacrifice ne peut exister en dehors du christianisme. La force morale qu'il nous apporte est incalculable, et de même que quelques onces de dynamite font plus en un instant qu'une équipe de travailleurs en toute une journée, de même quelques chrétiens véritables auront plus d'action et de puissance que la troupe indécise que quelques adversaires excitent contre nous.

Camarades, cette démocratie de demain sera notre œuvre si nous voulons et c'est en travaillant à développer en nous et autour de nous l'esprit démocratique que nous hâterons son avènement. C'est l'esprit, en effet, qui crée et qui vivifie, et la démocratie ne deviendra une réalité que lorsque nous serons suffisamment remplis de l'esprit démocratique.

Quels sont les caractères de cet état d'âme que nous devons acquérir et développer autour de nous?

Les réponses des cercles d'études qui nous sont parvenues à ce sujet sont rares, incomplètes, et se ramènent pour la plupart à cette réponse des cercles Saint-Jean Baptiste d'Étables et Saint-Joseph, de Lanrodec: La

*Force que
notre démocra-
tie tire du
Christ.*

*II. L'esprit
démocratique.*

*L'esprit
démocratique
c'est le
christianisme
intégral.*

vie démocratique, c'est le catholicisme intégral. Réponse fort juste, en effet, mais qui demande quelques développements.

Oui, camarades, si nous voulons être des démocrates sincères, nous devons être des catholiques complets, c'est-à-dire que notre catholicisme ne sera pas une attitude, un geste, une convention, ou « la dernière des élégances françaises », mais une vie qui inspire et anime toutes nos pensées, tous nos jugements, tous nos actes. Avec une âme profondément chrétienne et qui ne cessera jamais de l'être, quels que soient les préjugés qu'elle devra surmonter et les affections avec lesquelles elle devra rompre, nous étudierons notre époque et pour le faire sans aveuglement nous l'aimerons malgré ce qui peut nous en coûter.

Comme un médecin ausculte un malade et écoute ses plaintes, nous écouterons les gémissements de l'humanité souffrante; nous scruterons ses plaies, nous sonderons ses blessures. Nous percevrons ses tendances les plus légitimes ses aspirations continuelles vers plus de conscience, vers plus de liberté, vers plus de justice, vers plus d'amour, aspirations toujours restées vaines jusqu'ici, parce qu'elles ne s'adressaient pas au Christ Sauveur, qui seul peut les réaliser.

Puis, camarades, quand nous connaîtrons notre siècle et ses besoins, nous essaierons de les satisfaire, et pour cela nous demanderons au divin Maître un véritable, un profond amour du prochain; nous lui demanderons de nous aider, nouveaux Lazares, à sortir vivants du tombeau de notre égoïsme; nous lui demanderons, à lui, le grand sacrifié, un profond esprit de sacrifice, qui nous fera préférer l'intérêt général à notre intérêt propre; nous lui demanderons enfin à lui, le Juste par excellence, un si grand amour, une si grande soif de la justice que nous ressentions aussi vivement que si elles étaient faites à nous mêmes les injustices faites au plus petit de nos frères.

Comme le disaient les camarades de Plouvaré, l'esprit démocratique sera un fait le « jour où le riche et le pauvre, se rappelant qu'ils sont les fils d'un même père, sentiront qu'ils doivent s'aimer à cause de lui ».

*Catholiques
partout et tou-
jours, malgré
préjugés.*

*Amour et
connaissance
de notre épo-
que.*

*Satisfaction
de ses besoins
légitimes.*

*Le fondement
de notre esprit
démocratique
c'est l'évangile
non la raison.*

*III. Comment
développer
l'esprit démocratique en
nous.*

Vivre le Christ

*Agir avec
justice.
Grand esprit
de tolérance.
Respects des
convictions
d'autrui.*

Role de l'amitié du Sillon

*Lecture de la
revue.*

Camarades, nous ne pouvons pas être de ceux pour qui la « démocratie s'appuie seulement sur l'égale dignité des personnes humaines appelées au même droit et invitées à un respect réciproque ». (*Humanité*).

L'Evangile, voilà l'autorité de laquelle découle et a besoin de découler pour être valable l'idée de la valeur et de la dignité humaine : le Christ est le ciment qui réunira les pierres de l'édifice social qui s'écroule et tombe en ruines, mais pour le rendre à la société, nous devons commencer par le posséder nous-mêmes.

Donc c'est d'abord en développant en nous la vie intérieure, en travaillant à réaliser en nous le Christ vivant dont parle l'apôtre que nous nous formerons un esprit démocratique. Ce travail, nous ne le ferons pas seulement au cercle d'études, mais partout et à chaque instant. Essayant de nous placer uniquement au point de vue chrétien, nous étudierons notre milieu, notre commune et nous nous efforcerons d'agir en tout et pour tout avec justice et avec amour. Nous éviterons surtout comme nous le rappellent nos camarades de Langoat, de juger et d'agir de parti-pris, mais nous considérerons toujours, comme dit le cercle d'études Saint-Vincent Ferrier, de Châtelaudren, nos adversaires comme étant de bonne foi jusqu'à ce que nous ayions dû constater le contraire.

Notre démocratie, camarades, ne sera pas faite de phrases creuses, de déclamations sonores et d'attitudes conventionnelles prises à certains jours, mais d'un état d'esprit profondément sincère, qui nous fera toujours aimer nos frères et agir pour l'intérêt général. Cet état d'esprit, nous le développerons au cercle d'études, et pour cela, comme nous l'a répondu le cercle Charles de Blois, de Guingamp, nous nous servirons surtout de l'amitié du *Sillon*.

Confiants les uns dans les autres, nous devons user de cette affection réciproque qui nous unit pour mieux travailler à notre perfectionnement mutuel et à notre éducation d'homme et de chrétien, en nous avertissant l'un l'autre avec charité quand le besoin s'en fait sentir, en nous évitant les erreurs ou les fautes que l'occasion peut provoquer.

Dans la lecture de la revue du *Sillon* et de son supplément *l'Ajonc*, — comme l'ont répondu les camarades de

Dinard, — nous trouverons de nouveaux moyens d'entretenir et de développer notre esprit.

Mais si la démocratie n'est possible qu'à force de sacrifice, nous devons nous accoutumer à nous renoncer à nous-mêmes jusque dans les plus petites choses et à acquiescer ainsi des habitudes de dévouement. L'occasion révèle les héros, mais elle ne les fait pas. Savoir, malgré ce qu'il en coûte, assister régulièrement aux réunions du cercle, s'efforcer, malgré les obscurités qu'on peut y rencontrer, et le peu de loisirs que vous laisse une vie de travail, s'efforcer, dis-je, de lire régulièrement les revues, ce sont là, camarades, de légers sacrifices, auprès du bien qui peut en résulter pour votre formation.

Acquérir un esprit profondément chrétien, une connaissance de son temps, de son pays, de ses besoins, un grand désir de soulager toutes les injustices, un large esprit de tolérance et de charité envers ceux qui ne pensent pas comme vous, prendre des habitudes généreuses de dévouement, et cela par la pratique de l'Evangile, l'étude et l'observation impartiale des réalités, par la lecture de la revue et par de petits sacrifices journaliers, aimer son prochain de l'amitié du *Sillon*, voilà, camarades, les moyens pratiques d'acquiescer et de développer en nous l'esprit démocratique.

La lumière, camarades, ne se renferme pas sous le boisseau, de même la vie qui nous anime, la vérité que nous possédons, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous seuls; nous la devons aux autres. Nous répandrons notre esprit démocratique par la parole, par l'exemple, par les œuvres, par les livres.

Si nous voulons que nos paroles ne soient pas vaines, nous devons les appuyer sur l'exemple. On n'est pas démocrate parce qu'on s'intitule tel, mais seulement parce qu'on conforme sa vie toute entière aux principes démocratiques. Quand notre passé sera le garant des idées que nous voudrions donner aux autres, nous pourrions leur présenter notre doctrine. Mais par la parole nous n'entendons pas seulement les grandes réunions publiques, les meetings, les discours à sensation, mais plutôt, mais surtout, les quelques idées que l'on peut échanger dans une conversation intime avec un camarade. Je n'entreprendrai pas

*Acquiescer
esprit de sacrifice*

Résumé

*II. Autour
de nous*

*La parole
l'exemple.*

L'action individuelle.

de vous donner des règles précises à ce sujet, l'action individuelle est chose trop délicate, trop variable dans ses formes, car elle change suivant les personnes et les contrées. Qu'un grand besoin de répandre vos idées vous pousse, qu'une grande charité vous inspire et Dieu aidant, tout ce que vous ferez sera bien.

Les œuvres

C'est (surtout) aussi par les œuvres et c'est souvent par elles seules que nous pourrions ramener à nous la masse des indifférents et des adversaires. Etudions avec soin notre localité et ses besoins et essayons d'y trouver et de leur appliquer les solutions les plus justes et les plus durables. C'est encore évidemment une question d'espèce : ici un syndicat agricole, là une société de secours mutuels, etc...

Comment devons-nous considérer les œuvres

Mais dans ces œuvres, nous devons chercher moins à améliorer le bien-être matériel qu'à habituer nos concitoyens à certaines vertus démocratiques, comme l'esprit d'ordre et d'économie, de solidarité; le dévouement et le sentiment de la responsabilité. Bien mieux, ces œuvres doivent être pour nous l'occasion et le moyen de mettre en pratique notre esprit démocratique et d'acquérir par notre dévouement, notre assiduité, nos connaissances et par les services rendus, une juste influence autour de nous.

Le livre et le journal

Enfin, camarades, nous avons encore le livre et le journal, qui sont en quelque sorte les véhicules des idées. Les ouvrages et les tracts du *Sillon*, particulièrement la récente brochure de Marc Sangnier, « Esprit et Méthodes », et le compte-rendu du Congrès de Saint-Brieuc sont excellents à propager dans notre région les vraies idées du *Sillon*.

Les organes du Sillon

Il en est de même de la revue le *Sillon* et de son supplément l'*Ajonc*. Malheureusement, ils ne peuvent être parfaitement compris que par un public encore restreint.

Les lectures préparatoires.

En effet, avant d'arriver à la démocratie du *Sillon* il y a une sorte de formation intérieure nécessaire, un état d'âme préparatoire. Pour l'acquérir, les journaux qui sans être nos organes nous sont cependant favorables et propagent nos idées ne peuvent être répandus qu'avec beaucoup de fruits, La *Croix des Côtes-du-Nord* et l'*Ouest-Eclair* notamment nous ont été cités par plusieurs cercles comme pouvant remplir ce but.

Je termine, camarades, une étude trop longue sans doute mais encore bien incomplète. Exemple, œuvres, journaux, brochures, tout cela ne sera que la manifestation de l'esprit qui doit nous animer tous. Ce qui fait aujourd'hui notre supériorité et qui fera un jour notre triomphe, c'est qu'au lieu de ne s'attacher qu'aux manifestations extérieures, notre mouvement du *Sillon* est avant tout une vie intérieure intense, quelque chose d'intime et de profond qu'il faut avoir expérimenté pour comprendre.

Notre œuvre sera plus qu'à moitié achevée quand chaque camarade aura compris que pour être du *Sillon* il faut se donner tout entier, qu'il faut en être toujours et partout, non seulement au cercle et dans les jours de congrès, mais que le *Sillon* est un état d'âme permanent, une façon de considérer les choses, je dirai presque un tempérament qui au fond consiste en une seule chose :

« Vivre le catholicisme intégral. »

La démocratie n'est pas encore, camarades, mais nous la ferons quand ayant suffisamment compris la parole du Maître : « Celui qui veut garder son âme la perd, celui qui la sacrifie la sauve », nous serons sortis de nous-mêmes et de notre égoïsme pour ne plus vivre que pour nos semblables et pour Dieu.

Ce que fait notre force

Quand adviendra la démocratie

La Vie du Sillon en Bretagne

IDÉES ET MÉTHODES

Le 29 octobre, à la messe solennelle du Congrès, célébrée en l'église Saint-Thomas d'Aquin, M. l'abbé Odélin, vicaire général de Son Excellence le cardinal Richard prononçait les paroles suivantes :

« En dehors du terrain réservé de la démocratie chrétienne, que les papes ont défini nettement, et qui appartient en commun à tous les catholiques, l'Eglise abandonne à ses enfants un « terrain libre », où le *Sillon* s'est légitimement engagé et sur lequel il veut fonder la démocratie politique et économique, la « cité future » qu'il rêve. Et c'est pourquoi le *Sillon* « a le droit de se dire républicain » ; qu'il se souvienne donc que, suivant la belle parole du

Au Congrès de Paris.

cardinal Guibert, « la République est le gouvernement qui demande le plus de sagesse et qui exige le plus de vertus. » Et c'est pourquoi aussi il a le droit de s'efforcer de transformer la société économique en travaillant à substituer au salariat actuel un régime de coopération ».

Voici des paroles qui, aussi énergiquement qu'il est possible, viennent légitimer l'attitude du *Sillon*; et c'est la plus belle défense que celui-ci puisse invoquer contre tous ses détracteurs.

C'est vrai !

Un cercle d'études du *Sillon* de Bretagne doit lire les revues du *Sillon* et de *L'Ajone*. Chaque Silloniste a le devoir, en effet, de pénétrer les idées et de s'intéresser aux manifestations diverses de notre vaste mouvement, aussi bien au discours et à la contradiction d'Armée et Patrie qu'à la fête sillonniste de Brest, aussi bien à la vente de « l'Eveil démocratique » par le « camelot du bon Dieu » qu'au succès d'une adoration nocturne. Ces manifestations sont de « sa vie » bien qu'elles ne soient pas peut-être de son action et de sa localité. Il doit en être curieux, ami, solidaire.

Examinons-nous.

Cercles d'études de Bretagne, Sillonistes, faites donc votre examen de conscience. Etes-vous dans cette disposition et cette pratique ? Lisez-vous le *Sillon* et *L'Ajone* ? — Je connais un jeune cercle organisé à ce sujet. Il possède deux abonnements; chaque membre garde le *Sillon* cinq jours, *L'Ajone* dix jours; lit, résume ce qui l'intéresse sur un cahier de rapports personnel, rend compte à la séance qui suit la lecture, des idées acquises ou des faits frappants. Si le Silloniste tarde à passer son numéro, il est à l'amende de cinq centimes (décision unanime), laquelle amende procurera à la fin de l'année un nouvel abonnement, qui permettra de garder plus longtemps la Revue.

Une lecture organisée.

C'est une lecture organisée et fructueuse.

Le cahier de rapports.

Je veux signaler aussi une même pratique du même cercle, parce qu'elle est excellente à imiter. Tous les membres ont un cahier de rapports et chacun d'eux doit prendre au cercle le compte-rendu de l'Evangile, de la causerie ou de la conférence, de la lecture et des discussions; il n'y a pas de rapporteur officiel. Mais à la réunion suivante, l'un des membres est invité au hasard par le Conseiller ou le Président à lire son travail. Ceux-ci se

réservent du reste la joie de voir les autres cahiers. Résultats obtenus: forte émulation, travail personnel, réflexion. Il est curieux, paraît-il, de voir les crayons se rompre et d'entendre les ah! de ces jeunes, quand l'orateur parle vite.

Sillonistes de Bretagne, lisez donc le *Sillon* et *L'Ajone*, et travaillons ferme, méthodiquement, personnellement, c'est le secret de notre formation sillonniste.

Résolution !

UNE FÊTE SILLONNISTE

Les Sillonistes brestois organisaient, le 29 octobre, une fête tout intime. De nombreux camarades, malgré la distance, avaient tenu à ne pas manquer au rendez-vous. Les pittoresques costumes bretons ajoutaient un charme de plus à cette réunion. De bon matin, une messe dite au Patronage réunissait les Sillonistes. M. l'abbé Roull, curé-archiprêtre de Saint-Louis, officiait. C'est de plein cœur que tous chantent le *Credo* et le *Magnificat*, et s'approchent ensuite de la Table Sainte, pour demander au Maître la force de persévérer. M. le Curé nous adresse quelques mots. Il a choisi comme thème: « Vérité et Amour ». Que de belles pensées lui suggèrent ces deux mots. Avec quelle douceur, mais aussi quelle force, il a su les graver dans tous les cœurs. Nos mères, nos sœurs étaient là aussi et avaient tenu à nous apporter un précieux encouragement. Merci à ces vaillantes, dont l'apostolat, tout voilé qu'il est, n'en est pas moins efficace.

La Messe.

Après la messe, une légère collation est servie aux camarades, puis vient la séance de travail, sous la présidence de Michel Even. Michel, après nous avoir manifesté la joie qu'il a de se retrouver parmi nous, s'excuse de n'être pas venu plus tôt et plus souvent, nous rappelle le Congrès de Paris qui se tient le même jour et rédige un télégramme affirmant la confiance des Finistériens Sillonistes en Marc Sangnier, et leur attachement au *Sillon*.

Séance de travail.

Le camarade Rouyer, du cercle d'études de Brest, nous donne connaissance d'un rapport très documenté et très détaillé sur: « Le mouvement du *Sillon* dans le Finistère ». Il précise d'abord avec netteté ce qu'est le *Sillon*, préconise l'union plus étroite de tous: Cornouaillais et Léo-

Télégramme à Marc Sangnier.

Rapport du camarade Rouyer.

nards, et s'étend longuement sur la vitalité et l'accroissement progressif du *Sillon* dans le Finistère. Il serait oiseux et fatigant de vouloir citer tous les endroits où nous sommes connus et dignement représentés. On risquerait fort d'ailleurs d'en oublier toujours.

Le camarade Rouyer nous signale quelques initiatives heureuses, tentées par les camarades des différents cercles, remercie les collégiens de leur dévouement, enfin demande une étude chaque jour plus approfondie du *Sillon* et de ses méthodes, une lecture plus suivie des brochures et des revues qui en traitent, et surtout une étude plus substantielle encore de l'Evangile, qui doit être notre livre de chevet, notre vade-mecum perpétuel. Ce discours a été chaudement applaudi.

Causerie
de
Michel Even.

Michel Even remercie en quelques mots et exalte les qualités essentielles du Breton, à savoir: l'enthousiasme et l'entêtement. De l'enthousiasme, de l'entêtement, il en faut aujourd'hui et demain plus encore. Ne soyons pas des blasés. Ayons cette ardeur et cette persévérance que donnent la plénitude d'une conviction et la grandeur d'un amour pour une noble cause. Michel préconise ensuite l'amitié forte et indissoluble qui règne au *Sillon*.

Dans les moments difficiles, rappelons-nous qu'à travers la France, d'autres, comme nous, luttent et peinent. Et cette pensée sera un stimulant pour l'action qui est commune à tous. Que chacun songe que ce qu'il peut faire humblement dans la condition particulière où Dieu l'a placé, comptera pour quelque chose dans le travail de réédification sociale et chrétienne que nous avons entrepris, que ce sera une pierre de plus ajoutée à l'édifice bâti en commun. Une discussion qui s'engage ensuite sur des questions d'organisation nous amène à préciser certains points. Nous passons en revue les méthodes de travail les plus efficaces à l'usage des cercles, soit naissants, soit déjà florissants. L'aumônier sera le conseiller tout autorisé. Sa tâche est de faire une synthèse, de réunir beaucoup d'idées éparses, de les condenser le plus possible, d'établir nettement des principes généraux, et de les inculquer aux jeunes gens qui l'écoutent. Vouloir aborder de suite des sujets isolés sans avoir auparavant profondément mûri les principes généraux dont on doit être tout saturé, est une étude

stérile, et condamnée tôt ou tard, à périr. Toutefois on doit étudier en même temps et la religion et les méthodes du *Sillon* et leur adaptation particulière au milieu dans lequel on se trouve. On approfondit aussi certaines questions particulières: manifestations extérieures, formation chrétienne, apostolat individuel et recrutement. La discussion est assez mouvementée. Messieurs les abbés Rondaut, de Lannilis et Gouchen, de Brest, avec leur âme d'apôtres, nous font mieux comprendre l'Evangile, nous montrent le Christ vivant au milieu de nous, infusent en nos âmes l'amour ardent et mystique tout à la fois qu'ils ressentent pour le Christ.

On demande à multiplier les conférences bretonnes, afin de répandre les idées et les doctrines du *Sillon* dans les campagnes.

La majorité de la population rurale préfère en effet et comprend mieux la langue bretonne.

De la séance sont sortis les vœux suivants :

1. — Les camarades réunis à la fête de Brest émettent les vœux suivants : que l'apostolat individuel devienne et reste de plus en plus la méthode de formation des membres du Cercle;
2. — Que les cercles s'appliquent à acquérir et à répandre « l'esprit du *Sillon* » par la lecture des revues, tracts;
3. — Que l'Evangile soit lu de plus en plus assiduellement car ceci est indispensable à la formation individuelle.

A midi, banquet démocratique. La salle est superbement décorée. Un écusson, œuvre d'un camarade domine et représente l'emblème du *Sillon*, un épi doré en retrait sur un fond bleu azur. Le service est assuré par la Jeune Garde en formation.

Divers toasts sont portés par MM. les abbés Calvez, Rondaut, Sévellec, Cléac'h Colin, puis viennent les camarades Bécarn, Dujardin, Rouyer, Marzin et Le Gall, qui porte un toast en breton. Enfin, Michel Even exalte encore les idées de charité qui doivent animer les Sillonnistes à chaque moment de leur vie. A l'issue du banquet, M. l'abbé Godiche s'est mis gracieusement à notre disposition pour photographier les différents groupes.

L'après-midi nous réunissait encore. Cette fois nous n'étions pas seuls. De nombreuses personnes, sympathi-

Discussion.

Vœux.

Banquet.

Toasts.

« Le soir d'un beau jour. »

Chants et poésies.

Après la fête.

Disposition nouvelle.

ques à nos idées, étaient venues nous apporter leur approbation. Des affiches précisant nos doctrines nous ont fait mieux connaître auprès de la population brestoise qui a répondu avec empressement à notre appel. C'est la vie intime de l'apostolat du Silloniste qui se déroule sous nos yeux, dans la pièce « Le Soir d'un beau jour », composée par un Silloniste brestois et interprétée avec beaucoup de talent par nos camarades. Les applaudissements réitérés du public ont prouvé éloquemment qu'on les avait bien compris. Les chants et poésies du *Sillon* ont suscité aussi l'enthousiasme de l'assemblée.

C'est en somme une étape sérieuse pour le *Sillon*, et une belle journée pour les Sillonistes finistériens.

Et maintenant, amis, que nous voilà au lendemain d'un beau jour, gardons-en le souvenir bien vivant en nos âmes. Que l'exaltation généreuse ressentie en cette journée ne se perde pas; qu'elle n'engendre pas une ardeur factice et passagère qui sera oubliée demain, mais que cette ardeur soit toujours agissante dans nos cœurs et qu'elle nous dirige dans les moindres actes de notre vie. Nous devons nous rappeler, en effet, que le difficile n'est pas de bien commencer, le difficile est de bien continuer, et l'héroïque est de bien terminer et avoir toujours présents à la mémoire ces paroles d'un écrivain contemporain: « Aimez avec ardeur les nobles causes, vos parents, vos traditions de famille, vos maîtres, vos amis, dévouez-vous au service des ouvriers et des pauvres, soyez de vaillants apôtres de la Vérité totale, serrez-vous autour de l'Eglise, luttiez pour Dieu, et soyez sûrs qu'à soixante ans, vous vous retrouverez tels que vous êtes maintenant, toujours jeunes, toujours ardents au bien, pleins de courage et pleins d'espérance ».

I. KARL,
Silloniste brestois.

Les articles précédents nous privent de la vie du *Sillon* dans les autres départements. Désormais, dans la vie du *Sillon*, un paragraphe spécial sera réservé à chaque département.

François HAFFRAY,
du *Sillon* rennais.

Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté

Le Gérant : P. DUBOIS.

Lire le 1^{er} et le 3^e dimanche de chaque mois

L'Eveil démocratique

DIRECTEUR : MARC SANGNIER

Secrétaire de la Rédaction :
GEORGES HOOG.

Administrateur-Gérant :
LOUIS GRANDIN.

Le numéro : 5 centimes

Abonnements : Un an, Paris et départements : 2 fr. Etranger : 3 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

au *SILLON*, 34, Boulevard Raspail, Paris VII^e

CONDITIONS DE VENTE PAR QUANTITÉS

Pour les numéros pris à nos bureaux		Pour les envois en province, (port compris) Colis postaux gare.	
20 Exemplaires	1 »	50 Ex.	2.50
50 »	2.25	75 »	3.50
75 »	3.25	100 »	4.50
à partir de 100 Exemplaires		200 » (Maximum pour un	
réduction de 20 %.		colis de 5 kil.)	8.80
		300 »	13.25
		400 » (Maximum pour un	
		colis de 10 kil.)	17 »

AVIS TRÈS IMPORTANT

Les commandes sont payables à l'avance et les invendus ne sont pas repris. Nous prions instamment nos camarades de se rappeler que nous n'acceptons aucune commande ou abonnement non accompagnés de leur montant à moins qu'elle n'ait été préalablement couverte par le dépôt d'une provision suffisante.

Tous les mandats ou bons-poste doivent être adressés au nom de notre camarade Georges Hoog.

Le minimum des quantités expédiées en province est de 50. Néanmoins, afin de faciliter la propagande et la diffusion de notre journal, nous consentons à envoyer, pendant un certain temps dont la durée ne pourra excéder deux mois, à ceux de nos amis qui nous en feront la demande, des quantités inférieures à 50 mais au moins égales à 20, à raison de 0,05 le numéro, port à notre charge.

Afin d'éviter toute erreur de direction, nous prions nos amis d'indiquer dans leur commande la gare à laquelle doivent leur être adressés les colis. Nous leur rappelons, en outre, que les colis sont toujours à leur disposition en gare la veille au soir des 1^{er} et 3^e dimanches de chaque mois.

Publicité. — S'adresser à l'administration du journal : 34, Boulevard Raspail. Nous tenons à la disposition de nos camarades des affiches annonçant le lancement de l'*Eveil démocratique*.



Viennent de paraître :

PAR LA MORT

Drame en 2 actes, de MARC SANGNIER

Ce drame, qui vient d'être représenté à Paris par nos camarades du *Sillon*, apparaît comme l'une des premières et plus puissantes manifestations d'un nouvel art démocratique sorti spontanément de la vie du *sillon*.

Notre ami, qui n'a été amené à écrire cette pièce que parce que la forme dramatique lui a semblé, sans doute, plus adaptée à l'expression de sa pensée, a voulu nous convaincre que l'on ne pouvait édifier une société nouvelle sans qu'il y ait comme des générations écrasées par ce travail d'enfantement de l'avenir.

Si le grain de froment tombe en terre ne vient à mourir, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Cette parole qui figure en exergue sur la couverture de *Par la Mort* résume toute l'action du drame de Marc Sangnier.

Une brochure de 92 pages, format 19 X 23

Prix 0 fr. 80 franco 1 fr.

DANS L'ATTENTE ET LE SILENCE

PAR MARC SANGNIER

Ce n'est pas seulement avec les impressions personnelles que notre ami a ressenties durant son passage au régiment que les lecteurs pourront communier, à travers les feuillets de cette brochure, c'est surtout avec l'âme commune du *Sillon* que Marc Sangnier qui fut le fondateur de notre mouvement, portant déjà vivante en lui et qu'il devait donc exposer au rude contact de la vie pénible des casernes.

Notre Revue a publié dans ses récents numéros une partie de ces souvenirs. La brochure que le *Sillon* édite aujourd'hui contient, en outre, quelques pages délicates et émues sur un enterrement de soldat et c'est encore un regard sincère jeté sur la vie de nos armées en temps de paix.

Une brochure de 56 pages, format 22 X 37

Prix 0 fr. 50 franco 0 fr. 65

L'EFFORT DÉMOCRATIQUE

Société Coopérative de consommation

MAGASINS DE VENTE 2, RUE PRINCESSE

On prend les commandes à domicile

Le Sillon de Bretagne*Red é Trezek ar wirionez**Kerzet gan an ie a-bez**Il faut aller au Vrai**avec toute son âme***EN PROFONDEUR**

Les attaques de M. l'abbé Barbier et d'une certaine presse, n'ont pas eu, à cause de leur violence et de leur manifeste injustice, tous les résultats escomptés : on n'a pas vu le *Sillon*, mortellement atteint, s'affaisser sous le mépris de tous les vrais catholiques et sous la réprobation de tous les honnêtes gens.

Tout au contraire.

Et la récente conférence publique de Marc sur *Armée et Patrie*, sa vigoureuse campagne contre la *Taupe* obscène, aussi bien que les encouragements très nets que M. le Chanoine Odelin, au nom de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris, apportait, il y a quelques semaines, au *Sillon Parisien*, sont faits pour nous rassurer pleinement sur la vitalité du *Sillon* et son avenir le plus lointain.

Mais précisément, parce que le *Sillon* s'est trouvé assez fort pour résister à l'assaut désespéré de ses adversaires, les regards de plusieurs — dont quelques amis devenus défiants — se sont tournés de son côté avec plus d'insistance que jamais, scrutateurs. Mais enfin, semble-t-on demander de toutes parts, que prétendent ces jeunes réformateurs ? Rien n'est assez bon pour eux, rien ne saurait les satisfaire. Que ne commencent-ils à se

réformer eux-mêmes! Et on énumère, avec une âpre complaisance, tous leurs défauts, toutes leurs fautes, toutes leurs bévues, en appuyant fort sur l'impuissance où ils sont de produire quoi que ce soit.

Nous sommes bien contraints de le reconnaître: devant cette manœuvre nouvelle, quelques-uns de nos camarades se mettent à douter et ils reculent. Ils trouvent qu'il est trop dur de s'isoler ainsi du vieux monde qui craque tout autour d'eux, mais où il serait pourtant possible encore de se bâtir un petit nid bien soyeux. Et cela pourquoi? pour reconstruire une société nouvelle dans l'effort, dans la souffrance, par la mort!...

Oui, certes, la tâche est dure. Mais nos camarades oublient qu'il s'agit pour eux d'embrasser la folie de la croix et d'être, à l'exemple de leur Maître, en butte à la contradiction de tous ceux dont ils dérangent les paresseuses habitudes, l'incorrigible sans-gêne social ou les passions.

Combien, parmi eux, croyaient ne pas s'engager si complètement quand ils répétaient, sincèrement, nous n'en doutons pas, qu'ils se donnaient tout entiers à la Cause!

Eh bien! qu'ils se ressaisissent! Qu'ils se mettent à réfléchir sérieusement sur la profondeur de la transformation sociale entreprise, et opiniâtrément voulue par le *Sillon*, et sur la somme d'efforts exigés par une aussi totale transformation. Qu'ils prennent conscience de la nécessité pour eux, s'ils veulent coopérer à cette œuvre de longue haleine, de mener une vie toute de générosité, d'oubli d'eux-mêmes, d'amour du Christ. Qu'ils se disent bien et se répètent les uns aux autres que ces petites vies bien boucées où l'on fait de la religion un agréable passe-temps, conciliable avec toutes les lâchetés d'une existence socialement inutile ou nuisible, avec tous les plaisirs permis ou illicites, que de telles vies ne sont pas faites pour être vécues au *Sillon*.

Nous étions mille, il y a six mois, au Congrès de Saint-Brieuc. Si, sur ces mille, il pouvait s'en rencontrer cent qui fussent

bien décidés à prendre bien au sérieux la vie du *Sillon*, je leur dirais ceci:

« Mes chers amis, le socialisme est en voie de remuer le vieux monde usé. Il le brise parce qu'il ne veut pas s'y laisser enfermer. Il veut plus de justice, plus de loyauté, plus d'amour. Mais il est impuissant, la preuve s'en fait chaque jour plus évidente, à rebâtir quoi que ce soit. Il exaspère l'égoïsme de ses adeptes: il en fait des haineux, des cupides, ou des repus. Mais il nous a rendu, à nous catholiques, le très grand service de nous faire nous souvenir que nous sommes les dépositaires de la seule force qui puisse prétendre à la direction effective, dans le sens du mieux, des réformes sociales. Notre tâche, chers amis, est de reprendre au socialisme ce qu'il a lui-même emprunté au catholicisme, c'est de vivre notre vie catholique dans toute son intégrité. Et pour cela, pour vous mettre à même d'édifier la société de demain, faites régner le Christ en vous. Avant de sanctifier les autres, sanctifiez-vous vous-mêmes! »

Et je leur expliquerais que, pour se sanctifier, il est indispensable de se connaître très nettement soi-même, de discerner au dedans de soi ce qu'il y a de bon comme ce qu'il y a de mauvais, de travailler à détruire ceci et à développer cela, de s'oublier de travailler à détruire ceci et à développer cela, de s'oublier soi-même pour penser aux autres, et d'aimer Jésus pour faire du bien aux autres.

Je leur dirais encore que cet effort de sanctification personnelle doit prendre naissance dans une retraite *fermée*. Je dis *fermée* à dessein. Et par là, j'entends une retraite adaptée aux exigences d'une vie sillonniste et non une de ces retraites ouvertes à des jeunes gens de toutes idées et de toutes aspirations. Je me garderais bien de dire que ces retraites ouvertes ne sont pas bonnes, et je ne veux en aucune façon jeter le discrédit sur ceux qui s'en font les promoteurs. Mais, tout en exhortant chaudement nos camarades à prendre part, faute de mieux, à ces exercices au cas où on les y inviterait, je leur demanderais de

préférer, de demander même des retraites faites pour eux, où il leur serait donné d'adapter leur vie catholique à leurs aspirations nettement républicaines et démocratiques.

Ma conviction profonde est que si je pouvais me faire entendre et comprendre des cent camarades auxquels je m'adresserais, le socialisme aurait vécu dans notre Bretagne bien-aimée.

Aux sceptiques qui seraient tentés de me rire au nez, je demanderai simplement s'ils se souviennent que les Apôtres étaient douze.

Pierre URVAL.

A NOS AMIS

On a pu remarquer dans le numéro de Novembre une modification à la « Vie du Sillon ». Nous voudrions que cette « Vie » fût aussi vivante que possible. Aussi, « désormais, nous réserverons un paragraphe spécial à chaque département ».

Il y aura ainsi plus de clarté, plus de variété, plus d'intérêt et même plus de « chic », ce qui ne gâte rien, et peut-être moins de fâcheux publiis. Nous espérons que chaque département aura à cœur d'être le plus riche en faits et documents de toute sorte : ce sera vraiment une lutte pour la vie, une noble rivalité dont les résultats ne pourront qu'être excellents.

Nous recommandons de nouveau à chacun des Cercles d'envoyer leurs rapports en temps utile au Sillon du département, à Rennes, Brest, Nantes, Saint-Brieuc, Vannes, chargé de les centraliser, et de rédiger, *avant la fin du mois*, un compte-rendu général, aussi gros d'idées et de faits que vide de banalités. De la sorte, la Chronique sera plus précise, plus locale, plus vivante. Seuls les articles, et en général ce qui est en dehors de la « Vie du Sillon », doivent être envoyés directement à l'Ajonc, avant le 28 de chaque mois ; et nous rappelons que l'Ajonc étant l'œuvre de tous, tous y peuvent et doivent collaborer.

Un peu de courage, camarades, et notre « Ajonc » répandra ses fleurs d'or sur toute notre chère Bretagne.

DEUX PETITS SONNETS D'HIVER

I

*Voici l'hiver, mes pauvres gosses !
L'hiver qui rougira vos nez,
L'hiver dont les frimas féroces
Feront pleurer les nouveau-nés.*

*

*

*O vous, les meurt-de-faim précoces,
Souffreteux, maigres et fanés,
Vous les pauvres tout petits gosses,
Vous qui souffrez à peine nés...*

*

*

*Voici l'hiver et ses froidures,
Ses bronchites, ses engelures,
Son vent qui glace jusqu'aux os.*

*

*

*Dans le brouillard et sous la neige
Dites à Dieu qu'il vous protège,
Comme il protège ses oiseaux...*

II

NOËL HUMBLE

*Noël pileux ! Noël miteux !
Noël des pauvres malheureux,
Gardez vos jeux et vos poupées
Pour les fillettes bien nippées.*

*

*

*Petit Noël des loqueteux,
Gardez pour les enfants heureux
Les soldats qu'on range en armées,
Les beaux fusils et les épées...*

*Noël, j'ai froid, Noël, j'ai faim !
Maman n'a plus du tout de pain ;
Vous savez qu'il gèle en Décembre.*

*
**

*Petit Noël qu'on dit si bon,
Portez du pain et du charbon,
Si vous venez dans notre chambre !*

V. ROBIC,
(du *Sillon* de Lorient).

CONTE DE NOEL

C'était la veille de Noël. Il pouvait être huit heures et demie du soir.

Jean Merrien était sorti de son restaurant hâtivement, écœuré par la grosse joie lourde de ses compagnons étudiants, qui bruyamment, d'une table à l'autre, se donnaient rendez-vous pour d'impurs réveillons.

Il était rentré dans sa petite chambre, avait essayé de se mettre au travail, de repasser une leçon d'anatomie des jours précédents. Mais les figures colorées de son atlas médical flottaient sans précision devant ses yeux absents, perçus dans la rêverie intérieure : et puis, il était tout importuné par les sonneries des cloches, qui palpaient à larges coups d'ailes sonores à travers le grand silence apaisé du soir. Finalement, il avait soufflé sa lampe, ouvert sa fenêtre, et tout attristé, blotti dans son grand manteau, s'était accoudé au rebord.

Il avait pu toute l'après-midi. La nuit était moite et tiède. Peu de passants dans la rue assombrie, ou seulement, par endroits, la flamme lointaine des reverbères s'éclaboussait sur le pavé mouillé en longues flaque de lumière luisante. Une rumeur montait de la ville, couverte parfois par de gros rires lassés ou des lambeaux de phrases grossières qui franchissaient les vitres embuées du cabaret voisin et se perdaient très vite dans l'air sans écho.

Pourquoi était-il donc si triste ce soir, Jean Merrien ? S'il ne s'était laissé séduire par la chanson des désirs troublants et vils,

qui toute la journée, aux cours, au laboratoire, jusque dans l'hôpital, fredonnait à ses côtés la monotonie obsédante de son refrain, pourquoi ne se laissait-il bercer au son de ces cloches joyeuses, qui étendaient sur le bruit discordant et sans âme de la cité, le grand voile harmonieux de leurs vibrations purificatrices ?

Jean Merrien était resté orphelin à huit ans. Après avoir achevé ses classes au collège de son pays natal, il était venu, il y avait un an, faire ses études de médecine à l'école préparatoire la plus proche.

C'était une de ces vieilles villes de Bretagne, toute paisible sur leur petite rivière bruisseuse, que l'évolution économique avait, un beau jour, brusquement transformée en l'une de ces vastes agglomérations industrielles, sans histoire, sans caractère, toute ternes et décolorées dans la poussière de leurs cheminées d'usine. Elle gardait pourtant sa vieille cathédrale et pelotonné autour d'elle, l'écheveau embrouillé de ses antiques petites rues, aux noms désuets, aux pignons pointus, où s'entrevoyait encore la coiffe endentellée la saine race, portaient toujours, sous l'anonymat banal de leurs des aïeules. Et de même ses habitants, hiers paysans robustes de vêtements ouvriers, le gilet brodé à la coutume des ancêtres. Sous la livrée cosmopolite de l'industrie, la ville et ses habitants gardaient leur cœur breton.

Jean l'avait senti et il avait fondé là-dessus de grandes espérances.

Il avait connu le *Sillon* sa dernière année de collège. Du premier coup, il avait tout compris. Qui racontera ces premiers éveils du *Sillon* dans les cœurs vierges de dix-sept ans ? Les anges du Christ en sont seuls les témoins et les lèvres humaines ne savent balbutier ces premières paroles intérieures d'une âme. Avec l'intrépidité candide des cœurs purs, dès le premier instant, Jean Merrien donna à la Cause toute sa vie. Et il frémissait d'un émoi joyeux à la pensée de la grande ville qui l'appelait, des âmes fraternelles qui l'attendaient et avec lesquelles on pourrait faire de grandes choses. Le premier jour de son arrivée, — il s'en souvenait, c'était un soir d'octobre — il avait, comme ce soir, ouvert sa fenêtre et par-dessus les toits fuyants et les fumées d'usine, enfant débile ! dans une folle audace, mais sentant Jésus dans son cœur, il avait embrassé d'un seul regard toute la cité dans le crépuscule qui tombait et s'était écrié : « A nous deux ! »

A peine arrivé, il s'était mis en campagne pour le *Sillon*. D'abord parmi ses camarades d'école : mais ceux-ci ne l'avaient pas même assez compris pour se moquer beaucoup de lui. Cela

lui avait fait seulement une réputation d'excentricité, d'ailleurs pas trop ridicule, et comme une atmosphère protectrice d'indifférence et d'isolement.

Il avait alors fréquenté les patronages; très timide d'abord, puis enhardi peu à peu par la bonne sympathie confiante, dont les petits ouvriers l'avaient, comme d'instinct, entouré; et il s'était décidé à parler, d'abord à l'un, puis à l'autre, les invitant à venir le voir après leur travail, dans sa petite chambre d'étudiant. Oh! ces premières rencontres, comme il s'en souvenait, comme il les revoyait: la première ébauche du cercle d'études, l'enthousiasme de néophytes de ses tout jeunes camarades, serrés autour de sa table sous la bonne lueur fraternelle de la lampe; la tendresse sérieuse de leurs grands yeux francs, ardemment fixés sur lui, comme il leur commentait l'Evangile, ou leur relisait de sa voix passionnée des articles de Marc ou de du Roure. Que lui importait alors l'obscurité glaciale du dehors entrevue à travers la fenêtre? Il se sentait assez de lumière et de chaleur dans l'âme pour illuminer et réchauffer le monde entier! Et puis les promenades des dimanches ensoleillés, les chansons de Colas semées au vent des grandes routes, et d'où tant d'âme, avec les refrains, s'envolait!

Tout cela lui revenait en cette vigile de Noël, au son évocateur des cloches liturgiques.

Ah! comment avait-il pu les quitter? Comment pouvait-il n'avoir plus confiance dans la Cause? Tout cela lui semblait si beau, alors, si simple, si plein de réalité joyeuse dans ses promesses d'avenir! Comme un malade, ou comme ceux qui ont trop de chagrin, il recommençait sans cesse, douloureusement, la même interrogation intérieure: comment avait-il pu? comment avait-il pu?

Il avait d'abord voulu se faire illusion. C'était peut-être une fatigue passagère. Pourtant il avait bien fallu qu'il se l'avouât enfin, un jour de sincérité: il n'avait plus foi dans le *Sillon*. Pourquoi? Il ne le savait pas. Seulement il se sentait très las, vaincu par la vie, vaincu par la grande ville indifférente qu'il avait, au premier soir, si témérairement provoquée. Et avec épouvante, il constatait dans son âme, sans pouvoir l'enrayer, comme le reflux mystérieux d'une bienfaisante marée. Au jour où il avait compris le *Sillon*, elle avait submergé tous les bas-fonds de sa vie intérieure, tous les sentiments: petits, les désirs mesquins de son cœur: et maintenant, heure par heure, il la sentait obstinément décroître et remettre à nu tous les écueils, toutes les grandes grèves arides, tous les bancs de boue et de gravier.

Il lui fallait faire effort maintenant pour parler de la Cause: aux nouveaux venus, il causait de choses banales et hésitait à dire les paroles décisives qui prennent les âmes, comme s'il s'était murmuré tout bas, avec un peu de honte tout de même un criminel: «A quoi bon?»

Il vint plus rarement au *Sillon*, prétextant des études plus absorbantes. Il se déchargea peu à peu de toute responsabilité sur le bon vieux vicaire de la paroisse qui consentit volontiers à prendre en main le cercle d'études, pourvu, demanda-t-il, qu'ils ne fissent plus tant de «politique». Puis les camarades cessèrent insensiblement de l'aller voir, tout désespérés de le sentir si changé, si visiblement gêné de leur présence, l'esprit désormais tourné à quelque chose qu'ils ne comprenaient plus.

Il y avait de cela trois mois.

Découragement, désir de conquêtes faciles trop cruellement désabusé, lassitude d'âme? Il y avait eu un peu tout ça. Mais ce soir il sentait bien nettement qu'il avait surtout été lâche. Jean Merrien, qui s'était donné, s'était repris.

Et tout cela lui revenait avec plus d'amertume, le prenait à la gorge. Des voix, dans la nuit, bourdonnaient à ses oreilles: «Lâche! lâche! pourquoi les as-tu abandonnés?» Oh! la lugubre nuit de Noël! L'an dernier, on leur avait dit une messe de minuit spécialement pour eux. *Sillonnistes*, et comme Jésus-Christ était bien présent parmi eux! Comme il était heureux alors, comme il avait accepté d'avance, généreusement, tous les sacrifices, par amour pour eux, par amour pour Lui!... Et maintenant, il était si bas, si bas... Comment n'était-il pas tombé encore? Il faudrait bien qu'il finisse par faire comme les autres. Merrien frissonna à sentir dans ses veines lourdes le pressentiment troublant des revanches prochaines de la chair...

Les cloches avaient maintenant tout-à-fait cessé de sonner.

Un coup hésitant frappé à la porte le ramena à la réalité. En sursaut il se retourna et dit: «Entrez!»

L'arrivant s'avança dans l'obscurité, tandis que Merrien rallumait sa lampe. C'était Yves Kéritz, un apprenti forgeron, l'un des anciens camarades de Jean, sa première conquête à la Cause.

Il se tint en pleine lumière, avec plein d'âme en ses yeux noirs, et dit de sa voix grave, que l'émotion rendait un peu rauque, sur un ton très lent:

«Vois-tu, Jean, je suis venu parce que je veux savoir la vérité. Est-ce bien vrai que tout ce que tu nous avais dit, tu n'y crois

plus ? Dis, le *Sillon*, Marc, les camarades de partout, la démocratie, la Jeune Garde que tu avais commencée, et puis, qu'il y avait à faire quelque chose pour le Christ, et qu'il fallait rester chaste pour la Cause, et quand on était du *Sillon* que c'était pour toujours, tout cela enfin, c'était de la blague ? »

Jean fit un brusque mouvement, mais son camarade continua : « Mais alors, Jean, écoute, oh ! écoute, ce soir c'est la veille de Noël, eh bien, je n'ose plus aller me confesser... parce que... parce que... mais enfin ça ne vaudrait plus la peine d'aller à confesse, si c'est bien vrai que tu nous avais menti ! »

Jean Merrien était devenu très pâle. Il esquissa un geste de dénégation passionnée, mais Kerizit reprit :

« Mais si, puisque tu nous as quittés... »

Puisque tu nous a quittés. Irréfutable logique, logique du cœur et de la raison ! Jean fit un pas en avant, il posa ses deux mains sur les épaules de l'autre, et dit :

« Yvon, m'aimes-tu encore un peu ? As-tu encore confiance en moi ? Eh bien, écoute : oui, tout cela était vrai, tout cela est vrai ; plus vrai que tout, je te le jure. Seulement moi, j'ai été un lâche. Pardonne-moi pour que le Bon Dieu n'ait pas trop de peine à me pardonner... »

« Et puis, viens, allons ensemble à la Messe de minuit. »

« Il faut prier pour ceux qui s'étaient donnés à la Cause et qui se sont repris. Il leur a manqué, à l'heure du découragement suprême, l'appel d'une âme plus faible sur laquelle ils se seraient appuyés en la soutenant. Et ils souffrent, durant les nuits solitaires, de chaque espoir déçu et de chaque rêve trahi. »

« Ils ont peur de comprendre qu'on ne peut pas impunément avoir été du *Sillon*. Parce qu'ils s'étaient donnés, Dieu les avait faits les gardiens des âmes de leurs frères. Parce qu'ils se sont repris, ils s'en sont faits eux-mêmes les Caïns. »

« Ames tristes de toutes les joies qu'elles n'ont pas voulu sacrifier ! Ames vides de tout ce qu'elles ont voulu garder pour elles ! Ames pauvres de tout ce qu'elles n'ont pas voulu donner ! »

« Il faut prier, camarades, pour ceux qui s'étaient donnés à la Cause et qui se sont repris. »

Henry MESQUER,
du *Sillon Nantais*.

L'APOSTOLAT INDIVIDUEL

L'apostolat est collectif ou individuel, selon qu'il s'exerce sur un groupe ou sur un individu. Le prédicateur dans sa chaire s'adresse à toute l'assemblée ; s'il entre au confessionnal, il n'agit que sur une âme. Le premier genre d'apostolat pourrait se comparer au journal dont tout le monde peut prendre connaissance ; le second à une lettre intime, que seul le destinataire doit lire.

L'apostolat collectif a ses avantages. Il a plus de portée, plus de retentissement. Mais nous ne laissons pas de lui préférer l'action plus lente et plus obscure de l'apostolat individuel. En voici les raisons :

Le Christianisme est esprit et vie. Ce n'est pas une doctrine abstraite. Être disciple de Jésus, ce n'est pas seulement adhérer à ses enseignements, mais aimer ce qu'il aime et détester ce qu'il réprouve. En vertu des lois de la sympathie, nous participons à l'émotion actuelle et même à la disposition habituelle des personnes qui nous entourent. Leur âme transparaît dans leur regard, dans leur sourire, et s'imprime, pour ainsi parler, sur notre âme. Il arrive même qu'à force de se renouveler, cette empreinte, de passagère, devient définitive. Ainsi l'esprit de Jésus a informé celui des apôtres : il les a modelés à sa ressemblance. De génération en génération, la divine image s'est transmise jusqu'à nous ; et ceux-là sont véritablement chrétiens qui s'efforcent de la reproduire en eux-mêmes.

L'esprit chrétien, c'est encore le Christ vivant en nous. Il ne s'agit pas seulement d'une présence morale, d'une action à distance par l'intermédiaire de l'Evangile, de la prédication ou de l'exemple des saints, mais d'une présence réelle et d'une action directe. Quand le prêtre salue les fidèles par ce souhait : « Que le Seigneur soit avec vous ! » ce n'est pas là une métaphore, une vaine formule. Il leur souhaite de devenir en toute vérité des temples du Christ. Jésus a promis à ses apôtres d'être avec eux jusqu'à la fin des temps : il n'a pas manqué à sa promesse. Il vit réellement en chaque fidèle par son esprit. L'âme pure est véritablement un sanctuaire où Dieu réside. Il l'éclaire, la sollicite, la fortifie, la travaille. Il parle et la vie intérieure devient un colloque ineffable entre Lui et elle. Le vrai chrétien n'est donc pas seulement

l'image du Christ: il en est l'organe et le tabernacle. Il est réellement un porte-Christ. Il peut s'écrier avec l'Apôtre: «Le Christ est ma vie!» Non que le Christ soit le principe de ses opérations vitales, mais il donne à ses actes une valeur surnaturelle; il les dirige, il y coopère, il est de moitié dans tout le bien qu'il fait.

Ainsi Dieu n'est pas loin de chacun de nous. C'est en lui que nous vivons et que nous sommes. Rentrons en nous-mêmes; dépassons le cercle de nos préoccupations quotidiennes; allons au-delà de nos sensations grossières et même de nos affections les plus pures. Creusons, creusons toujours plus avant, jusqu'à la racine de nos actes, jusqu'à ce sanctuaire intime où nos décisions s'élaborent, où germent nos idées profondes. Qu'y trouvons-nous? Notre âme sans doute, source apparente de notre activité; mais aussi une puissance invisible qui s'y mêle pour la contenir et la façonner. Et cette puissance, elle a un nom inexprimable elle est la Vie unie à notre vie, la Force à notre force, le Créateur à sa créature. Si une seule fois nous avons vu Dieu travaillant au fond de notre conscience, nous ne sommes pas absolument étrangers à l'esprit chrétien; mais si habituellement nous avons le sentiment intime de sa présence, alors nous sommes ses amis, ou pour mieux dire, ses enfants.

Si tel est l'esprit chrétien, comment pourra-t-il se transmettre? Par l'action directe de Dieu? On voit sans doute des conversions subites opérées par la seule influence de la grâce. L'esprit fait irruption dans l'âme; il bouleverse ses idées, ses sentiments habituels: il la terrasse, il la retourne. Eblouie par une clarté soudaine elle s'écrie:

«Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.»

Mais d'ordinaire, la grâce divine ne frappe pas de ces coups foudroyants. Elle sauvegarde notre liberté. Au lieu de forcer les cœurs, elle s'y insinue; elle y avance insensiblement et comme pas à pas. Pour s'y ménager une entrée, elle demande le concours des moyens naturels. Dieu est un conquérant, mais il ne veut pas être seul à conquérir les âmes. Il appelle à son aide des missionnaires, des apôtres. Se conformant à cette loi universelle que la vie ne se transmet que par la vie, il permet que l'esprit chrétien se communique surtout par l'action directe d'une âme sur une âme.

Pour répandre la Bonne Nouvelle, le Christ n'a pas suivi d'autre méthode. Il aimait sans doute à parler aux multitudes, mais dan-

la foule il distingue de bonne heure des disciples privilégiés qu'il garde près de lui pour les marquer de son empreinte et les animer de son esprit. «Je suis venu, dit-il, apporter le feu sur la terre, et que veux-je autre chose sinon qu'il s'allume?» Cette flamme qui, le jour de la Pentecôte, embrasa le cœur des Apôtres, ceux-ci à leur tour la propagèrent à travers le monde. Elle brille aujourd'hui, toujours vivante, toujours la même, transmise de cœur à cœur par un contact direct depuis les temps apostoliques.

Le livre n'a donc joué qu'un rôle secondaire dans la diffusion du Christianisme. Jésus n'a rien écrit, et si les auteurs sacrés ont rédigé les Evangiles et les Epîtres, c'était moins pour exposer la doctrine dans son ensemble, que pour répondre à diverses exigences du moment. C'est que le livre ne se suffit pas à lui-même; seul il ne peut ni se commenter ni se défendre. Excellent pour nourrir et développer l'esprit de foi, seul il ne saurait le faire naître. Le livre est une analyse: l'esprit chrétien y est comme disséqué, réduit en fragments et en formules. Comment rassembler ces fragments épars en un corps vivant? La lettre est morte: comment saisir et dégager l'esprit vivant qu'elle cache? Peu d'intelligences sont capables de cet effort. Mais l'esprit conçoit sans peine l'idéal chrétien lorsqu'il est réalisé dans une belle âme. Il le découvre tout entier, d'un coup d'œil; il en goûte la beauté, il en comprend l'harmonie. Un enfant même peut sentir la douceur du Christ quand elle a passé dans l'âme de sa mère.

Tel est bien renseigné sur la doctrine chrétienne qui n'en saisit pas l'esprit. Il a vu l'écorce, non pas la sève qui circule dans la plante. Il a lu le nouveau Testament, les Pères, la Somme de saint Thomas: une paysanne ignorante, mais qui aime Dieu de tout son cœur, est plus avancée que lui en religion. Ce qui est formule chez le critique est vie chez elle; et ce n'est point dans les livres que le critique trouvera la vie.

L'acharnement de nos adversaires s'explique en partie par leur impuissance à saisir l'esprit de l'Evangile. Que plusieurs soient de mauvaise foi, nous le croyons sans peine. Qu'un grand nombre attaque le christianisme sans avoir pris la peine de l'étudier, il y paraît à leurs bévues grossières. Mais ils pourraient consacrer des années à l'étude des textes chrétiens sans pour cela réussir à en pénétrer le sens intime. Pour y arriver, il faut la grâce de Dieu, la pureté du cœur et un guide. L'unique éthiopien disait au diacre Philippe: «Puis-je comprendre la prophétie si personne ne me l'explique?» Si nos ennemis prétendent par leurs seuls efforts

trouver la lumière, ils ne la verront jamais qu'incertaine et douteuse. Ceux qui sont du dehors, ceux qui n'ont pas été nourris dans des sentiments chrétiens, resteront des profanes tant qu'un fidèle ne les aura pas initiés. Ils ne peuvent entrer dans le temple sans un introducteur.

Le livre ne fera donc pas de conversion tout seul. Il ne communiquera l'esprit chrétien que s'il est vivifié par la parole. Les mots écrits ne sont que des signes d'idées : ce sont des symboles morts. Mais la voix humaine est véritablement vivante. Par son timbre et ses inflexions, elle exprime le sentiment avec ses nuances les plus subtiles. Elle est le principal véhicule de l'esprit. Surtout lorsqu'elle s'harmonise avec l'air du visage et la flamme du regard, elle acquiert une puissance d'expression incomparable. Elle donne à la lettre, au texte, une physionomie nouvelle. Ce ne sont plus des mots qui frappent notre oreille : c'est une âme qui touche et fait vibrer la nôtre. Des sentiments nouveaux se font jour, que la simple lecture n'aurait pas révélés. Non seulement nous comprenons la doctrine, mais nous en saisissons l'esprit. L'âme même du fondateur revit en nous et nous transfigure à son image.

Pour tourner vers Dieu les âmes, la parole est plus efficace que le livre ; mais la conversation l'est plus encore que la prédication. Ce n'est pas assez de jeter du haut d'une tribune des paroles retentissantes. Le discours public est comme un passe-partout qui ouvre quelques serrures et tourne à vide dans les autres. Entre les auditeurs il y a une telle différence de tempérament, d'intelligence, de culture, que l'orateur ne peut se flatter de les atteindre tous. Souvent il ignore leurs préjugés ; il n'entend pas leurs interrogations secrètes. S'il vise une fraction de l'assistance, il passera au-dessus du reste.

Au contraire, quand on s'attache à une personne et qu'on entretient avec elle un commerce assidu, on arrive à en connaître le fort et le faible. On découvre les obstacles, passions ou préjugés, qui l'empêchent d'aller au vrai ; on adapte sa parole aux besoins des on interlocuteur : et à force de limer la clef, on finit par faire jouer la serrure.

Une conversation n'est donc que le rayonnement d'une âme sur une âme, la première communiquant à l'autre sa foi, sa vie. Il suit de là que, pour obtenir des conversions sérieuses et durables, il ne faut pas en entreprendre un grand nombre à la fois. L'âme est une lumière : elle ne répandra qu'une clarté diffuse si elle

se disperse. Pour éclairer vivement, qu'elle concentre ses rayons sur un point unique. Tenter de convertir des masses est une ambition excessive. Saint Pierre y a réussi et quelques saints ; mais, chétifs, n'essayons pas de rivaliser avec ces géants. Mesurons nos desseins à nos forces. Si ardent que soit notre zèle, ayons la sagesse de ne pas le laisser vagabonder. Sauver une seule âme, n'est-ce pas une assez grande ambition ? Quand nos travaux n'auraient pas d'autre récompense, il ne faudrait pas les regretter : le prix d'une âme est infini. Mais nous n'aurons aucune chance d'en ramener à Dieu si nous ne délimitons pas notre champ d'action. Pas d'entreprise téméraire ! Avec de grandes vues et de vastes désirs, apprenons à faire de petites choses dans notre humble sphère : « Qui ne sut se borner n'e fut jamais apôtre. »

En préconisant l'apostolat individuel, notre pensée n'est pas d'exclure l'action sur un terrain plus étendu. Jésus a trié ses apôtres un à un, mais que de fois il a adressé la parole aux foules ! L'idéal serait donc de combiner les deux formes d'apostolat, en les complétant l'une par l'autre. Mais ceux qui se sentent incapables de rédiger un article ou de prendre la parole en public, devront-ils pour cela rester inactifs et comprimer les élans de leur zèle ? Nullement, ils peuvent à leur manière travailler pour la Cause et collaborer à l'œuvre de Dieu. Et qui sait si leur action ne sera pas plus utile que celle d'un conférencier ou d'un prédicateur célèbre ? Pour être obscure, elle n'en sera pas moins efficace. Ce ne sera pas le torrent bruyant qui tombe de roche en roche et passe mais le filet d'eau discret qui se répandant autour du brin d'herbe, lui donne la vigueur et la fécondité.

Henri MORICE,
de Sainte-Anne d'Auray.

UNE INITIATIVE

Nos camarades sillonnistes nous demandent parfois quelle doit être la méthode de travail pour leurs Cercles d'Etudes.

Elle diffère suivant les milieux : certains Cercles n'étant du Sillon que par sympathie.

Les aumôniers sont juges dans la direction.

Pour l'apologétique, le prêtre approprie le développement des points essentiels de la religion au degré d'éducation des membres du Cercle : à certains l'étude des objections populaires est

trouver la lumière, ils ne la verront jamais qu'incertaine et douteuse. Ceux qui sont du dehors, ceux qui n'ont pas été nourris dans des sentiments chrétiens, resteront des profanes tant qu'un fidèle ne les aura pas initiés. Ils ne peuvent entrer dans le temple sans un introducteur.

Le livre ne fera donc pas de conversion tout seul. Il ne communiquera l'esprit chrétien que s'il est vivifié par la parole. Les mots écrits ne sont que des signes d'idées : ce sont des symboles morts. Mais la voix humaine est véritablement vivante. Par son timbre et ses inflexions, elle exprime le sentiment avec ses nuances les plus subtiles. Elle est le principal véhicule de l'esprit. Surtout lorsqu'elle s'harmonise avec l'air du visage et la flamme du regard, elle acquiert une puissance d'expression incomparable. Elle donne à la lettre, au texte, une physionomie nouvelle. Ce ne sont plus des mots qui frappent notre oreille : c'est une âme qui touche et fait vibrer la nôtre. Des sentiments nouveaux se font jour, que la simple lecture n'aurait pas révélés. Non seulement nous comprenons la doctrine, mais nous en saisissons l'esprit. L'âme même du fondateur revit en nous et nous transfigure à son image.

Pour tourner vers Dieu les âmes, la parole est plus efficace que le livre ; mais la conversation l'est plus encore que la prédication. Ce n'est pas assez de jeter du haut d'une tribune des paroles retentissantes. Le discours public est comme un passe-partout qui ouvre quelques serrures et tourne à vide dans les autres. Entre les auditeurs il y a une telle différence de tempérament, d'intelligence, de culture, que l'orateur ne peut se flatter de les atteindre tous. Souvent il ignore leurs préjugés ; il n'entend pas leurs interrogations secrètes. S'il vise une fraction de l'assistance, il passera au-dessus du reste.

Au contraire, quand on s'attache à une personne et qu'on entretient avec elle un commerce assidu, on arrive à en connaître le fort et le faible. On découvre les obstacles, passions ou préjugés, qui l'empêchent d'aller au vrai ; on adapte sa parole aux besoins de son interlocuteur : et à force de limier la clef, on finit par faire jouer la serrure.

Une conversation n'est donc que le rayonnement d'une âme sur une âme, la première communiquant à l'autre sa foi, sa vie. Il suit de là que, pour obtenir des conversions sérieuses et durables, il ne faut pas en entreprendre un grand nombre à la fois. L'âme est une lumière : elle ne répandra qu'une clarté diffuse si elle

se disperse. Pour éclairer vivement, qu'elle concentre ses rayons sur un point unique. Tenter de convertir des masses est une ambition excessive. Saint Pierre y a réussi et quelques saints ; mais, chétifs, n'essayons pas de rivaliser avec ces géants. Mesurons nos desseins à nos forces. Si ardent que soit notre zèle, ayons la sagesse de ne pas le laisser vagabonder. Sauver une seule âme, n'est-ce pas une assez grande ambition ? Quand nos travaux n'auraient pas d'autre récompense, il ne faudrait pas les regretter : le prix d'une âme est infini. Mais nous n'aurons aucune chance d'en ramener à Dieu si nous ne délimitons pas notre champ d'action. Pas d'entreprise téméraire ! Avec de grandes vues et de vastes désirs, apprenons à faire de petites choses dans notre humble sphère : « Qui ne sut se borner n'e fut jamais apôtre. »

En préconisant l'apostolat individuel, notre pensée n'est pas d'exclure l'action sur un terrain plus étendu. Jésus a trié ses apôtres un à un, mais que de fois il a adressé la parole aux foules ! L'idéal serait donc de combiner les deux formes d'apostolat, en les complétant l'une par l'autre. Mais ceux qui se sentent incapables de rédiger un article ou de prendre la parole en public, devront-ils pour cela rester inactifs et comprimer les élans de leur zèle ? Nullement, ils peuvent à leur manière travailler pour la Cause et collaborer à l'œuvre de Dieu. Et qui sait si leur action ne sera pas plus utile que celle d'un conférencier ou d'un prédicateur célèbre ? Pour être obscure, elle n'en sera pas moins efficace. Ce ne sera pas le torrent bruyant qui tombe de roche en roche et passe mais le filet d'eau discret qui se répandant autour du brin d'herbe, lui donne la vigueur et la fécondité.

Henri MORICE,
de Sainte-Anne d'Auray.

UNE INITIATIVE

Nos camarades sillonnistes nous demandent parfois quelle doit être la méthode de travail pour leurs Cercles d'Etudes.

Elle diffère suivant les milieux : certains Cercles n'étant du Sillon que par sympathie.

Les aumôniers sont juges dans la direction.

Pour l'apologétique, le prêtre approprie le développement des points essentiels de la religion au degré d'éducation des membres du Cercle : à certains l'étude des objections populaires est

nécessaire, à d'autres, il faut inculquer les principes du catholicisme intégral.

C'est une partie du travail des Cercles d'Etudes. Elle peut faire l'objet d'un cours spécial, comme cela se fait à Morlaix, Brest, Lannilis, Châteaulin et Pleyben.

Mais, comme notre mouvement est homogène, il est bon d'avoir des points communs pour l'étude de l'évolution du Sillon.

Nous publions, dans les feuilles roses, le programme actuellement adopté par les Cercles Brestoises.

Nous ne prétendons pas l'imposer aux Cercles d'Etudes, mais s'il pouvait intéresser les prêtres désireux de créer des cercles vraiment sillonnistes, ce programme venant à leur aide, de même pour les camarades qui veulent se former une mentalité sillonniste, nous serions heureux d'avoir éclairé ce point si intéressant.

En dehors de la lecture du Sillon et de l'Ajonc qui infuse la doctrine pour l'orientation, il est bon de recourir aux principes afin de s'éclairer sur les difficultés nombreuses qui se trouvent sur notre chemin, afin surtout de répondre aux objections que certains se plaisent à multiplier. Quelle meilleure façon de coopérer à notre mouvement que de revivre les diverses manifestations qui l'ont fait naître, de rechercher dans ses aspirations les points qui nous ont particulièrement attirés à lui !

Tout dans le Sillon peut être approprié au milieu dans lequel nous vivons et en inculquant notre esprit chez ceux qui nous entourent, nous travaillons à l'œuvre commune, car nous éclairons les consciences qui déjà partageaient nos aspirations.

AUGUSTE ROUYER.

Voir aux Feuilles Roses les notes de l'Administration.

La Vie du Sillon en Bretagne

Un qui ne veut
pas mourir.

Cette fois, il était bien mort : l'archer était si habile, si sûr de lui ; ses précautions étaient si bien prises, que la flèche meurtrière devait atteindre le monstre en plein cœur. Et déjà, cachés derrière la coulisse, les bons amis fébrilement attendaient pour contempler le « grand cadavre » et lui donner sans doute le dernier coup de pied. Or, voilà que la flèche s'est émoussée contre la dure cuir-

rasse, que le faux tué continue à faire des siennes, et que, désarmés, les roquets, qui s'étaient tus en attendant le grand coup, se sont repris à hurler. Jamais peut-être le Sillon n'avait été aussi actif, aussi fort, aussi hardi. Pendant que l'ère d'enthousiasme des foules parisiennes, son « Eveil démocratique » se pose dans l'opinion par un coup de maître, en déviant courageusement les turpitudes de la Taupe, et chaque jour de nouveaux et précieux encouragements viennent aider nos efforts. De sorte que la campagne entreprise par M. l'abbé Barbier aura ce résultat de nous aider à nous mieux faire connaître, et à mieux connaître nos amis, de nous faire serrer les coudes, et surtout de combattre l'apathie qui menaçait de gagner certains d'entre nous. M. Barbier a craint sans doute que nous ne nous endormions au milieu de nos succès, et il a voulu nous rappeler que la lutte est la loi de la vie. Béni soit-il : le terrain se dégage et le soc enfonce.

Peut-être eût-il été plus prudent s'il avait su de quel esprit nous sommes et quel lien solide nous unit. « L'amitié » du Sillon, « l'âme commune » du Sillon, si tendre et si forte, s'en est-on assez moqué ! Je voudrais que tous nos détracteurs puissent lire cette lettre, que nous fait parvenir un de nos amis de Rennes, pour se convaincre que cette « âme commune » est autre chose qu'un mot, que c'est bien une réalité.

Un de nos camarades de Champagne, tout nouveau venu à Rennes, agonisait à l'Hôtel-Dieu. Les prières de nos amis ont pu le sauver, nous l'espérons du moins, et le Christ nous aura conservé un vaillant. Or, voici ce que lui écrivent quelques camarades de l'Est :

« Tous ici, nous sommes de cœur avec toi, nous prions avec ferveur le Christ de te rendre promptement la santé, pour que de nouveau tu rentres dans nos rangs afin de servir la Cause avec une ardeur nouvelle. » — Et un autre : « Je ne veux pas laisser s'achever la journée sans t'apporter au milieu de tes souffrances l'assurance de ma bonne amitié. C'est peu de choses, hélas ! mais c'est le signe des consolations que je demande à Dieu pour toi, tu n'en doutes pas, avec toute la ferveur de mon cœur, m'unissant à tous les amis du Sillon. Tes souffrances

Résultat d'une
campagne.

L'Amitié du
Sillon

Un malade.

Correspon-
dances.

profiteront à la Cause, j'en suis sûr, et à nous tous. Ce n'est que justice que nous demandions à Dieu qu'il te rende en paix ce que tes souffrances généreusement acceptées nous obtiendront de forces. Je suis sûr que si Dieu exigeait même le sacrifice de ta vie, tu le lui ferais courageusement. Mais je veux croire qu'il te veut longtemps sur la terre pour y creuser avec nous le Sillon, et je lui demande avec tous nos amis que sa sainte volonté s'accomplisse entière en toi sans aucune faiblesse ni défaillance de ta part.

Mon pauvre R..., je souffre de te savoir si loin de nous malade..., je voudrais être près de toi et te soigner comme une mère. Mais il m'est impossible d'y être de corps, j'y suis d'esprit et de cœur... Ce n'est pas à ces quelques phrases que se mesure l'amitié du Sillon. Je suis ton frère dans la Cause et avec toi toujours; je le suis plus encore maintenant que tu souffres.»

Certains trouveront sans doute que nous sommes bien mystiques. Dès qu'on parle et qu'on agit en chrétien, on passe pour fou ou pour... hérétique. Il est vrai que ce n'est pas d'hier que l'Evangile est un scandale pour les uns, une folie pour les autres. C'est consolant. En attendant, une bonne prière pour notre malade.

ILLE-ET-VILAINE

Le mercredi 15 novembre, le *Sillon Rennais* réunissait ses amis dans un punch intime et simple. La gaieté et la vie en étaient le régal le plus apprécié. Avec âme, le camarade Lucas salue le divin Maître dans la belle poésie « Parlez du Christ ». Le vénérable et tout dévoué curé de Notre-Dame félicite les Sillonnistes de leur attachement et de leur amour dévoué au Christ et à son Evangile. Accomplir scrupuleusement son devoir d'état pendant l'année présente est la résolution que nous inspirent les paroles de M. l'abbé Huët et que confirment les observations personnelles de M. Bodin. M. Jordan nous parle fort spirituellement de la force et de l'influence des minorités. Et M. Desgrées du Loû entretient longuement et fort à propos les convives des raisons d'être d'une autorité dans le Sillon et de l'union forte et tenace qui doit nous animer tous pour poursuivre sans faiblesse le but que nous voulons atteindre. Les jeunes

Scandale pour
les Juifs...

Rennes.
Punch de bien-
venue

L'Autorité
dans le
Sillon.

s'excusent de parler pour la première fois; chacun cependant a son à-propos, depuis Hanras qui lève son verre à l'armée, ce qu'approuve M. l'abbé Lecoiffier, aumônier militaire, en invitant les Sillonnistes à répandre leur vie intime dans la caserne, jusqu'au Taupin, qui veut voir dans l'« Amitié », telle que la rêve le Sillon, un élément puissant pour le bien de la démocratie future. Excusez-moi de ne pas vous nommer tous, chers Camarades. Il faut être bref, ce qui m'oblige à être incomplet. Merci aux dames qui nous ont fait l'honneur de venir parmi nous. « Nous sommes bien un peu du Sillon, » disait l'une d'elles. Oui, certes, vous en êtes et par vos maris et par vos frères, et par votre âme généreuse et dévouée. Merci!

Et ceux qui sont partis restent avec nous de cœur. Sept ou huit soldats loin de Rennes ont leur *Sillon* militaire, à la grande joie de l'Aumônier. Et ici, tout près, c'est la même œuvre de pénétration qui s'opère dans l'ombre.

L'année s'annonce bien: la moisson sera féconde, nous n'en doutons pas, d'autant moins que, pour être plus vailants, onze de nos amis sont allés prendre de nouvelles forces dans la retraite fermée qu'avaient organisée MM. Groult, professeur au Grand-Séminaire, et Huët, vicaire à Notre-Dame.

Nos camarades de Fougères sont vraiment gâtés. Un « canard » local a jugé bon de les prendre à partie, et de leur donner un conseil charitable. Nous nous en voudrions de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs cette remarquable tartine. Voici:

« M. Sangnier-Lachaud, fondateur et directeur d'une secte — pardon, d'une ligue — connue sous le nom de *Sillon*, est un jeune homme que la modestie n'étouffe point. Il donne des leçons à tout le monde, même aux évêques, en attendant qu'il n'en donne au Pape.

« Il se pose en docteur, en pontife et, c'est M. Jules Delahaye qui le dit, se compare à saint Marc l'évangéliste.

« M. Marc Sangnier-Lachaud n'est point sans doute de la force de Luther; il ne pourrait point, d'ailleurs, comme ce dernier, offrir les biens du clergé pour prix de leur apostasie aux catholiques qui voudraient le suivre, mais nous serions bien surpris s'il ne devenait un jour ou l'autre un second Lamennais.

Merci Mesdames!

Les absents

La Retraite.

A FOUGÈRES

Charitable
conseiller.

« Déjà quelques évêques, celui de Nancy et celui de Liège notamment, ont dénoncé le danger des théories hardies de M. Marc Sangnier, qui, à leur estime, frise déjà l'hérésie.

« M. Marc Sangnier n'en continuera pas moins à être parfaitement content de lui, mais les jeunes catholiques, et il y en a à Fougères même, qui suivent sa bannière, feront bien de se méfier un peu et de n'accepter les doctrines de leur chef que sous bénéfice de minutieux inventaires. »

Nos amis de Fougères ne s'en sont point autrement inquiétés. Réunis le dimanche 26 novembre, sous la présidence de Michel Even, ils ont envoyé à Son Eminence la dépêche suivante :

« Les Sillonnistes réunis à Fougères envoient assurance de leur filial dévouement et sollicitent paternelle bénédiction. »

Monseigneur le Cardinal a immédiatement répondu :
Rennes, 26 novembre.

« Bénis paternellement Sillonnistes et leur dévoué président.

« Cardinal-Archevêque. »

Sans commentaires.

MORBIHAN

Nos amis du Morbihan sont moins nombreux, peut-être, que dans certains autres départements. Surtout, ils ont entre eux peu de rapports : ils s'ignorent. Nous espérons que la disposition que nous avons adoptée leur permettra de se mieux connaître, afin d'unir leurs efforts pour l'œuvre commune, en particulier pour le succès du prochain Congrès.

Nos jeunes collégiens de Sainte-Anne, sous la direction de M. l'abbé Cadic, ont un Cercle, tout récent, mais plein d'ardeur. Voici un trop bref résumé de leurs travaux de « vacances » : nous le livrons à la méditation de tous nos camarades des lycées, collèges et petits séminaires.

Dans leurs réunions du dimanche soir, ils ont traité successivement : d'Etienne Dolet, « prétendu martyr de l'intolérance cléricale, et, en réalité, victime de ses propres menées politiques » ; du *Sillon* : sa cause profonde, que le

Simple réponse.

A Sainte-Anne

Des vacances fructueuses.

Peuple, amour que les Sillonnistes ont rendu effectif en camarade Tallec a montrée dans l'amour du Christ et du s'attachant à le réveiller dans l'âme des autres : « faire triompher le Catholicisme et la Démocratie, voilà, a-t-il dit, le but du *Sillon*. » — Puis, les Méthodes du *Sillon* et son organisation ; les Cercles d'études, en particulier, dont le but est de « vulgariser ses connaissances pour les mettre à la portée du peuple » ; et la Jeune Garde, cette « chevalerie moderne ».

Entre temps, on discutait la question du latin dans les offices de l'Eglise. — On le voit, nos camarades ont fait de la besogne, et je crois que sainte Anne n'a pas dû être mécontente des enfants de son Petit-Séminaire. Bravo ! mes amis, et puissiez-vous susciter dans nos collèges de nombreux émules.

Après de nombreuses tribulations, à Vannes, un Sillon vient enfin de naître. Il compte une douzaine de camarades, qui, deux fois par semaine, se réunissent pour étudier les doctrines du *Sillon*, que depuis longtemps ils aimaient d'instinct, sans le connaître parfaitement.

Pour attirer sur l'œuvre commencée les bénédictions du Ciel, quelques-uns de nos camarades avaient promis un pèlerinage à Sainte-Anne, et un dimanche, le 6 novembre, de bon matin, ils ne craignirent pas, malgré la pluie, de partir à pied pour accomplir leur promesse. Le long du chemin, qui leur parut bien court, ils parlèrent du *Sillon* et récitèrent leur chapelet.

Le 17 novembre, à 8 heures du soir, Michel Even, inaugura le démocratique local du Cercle, un ancien magasin loué depuis la veille seulement. Il fit avec toute son âme l'histoire du *Sillon*, et dès ce premier soir, entre lui et nous, la sympathie la plus grande régna.

Depuis, le Cercle Saint-Vincent-Ferrier s'est réuni régulièrement et a continué son étude sur la démocratie. Il a annoncé sa naissance aux cercles du département. Seul, le camarade Naviel, secrétaire du cercle Saint-Joseph, de la Trinité-sur-Mer, lui a exprimé le plaisir ressenti par lui et ses camarades de voir le *Sillon* « prendre racine dans notre sol un peu réactionnaire ». Quant à eux, leurs efforts ont porté sur l'étude de questions locales.

A VANNES

Nouveau cercle.

Inauguration du Cercle.

Trinité-sur-Mer.

A Caudan.

Le dimanche 5 novembre, le camarade Victor Robic, avocat, du *Sillon ds Lorient*, a fait, dans une des salles du château du Plessix, et sous les auspices du Cercle d'études de Caudan, une première conférence sur les idées et le programme du *Sillon*.

Le conférencier a exposé à l'auditoire d'ouvriers qui l'entourait que les idées du catholicisme ne sont pas du tout incompatibles avec les idées démocratiques. Il leur a fait comprendre qu'un vrai catholique sera toujours, au contraire, le meilleur ami de l'ouvrier, le seul vrai démocrate, parce qu'il doit, de par ses principes, placer l'intérêt général au-dessus de ses intérêts particuliers, et que sa religion lui fait un devoir d'aimer ses semblables et de les secourir.

Mais, contrairement aux socialistes révolutionnaires qui cherchant à reconstituer la société par la haine, les démocrates chrétiens veulent la reconstituer par l'amour. C'est dans cet amour que réside la force du *Sillon*.

Les applaudissements qui ont salué les différentes parties de cette causerie ont montré au camarade Robic que ses paroles n'ont pas été perdues.

Après lui, M. l'abbé Le Garrec, recteur de Caudan, a pris la parole pour remercier le conférencier et l'assurer de toute sa sympathie pour la grande famille du *Sillon*, qui est une véritable école d'apostolat et de dévouement chrétien.

FINISTÈRE

La fête du 29 a compté pour une étape. Les fermes résolutions que nous avons prises, la force que nous y avons puisée, tout cela nous encourage.

Le 12 novembre, nous donnions une autre représentation de la pièce sillonniste «Le Soir d'un Beau jour». Un nouveau succès, 1,200 auditeurs nous témoignaient encore leur sympathie.

D'autre part, il semble que l'on nous craint fort déjà! Si on nous combat, si on nous calomnie, c'est donc que nous sommes une force! Nous découvrons fréquemment de certaines manœuvres dont usent nos ennemis.

Nos camarades seront sans doute intéressés par un échantillon que nous leur présentons.

Nouveau succès.

A l'«Avenir Brestois»
Vive l'antimilitarisme!

«Marc Sangnier a dit dans une conférence contradictoire sur «Armée et Patrie» (supplément de l'*Evail Démocratique* de 15 octobre): «Supposez que ce soit un crime, pour la conscience d'un conscrit, de s'exercer au métier des armes. S'il est sincère, s'il croit véritablement que c'est un crime, ce jeune homme doit refuser de porter le fusil... s'il le fait quand même, il est un criminel.»

«Or, Pengam, Muller, Demeule et les autres camarades punis par l'autocrate de la préfecture sont convaincus dans leur conscience — nous devons les croire sincères — que porter un fusil, être militaire, est un crime. Ils le croient et ils le disent bien haut: c'est leur droit; se taire serait une lâcheté — Péphau a agi en tyran.

«Mais courage, mes amis, les Sillonnistes, éclairés par la conférence de Marc, vous admirent, et s'ils n'osent pas encore être publiquement avec vous, ils y arriveront; leur chef leur donne l'exemple qu'ils suivront en vrais disciples. Marc n'a-t-il pas dit dans la même conférence que c'est toujours avec une joie reconnaissante qu'il entendait parler le camarade Libertad.»

«Or, vous n'êtes pas plus avancés que l'anarchiste Libertad; notre chef nous convie donc à vous applaudir, et nous le faisons de cœur en attendant que nous le fassions bientôt publiquement.»

Deux Sillonnistes brestois.

Nous n'avions pas besoin de nous interroger longuement, l'hypocrisie de cette prose nous avait édifiés! Sans doute la franchise habituelle du *Sillon* avait paru trop sincère à certain ou certains, et cette lettre, accaparant les paroles de Marc, devait (dans la pensée de l'auteur scandalisé sans doute) amener la condamnation des Sillonnistes Brestois!

Ils n'ont pas encore réussi cette fois; nous attendons de nouvelles surprises!

Voilà! Puisse dans cet exemple un nouveau courage. On s'attaque à notre mouvement, et même des camarades (nous en avons reçu l'écho) sont parfois victimes de manœuvres déloyales!

Ils ne savent pas, ceux-là qui veulent étouffer notre amour pour la Cause, que nous savons, nous, pourquoi nous nous

Curieux faitum.

Etrange procédé.

sommes donnés à elle. Nous sommes des disciples de ce Christ qui a promis que nous serions en haine à cause de son Nom. Mais quand même, comme dit notre cher Marc : il y a quelque chose qu'ils ne feront jamais : C'est nous contraindre à les haïr.

A. ROUYER.

COTES-DU-NORD

A Pludual

Le dimanche 1^{er} octobre, quelques Sillonnistes de Lan-
rodec sont allés porter la bonne parole à Pludual. Une quin-
zaine de jeunes gens les attendaient. Gilles Colloëc a traité
une question de toute actualité : « Les rapports de l'Eglise
et de l'Etat ». La conférence était très nourrie de textes
tirés des Encycliques de Léon XIII. Le succès qu'il a obtenu
montre qu'un Silloniste ouvrier qui travaille du lever
au coucher du soleil peut quand même étudier, réfléchir, se
« moraliser » et « moraliser » ceux qui vivent à ses côtés.

N. B. — Nous recevons, trop tard pour l'insérer, la *Vie
du Sillon* des Côtes-du-Nord. Malgré son intérêt tout particulier
nous sommes obligés de la renvoyer au prochain
numéro, de même que quelques articles bretons qui nous
sont parvenus.



Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Bâtie

Le Gérant : P. DUBOIS.

Vient de paraître

Les Vraies Idées du Sillon

PAR L'ABBÉ JEAN DESGRANGES

Cette brochure renferme une solide réputation de l'ouvrage écrit par
M. l'abbé Barbier et intitulé « Les Idées du Sillon ».

Prix : 0 fr. 50 franco

Importantes réductions par quantités

Le Sillon

ESPRIT ET METHODES

PAR MARC SANGNIER

Cette brochure, écrite au lendemain du 4^e Congrès national, fixe une
date de l'histoire du Sillon.

Nos amis y liront comment le Sillon s'est développé organiquement
et intellectuellement dans des notes qui tiennent presque plus de place
que le texte et dont chacune constitue comme un article spécial. Marc
Sangnier raconte les origines du Sillon sorti de la *Crépuscule* et que l'on
voit évoluer en passant par la caserne, l'école polytechnique, etc.
précise certaines questions de doctrines telles que : « un royaliste peut-il
être du Sillon ? » quelle différence y a-t-il entre l'Association de la Jeune
Jeunesse catholique et le Sillon ? et pose notre mouvement en face des
organisations politiques, sociales ou catholiques de l'heure actuelle.
Enfin, une série de documents des plus intéressants (textes d'affiches,
réglement et prières de la Jeune Garde, etc.) termine cette brochure
indispensable à tous nos camarades qui veulent être absolument au courant
du mouvement du Sillon. — La censure supprime leur situation oblige
à répondre aux multiples objections que l'on pourrait opposer à leur
propagande en faveur de nos idées.

Un volume. Prix : 0 fr. 60, franco 0 fr. 80

Par la prière et le travail

Compte rendu d'une Retraite et d'une Réunion d'Etudes
des Groupes de Dames du Sillon.

Le mouvement d'éducation populaire ne cesse de s'enrichir d'initia-
tives nouvelles. Voici qu'il va rencontrer désormais des auxiliaires
dévouées dans les milieux féminins. On a résumé dans ces pages toutes
les principales considérations méditées pendant la retraite, les initia-
tives les plus intéressantes signalées au cours de la réunion d'études
qui eut lieu récemment au Sillon.

Une brochure. Prix : 0 fr. 25, franco 0 fr. 35